



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



47

3962

37

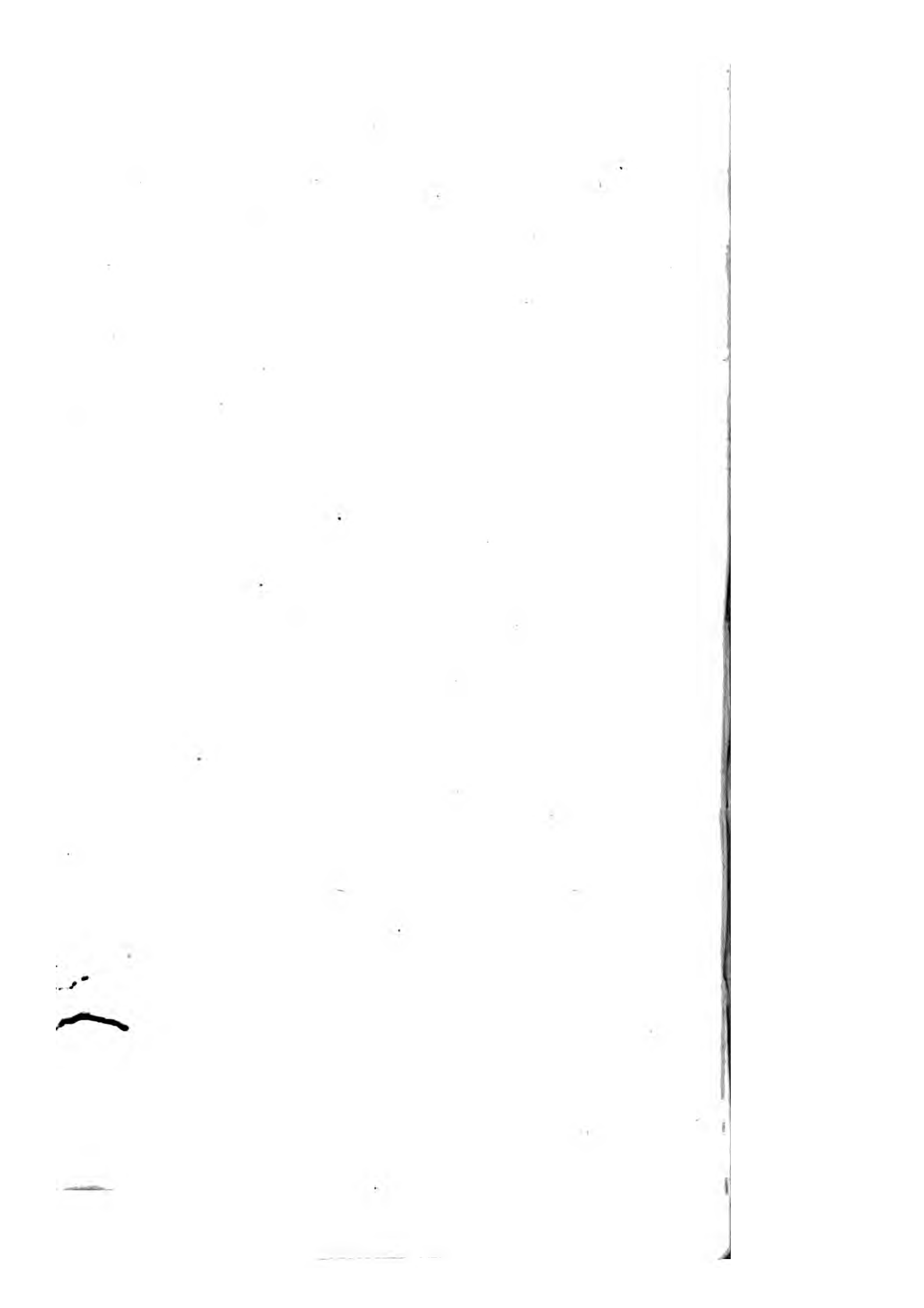
GEMENS
DES
AVANS
SUR LES
MEILLEUX OUVRAGES

DES AUTEURS,
ADRIEN BAILLET;
, corrigez, & augmentez par
M. DE LA MONNOYE.

NOUVELLE EDITION.
TOME TROISIEME,
PREMIERE PARTIE.



AMSTERDAM,
PENSERIE COMPAGNIE.
M D C C C X X V.



JUGEMENS

D E S

S A V A N S

S U R L E S

PRINCIPAUX OUVRAGES

DES AUTEURS,

PAR ADRIEN BAILLET,

Revûs, corrigez, & augmentez par
Mr. DE LA MONNOYE.

NOUVELLE EDITION.

TOME TROISIEME,

P R E M I E R E P A R T I E.



A AMSTERDAM,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

M D C C . X X V .





DISCOURS

POUR SERVIR

D'ECLAIRCISSEMENT
à quelques endroits qui ont pû ar-
rêter quelques personnes dans les
premiers Volumes de cet Ouvrage;

ET DE PREFACE

au Recueil suivant des Poëtes.

PREMIERE PARTIE.

I.

S'IL est vrai que je n'aye pas eu le plaisir de me voir trompé dans la prédiction que j'avois faite, que mon Ouvrage pourroit rencontrer quelques mécontents: je ne puis nier aussi que je n'aye eu la consolation de m'être trouvé véritable en ce point, & d'avoir fait au moins un bon jugement dans un Recueil de Ju-
Tom. III. Part. I. A ge-

gemens, lorsque j'ai compté avec certitude sur la diversité des goûts des hommes.

Comme cette dernière satisfaction est préférable à l'autre, j'aurois tort de me plaindre de ces mécontents; mais j'aurois raison aussi de souhaiter qu'ils ne se plaignissent pas de moi. Car s'ils avoient fait réflexion sur la nature & la constitution de l'Ouvrage, ils auroient jugé facilement que je n'ai pas moins songé à leur avantage qu'à celui de ceux qui en ont été pleinement satisfaits; & que leurs intérêts ne me sont pas moins chers; puisqu'à dire le vrai, c'est à leurs Censeurs que j'en ai voulu. C'est aussi à ceux là qu'ils devroient s'en prendre, & je leur en ai facilité les moyens en mettant dans son jour ce dont ils croient avoir sujet de se plaindre.

Je dis que c'est à leurs Censeurs que j'en ai voulu, parce qu'après m'être un peu examiné moi-même, j'ai reconnu que je ne me mélois d'autre chose que de blâmer ceux qui ont tort de juger les autres mal-à-propos, & d'inspirer à mes Lecteurs des sentimens de reconnoissance pour ceux dont ils approuveront les jugemens.

Il faut avoir l'humeur un peu sceptique pour en douter, après l'idée que je me suis formée de la plûpart de ces Censeurs & de ces prétendus Savans, que l'on appelle Critiques, & que j'ai considérés en plus d'une rencontre *comme des hommes plus ou moins environnés de tenebres, de foiblesses, & de passions.* J'ai tâché de faire remarquer en divers endroits, que les Sentences de ces sortes de Juges, loin d'être

tre des Arrêts irrevocables, ne sont souvent que les témoignages de leur propre ignorance, ou de leur malignité; & qu'elles contribuent plus que les Eloges à l'avantage & à la gloire de ceux dont ils se mêlent de juger. La manière même dont je me suis avisé quelquefois d'arranger ces divers jugemens, quand il s'agissoit de certaines personnes qui méritoient d'être menagées, n'est point trop énigmatique pour empêcher qu'on ne découvre tout d'un coup le dessein que j'ai eu de commettre ces jugemens les uns avec les autres, & de les reduire innocemment à la nécessité de se défaire mutuellement d'eux-mêmes, sans avoir besoin d'aucun secours étranger, ni d'aucunes des formalités ordinaires de la réfutation. Et quoique j'aye fait semblant de les concilier ensemble dans plusieurs occasions, & d'adoucir leurs contrariétés, je veux bien avertir le Lecteur que j'ai voulu lui laisser la liberté de se moquer des uns & des autres, & l'exciter à redoubler ses vœux pour demander au Ciel un guide capable de nous conduire sûrement & utilement dans la lecture des Livres, & dans l'étude des Sciences.

Cet éclaircissement ne paroît nécessaire qu'à ceux qui ne savent pas le train de la République des Lettres. Car il n'est pas possible d'avoir quelque habitude avec les Livres, & d'ignorer en même tems le peu de credit que les Critiques ont eu de tout tems dans l'esprit du Public, quand il a été question d'établir ou de ruiner la réputation

tation d'un Auteur, je dis les Critiques-mêmes les plus graves & les plus autorisés parmi les Savans. On ne s'est pas cru obligé de diminuer rien de l'estime qu'on a toujours faite de l'Histoire de Salluste, tant qu'on l'a pu conserver, sur la méchante idée que Quintilien en avoit donnée, & cet Auteur n'a pu venir à bout de décréditer plusieurs des Poètes qu'il a censurés. Le jugement désobligeant qu'Horace a fait de Plaute, semble avoir fait plus d'affaires au Censeur Satirique qu'au Poëte Comique. Les écrits de Ciceron & de Seneque n'ont pas laissé de subsister avec honneur malgré le mauvais office que Dion l'Historien leur a rendu. Que pourrions-nous dire de l'autorité des Critiques Modernes, qui est moindre sans doute que celle de ces Anciens? Il n'est pas aisé de nous faire voir un seul Auteur dont la bonne fortune ou la disgrâce ait été dépendante des jugemens qu'en auroient pu faire les Erasmes, les Scaligers, les Lipses, les Saumaïses & les autres Censeurs de la République des Lettres.

I I.

Mais quoique je sois assés persuadé que les Critiques, dont j'ai rapporté les jugemens, ont laissé les Auteurs dans le même état qu'ils étoient avant que j'eusse exposé mon Recueil au jour; je n'ai pu croire que les Réflexions qu'ils ont faites sur les Ouvrages de ces Auteurs, nous soient inutiles pour la connoissance que nous en

de-

devons avoir. Et je cherche encore la raison que pourroient avoir ceux d'entre ces Auteurs que mon Ouvrage a pu mettre dans le trouble, pour murmurer contre des gens qui voudroient leur faire le même honneur qu'à tous ceux de l'Antiquité, en cherchant à les connoître par la même voie, & en les mettant au nombre des immortels, quoiqu'ils ne soient pas encore dépouillés de leur mortalité.

Ce sont les marques de cette mortalité qui empêchent que leur mérite n'ait maintenant tout l'éclat qu'il pourra avoir dans l'éternité, & nous sommes obligés de dire que ce sont justement ces marques qu'ils veulent soustraire à notre connoissance, comme s'ils avoient songé moins à nous instruire qu'à nous éblouir, & à nous imposer par le préjugé de leur réputation.

Ils ne considèrent point que c'est un avantage particulier aux Auteurs vivans, que n'ont point les morts, de voir que les Critiques n'attendent pas à publier ce qu'ils pensent d'eux, lorsqu'ils n'auront plus d'oreilles pour les entendre, ni de Langue pour leur répondre, & quand nous supposerions leurs Ouvrages dans un point de perfection capable de rendre inutiles toutes les reflexions des Censeurs, ils devroient au moins concevoir que c'est une épreuve pour leur vertu à laquelle on ne peut point proposer d'exercice plus glorieux que le bel usage qu'elle doit faire du bien & du mal qu'on pourroit dire d'eux. C'est une occasion qu'on leur presente de se distinguer parmi la foule des autres Au-

6 ECLAIRCISSEMENT

Sacrée &
Profane.

teurs , & de nous prouver qu'ils savent supporter également la louange & le blâme, & qu'ils ont une indifférence parfaite pour l'un & l'autre. Ils n'ont pas sujet de craindre que nous prenions une conduite si sage pour une nouveauté, puisqu'ils peuvent nous en montrer des exemples dans l'une & l'autre antiquité, qui sert de modèle à tous ceux qui veulent vivre avec honneur, sous la qualité d'Auteurs. Je ne serois pas fâché qu'ils en voulassent douter, non pas pour leur en donner des preuves, mais pour avoir le plaisir de les provoquer à faire eux-mêmes l'exemple pour la postérité, & à se mettre au nombre des hommes extraordinaires de notre tems, qui travaillent, les uns par leurs actions, les autres par leurs Ecrits, à rendre notre siècle assés heureux pour devenir le modèle des suivans.

Mais ces Messieurs n'ont pas jugé à propos d'entrer dans ces considérations, & ils n'ont pas été honteux de me faire connoître par la bouche de quelques-uns de leurs amis, que si je m'étois borné à ne recueillir que des Eloges, j'aurois été l'homme *selon leur cœur*, & que j'aurois rempli parfaitement leurs desirs.

S'il étoit vrai que le chagrin que mon Ouvrage leur a pu donner n'eut point d'autre source que celle-là, il ne seroit peut-être pas difficile d'en arrêter le cours, en leur représentant qu'il n'étoit nullement nécessaire qu'ils perdissent la tranquillité de l'ame, lorsque parmi diverses choses qui les flatoient, ils y en ont apperçû d'autres
qu'ils

qu'ils eussent bien souhaité n'y point voir. Ils n'avoient qu'à considérer qu'en qualité de Lecteurs je les ai constitués les Juges de tous ceux qui ont entrepris de dire leur sentiment sur leurs propres Ouvrages (1), & que je m'étois proposé dans mon Avertissement de les prendre pour les garans du tort qu'ont les Critiques dont ils désapprouvent les jugemens: en quoi je puis assurer que je n'ai point prétendu exiger d'eux qu'ils prissent d'autre part à mon Ouvrage, que celle des Lecteurs les plus indifférens.

D'ailleurs, quand ils auroient dû apprehender que la vérité & la justice ne se missent de la partie, & qu'elles ne les abandonnassent pour se ranger du côté de leurs Censeurs, n'auroient-ils pas eu sujet de se consoler dans l'espérance de voir bientôt une révolution, s'il est vrai que Mr. le Fevre le Docteur n'ait pas eu dessein de nous tromper par la date du tems qu'il nous prescrit pour la durée des jugemens qu'on fait des Livres, & pour celle de la bonne ou mauvaise réputation d'un Auteur? C'est le motif que ce Docteur témoigne avoir eu de bien espérer de ses Ouvrages, lorsque faisant reflexion sur l'inconstance & l'incertitude des jugemens des hommes, & voyant combien les goûts changent, je ne dis pas de siècle en siècle, mais de génération en génération, & souvent en moins de tems encore, il se promet de voir bientôt venir son tour, dès qu'il se sera fait connoître

au

1. Avertissement du Tom. I. Part. II. nomb. 3.

au Public, & qu'il aura en la patience de laisser passer la réputation de son Adversaire. Il s'en est expliqué assés ouvertement, lorsqu'il a fait connoître à Mr. Arnaud, qu'il peut sûrement se disposer lui-même à souffrir cette revolution, s'il n'aime mieux se retirer au plutôt du commerce des vivans, pour n'être pas témoin de la disgrâce qu'il lui prédit. „ Quoique je „ puisse, lui dit-il (1), supposer le Public un „ peu trop prévenu en votre faveur, comme en étant infiniment plus connu que moi: toutefois je n'ai garde de le recuser. Le gain de ma cause ne dépend pas seulement du sentiment des hommes avec lesquels nous vivons; mais aussi de celui du monde qui viendra dans la suite. Hé! qui peut savoir si vous en serez plus connu que moi? Le sort des Livres n'est pas toujours le même & tel remporte le prix aujourd'hui qui ne méritera rien dans dix ans: tel Auteur laisse les autres au-dessous de lui dans un tems, qui se verra confondu dans un autre avec une foule de demi-Savans, dont le monde n'est toujours que trop rempli.

Qui empêche tous les Écrivains d'avoir autant de confiance en la vicissitude des choses qu'en témoigne M. le Fèvre? Et qui est l'Auteur qui, pour peu qu'il eût de soin de sa réputation, n'aimât mieux passer d'abord par le dégoût du Public, & par les censures des Critiques, étant sûr au premier

1. Lett. de Mr. le Fèvre dans la *Justific. de la Morale*

SUR LES VOLUMES PRE'CE'DENS. 9
mier tour de la révolution de faire prendre
le change à ces Critiques, & de vivre enfin
dans l'approbation publique?

I I I.

Mais nos Auteurs mécontents ne veulent pas de composition avec le Public, & toute la déférence qu'ils peuvent avoir pour l'avenir, ne peut pas les porter à se soumettre aux caprices du tems present. On se trompe de croire qu'ils soient du nombre de ces Auteurs désintéressés qui s'abandonnent au jugement de leurs Lecteurs, & qui savent préférer l'utilité publique à leur propre réputation. Comme ils ne se soucient point tant de se rendre infailibles que de paroître tels, ils croient qu'on leur fait injure lorsqu'on les croit capables de faillir, & que les Connoisseurs se mettent en devoir de les réduire sous leur critique. Mais quoique je leur aie fait assés connoître que je ne prétens pas m'intéresser pour ces derniers qu'ils mettent parmi leurs Censeurs, & qui font tout le chagrin auquel il semble que mon Recueil ait donné occasion, ils me permettront de leur dire que, quelque raison qu'ils pensent avoir de préférer leur propre réputation à l'avantage qui pourroit nous revenir de leurs écrits, il leur seroit, ce me semble, infiniment plus glorieux de sacrifier cette prétendue réputation à l'utilité publique ; parce que
c'est

rale des Réformés, par M. Jur. Livre 6. pag. 273.

A 5.

c'est un moyen immanquable de la retrouver avec usure.

C'est ce qui me fait croire que tous les soins qu'ils ont pris pour me faire savoir, *qu'ils ont besoin de leur réputation* afin de travailler avec succès, étoient fort inutiles à mon égard; puisqu'ils m'ont trouvé dans l'opinion de ceux qui estiment que la censure, *telle qu'elle puisse être*, ne peut nuire qu'à une réputation qui est fautive & injustement acquise, & qu'elle est d'un usage merveilleux pour affermir celle qui est établie sur des fondemens solides.

L'exemple de quelques-uns d'entre eux qui ont fait profession publique jusqu'à présent de n'écrire que pour acquérir de la gloire, ne me persuade pas encore entièrement qu'un honnête homme puisse se proposer cette réputation comme la fin principale de son travail, au préjudice de quelque utilité que ce puisse être. Je conçois seulement qu'elle peut être la récompense & la suite de cette utilité, qui doit être la règle de cette réputation: comme nous voyons que les Grands, qui veulent procurer une excellente éducation à leurs enfans, ne s'avisent pas de se proposer d'abord de faire la fortune des Gouverneurs & des Précepteurs qu'ils leur donnent, mais qu'ils songent uniquement à l'avantage de leurs enfans, & mesurent ensuite la récompense qu'ils préparent aux autres sur l'utilité de leurs soins, & sur les fruits qu'ils voyent de leurs travaux.

Un Auteur, qui ne veut pas qu'on le touche sous prétexte qu'il a besoin de sa
ré-

SUR LES VOLUMES PRE'CE'DENS. II

réputation, auroit grand tort de s'imaginer que son Lecteur n'auroit pas autant de besoin de son tems & de son esprit, & qu'il lui seroit permis d'abuser de l'un & de l'autre pour acquérir cette plaisante réputation. S'il prétend faire un present gratuit au Public lorsqu'il publie un Ouvrage, quelle raison peut-il avoir de rien exiger de lui? S'il n'est pas assés desintereffé pour ne pas demander d'encens, pour ne pas souhaiter d'approbation, & pour ne pas aspirer à cette réputation qu'il recherche avec tant d'ardeur, doit-il trouver étrange que l'on se mette en devoir d'examiner s'il a mérité ce qu'il demande?

Que veulent donc dire ces Messieurs, lorsqu'ils nous font entendre que si l'on prétend découvrir leurs fautes, ou, pour parler comme eux, manquer au respect & à la soumission qu'ils exigent de nous, ils nous priveront des fruits de leurs veilles? Quoi, si un Poëte a dit une saleté, un Historien une fausseté, un Théologien une nouveauté; si un Grammairien a fait des solecismes, un Chronologiste des anachronismes, un Philosophe des sophismes, un Jurisconsulte des antinomies; il sera defendu de dire que quelqu'un les a remarqués? S'ils ne sont pas impeccables, pourquoi veulent-ils que nous ignorions cette vérité? S'ils croient l'être sans se croire obligés de nous en donner des preuves, que nous donneront-ils à penser autre chose d'eux, si non qu'il y auroit dans la qualité d'Auteur une malignité fatale qui les aveugleroit jusqu'au point de leur persuader qu'ils ne

font plus hommes dès qu'ils font Auteurs?

„ Ils n'écriront donc plus, ces Messieurs,
 „ s'ils voient qu'on se mette sur le pied
 „ de raisonner de leur conduite, & de par-
 „ ler de leurs Ouvrages autrement qu'eux?
 Ils feront de nous un exemple terrible de
 leur severité pour toute la Posterité; & ils
 se vangeront du Public d'une manière si
 éclatante, que la brouillerie pourra bien
 être irréconciliable, si l'on ne trouve les
 moyens de faire revenir des Enfers un Me-
 nenius Agrippa pour les raccommo-der?
 C'en est fait, *ils laisseront ce pauvre Public*
dans son ignorance; ils nous abandonneront
à notre propre sens: & pour nous punir par
 la privation de leurs lumieres, ils ne s'op-
 poseront plus désormais aux efforts que
 font les ténèbres de l'ancienne Barbarie
 pour enveloper & couvrir le reste de notre
 siècle avec toute la posterité.

La menace est trop épouvantable pour
 pouvoir passer jusqu'à l'effet, & je pense
 qu'un défi qu'on leur auroit fait dans les
 formes pour l'exécution, les auroit un peu
 embarrassés. Mais quand ils auroient pû
 se résoudre à ces extrémités, l'inconve-
 nient de voir le monde sans Livres ne fera
 jamais à craindre; puisqu'il est à présumer
 qu'il y aura toujours plus d'Ecrivains que
 d'hommes sages. Saint Augustin se mo-
 quoit autrefois de ceux qui prétendoient
 lui représenter que si chacun gardoit le ce-
 libat & la virginité, le monde periroit,
 parce qu'il n'apprehendoit pas d'être pris au
 mot en exhortant tout le monde à la con-
 tinence: de même nous pouvons assurer
 aussi

aussi que quelque chose que l'on dise ou que l'on fasse contre les Auteurs, rien ne fera capable de les arrêter, s'il est vrai, comme l'a remarqué Juvenal (1) que *la passion d'écrire est une maladie incurable, & qu'elle vieillit dans un cœur qu'elle a une fois infecté.*

I V.

J'aurois lieu de finir ici, s'il avoit plû à nos Mécontens de terminer leur mauvaise humeur à la personne ou aux écrits des Critiques qui ne leur ont point paru favorables dans mon Recueil. Mais dans l'aprehension de se battre contre des spectres & des morts, ou de rencontrer parmi ceux qui vivent encore, des gens de tête & de cœur, ils sont venus fondre sans consulter leur prudence sur celui qui n'a recueilli les sentimens de ces Critiques que pour rendre à ceux qui se plaignent maintenant de nouveaux services, en tâchant de faire paroître leur mérite avec plus d'exactitude qu'auparavant.

Mais loin de me faire croire que leur colere & leurs efforts me dussent regarder, j'ai voulu leur faire connoître que je prétendois bien profiter de l'avantage que j'avois d'être au dessous d'eux : & bien persuadé que ce n'est point pour les roseaux que Dieu a créé les vents & la tempête, j'ai laissé tout passer par dessus ma tête, sans m'imaginer que je dusse prendre part à tout

ce

ce qui étoit trop éloigné de ma sphere.

Je n'ai point trouvé de parti plus sûr ni plus commode à prendre que celui de l'indifférence, qui m'a empêché de ressentir les mouvemens dont ils ont été agités, & qui m'a retenu même dans une affiette d'esprit si calme, que si j'avois été Musicien, j'aurois pû chanter leur colere avec autant de plaisir & de tranquillité qu'Homere & ses *Rhapsodistes* en eurent autrefois à chanter celle d'Achille.

A dire le vrai, si l'on considere que cette colere n'a point eu d'autres effets, que d'échauffer le sang de la veine de quelques Poëtes, qu'elle n'a produit que des *Songes* & des *Fables*, & qu'elle ne leur a suggeré qu'un peu de ces Vers dont les Poëtes Paiens se servoient pour exprimer leur passion; il sera aisé de juger, que je n'en aurois pû faire d'autre usage que celui que l'on fait des chansons des carrefours.

Quoique ces Vers soient du nombre des choses que l'on doit abandonner à la risée publique, & que ce soit peut-être s'opposer mal à propos à leur mauvaise fortune; que d'en renouveler la memoire: je puis dire qu'ils m'auroient fait moins d'honneur, s'ils n'avoient point deshonoré mes Adversaires & mes Censeurs. Celui (1) qui s'est chargé de leur cause & de leurs interêts, dans le *Songe Asinus in Parnasso*, a crû devoir employer toute sa vertu Poëtique pour les transformer en *insectes volans*, & les faire fondre sur l'animal que Morphée

Catulle,
82

Abeilles,

1. ¶ Le P. Commire Jésuite,

phée a fait entrer dans son imagination. Mais il n'a point tenu à lui que son indis-
 crétion ne leur ait été mortelle, & s'il s'est
 bien souvenu des leçons de son Maître, il a dû supposer que tous ces petits animaux
 auxquels il compare mes Censeurs, n'ont
 pû me piquer ni me laisser leur aiguillon,
 qu'il ne leur en ait couté la vie. Virgile.

Animas in vulnere ponunt.

Georg. 4.

Grace à l'imprudence du Poëte , grace
 aussi à la constitution de la nature de l'A-
 ne , il se trouve enfin que le gros animal
 en a été quitte pour quelques legeres insultes,
 & qu'il a survécu à tous ces petits insectes,
 qui se sont précipités à la mort de
 la manière du monde la plus mal concer-
 tée. Mais nous avons toujours oui dire
 qu'il en est souvent des Poëtes comme des
 Prophètes & des Devins ; que tous ces
 Suppôts d'inspiration ne sont que les or-
 ganes de la Divinité vraie ou fausse , qui
 ne s'accorde pas toujours avec les inten-
 tions des Poëtes ou des Prophetes qu'elle
 inspire, & qui leur fait dire quelquefois des
 verités contre leur dessein. Ceux qui se
 sont appliqués à découvrir les rapports
 merveilleux qui se trouvent entre les Poë-
 tes & les Prophetes , n'avoient peut-être
 pas encore remarqué de Balaams parmi les
 Poëtes, qu'une Puissance supérieure & in-
 visible oblige de parler autrement qu'ils ne
 veulent.

Je veux néanmoins avoir meilleure opi-
 nion de mes Censeurs que n'est celle que

le Poëte nous en a voulu donner dans son Songe : je veux croire même avec quelques-uns d'entre eux que sa vilion n'est pas un véritable songe, & qu'il a voulu imposer à ses Lecteurs, lorsqu'il leur a fait accroire qu'il lui avoit été rapporté par le valet d'un de ses Dieux, lorsqu'il dormoit. Le caractère du songe nous fait assés voir, qu'il n'a rien de trop divin, & que le Poëte pourroit bien l'avoir forgé tout seul dans son cerveau, sans autre secours que de son propre Genie qu'il a pris pour un Morphée.

*Somnia quæ mentem ludunt volitantibus
umbris
Non delubra Deum, nec ab æthere Numina mittunt (1),
Sed sibi quisque facit.*

Il n'est donc pas juste de croire sur la foi d'un songe purement humain, que ceux qui m'ont attaqué par leurs Vers, ayent voulu exposer leur vie pour une satisfaction si frivole. Et quelque desir qu'ils ayent pû avoir de me nuire, je ne laisserai pas de les honorer toujours avec la même sincérité qu'auparavant. Je les prierois seulement de prendre garde, de ne pas confondre cet honneur que je veux bien leur porter avec le mouvement de la crainte. C'est une passion qui n'a non plus de part à mon Ouvrage, que celle de l'espérance,

1, V, & Att, sec. in Orb. Musc. pag. 143. ¶ Baillet

rance, si je ne m'abuse moi-même : du moins puis-je assurer que je n'ai jamais perdu beaucoup de tems à faire des réflexions ou des raisonnemens sur les effets merveilleux de ces deux passions. Ainsi rien ne les empêche de voir que le respect que j'ai pour eux, est très-desintéressé. J'aurois même accompagné ce respect de mon estime pour eux, s'ils avoient voulu se faire reconnoître dans leurs Vers. Mais la crainte d'y paroître ce qu'ils sont en effet, c'est-à-dire, gens de regle & d'honneur, les a portés à s'écarter si loin du chemin ordinaire des honnêtes gens, ils s'y sont déguisés si parfaitement, & ils ont eu tant de soin d'y supprimer jusqu'aux moindres marques de leur modestie & de leur retenue, qu'ils ne sont point en danger d'y être reconnus, ni même d'y passer pour des Chrétiens. Il faut avouer pourtant que si leurs Vers ne peuvent nous servir pour nous faire juger s'ils ont du mérite d'ailleurs, ils ne laissent pas de nous faire conjecturer que ce pourroit être un excès de charité pour moi qui les auroit porté à ces extrémités, sans raisonner sur les inconvéniens auxquels ils s'exposent. Et la charité paroitra sans doute un peu excessive à celui qui voudra considérer qu'ils ne se sont point ménagés eux-mêmes en cette occasion ; qu'ils ont oublié ou négligé leurs propres intérêts ; & qu'ils n'ont point fait difficulté d'alterer, non pas leur santé, mais leur

let qui ne lisoit pas les Originaux, cite Sarasin dans son *Orbilus Musca*, au lieu de Pétrone in *Satyrico*,

leur propre réputation pour travailler à ma correction.

V.

Cependant il est toujours fâcheux de voir, qu'une charité si ardente ait été sans effet à mon égard, & de pouvoir dire que c'est la violence extraordinaire de leur zèle qui a rendu inutile le desir que j'aurois eu de profiter de leurs avis. Quoique je n'aie jamais prétendu jouir par force de leur colere, je pouvois pourtant esperer d'en goûter les fruits, & presumer que leur amertume & leur aigreur ne m'empêcheroit pas d'en retirer l'utilité que l'on trouve dans les fruits & les herbes sauvages dont on use plutôt pour rétablir ou conserver sa santé que pour flater son goût. Mais à dire le vrai, il falloit autre chose que des Vers pour me corriger; & s'il étoit constant que mes Adversaires se fussent chargés de me faire connoître mes fautes, nous ne voyons pas quelle excuse ils pourroient avoir de s'être acquitté si mal de leur commission. Je me trompe, ou je ne leur ai point tant d'obligation: j'aime mieux croire qu'ils n'ont songé qu'à charmer leur chagrin au son de la Lyre, sans porter leurs vûes plus loin.

Cependant une Commission si honorable n'auroit pas été trop au-dessous de leur caractère. Je conviens qu'ils auroient usurpé un droit qui appartient legitimement à mes amis. Mais ils auroient toujours suppléé à leur défaut, de quelque manière que ce pût être & comme ils ne se feroient point

point rendus suspects de cette fausse tendresse qui surmonte souvent les plus fermes & les plus incorruptibles d'entre nos amis, je n'aurois pas eu besoin de précaution de ce côté-là. Ils m'auroient procuré du moins un avantage capable de me consoler de les voir agir en Adversaires. Car encore qu'ils se fussent portés volontairement à remarquer mes fautes, ils ne m'auroient pourtant pas voulu obliger, sans doute, de reconnoître ces services comme des faveurs, puisqu'ils n'auroient songé qu'à se satisfaire eux-mêmes: ce que nous ne pourrions pas dire de ceux de nos amis qui prendroient le même soin, sans tomber dans l'ingratitude.

Je n'aurois pas même desespéré de les voir changer de motifs & passer dans le parti de ces derniers; si j'étois parvenu à leur faire connoître la disposition où j'ai toujours été de les écouter dans les bons intervalles de leur passion. Car après avoir mis mon Ouvrage au nombre des Compilations, où les fautes sont inévitables; après avoir bien compris que je ne pouvois me dispenser d'adopter celles des autres & d'y en ajouter des miennes, en me reposant sur la bonne foi d'autrui: il ne me restoit plus qu'à demander, ou à attendre qu'on corrigéât les unes & les autres, soit par des remontrances particulières, soit par la voie de la réfutation publique. Ce dernier moyen n'ayant rien de contraire au droit des gens, m'auroit pareillement laissé la liberté d'user du même droit pour tourner à mon avantage, tout ce qu'on auroit pu écrire contre le dessein ou l'exécution de
mon

mon Ouvrage. C'est aussi la manière dont j'espère en user dans la suite, s'il se trouve quelques Censeurs qui veuillent prendre cette peine, sans examiner si c'est pour me nuire ou pour m'obliger. Car quelque mauvaise que puisse être leur volonté, je prétens bien, dans le dessein de la rendre inutile, me servir d'un stratagème nouveau pour le faire entrer dans mes intérêts. Je ne le dissimule pas, je n'oublierai rien pour les obliger de prendre parti parmi les garants & les Auteurs de mon Recueil, pour convertir à mon usage tout ce qu'ils pourront faire contre moi, & pour leur faire perdre la qualité d'Adversaires, en leur conservant celle de Censeurs. Je tâcherai de les désarmer sans violence, & j'emploierai leurs propres armes, non pas contre eux-mêmes, mais contre les Auteurs qu'ils jugeront à propos d'attaquer dans le Recueil, & dont je rapporterai les Jugemens pour les commettre les uns avec les autres, & pour donner au Lecteur le moyen de penser tout ce qu'il voudra de la diversité des Jugemens des prétendus Savans, de la variété surprenante des esprits dans le genre humain, & de la manière dont le péché a défiguré la Vérité & l'a rendu presque méconnoissable.

Quoique je ne trouve rien qui me paroisse déraisonnable dans la conduite que je me propose de garder, d'autres plus éclairés que moi ne laisseront peut-être pas d'en juger autrement. Mais je me suis imaginé que si tout le monde l'avoit observée depuis qu'on s'est avisé d'écrire les uns
contre

contre les autres, si au lieu de se refuter & de s'aigrir mutuellement, on s'étoit appliqué simplement à profiter les uns des autres & à prendre pour soi, ce qui auroit été écrit contre soi, on n'auroit peut-être jamais connu le nom d'Adversaire & d'Ennemi dans la République des Lettres: on n'y auroit point vû d'hostilités. Les esprits se feroient toujours réunis immanquablement. On auroit joint ensemble tout ce que l'on auroit trouvé de bon dans les Ecrits que les uns ont faits contre les autres, on en auroit rejetté le reste, & par un expédient si salutaire, on auroit peut-être trouvé le véritable moyen de fortifier le parti de la Vérité, d'entretenir avantageusement la Societé humaine &, si je l'ose dire, la paix de l'Eglise & de l'Etat.

V I.

De tout ce que je viens de dire, il paroît assés, qu'encore que je ne connoisse personne plus sujet à l'erreur ni plus capable de faire des fautes que moi, il seroit peut-être difficile de trouver quelqu'un qui eût plus d'envie de n'en point faire, ou de les reparer quand elles sont faites. L'infailibilité a quelque chose de si divin & de si attirant, que si je la trouvois attachée au plus envenimé de mes Adversaires, je courrois après lui sans délibération, & je quitterois volontiers toutes choses pour suivre un homme qui me communiqueroit cette espèce de béatitude, pourvû qu'elle s'étendît aussi sur mes mœurs.

Mais

Mais six mille ans d'expérience nous ont assés appris à mettre l'accomplissement de ces souhaits au nombre des visions. La Religion & la Raison nous persuadent, qu'il n'y a personne qui ne soit plus ou moins environné de foibleffes & des autres dépendances de notre mortalité : & toute la foi que j'ai au merite de mes Adversaires, ne va pas jusqu'au point de me faire croire qu'ils en soient exempts eux-mêmes.

Le grand sujet de consolation pour nous, de voir que nos Maîtres ne sont point impeccables, lors même qu'ils nous apprennent à ne point manquer ! Pourront-ils s'empêcher de songer à leurs propres infirmités, & se défendre en même tems de compatir aux nôtres ? Quoi qu'ils nous veuillent assés de bien pour souhaiter de nous voir au point de la perfection où ils n'ont pu atteindre, je ne crois pas qu'ils nous en voulussent mal, de ce que nos efforts ne réussissent pas toujours à leur gré, & de ce que nous nous trouvons obligés de demeurer au-dessous d'eux, comme ils sont au-dessous des autres.

S'ils font des fautes, ce n'est pas pour nous en donner l'exemple, & je les crois assés raisonnables pour reconnoître que ce n'est pas en ce point qu'ils sont nos Maîtres : mais lorsqu'il sont assés sincères pour nous découvrir leurs propres manquemens, c'est alors qu'ils nous font voir qu'ils sont capables de nous donner toutes sortes de leçons.

Quand leur exemple n'auroit point assés de force pour me porter à suivre leurs pas,
la

la seule vûe de la justice que l'on doit au Public ne seroit que trop suffisante pour m'obliger à faire connoître au moindre de mes Lecteurs en quoi je l'aurois pu tromper après m'être trompé moi-même.

Duffé-je donc immortaliser mes fautes, je ne puis m'empêcher de leur donner ici tout le jour qu'elles pourront peut-être jamais avoir. Et sans m'embarasser de ce qu'on en pourra juger, j'ai dessein de faire à la fin de ce Discours une liste de celles qu'une seconde lecture de mon Ouvrage & quelques avis de mes amis m'ont déjà fait remarquer. (1) J'y joindrai même quelques opinions problematiques qui peuvent à la vérité se défendre en cette qualité, mais qui ne s'accoutument pas assés avec cette exactitude que je souhaiterois garder jusques dans les moindres choses: & je continuerai de faire de semblables corrections toutes les fois que l'on m'en donnera occasion.

Les Critiques qui sembloient avoir voulu coopérer avec moi dans ce louable dessein, me donnent sujet de croire qu'ils m'ont abandonné dès le commencement: & je n'ai pas même encore pû savoir l'usage qu'ils ont voulu que je fisse de quelques difficultés qu'ils m'ont fait proposer par Mr l'Abbé de la Rocque. Ils ne pouvoient mieux s'adresser, ni prendre des voies plus legitimes pour me faire savoir leurs pensées. Car encore que Mr. de la Rocque ait pris depuis plusieurs années

(1) la

1. - Elles ont été corrigées dans la présente édition.

(1) la resolution de ne point rapporter de jugemens, & qu'il l'ait executée autant qu'il lui a été possible dans la suite : néanmoins je le considère dans une des premières Charges de la République des Lettres, où il lui est très-difficile de ne se point rendre le Rapporteur général des Parties. Et si j'avois cru devoir faire quelque réponse aux Critiques dont il parle, j'aurois pris à leur exemple la liberté de la lui adresser, ne doutant point, qu'ayant bien voulu faire une exception de sa regle en ma faveur, il n'eût eu aussi la bonté de leur faire connoître mes intentions, par le desir de rendre une justice égale à tout le monde.

Si Mr. de la Rocque avoit jugé à propos de donner son autorité & son suffrage aux objections qu'il nous a proposées de la part de ces Critiques, & si le Public avoit voulu se persuader de leur solidité ou de leur vrai-semblance, j'aurois tâché de donner des preuves de la considération que j'ai pour l'un & pour l'autre, & de satisfaire ceux qui les auroient jugées dignes de réponse. Mais comme il paroît que Mr. de la Rocque n'y a point pris de part, & que le Public a voulu qu'on les laissât tomber, pourquoi entreprendre maintenant de les relever? Et si elles ont été étouffées dans leur naissance, ne serois-je pas un indiscret de prétendre leur redonner la vie en leur rendant le jour?

Je ne puis pourtant me dispenser de faire
remar-

remarquer en passant ces prétendus Critiques ont fait voir qu'ils étoient fort malheureux en conjectures, lors qu'ils se sont imaginés *que le fonds de l'Ouvrage* que j'ai publié, *venoit de plus loin*. S'ils avoient eu intention de faire honneur à quelqu'un de mon travail, encore y auroit-il lieu de dissimuler cette fausseté, dans la vuë de quelque utilité qu'elle pourroit produire. Mais si l'idée qu'on m'a voulu donner de ces Critiques est véritable, il paroît assés qu'ils n'ont voulu forger cette opinion que pour tâcher de faire part à d'autres de la peine & de la mortification qu'ils avoient envie de me procurer. Si la Religion Chrétienne est sûre & constante dans toutes ses maximes, ces Critiques n'ont pas dû trouver leur compte à croire qu'ils auroient pû faire un mensonge de peu de conséquence, & un petit mal pour pouvoir se procurer un plus grand bien. L'obligation générale, où nous sommes tous de défendre la vérité jusques dans les moindres choses, ne me permet pas de donner lieu à l'imposture, en laissant attribuer à d'autres ce qui n'est pas d'eux, quelque intérêt que j'eusse de me soustraire par un moyen si facile à la confusion que je pourrois retirer de mon Ouvrage. Il suffit donc d'avertir ces Messieurs, que leur opinion est fausse de toutes les manières qu'on la puisse envisager; que je n'ai reçu aucun mémoire ni aucun avis de personne, ni directement ni indirectement; que *le fonds de cet Ouvrage n'est pas venu de plus loin*; & qu'il n'a point d'autres sources

ces que les Auteurs anciens & modernes que j'ai cités par tout, & dont la lecture & l'usage font d'un droit commun à tout le monde, si on en excepte quelques endroits qui regardent les Auteurs de notre tems, & qui ne sont appuyés que sur l'autorité de la voix publique, ce qui n'est pourtant arrivé que très-rarement. Une opinion aussi peu raisonnable que celle-là, n'aura pas manqué de tomber entre les mains de quelques-uns de ces Ouvriers de fiction qui mettent toute leur industrie à donner l'air de vrai-semblance aux conjectures les plus impertinentes. Mais il n'est pas à craindre que ces personnes puissent nous faire remarquer rien de démonstratif sur leur front ni dans leurs yeux, ni dans le ton de leur voix, ni dans la hardiesse de leur port, pour établir dans l'esprit des autres, ce qui ne peut avoir de fondement nulle part. Et sans sortir des bornes de la modestie, je veux bien défier l'effronterie même, quelque audacieuse & quelque impudente qu'on puisse me la dépeindre, d'oser soutenir une fausseté qui est ridicule dans toutes ses circonstances.

V I I.

Nos Critiques m'ont fait proposer une autre objection qui est un peu plus vague, mais qui m'auroit véritablement chagriné si elle avoit plus de fondement. Il s'agit de savoir, si j'ai quelquefois oublié l'honnêteté, que j'ai fait profession de garder pour tous les gens de Lettres. Quelques-
uns

uns m'en ont voulu faire douter, contre le témoignage même de ma propre conscience. Mais quoiqu'ils ne m'aient pas trouvé fort tendre à la persuasion sur ce sujet, je ne puis que je n'aye été surpris & touché sensiblement, lors qu'ils m'ont fait connoître, que quand il a été question de marquer mes respects pour une Société considérable dans l'Eglise & dans l'Etat (1), j'aurois dû prendre des mesures mieux proportionnées entre un si grand Corps & un petit Particulier, comme si je m'étois écarté des regles de la prudence.

Néanmoins, je suis rentré aisément dans mon premier calme, dès que j'ai considéré que cette accusation est non seulement très-facile à ruiner, mais qu'elle me présente même une occasion favorable pour faire voir à tous ceux qui pourroient encore l'ignorer, que j'ai donné en plusieurs endroits de mon Recueil des marques éclatantes du respect & de l'estime que j'ai pour la Société en général & pour ses Membres en particulier. De sorte qu'on aura lieu de s'étonner de voir tant de témoignages d'une distinction particulière de la Société dans un Ouvrage, où il ne s'agit d'autre chose, que de considérer également tout le monde, sous la qualité d'Auteur, sans distinguer le diadème d'avec la cale, ni la tiare d'avec le capuce.

En effet pourroit-on trouver quelque chose, qui fût plus honorable à la Société que la manière dont je l'ai opposée toute seule

1. ¶. Les Jésuites.

seule à tous les Hérétiques de ces derniers siècles ? N'ai-je pas insinué suffisamment qu'elle peut seule, & par le moyen de ses Livres seuls, tenir tête contre tous les ennemis de l'Eglise Catholique (1) ? Et n'ai-je point fourni la matière d'une réflexion à ceux qui ont remarqué divers rapports entre la naissance de l'Hérésie & celle de saint Ignace ; entre la séparation des Sociétés schismatiques d'avec l'Eglise Romaine & l'établissement de la Société des Jésuites, pour juger des desseins de la Providence sur elle (2).

Quand il a été question de relever la modestie des Auteurs qui renoncent généreusement à la gloire & à la vaine réputation qu'on peut acquérir par les Livres, n'en ai-je point cherché l'exemple dans la Société ? Et n'ai-je pas dit, que *le premier Livre qu'elle ait jamais produit* (je ne parle pas des Exercices de saint Ignace) *étoit de ces Anonymes*, qui publient la vertu des Auteurs qu'ils nous cachent : mais que *l'utilité du Livre avoit excité la curiosité du monde avec tant d'efficace, qu'on avoit découvert enfin, qu'il étoit dû à Canisius* (3) ? Je dis plus maintenant, & je crois avoir donné lieu par cette remarque à une raison très-plausible pour conserver à la Société un Ouvrage qui lui a fait tant d'honneur jusqu'ici, & pour défendre Canisius contre

1. Tom. 1. Préjug. de la Multitude, pag. 436.

2. V. Imag. sac. Soc. Jes. in Belg. Item Dom. Bouh. Vie de S. Ign. &c.

3. Tom. 1. Préjug. des Anonymes pag. 484.

tre certains Critiques , qui n'ont point fait difficulté de le compter parmi les Plagiaires.

J'ai vû divers Auteurs, qui dans leurs Ecrits donnent à la Société la qualité de *Savante*, mais je ne me souviens point d'en avoir vû aucun qui l'ait appelée, comme j'ai fait, *la plus Savante de toutes les Sociétés Régulières* (4). J'avouë que j'ai suivi en ce point mon propre mouvement, plutôt que l'autorité d'aucun garant que je puisse alleguer, mais enfin je n'ai rien dit contre ma pensée, & s'il étoit besoin d'induction pour prouver ce sentiment, il ne seroit pas difficile d'en produire des exemples dans toutes sortes d'Arts & de Sciences, en remontant depuis la Grammaire jusqu'à la Théologie. Et lorsque j'ai dit, qu'elle est *la plus abondante en toutes sortes d'Ecrivains*, je n'en aurois pas même excepté ce qui regarde la Médecine, si je n'avois lû dans les Constitutions de la Société (5) que l'étude de cette Science n'étoit point de sa bienséance, & qu'il étoit défendu de l'enseigner chés elle. Car enfin je ne pense pas qu'il fût aisé à aucune autre Société Régulière, de produire autant de Livres, concernant la Botanique, la connoissance des Animaux, celle de l'Anatomie du Corps Humain, la Diætique, la Therapeutique, la Pharmaceutique

4. Tom. II. part. 1. des Critiq. histor. pag. 121.

5. Constitut. cum Declarat. Soc. Jes. part. 4. cap. 12. §. 4. pag. 192. tom. 2.

que, &c. que la Société des Jésuites en a mis au jour sur ces matieres, sous le titre de la Physique. De sorte, que cette exception n'en est pas même une pour l'universalité des Sciences que je lui ai attribuée; & d'ailleurs elle ne lui peut être que fort agréable, puis qu'elle est si conforme à ses Constitutions.

Je demande à ceux qui se connoissent un peu en respect & en estime, à quoi ils pourront attribuer le zèle que j'ai témoigné pour les *Exercices Spirituels* de la Société, & ce qu'ils peuvent penser de la sévérité avec laquelle j'ai appelé *Envieux & Ennemis de la Compagnie des Jésuites*, diverses personnes de merite d'ailleurs & qualifiées dans l'Eglise, pour avoir trouvé à redire à cet Ouvrage du Patriarche Saint Ignace, lorsque j'ai relegué tous ces Censeurs parmi les Chicaneurs (1)?

Je leur demande ce qui auroit pû m'obliger de dépeindre Gaspar Scioppius, le plus déterminé de tous les ennemis de la Société, avec des couleurs si noires? Et ce qui m'a empêché de rapporter les Eloges qu'il a reçûs de plusieurs Catholiques & de ceux même qui ont porté la pourpre dans l'Eglise avec honneur & réputation? Cependant il est aisé de voir que tout ce que Scioppius a fait contre quelques Hérétiques pour s'attirer tant d'Eloges, n'est pas comparable à la dixième partie de ce qu'il

1 Tom. 1. chap. 14. des défauts des Critiq. §. 3. de la chicane pag. 101.

2. Critiq. Gramm. tom. 2. part. 2.

3. Au

qu'il a écrit & dit contre la Societé (2).

Quand j'ai fait une liste des Gens de bien que Joseph Scaliger avoit coutume de déchirer par des médifances & des calomnies, ce n'a point été fans doute pour deshoner la Societé, que je l'ai associée aux Peres de l'Eglise, & que j'ai mis dans une même page (3) d'un côté les Peres Delrio, Pererius, Coton, Bellarmin: & de l'autre saint Athanase, saint Basile, saint Ambroise, saint Augustin, saint Chrysostome, & saint Jérôme, comme les objets de l'insolence & de la fureur de ce Critique.

Certainement il faut avoir bien envie d'interpreter à sa mode les pensées d'autrui, pour juger mal de celle que j'ai eüe, lors que j'ai tiré de la Societé quelques exemples pour le Préjugé de la multitude des Livres (4). Ces Critiques desobligeans pouvoient bien après cela m'accuser d'avoir mal parlé de Salomon, d'Esdras, d'Origène, & de saint Augustin, dont j'ai rapporté aussi les exemples au même endroit & dans la même intention: ils pouvoient bien me soupçonner d'avoir voulu mettre au nombre des méchans Auteurs Calimaque, Aristarque, Epicure, Aristote, Servius Sulpicius, Varron, Galfen & d'autres des plus illustres Ecrivains de l'Antiquité qui m'ont fait dire (5) *qu'il n'est pas impossible absolument de beaucoup écrire & de bien écrire tout à la fois.*

II

3. Au même vol. 2 Part. pag. 179. 180.

4. Tom. 1. Préjug. de la multitude des Livres, pag. 418. & suivantes.

5. Pag 428. du même Préjugé.

Il est donc fort inutile à nos Critiques d'alleguer cet endroit pour me soupçonner de n'avoir pas crû la Société entièrement infaillible dans toutes ses parties, en matière de littérature, & de m'objecter pour confirmer leur soupçon, que j'ai pris la liberté de dire sur la foi d'autrui, qu'on avoit remarqué quelques fautes dans les écrits de quelques Membres particuliers de la Société, puisque je n'ai rien fait en ces rencontres qui ne puisse retourner à la gloire & à l'avantage de la Société. Elle est sans doute de la nature de tous les autres Corps qui sont composés de parties différentes, & qui, sans en excepter même l'Eglise de Jesus-Christ, étant sujets à diverses réplétions & à quelques humeurs peccantes n'ont jamais plus de joie, ni plus de satisfaction que lorsqu'ils en sont purgés. Quelle merveille qu'une Société si abondante en Ecrivains de toute espèce, puisse trouver quelque chose à reformer dans ce que peuvent avoir écrit quelques particuliers d'entre eux hors de leur application ordinaire? Comme si cet inconvenient n'étoit pas une suite allés naturelle de la Multitude, dans les choses de ce monde les plus divines même, dès qu'il y entre quelque chose d'humain?

Si ces Messieurs ont paru si curieux pour remarquer ceux des Ecrivains de la Société, qui sont représentés dans mon Recueil, comme les autres Auteurs qui semblent avoir manqué en quelque chose:

pour-

1. C'est ce qu'on peut voir au sujet de Fr. Turrien, Math. Rader, Gabriel Coffart, René Rapin, & quelques autres,

2. Tom.

pourquoi n'ont-ils point eu le même zèle pour observer aussi ceux d'entre eux que j'ai crû pouvoir défendre contre leurs Censeurs (1), en tournant à leur avantage ce que ceux-ci prétendoient alleguer contre eux ? Pourquoi dissimulent-ils les Eloges que j'ai faits en toute rencontre, d'un grand nombre d'illustres Jésuites dont j'ai eu occasion de parler dans ce que j'ai publié ? Qui les a empêché de produire Fronton du Duc, André Schott, François Bencius, Rosweyde, Bollandus, Henschenius, Papebrochius, & d'autres Auteurs de la Société qui sont sans doute en très-petit nombre, par rapport à ceux dont je serai obligé de publier le mérite dans toute la suite de mon Recueil ? Il est vrai qu'ils produisent le Pere Sirmond, le Pere Petau, le Pere Bouhours ; mais ces trois personnes font assés de bruit dans le monde, pour exciter notre curiosité à savoir ce que ces prétendus Critiques en ont débité, & pour examiner la fidélité avec laquelle ils ont crû pouvoir représenter le portrait que j'en ai fait.

V. I I I.

Il n'y a point d'Auteurs dans tout mon Recueil, dont j'aye tâché de relever le mérite avec plus d'inclination & de plaisir que le Pere Sirmond, & quelque Tome que l'on en veuille ouvrir (2), on y découvre

2. Tom. 1. aux Préjugés de l'âge des Auteurs, page 384. 385. Tom. 2. part. 1. aux Critiq. Historiq. Tom. 2. part. 2. aux Critiq. Gramm. & aux Trad. &c.
B 5

couvrira aisément le soin particulier que j'ai eu de marquer en toutes rencontres les grands sentimens d'estime & de vénération dont j'ai toujours été pénétré à son égard, depuis que j'ai commencé à lire ses Ouvrages.

Mes Adversaires, qui prétendent que j'ai fait cela gratuitement & sans leur ordre, ne m'en veulent pas tenir compte, & ils ont raison, puisque je n'ai rien fait pour eux en ce point. Néanmoins je ne pense pas qu'on puisse les excuser d'être tombés dans un des vices les plus ordinaires aux mauvais Critiques, lorsqu'ils ont voulu me chicaner sur un mot dont ils ont crû pouvoir employer l'ambiguïté pour me faire un procès. Mais quoique je n'aye pas songé à prendre des précautions contre eux ni contre les autres Chicaneurs, quand j'ai dit que quelqu'un avoit jugé *la médiocrité du Pere Sirmond préférable à la profondeur & à la vaste étendue de l'érudition du Pere Petau* (1): le mot de *Médiocrité* ne laisse pas de se trouver à l'épreuve de leur Critique. Car si ces Messieurs n'ont point encore oublié ce point de leur Grammaire, il ne tiendra qu'à eux de nous dire que la *Médiocrité* n'est autre chose qu'*un juste milieu entre le trop & le trop peu*. C'est une vertu si rare parmi les Savans; qu'il est plus aisé de les trouver à quelque une des extrémités de la Science, que

1. Aux Critiq. Gramm. à l'Article du P. Petau.

2. A. Gellius, lib. 7. No. 14. Attic. c. 14.

que de les voir toucher ce milieu qui ne consiste que dans un point. C'est une vertu qui est le centre de toutes les autres, & qui semble même en être la mesure. Elle a toujours été en très-grande considération parmi les Anciens comme parmi nous, & son prix n'a point été moins connu des Païens que des Chrétiens. Ces Messieurs qui sont Gens de Lettres pourroient nous apprendre que c'est cette Médiocrité dont Horace a fait de si grands éloges ; que c'est elle qu'Aulu-Gelle a louée dans Terence, quand il l'a opposée à l'abondance de Pacuvius & à la sécheresse de Lucilius, & quand il a relevé l'avantage qu'il avoit d'être au milieu de ces extrémités (2) ; que c'est celle qui a tant servi à distinguer Virgile d'avec Homere, & qui a porté le Pere Rapin & Jules Scaliger avant lui (3) à donner la préséance au Poëte Latin sur le Grec ; que c'est celle que Mr. de Balzac appelle *toute d'or, toute pure & toute brillante*, & qu'il estime plus que le genre sublime dans les Comédies de Terence, d'Arioste &c. (4). Ils ne trouveront donc pas mauvais que ce soit aussi celle qu'un Magistrat qui n'étoit pas, ce me semble, suspect de mauvais goût, a jugé préférable dans le Pere Sirmond à toute l'immensité du Pere Petau, pour les raisons que j'ai marquées lorsqu'il en étoit question.

Ainsi je n'ai pas sujet de craindre que le
plus

3. Reflex. sur la Poët. & Comparais. d'Homere & Virg. Jul. Scal. Poët. &c

4. Balzac du caractère de la Comédie pag. 53.

plus capable de mes Censeurs avec toute sa suffisance, & toute sa présomption puisse venir à bout de persuader au Public que ce que j'ai dit de la *médiocrité* du Pere Sirmond, soit un éloge *médiocre*, dès qu'elle l'éleve au dessus du mérite du P. Petau qui paroît infini d'ailleurs, lors qu'on le considère à part, ou qu'on l'oppose à d'autres qu'au P. Sirmond.

Au reste si l'on vouloit m'obliger de répondre de tout ce que j'ai écrit au sujet du P. Sirmond, il me seroit aisé pour ma propre satisfaction, de faire voir qu'il n'y a rien dans les Oraisons funébres, ni dans les autres Eloges de ce Pere, qu'on a publiés en Prose & en Vers, qui tende plus à sa louange que tout ce que j'en ai dit concernant les excellentes qualités de son esprit, la droiture & la sincérité de son ame, sa bonne foi, sa franchise, sa prudence, sa modestie, son discernement, l'excellence de son goût, la solidité de son jugement, la longue expérience qu'il avoit des Livres & des Auteurs, & son érudition particulière. Quoique j'eusse fait assés pour la satisfaction de toutes les personnes raisonnables en représentant ce Pere, comme un des plus excellens Critiques de son siècle, je suis pourtant allé encore au-delà en le proposant comme le modèle de la véritable Critique. Je me suis exposé même à la mauvaise humeur des Partisans de Mr. de Saumaïse, lorsque

Je *T. Menage*, & non pas le P. *Campire* comme
l'a

que j'ai tâché d'interesser le Ciel dans le rang que j'ai cru pouvoir donner au P. Sirmond au-dessus de ce Prince des Critiques, en disant que la Providence divine sembloit avoir voulu prolonger sa vie jusqu'à la dernière année de celle de Saumaise, afin de maintenir l'honneur & l'autorité de la Critique que celui-ci deshonoroit par sa tyrannie. Et si l'on veut bien excepter l'excellent Mr. le Févre, Précepteur de Louis XIII. & l'ami particulier du P. Sirmond, je ne crois pas que dans tout le Recueil des Critiques que j'ai ramassés, il s'en puisse trouver un à qui j'aye attribué plus de ces excellentes qualités qui sont propres à former un modèle pour tous ceux qui embrassent la profession des Lettres en général, & celle de la Critique en particulier. Après cela je ne vois pas avec quelle confiance un Poète plus que septuagenaire (1) s'est imaginé pouvoir obtenir dispense d'âge & de sagesse pour dire à mon sujet :

Nec, Sirmonde, tibi, ð SCELUS! pepercit.

L X.

Nos Critiques ne m'accusent pas, ce me semble, d'avoir rien attribué de médiocre au P. Petau, mais l'envie de me faire naître de nouvelles difficultés, leur a fait dire qu'on m'auroit déchargé volontiers

Pa. cru l'Auteur anonyme des Réflexions sur les Jugemens des Savans p. 75.

tiers au sujet de ce Pere, de la commission que je me suis donnée de représenter l'humeur critique de ceux qui se sont signalés au-dessus des autres, & qui nous servent de règle. Ils conviennent pourtant que mon institut m'obligeant à marquer les caractères différens sur tout dans les Auteurs de la première trempe, je n'ai pû me dispenser sans raison, de dire quelque chose de l'humeur critique dans un homme qui fait profession de la Critique, non plus que de l'humeur Poétique dans les Poètes, sachant que rien ne contribuë tant à nous les faire caractériser. Mais ils craignoient peut-être que cela ne fût capable de donner quelque atteinte à la haute réputation du P. Petau dans l'esprit de ceux qui pourroient confondre les mœurs des Auteurs auxquelles je n'ai point coutume de toucher, avec l'humeur ou la disposition d'esprit dont l'expression entre naturellement dans mon dessein. Leur appréhension semble avoir augmenté lors qu'ils ont cru qu'en appelant le P. Sirmond & lui les deux *Héros de la Société* j'avois songé à les comparer à l'Achille & à l'Ajax du Camp des Grecs; & à leur attribuer leurs défauts, en leur faisant tenir le même rang dans la Société qu'étoit celui de ces deux Princes parmi leurs gens.

Il est vrai que j'ai remarqué que la vertu qui faisoit l'union des cœurs dans ces deux Peres ne faisoit pas toujours celle de leurs esprits, & qu'encore qu'ils demeurassent toujours étroitement attachés l'un à l'autre par le lien de la charité, on ne laif-

soit

soit pas de les distinguer sans confusion, & d'appercevoir fort clairement la différence que Dieu avoit mise dans leur naturel. Il est encore vrai qu'après avoir caractérisé l'humeur du P. Sirmond comme j'ai fait, on ne peut gueres attribuer l'alteration de leur concorde qu'à l'humeur austère & difficile du P. Petau. Mais ces Messieurs cesseront peut-être de craindre pour la réputation de ce Pere, dès qu'ils voudront souffrir qu'on les renvoie à l'Histoire Ecclésiastique pour apprendre par l'exemple même des gens de Lettres qui se sont sanctifiés, que l'humeur austère & chagrine loin d'être incompatible avec la véritable vertu, lui sert même assés souvent d'écorce pour la couvrir & la conserver. Ils jugeront fort aisément que tous les petits différens qui peuvent être survenus entre nos deux Peres en matière de littérature, n'ont rien de fort extraordinaire lorsqu'on les considère auprès de ceux qui sont arrivés quelquefois entre les plus savans & les plus saints Docteurs de l'Eglise dans le tems qu'elle étoit la plus florissante, & qu'elle étoit le moins sujette aux divisions.

Je ne ferai peut-être point injure au P. Petau de le comparer avec S. Jérôme; puisque Mr. Valois son Panégyriste l'a fait impunément avant moi. Tout ce que nous lisons dans l'Histoire de ce Saint, ne nous donne pas sujet de croire qu'il ait été d'une humeur plus accommodante & plus facile que le P. Petau. Il s'est brouillé, je ne dis pas avec ceux qui con-

ver-

versoient nécessairement avec lui, & qui logeoient sous le même toit, ce qui n'auroit pas été fort surprenant, mais avec des gens éloignés de lui, écartés dans les parties différentes du monde, de l'humeur desquels il n'avoit rien à souffrir. Et sans parler de Rufin, de quelques Moines, du Patriarche de Jerusalem, &c. on ne peut pas oublier la manière dont il a traité S. Augustin, & S. Chrysostome même, à qui il n'avoit jamais eu affaire : cependant on a toujours été très-persuadé que tout cela n'a point mis d'obstacle à sa sanctification.

Je veux bien croire encore avec Mr. Valois (1) que le P. Petau a mérité d'être comparé avec S. Basile le Grand & S. Gregoire de Nazianze : & s'il s'agit d'amitié & de correspondance, je doute que l'Histoire nous fasse jamais l'union de ces deux Peres de la Société plus grande que celles des deux Docteurs de l'Eglise Grecque. Cependant on peut assurer dès aujourd'hui que le Public n'en saura jamais tant sur les difficultés qu'ont eues les deux premiers, qu'il en fait sur les différens de ces deux Saints ; & tout ce que le P. Petau & le P. Sirmond ont pu dire ou écrire l'un contre l'autre, n'est peut-être pas comparable aux duretés que nous lisons de S. Basile à S. Gregoire, & de S. Gregoire à S. Basile

1. Henrici Valesii Orat. in funere Dion. Petavii.
 2. Basil. M. Epist. 31. Greg. Naz. Or. 1. pag. 7.
 Baronius ad ann. 371, Gôd, Herman, Vie de saint Ba-

file au sujet de l'Evêché de Sasimes (2) sans qu'on puisse dire qu'ils aient rompu le lien de la charité chrétienne ni celui de l'amitié particulière.

Voilà des exemples de Saints & de gens de Lettres qui ne sont ni inférieurs à nos deux Peres, ni désagréables à ceux de leur Institut & de leur profession. Nous pourrions encore alleguer la brouillerie du même S. Basile avec son propre frere S. Gregoire de Nyffe (3), celle du Pape S. Leon avec S. Hilaire d'Arles, & celles de plusieurs autres Saints Ecrivains de l'Eglise, pour faire voir qu'il n'est nullement extraordinaire que les Savans les plus vertueux soient sujets à des chagrins mutuels que l'étude & la retraite aigrissent encore davantage.

Je ne voudrois pas dire que le P. Petau se fût emparé de l'esprit de S. Epiphane en étudiant & en commentant ses livres, car toute l'aigreur qu'on a pu remarquer dans sa maniere d'écrire contre diverses personnes, n'approche pas de celle que ce Saint fit paroître contre le seul saint Chrysostome en un voyage qu'il fit à Constantinople, où il commit tant d'irregularités.

Mais enfin quand les disputes du Pere Petau avec le Pere Sirmond l'auroient porté jusqu'à la séparation, ce qui n'est jamais arrivé, qu'y trouveroit-on de si
ex-

Basile & de S. Greg. liv. 5. c. 23. pag. 516. 517. 518.

3. Basil. Epist. 45. pag. 72. & Herman. Vie de S. Basil. liv. 4. chap. 15. p. 382.

extraordinaire dont on ne pût montrer un exemple en la personne des Apôtres saint Paul & saint Barnabé? Et qui nous empêche de croire que Dieu l'eût pû tourner à sa gloire, & peut-être même à l'avantage de son Eglise, comme il fit la division de ces Apôtres?

L'humeur chagrine & ce qu'on appelle *la vertu farouche* semblent être le partage ordinaire des Savans du Cabinet qui se donnent à l'érudition profonde, & qui s'y consument. Le commerce perpetuel qu'ils entretiennent avec les morts & les personnes de l'autre monde, les occupe si fort qu'ils ne sauroient quelquefois souffrir les vivans, ni revenir avec les personnes de ce monde. Ils trouvent tant de charmes à la compagnie des gens de tous siècles, de toutes langues, & de tout Pays qui ne leur résistent jamais, qui ne murmurent jamais contre eux, qui ne leur sont jamais à charge; qui parlent & qui se taisent quand ils veulent, qui les instruisent, qui les consolent, qui les divertissent, & qui leur tiennent lieu de tout; qu'ils ne daignent plus s'affujettir aux incommodités de la Société civile, qu'ils fuient naturellement les compagnies, & qu'ils ne trouvent plus rien que de fade, de dégoûtant, d'inutile, & de bizarre dans les conversations des autres hommes. C'est ce qui les porte à s'enfoncer dans leur retraite, & à ne se point laisser approcher si facilement, ni de toutes sortes de personnes.

D'ailleurs s'il étoit vrai que le Pere Petau, de savant qu'il étoit comme les autres,

tres, fût enfin devenu la Science même, se rencontrera-t-il quelqu'un qui doive trouver mauvais que j'aye dit qu'il étoit plus inaccessible que le Pere Sirmond; puisqu'on fait assés que la veritable Science ne s'apprivoise pas avec tout le monde? Tout ce que j'ai dit de l'humeur de ce Pere n'est rien en comparaison de ce qu'en pourroient dire ceux de sa connoissance qui sont encore vivans, ou qui ont connu ses amis.

Il est aisé de voir que je n'ai point été de l'avis de ceux qui prétendent (1) qu'il n'a jamais rien écrit que pour refuter quelqu'un, qu'il ne pouvoit vivre sans ennemis, & qu'il a attaqué toutes sortes de personnes parmi les Catholiques & les Héretiques, à commencer depuis Baronius & Scaliger jusqu'à ceux qui lui ont survécu: puisque je n'en ai rien dit, & que j'ai laissé tomber une pensée qui a été relevée & soutenue par ceux qui se disoient de ses amis particuliers. Nous pourrions ajoûter même que ce qui a donné tant d'éclat à cette partie de la réputation du Pere Petau, vient de la qualité des Adversaires que la Providence lui avoit destinés, & qui étoient sans contredit les plus illustres de la République des Lettres, & les plus grands hommes de son siècle. De sorte que comme leur résistance a été grande, elle a dû aussi faire du fracas, & obliger ce Pere à les traiter avec toute la hauteur & toute la force possible.

Je

1. Guy Patin Epître du 16. Février de 1645. pag. 7.

Je n'ai vû dans tout ce grand nombre, personne qui fût plus à plaindre qu'un malheureux fabricant de Chronologie, nommé d'Auzoles de la Peyre, qui avoit eu la témérité de le provoquer, & qui a eu constamment la tête plus molle que les autres. Aussi le Pere Petau a-t-il eu plus d'égard pour lui dans la vuë de sa foiblesse, & de son peu d'experience. Il est aisé de voir qu'il lui a fait grace, puisque, le pouvant traiter comme Apollon avoit fait Marfyas, c'est-à-dire en notre Langue, l'écorcher tout vif, & le donner en proie *aux Corbeaux du Pinde*, il s'est contenté après l'avoir bien châtié de l'envoyer pleurer sur les derniers bancs de sa classe (1) avec l'épée au côté, les Titres de sa noblesse, & une barbe tirant sur le gris.

X.

Il n'étoit nullement nécessaire de remuer ici la cause des vivans, ni de les joindre à ceux qui ne sont plus de ce monde, & plusieurs raisons pourroient me détourner de parler du Pere Bouhours qui est encore plein de vie, immédiatement après avoir parlé de deux illustres Morts de la Société. Mais puisque nos Discoureurs m'y obligent, il faut me résoudre à faire encore

1. Dion. Petavius lib. 1. secund. Part. Rationar. tempor. cap. 16. & 17. ad fin. ubi indoct. & inficet. voc. additque: *Discipulorum inter jubeo plorare cathedras*, idem in Præfat. secundæ Part. ubi notat ejus
ata-

re une fois violence à sa modestie, & mettre de nouveau son humilité à l'épreuve.

Il faut donc, pour pacifier ces esprits inquiets, que le Pere Bouhours souffre que je leur fasse connoître le rang que je lui ai donné parmi les premiers Ecrivains de sa Profession, & la distinction que j'ai prétendu qu'ils fissent de son mérite d'avec celui de plusieurs autres.

Je ne me suis pas contenté de choisir deux des principaux Auteurs & Restaurateurs de notre Langue, Malherbe, & Patru, pour faire le parallele de ce Pere avec eux, touchant la pureté du discours; de le préférer même à Malherbe (2) pour la Grammaire, & à Patru pour une espece de Critique (3) qui regarde particulièrement les pensées de l'homme, quoique je n'aye point eu d'autre garant en ces deux rencontres, que ma propre inclination. Je n'ai pas cru aussi devoir me borner à rapporter les Eloges qu'on a faits de ses Ouvrages, comme j'ai fait au sujet de plusieurs Ecrivains du Commun. Mais pour faire voir que je l'ai considéré comme un des Auteurs qui méritent de la distinction, j'ai eu soin de rechercher encore & d'exposer au jour une partie des choses que ses Censeurs lui ont objectées. C'est un honneur qu'on ne fait gueres aux Ecrivains
mé-

ztatem jam ingravescentem, vocatque rusticum abnormem, &c.

2. V. les Traducteurs nombr. 971.

3. V. les Critiq. histor. nombr. 250. pag. 261. tom. 2. part. 1.

médiocres, soit parce qu'ils n'ont jamais eu l'avantage de se faire des envieux, & que leur réputation ne passe gueres leur siècle, ou même le tems de leur vie: soit parce que le peu d'utilité que l'on retire de leurs Livres n'excite pas la curiosité des Critiques avec assés d'efficace pour rechercher leurs défauts. Je me suis donc imaginé, & je ne puis encore me défaire de mon opinion, que le grand nombre des Censeurs d'un Auteur, & que la peine qu'on a prise de l'examiner de près, est une marque de l'estime qu'on en fait, & du besoin qu'on en a pour l'utilité publique. Et je me suis fortement confirmé dans ma pensée après avoir vû que les plus beaux Ouvrages de l'antiquité & des siècles postérieurs ont été de tout tems les plus exposés à la Censure, & que l'on a jugé même de leur prix par le grand empressement qu'on a toujours témoigné pour découvrir & publier leurs défauts. C'est ce que j'espère de faire voir dans toutes les parties de mon Recueil, lors qu'il s'agira de rapporter les jugemens qu'on a faits des plus grands Hommes, & particulièrement des Auteurs Classiques, & des Peres de l'Eglise même, sans apprehender de donner la moindre atteinte à leur réputation.

Mais j'ose assurer à l'avantage du P. Bouhours, que quand il a été question de rapporter les objections de ses Censeurs, je

je lui ai rendu un service dont je ne me suis pas mêlé à l'égard de la plupart des autres Auteurs. Si j'ai parlé de celles que Cleante lui a faites, j'ai ajouté en même tems, que ce Critique *le chicane sur une infinité d'endroits* (1): Si j'ai touché quelque chose de celles que Mr. Menage a publiées contre lui, j'ai eu grand soiu de dire qu'il est toujours fâcheux qu'il ait mêlé ses ressentimens particuliers avec la cause publique des Lettres (2); que ses Observations sont mêlées d'invectives; qu'on y trouve une infinité de choses peu obligeantes; qu'il le traite outrageusement & qu'il lui rend injure pour raillerie.

Enfin, je n'ai fait connoître nulle part plus clairement qu'au sujet du P. Bouhours, que je n'épouse ni les interêts ni le parti des Critiques que j'allegue pour garants, & que personne ne me peut obliger de répondre de la solidité & de la vérité de leurs jugemens (3). C'est une regle que je me suis prescrite à la tête de mon Ouvrage, & dont il ne fera pas aisé de me faire départir dans toute la suite. C'est à quoi nos mécontents devoient avoir fait plus de réflexion pour se garantir de l'étourdissement, & pour ne me pas confondre si indiscretement avec les garants qui se trouvent cités dans mon Recueil. S'ils avoient eu la tête un peu plus libre & l'imagination plus nette quand ils ont lu ce que j'ai dit en gé-

néral

2. Au même endroit.

3. Avertissement nombr. 3. & 4.

néral sur ce sujet dans mon Avertissement, & ce que j'ai écrit en particulier à l'occasion du P. Bouhours, ils ne se seroient pas avisé de m'imputer les sentimens des autres, & ils ne m'auroient peut-être pas soupçonné d'avoir voulu approuver Mr. Menage, lors qu'il semble avoir voulu dire que ce Pere devoit une partie de son Art de parler & de sa politesse aux occasions qui l'ont fait rencontrer avec le beau monde. Ceux qui ont été touchés des expressions que j'ai empruntées de mes Garants sur ce sujet, ont bien fait connoître qu'ils sont plus intelligens que moi dans l'Art d'interpreter les Auteurs, & plus clairvoyans dans la pensée de M. Ménage. Mais toute ma pénétration s'est terminée à l'écorce de ces façons de parler, & ce que j'en ai lu dans cet Auteur & dans ceux qui l'ont imité (1), ne m'en a donné que l'idée d'une chose indifférente: tant j'avois alors l'œil simple: tant je croyois avoir le cœur droit, & bien muni contre le raffinement & l'ambiguité.

Le P. Bouhours est un homme que le mérite singulier, & les services rendus à la Langue ont attiré chés les Grands, & ce n'est que par ces voies-là que j'ai eu l'honneur de le connoître, & de jouir même quelquefois de sa conversation chés un Magistrat, où sans craindre de devenir suspect, j'ose dire que l'on trouve encore quelque chose de ce bon goût qu'y a laissé
Mr.

x Menage Observ. sur la Lan. Fr. 2. part. Critiq.
ge-

Mr. le Premier President pour le vrai mérite, & particulièrement pour celui des Gens de Lettres dont il avoit été l'ame & le cœur durant sa vie, si nous en croyons la voix publique. J'ai souvent été édifié de la manière dont ce Pere favoit accommoder la regularité de son Institut avec l'honnêteté civile, & il m'a suffisamment persuadé que la politesse de l'esprit & la délicatesse des manières ne sont point incompatibles avec les maximes les plus entières du Christianisme en général, & les Constitutions les plus exactes des Maisons Régulières en particulier.

X I.

Le desir de satisfaire tout le monde, me porte à rechercher même hors de la Société, ceux à qui ma conduite pourroit n'avoir pas été entièrement agréable, & je les trouve assés bien rassemblés en la personne de Mr. l'Abbé Menage, ou plutôt réduits à lui seul. C'est un homme que j'ai dépeint en plusieurs endroits, comme un Personnage d'une grande érudition, d'une littérature fort étendue, fort diversifiée, & fort agréable, d'un esprit très-beau, très-aisé, & très-poli. Et quoique je n'aye jamais eu l'honneur de le connoître, que par la lecture de ses Ouvrages, je n'ai pas laissé de reconnoître sur la foi de ses amis que c'est un homme d'une probité particulière, d'une

general. de l'Hist. du Calvin, de M. Maimbourg,
&c.

Tom. III. Part. I.

C

d'une humeur très-officieuse & très-carefante, d'une modestie & d'une franchise semblable à celle des Anciens, & d'un mérite qui l'a distingué des autres Savans & qui a beaucoup servi à faire de sa maison une École, qui ne sent point le Collège. Mais puis qu'il est en peine de savoir par quel motif j'ai rapporté de lui quelque autre chose, qui a paru moins à son goût, il faut que je lui conte l'Histoire de mon embarras, pour voir s'il aura la charité de m'en tirer.

Innocemment, & dans la plus grande simplicité du monde, je me mets à la lecture des Livres de M. Menage, comme d'un Auteur grave & de grande réputation, sans autre préjugé que celui qu'avoient formé en moi toutes ces rares qualités dont je viens de parler. J'y trouve effectivement cette érudition que j'y cherche, mais je la trouve presque par tout enveloppée d'un *je ne sai quoi*, que le mérite de M. Menage m'a toujours empêché d'appeller par son nom, & qu'un Ecrivain Grec appelleroit peut-être *Philantie* dans un Athenien qui auroit été moins vertueux que cet Abbé. J'apperçois à travers d'une infinité de belles choses un certain caractère d'esprit qui fait en moi des impressions fâcheuses. Je tâche de m'en défaire en passant d'une matière à une autre; mais je me retrouve par tout: je change de Traité & de Livre, & ce sont des rencontres perpétuelles entre mon Auteur & son Lecteur. Comme on se fait à tout, & comme l'habitude apprivoise enfin les humeurs les plus

fa.

farouches , en lifant Mr. Menage je m'accoutume infenfiblement à ne me point méprifer moi-même , quoique je fois convaincu d'ailleurs , que je fuis le plus miférable de tous les hommes , lors même que je me regarde dans le miroir de mon Auteur. Et parce que j'ai oui dire qu'il faut fe méprifer , & que j'en trouve même la pratique & l'exemple dans Mr Ménage , je m'accoutume infenfiblement à me méprifer par artifice , & peut-être par vanité. Dieu permet que je m'en apperçoive , & j'ai la malignité d'attribuer ces mauvais effets à la lecture de mon Auteur.

Tout cela ne regarde que la Profe de Mr. Menage , & mon Hiftoire feroit trop longue fi j'entreprendois de raconter les divers effets que fes Poëfies ont pu produire dans mon imagination , & les travaux qu'il m'a falu effuyer pour trouver dans fes Vers les limites de la licence Poétique.

Mais quelque mal-édifié qu'on puiffe être du caractère qui regne dans les écrits de Mr. Menage , rien ne nous empêche de prendre même pour une vertu au moins naturelle la qualité dominante qui fert à le former. Cette qualité , à quiconque y regarde de près , ne paroît autre qu'une *nai-veté* qui eft fans doute un des grands ornemens de l'ame , lorsqu'elle eft accompagnée d'une franchise & d'une fimplicité qui n'a rien de niais ni d'indifcret.

On peut dire que c'eft elle qui a porté Mr. Menage à fe dépeindre dans fes écrits tel qu'il eft , fans fard , & fans déguifement ; toujours difpofé à louer fes amis ,

à blâmer ceux qu'il prend pour ses ennemis, à censurer & à approuver avec une facilité égale, à parler volontiers de lui-même tantôt en bien quand il en peut faire naître l'occasion, & quelquefois en mal, aimant mieux dire du mal de lui-même que de n'en rien dire du tout, selon la maxime de Mr. de la Rochefoucault (1). C'est aussi cette qualité qui fait paroître en lui un esprit sans dissimulation, une volonté sans détour, un cœur sans replis, tout rond, tout uni, mais en même tems noble & généreux, & qui fait voir une beauté d'ame toute nuë & ennemie de tout ce qui peut servir à la couvrir.

Mais à parler franchement, cette *naïveté* avec laquelle Mr. Menage découvre par tout ce qu'il est, auroit été peut-être plus au goût des Anciens chés qui regnoit la simplicité qu'à celui de notre tems, où tout ce qu'on dit de soi-même soit en bien, soit en mal est également suspect : & cette *franchise* accompagnée de son ingénuité ayant pu passer fort aisément pour une vertu parmi les peuples qui vivoient au siècle d'or, semble avoir perdu son nom lorsqu'on l'a voulu mettre en usage dans les siècles de fer.

Ce n'est pas qu'elle n'ait conservé sa nature dans le cœur de Mr. Menage, mais vous diriez qu'elle change de qualité dès qu'il la fait passer dans ses écrits, & qu'elle dégénère en vice par la misère de notre tems & par la corruption de notre cœur.

Mal-

1. Max, & Sent, &c. On aime mieux parler mal
de

Malheur donc à ceux qui ne connoissent Mr. Ménage que par ses Livres , & qui n'ont point assés de pénétration pour voir qu'il y a deux hommes d'une constitution fort différente cachés sous un même nom, & qu'il ne faut pas juger des qualités de celui qui regne dans la conversation de ses amis, par celles de cet autre qui entretient ses Lecteurs dans les cabinets. Mais pour empêcher qu'il ne retombe une partie du même malheur sur Mr. Menage, il seroit à souhaiter que celui des deux hommes qu'on voit en lui & qui fait honneur à l'autre, pût survivre à celui qui le deshonne, pour en effacer la mémoire. Je veux dire que comme les écrits de Mr. Ménage ne correspondent pas fort parfaitement aux actions vertueuses de sa vie , & comme sa vie au contraire est capable de faire honneur à ses écrits ; il faudroit pour rendre à son mérite toute la justice qui lui est due, ou qu'il fût immortel & qu'il vécût parmi les hommes autant que ses Livres y dureront, afin de pouvoir toujours démentir ses Livres par sa vie ; ou que ses Livres pussent disparoître, & s'anéantir lorsqu'il plaira à Dieu de disposer de sa personne pour l'autre monde, afin que la Postérité n'aille point juger de sa vie par ses Livres.

X F I.

Je n'aurois pas assés bien prouvé que je
suis

de soi que de n'en point parler. D. L. R. E.

suis demeuré jusqu'ici dans le milieu que je m'étois proposé, c'est-à-dire dans une indifférence égale envers tous mes Auteurs, quels qu'ils puissent être, si après avoir fait voir que je me suis écarté soigneusement d'une des extrémités, je ne montrais aussi le soin que j'ai eu de ne jamais approcher de l'autre. Mes Adversaires m'ont pris pour un homme de conséquence lorsqu'ils m'ont jugé capable de discernement à l'égard des partis & des factions qui ont agité l'Eglise depuis un demi siècle : mais ils m'ont fait une injure très-sensible lorsqu'ils ont prétendu m'adjuger aux uns plutôt qu'aux autres, sans prendre mon avis ni mon consentement. J'apprens qu'ils n'ont point fait difficulté de publier que j'avois voulu favoriser une Société que je n'ai jamais connue que par la lecture de quelques Ouvrages qu'on lui attribue, & que cette supposition, toute fautive qu'elle est, ne laisse pas de servir de principal fondement au chagrin qu'ils ont conçu contre moi. Mais s'ils sont assez raisonnables pour vouloir bien revoir un jugement qu'ils ont fait avec tant de précipitation, ils jugeront que s'il n'y a peut-être point d'endroits dans tout mon Recueil qui soient plus défectueux que ceux où je parle des Livres anonymes de Messieurs de Port-Royal je ne puis point donner aussi de marque plus évidente, que celle-là, pour faire voir que je n'ai jamais eu de rapport avec eux, & que de tous les suppôts de la Ré-

r. Le P. Labbe & quelques autres ont mis cet Auteur de leur nombre.

publique des Lettres, il n'y en a peut-être pas dont j'aye eu moins de connoissance que de ces Messieurs.

Mais que diront ces Censeurs si je leur fais voir qu'avec toute mon indifférence je n'ai pas laissé d'avancer bien des choses peu avantageuses à ces Messieurs & qui pourroient passer pour des duretés à leur égard, s'il étoit vrai que j'eusse jamais eu dessein de choquer personne? Pourvû qu'on veuille me définir ce que c'est que leur Société que j'ai pris long-tems pour une chimere à laquelle on a attaché un nom de Secte qui est rejeté de tout le monde, & dont je ne prétens pas renouveler la mémoire après la défense qui en a été faite par l'Arrêt du Conseil de l'an 1668. & pourvû que l'on veuille comprendre parmi ces Messieurs tous ceux à qui on a voulu donner ce nom, il me fera très-aise de produire un grand nombre d'endroits peu obligeans que je rapporterois ici, s'il s'agissoit d'obliger quelqu'un.

Je me contenterai de citer le fameux *Op-tatus Gallus* (1), que je n'ai point fait difficulté d'appeller un *Séditieux* (2), quoique mon sujet n'exigeât point cela de moi: & je crois en avoir dit autant en un seul mot, que tout le grand nombre d'Écrivains qui ont pris la plume pour refuter le Livre qu'il avoit écrit contre le gouvernement, & le Sermon sur saint Louis qu'il fit à Rome quelques années après. J'ajouteraï même que j'en ai traité quelques-uns
d'Écri-

2. Chap. 14. des défauts des Critiq. §. 3. pag. 101.
Tom. 1.

d'Ecrivains artificieux (1), & que j'en ai taxé plusieurs autres dans les divers préjugés des Engagemens, des Auteurs Anonymes, des Titres des Livres (2). Je n'ai rien diffimulé de ce que j'ai sù qu'on leur avoit reproché dans leurs Livres de Grammaire & dans leurs Traductions, & je n'aurois pas omis les Remarques du Pere Vavasseur & du Pere Gaudin, si elles fussent venuës alors à ma connoissance. Quelques-uns de mes Censeurs m'ont fait connoître à la vérité qu'ils eussent souhaité que j'eusse rapporté ce que M. Jurieu & quelques autres Anonymes ont dit de l'humour & du caractère de quelques-uns des Auteurs de Port-Royal. Mais ils m'obligeront sensiblement de croire que je m'en serois fait un devoir très-étroit si Mr. Jurieu & les autres avoient parlé de leurs Grammaires & de leurs Traductions, ou si j'avois eu la moindre occasion de placer leurs réflexions ailleurs que dans le Recueil des Théologiens, que l'ordre de mon Ouvrage ne me permet pas de publier encore si-tôt.

Enfin d'autres voyant la liberté que j'ai prise de rapporter quelque chose de ce qui s'est dit à l'avantage de ceux de ces Messieurs dont les Ouvrages ont reçu l'approbation publique, m'ont accusé hautement de les avoir voulu faire passer pour des *Hereses*. Mais il est bon que ces Censeurs sachent

1. Au Préjugé des Titres, chap. 13.

2. Part. 1 des Jugemens Tom. 1. chap. 4. où il est parlé de la Prévention dans les Préfaces.

Part. 2. chap. 6. au Préjugé des Engagemens: chap. 12.

chent que je n'ai jamais traité personne en cette qualité que les Peres Sirmond & Petau Jésuites (3) de mon propre mouvement; que si le Titre de *Heros* se trouve parmi les Jugemens que j'ai rapporté au sujet de Scaliger, de Saumaise, & de quelques autres Critiques Humanistes, il vient non pas de moi, mais des Auteurs que j'ai allegués pour garans. Et je ne me souviens pas d'avoir jamais eu la pensée de le donner à aucun de Messieurs de Port-Royal. Il est vrai néanmoins qu'en une occasion où je blâme les Traductions d'un de ces Auteurs qu'on dit être de Port-Royal (4), j'en ai comparé la Société au *Cheval de Troye*, dont le ventre a été fécond en Héros. Mais quelle conséquence voudroit-on tirer d'une expression qui n'a rien de sérieux, ni de solide, & qui constamment est bien plus Comique qu'*Héroïque*? Si l'on veut considérer cela comme un grand honneur que j'aye fait à ces Messieurs, on doit donc aussi me savoir gré de ce que j'en ai rendu un tout semblable à tous les Casuistes Espagnols, lorsque j'ai dit qu'*ils sont sortis du sein de l'Espagne comme du ventre du Cheval de Troye* (5).

Mais qui pourra s'empêcher d'admirer la bizarrerie des hommes dans cette diversité de leurs goûts & de leurs jugemens à

la-

12. des Anonymes & autres endroits du Tome I.

3. Au Tom. des Crit. Gramm. pag. 277. Part. II.

4. Au Tom. des Traduct. nomb. 975.

5. Au Préjugé des Nations Tom. I. §. 5. des Espagnols. pag. 268.

laquelle je me suis toujours préparé, quoique je n'aye jamais cru qu'elle me dût causer le moindre embarras, & que je dusse y avoir le moindre égard ? Je ne puis attribuer qu'à cette bizarrerie l'avis qu'on m'a donné d'un autre côté, que Messieurs de Port-Royal pourront se plaindre de divers endroits de mon Recueil, où il leur semble que j'aye voulu les faire passer pour des Sectaires, sous prétexte que je les ai quelquefois désignés sous un nom qui sent le parti, quoiqu'ils ne s'en soient jamais accommodés, & que je ne m'en sois servi après les autres que pour éviter la Periphrase.

Mais pour répondre généralement à tout le monde, je prie les uns & les autres de considérer que je n'agis nulle part en Théologien, & que je ne suis tout au plus que l'Historien de la Critique des autres. Comme la Providence ne m'a point appelé à la défense ni même à l'examen des vérités de notre Religion, je n'aurai jamais la témérité de rien entreprendre sur ce sujet. Elle m'a fait naître dans le sein de l'Eglise Catholique: elle m'y a fait élever dans un amour parfait pour son Unité & pour la vérité Orthodoxe. Si après toutes ces graces on peut présumer quelque chose de la miséricorde divine, j'ai tout sujet d'espérer que rien au monde ne sera jamais capable de me faire quitter ce sein de notre Mere commune. Je ne verrai jamais rien, je ne sentirai jamais rien que par elle & dans elle; je ne prendrai jamais d'autre nourriture que la sienne, & je ne
ref-

respirerai point d'autre air ni d'autre Esprit, que celui que lui donne son Epoux pour nous le communiquer. L'amour que j'ai pour son Unité, me fait détester tout Schisme & toute Division; celui que j'ai pour sa Doctrine me donne horreur de toute Hérésie & de toute nouveauté. Et quoique je ne sois que le dernier de ses enfans, & de ceux même qui ne servent que de nombre, & lui sont les plus inutiles, je ne laisse point de participer à tous les avantages des autres. Tant que je serai renfermé dans son sein, je jouirai d'une tranquillité profonde, non seulement, à l'égard des troubles de dehors, qui ne me regardent point, mais même à l'égard des divisions internes qui l'affligent de tems en tems, & qui vont quelquefois jusqu'à lui déchirer les entrailles, étant bien resolu de n'écouter & de ne suivre qu'elle en ces rencontres.





SECONDE PARTIE

O U

P R E F A C E

Sur le Recueil des Poètes suivans.

X I I I.

CEux qui auront eu la patience de lire les Eclaircissemens que je viens de donner sur quelques points des premiers Volumes de mon Recueil, voudront peut-être bien souffrir, que je leur propose encore quelques Avertissemens, touchant les Volumes suivans, qui composent le Recueil des Poètes, & particulièrement sur la conduite de nos Poètes Modernes. Je ne doute pas qu'ils ne jugent les Avertissemens aussi peu nécessaires, que les Eclaircissemens, puisqu'il suffit d'ouvrir le Livre pour reconnoître d'abord la méthode que j'y ai tenuë.

J'ai commencé par un petit Recueil d'Auteurs qui ont traité de l'Art Poétique,

que, où j'ai réduit même ceux qui en ont écrit en Vers. J'espère en user ainsi aux Orateurs, aux Historiens, &c. & de mettre à la tête des Ouvrages, qui concernent les Sciences, ceux qui regardent l'Art & la Méthode des mêmes Sciences. J'ai mêlé parmi les Traités de l'Art Poétique, quelques-uns de ceux qui ne regardent que la Profodie & la mesure des Vers, c'est-à-dire, l'Art de la Versification, à cause du rapport qu'il y a entre ces deux Arts. Mais le grand nombre de ceux qui ont paru depuis environ 150. ans m'a empêché de les rapporter, jugeant d'ailleurs que ce sont plutôt des Ouvrages de Grammaire. Plusieurs de ceux qui s'attachent à l'ordre régulier des Sciences, mettent les Rhétoriciens & les Orateurs devant ceux qui traitent de l'Art Poétique & devant les Poètes. Ils ont, pour en user ainsi, des raisons qui ne sont nullement à rejeter: mais comme je ne vois rien de trop mystérieux dans cet Ordre, je ne vois pas aussi grand inconvénient à le troubler, cela s'étant trouvé ainsi disposé. Comme cet Ouvrage ne consiste qu'en Recueils détachés, il sera libre à chacun de leur donner tel ordre qu'il lui plaira.

Je n'ai point osé toucher aux Poètes Sacrés, dont les Ouvrages font partie de l'Écriture Sainte, & j'en ai dit la raison, lors que j'ai parlé de Moïse, par forme de Préface devant Homere. Je puis donc dire, que j'ai commencé par les Poètes Grecs, qui achevent le présent Volume, & qui finissent à peu près au tems

où toute la Grece s'est trouvée assujettie à la Domination des Romains, qui peut passer aussi pour le terme de la fécondité de la Grece pour les bons Poëtes.

Les deux Volumes suivans comprennent les Poëtes Latins depuis les Guerres Puniqes jusqu'au siècle de Dante & Petrarque. J'y ai fait glisser quelques Poëtes Grecs, qui ont vécu sous les Empereurs de Rome & de Constantinople. Comme le nombre n'étoit pas suffisant pour en faire un Recueil à part, je les ai mêlé avec les autres, selon l'ordre du tems qu'ils ont vécu, en me contentant de leur donner une marque de distinction.

J'y ai joint les Poëtes Modernes, depuis le rétablissement des belles Lettres. J'ai cru, qu'il étoit de peu d'utilité de les partager selon leur Pays, ou selon les Langues dans lesquelles ils ont écrit, jugeant d'ailleurs que cela auroit apporté de la confusion dans ceux qui ont fait des Vers en plus d'une Langue.

J'ai continué de ranger tous les Auteurs selon le tems de leur mort, autant qu'il m'a été possible, & d'y être plus exact que je n'avois été dans les précédens Volumes, parce qu'encore que cela paroisse peu important pour mon sujet, je me persuade aisément que l'exactitude n'est inutile nulle part, & que la vérité doit regner partout, jusques sur les moindres choses.

XIV.

r. S. Greg. de Nazianz. Carm. 54. de silentio in jejuniis.

Pateo

X I V.

Quoique j'aye fait de tems en tems des réflexions peu avantageuses sur les Poètes qui ont abusé de leur Art, je ne crois pas qu'on puisse me soupçonner d'avoir voulu deshonorer la Poësie & de m'être voulu joindre avec ceux qui la font passer pour un Art pernicieux au Genre humain, ou même avec ceux qui se contentent de la mettre au nombre des inutilités de ce monde. J'ose croire plutôt, que j'aurois contribué quelque chose pour relever ou maintenir sa dignité, lorsque j'ai fait voir quels sont ceux qui en ont fait un mauvais usage en corrompant sa nature & la faisant servir à des usages profanes, criminels, & entièrement contraires à sa première institution.

Car on est présentement plus que jamais persuadé que la Poësie n'a été mise au monde, que pour honorer Dieu (1), & que ceux qui s'en sont servi les premiers, ne l'ont employée qu'à chanter ses louanges, à décrire ses merveilles dans la nature, & à nous apprendre la manière de lui plaire & de regler nos mœurs & nos actions sur sa volonté. S'il arrivoit quelquefois dans ces heureux commencemens, qu'on entreprît quelque chose de plus, cette liberté ne s'étendoit qu'à louer le mérite dans les bons Anges, ou dans les hom-

*Pater exemplo Mosis & alior. vetustissimor. hom.
Isidor. Hispal. lib. 8. Origin. cap. 7. ubi Poët.
Theolog. dicuntur, &c.*

hommes de bien, & à blâmer le mal dans les Démons ou dans les Méchans de la terre; & par ce moyen on rentroit toujours dans la première institution de la Poësie.

Le premier abus que les hommes en ont fait, vient de la perte qu'ils ont faite de la connoissance du vrai Dieu. Dès qu'ils se sont avisés d'ériger les créatures, ou leurs propres passions en Divinités, aussi-tôt on a vû les Poëtes sacrifier tous leurs talens à ces passions, ou à ces créatures, & donner, pour ainsi dire, un nouveau Système à la Poësie. Ils ont substitué à la place de la vérité le mensonge revêtu de la vrai-semblance, & croyant qu'après cette licence, tout pouvoit leur être permis, ils ont jugé que s'ils pouvoient chanter les louanges de leurs Dieux, célébrer leurs brutales amours, leurs haines, & toutes leurs foibleffes, il ne leur seroit point défendu après cela de se chanter eux-mêmes; de publier leurs propres amours, & leurs inimitiés. Et comme ils se sont rendus eux-mêmes les Maîtres de cet Art, ils nous ont voulu persuader & par leur pratique & par les regles qu'ils en ont fait faire, que non seulement il n'y a point de véritable Poësie sans Fables & sans amour, mais qu'il n'est pas même nécessaire qu'il y ait des bornes, ni même du fondement aux louanges qu'ils donnent à ceux qu'ils aiment ou qu'ils adorent: ni au blâme & aux injures dont ils chargent ceux qu'ils n'aiment pas, ou qu'ils méprisent.

Tous ces changemens ou plutôt ces altéra-

térations se trouvant très-conformes aux inclinations corrompues de l'homme, loin de rencontrer le moindre obstacle dans leur établissement, se fortifièrent de plus en plus à mesure que le genre humain se polit & que les Langues se perfectionnèrent. De sorte qu'on peut dire que les siècles les plus florissans hors de la Religion & du culte du vrai Dieu, ont été ceux où la Poësie a été dans sa plus grande corruption: & qu'elle a contribué plus qu'autre chose à répandre & à entretenir l'Idolâtrie dans le monde, & à faire regner plus d'une sorte de Démons dans le cœur des hommes.

Quoiqu'on ne puisse pas soutenir que cette corruption est naturelle ou essentielle à la Poësie sans en condamner l'usage absolument, il faut pourtant qu'elle en soit bien inséparable, s'il est vrai que la Religion chrétienne qui a bien pû détruire le Paganisme dans le monde, ne soit point encore venue à bout de purger la Poësie de cette infection inveterée.

Les Poètes chrétiens qui ont paru durant les douze ou treize premiers siècles, y ont travaillé inutilement, & ceux d'entre eux qui ont tenté de substituer les vérités célestes & les opérations de l'Amour divin aux Fables & à tout cet attirail des Amours profanes, voyant que le génie Poétique accoutumé au libertinage refusoit de les suivre, & sembloit ne vouloir point souffrir de réforme, ont mieux aimé renoncer à la qualité de Poètes que de perdre celle de véritables Chrétiens.

De-

Depuis qu'on a fait refleurir la Poëſſe avec les autres Arts & les Sciences dans ces derniers ſiècles, il s'eſt trouvé des Poètes qui ont repris le deſſein de purifier le Parnaffe, & de ſanctifier les Muſes & les généreux efforts de quelques-uns d'entre eux, nous font aſſés connoître que la choſe n'eſt pas impoſſible. Mais il s'eſt élevé une autre engeance de Poètes plus conſidérables, ſans doute, quoique beaucoup moins ſcrupuleux, qui y ont apporté un grand obſtacle, & ce qui eſt de plus fâcheux, qui ont fait un puiffant parti dans la République des Lettres.

Ces Poètes bien perſuadés que la licence Poétique eſt d'une vaſte étendue, ſe ſont imaginés peut-être, que par ſon moyen ils pourroient trouver le ſecret de reconcilier JESUS-CHRIST avec Belial, ſ'il m'eſt permis de parler de la ſorte, & d'accommoder leur Chriſtianiſme avec l'ancien Paganisme. Ils ne ſe ſont pas contentés de joindre les Fables de l'un avec les vérités de l'autre; mais ils n'ont pas même fait difficulté de mêler tout ce qu'ils ont trouvé de plus honteux dans les paſſions qui regnoient au milieu des ténèbres de l'Idolâtrie, avec ce qu'il y a de plus pur & de plus ſaint dans les maximes de notre Religion. De ſorte que, ſans compter le ſacrilège, nous ſommes obligés d'avouer que la Poëſie ſe trouve plus corrompue parmi ces Demi-Chrétiens & ces Demi-Paiens, qu'elle ne l'étoit chés les Anciens, ſur leſquels ils ont cru devoir au moins raffiner en galanterie.

En

En effet s'il étoit nécessaire de produire des preuves d'une vérité qui nous est si peu glorieuse, nous avons entre un très-grand nombre de mauvais exemples, celui du Tasse, qui passe encore dans l'esprit de bien des gens pour le Prince de tous les Poètes Chrétiens. Cependant il y a dans son Poème de la Jérusalem délivrée, incomparablement plus de galanterie & d'amours deshonnêtes ; qu'il ne s'en trouve dans tout Homere & Virgile ensemble.

Les Comédies de Terence & celles des Grecs même sont beaucoup plus modestes que celles de nos Modernes. Personne n'ignore aussi que les Tragédies des Anciens n'avoient point d'autre but, que d'exciter la Compassion & la Terreur dans les esprits de leurs Spectateurs & de leurs Lecteurs : & les Tragiques Modernes ont été obligés de confesser qu'ils ont changé le véritable caractère de la Tragédie, en y faisant entrer l'Amour.

ἡλεεινὸν
φοβερὸν
Arist. Poët.

X V.

Mais afin de ne me brouiller avec personne, je veux reconnoître de bonne foi que si nos Poètes Modernes paroissent plus déréglés que les Anciens dans leurs Ecrits, ils ont d'ailleurs un avantage sur eux, qui consiste dans une vie plus réglée. Car ces pauvres Païens abandonnés à leur concupiscence & dépourvus des lumières de la foi vivoient ordinairement beaucoup plus mal qu'ils n'écrivoient : & pour ne nous point

point arrêter aux seuls Poètes, nous voyons que leurs Philosophes qui avoient les plus beaux sentimens du monde, ne laissoient point d'avoir les mœurs fort corrompues, comme l'Histoire nous l'apprend de Pythagore, de Socrate, de Platon, de Ciceron, de Seneque & de divers autres.

Au contraire, il s'est trouvé parmi les Poètes Modernes d'honnêtes Gens, dont la conduite a toujours paru fort sage, lors même qu'ils faisoient paroître du libertinage dans leurs Vers, de sorte qu'il y auroit peut-être de la témérité à juger d'eux par leurs écrits.

*Non liber indicium est animi, sed honesta
voluptas,*

Plurima mulcendis auribus apta ferens.

Accius esset atrox, conviva Terentius esset;

Essent pugnaces, qui fer bella canunt. (1)

Dans Ger-
son &
d'autres
depuis lui.

C'est une réflexion qu'on a faite, sur la manière différente de vivre & d'écrire, qu'on a vû pratiquée depuis environ trois siècles par plusieurs Théologiens, qui ont fait paroître dans leurs Livres beaucoup de facilité & de condescendance pour les autres, & qui dans leur conduite particulière étoient très-severes à eux-mêmes, vivans dans l'observation la plus étroite des conseils les plus difficiles de l'Évangile (2).

Le

1. Ovidius lib. II. 357. Tristium.

2. Joannes Charlierius ubi de Doctrina morali Joann. Gerson.

Lancel. de l'Hem, touchant Leon. Less. Al. sur Esc.

Le President de Thou trouvoit auffi cette différence très-sensible dans la personne de Du Bartas qui paroît grand Gascon, ampoullé, & fanfaron dans ses écrits, & qui étoit fort simple & fort doux dans ses mœurs (3). Remy Belleau étoit un homme très-sobre au jugement de Mr. de Sainte-Marthe (4). Cependant il a pris un plaisir singulier à tourner en notre Langue de la manière du monde la plus Bacchique les chansons à boire d'un des plus grands yvrognes d'entre les Poètes de l'Antiquité. **Anacreon.**

Mr. Bayle nous a fait remarquer comme une chose tout-à-fait surprenante (5) qu'une Demoiselle de nos jours de grande réputation & qui fait l'ornement de son Séxe, ayant beaucoup écrit sur „ l'amour „ & ayant tourné de tous les côtés imaginables cette passion dangereuse, elle ne „ l'ait jamais sentie. C'est assurément une „ chose très-rare, dit cet Auteur, que par „ mi tant d'intrigues d'amour, tant de raffinemens de tendresse, tant de plaisirs „ qu'il a fallu décrire dans de longs Romans, elle ait été insensible, & qu'elle „ ait pû empêcher qu'une passion qui étoit „ sans cesse dans l'imagination ne descendît dans le cœur où l'on fait que l'amour „ entre facilement de beaucoup plus loin. Avoir conservé sa modestie, sa sagesse, & son indifférence au milieu de telles occupa-
pa-

**Mademoi-
selle de
Scudery.**

Etc. Fill. Sa. Sanct. &c.

3. Thuan. Histor. ad ann. 1590.

4. Sammarthan. Elogior. lib. 3. pag. 72.

5. Nouvell. de la Républ. des Lettres d'Octobre 1684. Art. 9. pag. 273. 274.

pations, est quelque chose qui tient un peu du miracle. Les Protestans nous ont voulu faire passer pour une merveille approchante de celle-là (1) que Beze soit bien entré dans l'esprit de Catulle & d'Ovide, & qu'il ait représenté dans ses Vers toutes les tendresses d'une passion semblable à la leur, sans pourtant avoir rien contracté de leurs mœurs, & sans s'être laissé gâter sur ces modeles de corruption.

Mr. l'Abbé de la Chambre à la tête de l'Académie Françoisè a rendu un témoignage public à la modèstie & à la sagesse de Mr. de la Fontaine (2), & il nous a appris à mettre une grande différence entre la conduite particulière de sa vie, & les licences scandaleuses de ses Contes. Nous n'aurons peut-être pas moins bonne opinion du Manso Poète Italien de ce siècle, si nous considérons avec quelques Auteurs de son Pays (3) qu'il se donnoit la discipline dans le tems même qu'il travailloit à la galanterie: qu'il faisoit des Actes de dévotion & d'amour de Dieu devant & après avoir écrit de l'amour profane; & qu'il composoit ses Vers & ses Dialogues amoureux, lorsqu'il faisoit les exercices les plus humilians & les plus penibles de la Confrerie de Nôtre-Dame.

Mais j'ai été tenté de rire quand j'ai lû dans le Livre d'un Critique Moderne (4) que

1. Melch. Adam. Vit. Theol. Calvin. pag. 202. ex Anton. Fayò.

2. Discours prononcé en l'Acad. &c.

3. Jan. Nic. Erythr. in Pin. Viror. illust. & L. Crass.

que Mr. de Marolles avoit passé par dessus les Tibulles, les Catulles, les Propertices, Martial, &c. sans se gêner en les traduisant, *comme le Soleil passe par dessus la bouë & les cloaques* qu'il éclaire sans en être infecté. Mr. de Marolles n'avoit garde de se gêner; puisqu'il se tenoit quelquefois presque aussi éloigné du sens de ces sales Auteurs, que le Soleil l'est de la bouë & des cloaques. Plût à Dieu donc que tous les Poètes qui publient des obscénités, imitassent Mr. de Marolles; qu'ils n'entendissent pas ce qu'ils écrivent; & que les Lecteurs n'y comprissent rien: car il n'y a au monde que le galimathias double qui puisse garantir les uns & les autres du danger.

Cette double conduite n'est pas de l'invention de nos Poètes Modernes, & c'est à d'autres qu'à eux que l'on doit rapporter la honte ou la gloire de l'avoir introduite dans le monde, ne méritant en ce point que le blâme ou la louange, d'avoir suivi l'exemple de ceux qui les ont devancés. C'est peut-être à leur Catulle qu'ils sont redevables d'une leçon si commode, voici au moins ce qu'il leur enseigne (5).

*Nam castum esse decet pium Poëtam
Ipsam: Versiculos nihil necesse est,
Qui tum denique habent salem, & leporem,
Si*

Craff. &c.

4. Ch. Sorel Biblioth. Franc. au Trait. de la Traduct.

5. Catull. Epigram. 16.

*Si sint molliculi, & parum pudici,
Et quod pruriat, incitare possint.*

On me répondra sans doute, que Catulle n'a parlé que pour des Paiens en cet endroit, & qu'il n'a point prétendu instruire des Poètes Chrétiens, & on aura très-grande raison. Car j'avoué que je ne puis comprendre qu'un Poète soit persuadé de la vérité de la Religion Chrétienne, de la solidité de ses maximes, & de l'obligation de les suivre; & qu'il puisse s'imaginer en même tems qu'il lui est permis d'écrire d'une manière opposée à la vie qu'il doit mener. Je demanderois volontiers à ces Messieurs, qui conservent si bien leur innocence sous la galanterie & les libertés de leurs Poësies, si ces Poësies sont du nombre des pensées, ou des paroles, ou des actions? S'il y a quelqu'une de ces trois choses qui n'ait point de rapport avec le cœur de celui qui les produit? Si elles sont du nombre des choses indifférentes ou pour ceux qui les font, ou pour ceux qui les lisent? & sur quel pied elles seront jugées par celui qui nous fera rendre compte de toutes nos pensées, & des moindres paroles oiseuses? En un mot, je leur proposerois volontiers le doute que leur conduite me fait naître sur la question de savoir, s'il est possible que le cœur puisse être innocent, lorsque la bouche

ne

x. Matthæi Ev. cap. 15. vers. 11. 18. 19. *Non, quod intras in os coinquinat hominem; sed quod procedit*
ex

ne l'est pas? C'est une objection, que je forme, non pas pour m'attirer quelque distinction embarrassante; mais pour avoir la satisfaction de voir qu'on m'y réponde dans les termes de JESUS-CHRIST, que *ce n'est pas ce qui entre dans la bouche de l'homme, qui le rend impur; mais que ce qui le rend impur, est ce qui sort de sa bouche; que ce qui sort de la bouche part du cœur, & que c'est ce qui rend l'homme impur; que c'est du cœur que partent les mauvaises pensées, &c. (1).*

Mais quoique je n'aye pas lieu d'espérer que les Poètes dont il s'agit, veuillent lever eux-mêmes ma difficulté, ni apprendre au Public le secret qu'ils ont pour unir ensemble les choses incompatibles: je ne voudrois pourtant pas rendre suspecte leur vertu & leur innocence. Au contraire il ne tiendra pas à moi que tous ces Galants Chrétiens ne passent encore pour de plus grands Saints que les trois jeunes Hébreux, que Dieu préserva au milieu de la fournaise de Babylone; & qu'on ne nous propose leur exemple pour confondre tant d'Ecrivains de ces derniers tems, qui prétendent que Dieu ne fait plus de miracles.

Mais à dire le vrai, l'exemple & la prédication de ces sortes de Saints de nouvelle espèce, produit des effets un peu différens de ceux qu'on a vûs dans ces
anciens

ex ore, hoc coinquinat hominem. Quæ autem procedunt de ore, de corde exeunt, & ea coinquinant hominem: de corde autem exeunt cogitationes malæ, &c.

Tom. III. Part. I. D

anciens Saints. Car les miracles dans ces Anciens étoient suivis ordinairement de la conversion ou du moins de l'édification de leurs Spectateurs : mais s'il m'étoit permis de juger des autres par moi-même, j'oserois dire que la lecture de nos Poètes lascifs ou galants, loin de nous convertir, n'a pas même la vertu de nous édifier ; quelques efforts que nous fassions en les lisant pour dire que *ce sont pourtant d'honnêtes gens ; que ce sont des personnes vertueuses, d'une sagesse & d'une continence exemplaire.*

X V I.

Je ne doute nullement, que plusieurs d'entre eux ne se soient apperçu de l'inconvenient que peut produire dans l'esprit du Public cette différence sensible qui se trouve entre les exemples des uns & des autres. Car ce n'est peut-être point à d'autres réflexions qu'il faut attribuer la résolution qu'ils ont prise de renoncer plutôt à la galanterie & à toutes les Amours Poétiques, que de passer pour des Saints ridicules, qui prétendent conserver leur innocence & leur intégrité, au milieu des feux impurs & ténébreux.

C'est ce qui en a porté quelques-uns à désavouer entièrement leurs productions de galanterie, & quelques autres touchés d'une tendresse semblable à celle des Peres pour leurs bâtards, à les reconnoître simplement comme les fruits de leur jeunesse déréglée. De là sont venus tant de Ju-
ve-

venilia en titre de Poësie galante & licentieufe. Les personnes graves qui n'ont pu se dépouiller de cette tendresse & de cette affection naturelle, ont cru que ce titre pourroit servir à excuser ces Ouvrages en les conservant, & à mettre leurs Auteurs à couvert dans leur vieillesse ou dans les emplois honorables qu'ils tenoient dans l'Eglise ou dans l'Etat. C'est pourquoi ils n'ont pas seulement compris sous ce titre ce qu'ils ont fait en leur jeunesse, mais même dans un âge plus avancé : & ils ont crû que ce seroit un moyen sûr & honnête pour sauver & condamner tout-à-la-fois tout ce qu'ils ont produit de puérile, de libertin, en un mot tout ce qui a pu nuire à leur réputation.

C'est au moins ce que l'on a vû pratiquer au Cardinal Bembe à l'égard des bagatelles & des galanteries qu'il avoit fait paroître, même depuis sa jeunesse, parce qu'il jugeoit qu'elles ne pouvoient point faire grand honneur à son Cardinalat. (1) C'est aussi une précaution, dont André du Chesne a cru devoir user, pour mettre à couvert la réputation d'Étienne Paquier, Avocat Général de la Chambre des Comptes, lors qu'il a publié ses gayeries & ses badineries.

C'est enfin ce qu'on peut penser des *Juvenilia* de Muret, de Foppius, de Schetten d'Aëzma, d'Ambroise Francus, de Barthius, de Gebhard, de Robert
Keu

1. André du Chesne, Préface sur la jeunesse de Paquier.

Keuchen, de P. Lindenberg, de Zach. Lundius, de Sigismond Jules Mynfinger, de Rein. Neuhufius, de Gabriel Schneider, de Michel Virdungus, de Jean Ang. Werdenhagen, & de plusieurs autres qui n'ont pas voulu qu'on jugeât entièrement de leur mérite par ces Ouvrages. Et l'on en a vû de si délicats sur ce point, qu'ils n'ont pas même voulu prêter leur nom à leurs *Juvenilia*, ou qui l'ont voulu travestir ou changer, peut-être à dessein de nous persuader qu'ils pourroient être de quelqu'autre Auteur que d'eux, comme on l'a remarqué dans Théodore de Beze (1). Mais on ne doit pas confondre avec ces Poètes galants, le Pape Alexandre VII. sous prétexte du changement qu'on y a fait de son nom (2) & du titre de *Musa Juveniles* qu'on a donné à ses Poësies, puisqu'elles ne contiennent rien que de très-honnête & de très-sage.

D'autres ont cru, que Dieu seroit satisfait d'eux, s'ils tâchoient de réparer les fautes de leur jeunesse, par des Poësies saintes ou du moins sérieuses, ou même
par

¶ 1. Beze n'a jamais intitulé ses vers *Juvenilia*. Lorsque pour la première fois il les publia en 1548. n'ayant pas encore trente ans, il les intitula simplement *Theodori Beza Poëmata*, & n'eut pas besoin de changer ce titre dans les éditions suivantes, ayant toujours pris soin d'y supprimer ce que la première avoit eu de licentieux. Comme elle étoit devenue fort rare, des Libraires Protestans avides de gain la renouvelèrent après la mort de l'Auteur sous le nom déguisé d'*Adodatus Seba*, & depuis rétablissant le nom de *Theodorus Beza*, donnèrent aux Poësies ce-
lui

par d'autres Ouvrages ou des actions de pieté, voyant qu'ils ne pouvoient supprimer leurs Vers licentieux, ni empêcher le mal que leur lecture est capable de produire dans toute la Postérité. Petrarque en a donné l'exemple à tous ceux qui l'ont suivi. Il tenta d'abord, d'abolir la mémoire de toutes ses Poësies galantes, & des autres divertissemens de sa jeunesse, en voulant les jeter au feu, mais le mal avoit déjà gagné trop loin, & il s'étoit communiqué avec trop d'étendue, pour pouvoir être éteint. Il jugea qu'il falloit dresser une autre baterie, il fit pour cela quelques Vers sérieux, puis des Ouvrages de Philosophie Chrétienne, qui servent encore aujourd'hui à notre édification (3).

On dit, que Clement Marot témoigna aussi quelque repentir des excès de sa jeunesse, & que Vatable eut tant de pouvoir sur son esprit par ses remontrances, qu'il le fit renoncer à la galanterie, & entreprendre par un esprit de pénitence la traduction des Pseaumes en Vers François (4).

On

lui de *Juvenilia*, qu'il est très-certain que Beze, comme j'ai dit, ne leur a jamais donné.

2. *Fabius Chisius Philomathus*, parce que Fabio Chigi Siennois, depuis Pape sous le nom d'Alexandre VII. étoit de l'Académie des *Philomathi* de Sienne.

¶ En Latin au lieu de *Philomathus*, il falloit, du Grec *Φιλομαθης*, écrire *Philomathes*.

3. Petrarch. lib. 5. rer. Senilium Epist. ad Boccac. Item Pap. Mass. in Elog. seu Vit. Petrarch. pag. 29. 100. tom. 2.

4. ¶. Beze qui n'auroit pu ne pas savoir cette particularité.

On n'ignore point quelle a été la conversion du fameux Aretin (1). On n'a rien trouvé en lui qui ne fût changé, jusqu'à son nom : & quelques-uns prétendent, qu'il y a si bien réuffi, qu'il n'est presque pas possible de reconnoître dans les Livres de dévotion de Partenio Etiro, les marques du vieil homme, qui sont si fortement empreintes dans les Ouvrages de Pietro Aretino.

Joachim du Bellay renonça aussi à la galanterie, & à la Poësie libre, & ce qu'il y a de bien estimable en lui, c'est qu'il le fit de fort bonne heure, pour s'appliquer à des études conformes à l'Etat Ecclésiastique, où on le destinoit quand il mourut, âgé de 35. ans.

Ronsard même abandonna enfin le métier, & pour faire voir qu'il étoit véritablement converti & pénitent, il voulut se faire Prêtre. En quoi il montra sans doute qu'il avoit plus de dévotion & de zèle, que de science & de lumière : & qu'il connoissoit assez peu le véritable esprit de l'Eglise

larité, & qui la sachant ne l'auroit pas tuë dans l'Eloge de Clément Marot, y reconnoit néanmoins que nonobstant cette Traduction des Pseaumes, Marot sur le déclin même de l'age, n'avoit pas réformé ses mœurs.

I. ¶. Cette conversion est une chimère. L'Aretin homme sans Lettres, sans pudeur, & sans religion, est mort comme il a vécu. Étant né avec de l'esprit, mais mal réglé, il se croyoit capable de tout. Pour en persuader le public il composoit tour à tour des Livres d'infamies, & des Livres de piété. On peut l'en croire lui-même dans l'Épître dédicatoire de la
sc.

glise qui n'a jamais proposé le Sacerdoce, comme un état de pénitence. De sorte qu'à juger des choses plus conformément aux Canons, Ronsard auroit peut-être mieux fait d'embrasser l'état Religieux, puisque les Monastères sont faits pour les Pénitens.

Il semble pourtant que l'Eglise ait souffert cet usage de donner la Prêtrise aux Pécheurs pénitens dans ces derniers siècles: & nous pouvons dire même que l'exemple de Ronsard n'a pas été unique pour les Poètes lascifs, qui changent de style & de vie. Nous voyons que Muret en fit autant que lui, & que ce fut même à la persuasion d'un célèbre Jésuite, appelé Bencius, qui avoit été son Ecolier, & qui travailla si puissamment à sa conversion, qu'il le trouva assés changé & assés affermi dans le bon chemin, pour le porter à la Prêtrise (2). Bencius ne pouvoit payer à son Maître un honoraire plus utile, ni même plus convenable, par rapport à sa Profession. Du moins est-il bien contraire à celui

seconde partie de ses *Razionamenti*. Ses Oeuvres de dévotion ne valent d'ailleurs absolument rien. Ce sont ou des fables ou de mauvaises déclamations dont le style est un galimatias perpétuel. Baillet qui en parle si avantageusement, n'a pas eu de bons mémoires là-dessus.

2. V. Biblioth. Soc. J. per Alegamb. & Sotwel.

Le Pere Bernard se fit aussi Prêtre seculier après avoir renoncé à la Poësie, mais ce n'étoit pas de la Poësie lascive ou galante, comme il paroît par les Poëmes divers que l'on garde Mss. de lui à Châlons sur Saone.

lui de Beze, qui pour récompenser son Maître Melchior Volmar de l'avoir ôté du sein de l'Eglise Catholique, lui dédia ses *Juvenilia* & le paya de galanterie & d'amourettes (1).

Nous pourrions alleguer encore l'exemple de Pontus de Thiard, qui se retira de bonne heure du commerce malhonnête de cette espèce de Poësie, & qui ayant vécu plus de 45. ans depuis se trouva en état d'en détourner plusieurs autres par ses actions, ses écrits de piété, & ses remontrances, & de gouverner son Eglise avec édification. Philippes Desportes, Abbé de Thiron & de Bonport, renonça aussi aux Vers galants auxquels il opposa sur la fin de ses jours non seulement sa Paraphrase sur les Pseaumes, mais encore des Prières & des Poësies Chrétiennes. Il faut avouer que sa Conversion fut un peu tardive, mais il faut considérer aussi qu'il étoit Ecclésiastique, & que quand les gens de sa profession, ont une fois abandonné Dieu, il leur est ordinairement plus difficile de revenir qu'aux Laïcs. Nous pourrions en dire autant du fameux Docteur, Frere Lopé de Vega, Religieux Espagnol, le plus grand Comédien (2) de la Terre, qui ne se défit peut-être pas entièrement de ses habitudes, mais qui tâcha du moins de les régler

1. Ap. Melch. Adam in Vit. Bezz inter Calv. pag. 203.

2. ¶. *Le plus grand Comédien*, pour le plus grand Poëte Comique, est une expression dont, même en riant, Baillet n'a pas du le servir. Voyez Menage chap.

regler ou de les réformer par des Ouvrages de piété.

L'Italie qui semble être le séjour naturel de la galanterie, aussi-bien que de la Poësie, pourroit aussi nous donner des exemples de ces changemens, & nous avons diverses marques de conversion dans la conduite d'Ansaldo Ceba, Ottavio Rinuccini, & de plusieurs autres qui ont tâché de pourvoir à leur sûreté de bonne heure, en se défaisant d'une Profession si dangereuse. Ce n'est pas que les goûts ne soient divers dans ce Pays-là, & qu'on y aime si fort ces sortes de changemens. Nous en voyons un exemple dans un célèbre Evêque du Pays (c'est Paul Jove) qui n'a point fait difficulté de décharger son chagrin sur un Poëte d'Italie, nommé Gabriel Altilius, pour avoir voulu changer de vie & d'occupation, lors qu'il fut élevé à l'Episcopat. L'endroit est assés remarquable, pour mériter d'être rapporté ici en sa Langue. *Antistes factus, à Musis per quas profecerat celeriter impudenterque discessit, magno herclè ingrati animi piaculo, nisi ad spem non injustæ veniæ ob id culpa tegetetur; quod ad sacras literas nequaquam ordinis oblitus tempestivè confugisset.* La bonne fortune d'Altilius lui inspira de se mettre à la lecture de l'Ecriture

Sain-

chap. 7. de l'Anti-Baillet, où il fait voir en même tems que Lopé de Vega n'étoit pas Religieux, mais simplement Tierçaire de l'Ordre de S. François, comme le sont en Espagne beaucoup de gens mariés,

Sainte, & de se servir de ce prétexte pour couvrir sa faute. Sans cela l'Evêque de Nocere n'auroit pas excusé son confrère, d'avoir quitté les Vers tendres & la galanterie.

La France n'a peut-être pas été moins féconde en Conversions miraculeuses de Poètes Pénitens: & sans parler de Saint-Amand, & de tous ceux qu'on a vûs dans ces derniers tems convertis sans en laisser des marques à la Posterité; sans parler aussi de ceux dont la conversion semble n'avoir été que passagère ou apparente, parmi lesquels on ne fait pas difficulté de compter Mr. de Corneille, qui après avoir renoncé au Théâtre & s'être mis à la Poësie sainte, ne laissa pas de retourner depuis à ses premières occupations: nous pouvons parmi les autres qui ont voulu nous édifier & nous rendre leur changement utile, proposer Mr. Desmarets de S. Sorlin, & Mr. de Brebeuf. Il faut avouer que le premier n'a pû venir à bout d'éteindre en lui le feu Poëtique de l'Enthousiasme, mais au moins lui fit-il changer d'objet & de matière en le transportant dans la dévotion. Le second semble avoir eu plus d'autorité sur sa Muse, & tous ses feux paroissent si bien éteints dans ses Poësies Chrétiennes, qu'il est fort aisé de voir que c'est un Brebeuf tout différent du premier,

&

1. ¶. Ce qu'il y a de plaisant c'est que Ménage qui a fait imprimer à ses frais jusqu'à huit fois ses Poësies, composoit tous les ans quelque nouvelle pièce

& qu'il n'y a aucune diffimulation dans son changement. Je ferois volontiers ajouter quelques exemples de nos Poètes vivans, parce que je suis persuadé qu'ils feroient beaucoup plus touchans & plus propres à nous édifier; mais on ne s'étonnera pas qu'ils soient si rares, si l'on fait réflexion sur la réforme qui s'insinue insensiblement dans l'art de faire des Vers lascifs, & dans la licence qui a régné jusqu'ici sur la galanterie. Comme il n'y a point de fonds à faire sur Mr. de la Fontaine après l'avoir vû manquer à sa parole; il ne se présente maintenant à mon esprit point d'autre exemple de conversion que celui de Mr. Ménage. Quoique ce Poète ne se soit jamais abandonné aux obscénités grossières ni aux saletés brutales dont tant d'autres semblent avoir fait leurs délices; quoiqu'il soit toujours demeuré dans les termes d'une galanterie délicate & d'une passion spirituelle, si l'on peut user de cette expression: il n'a point laissé de témoigner beaucoup de bonne volonté pour changer sa manière de vivre & d'écrire. Il en a fait même une *componction* (1) à Dieu en Langue Italienne, où il témoigne en termes tout-à-fait touchans reconnoître ses fautes; il condamne ses engagements, & sur tout l'infidélité avec laquelle il dit qu'il avoit abandonné Dieu pour Philis; il pleure

pièce galante Grecque, Latine, Françoisse, ou Italienne, dont à chaque édition il demandoit pardon à Dieu au bout du volume par cette *componction*.

re avec des gémissemens & des soupîrs mêlés de sanglots ce qu'il appelle ses défordres, & il s'en accuse de la meilleure grace du monde. Car quoiqu'il ne prétende nullement s'excuser, il espere que Dieu aura pourtant la bonté de l'excuser d'autant plus volontiers, que ce divin Créateur sembloit avoir contribué à le faire tomber dans le piège *en créant sa Philis si belle & si aimable* (1). C'est franchement vouloir nous persuader que Dieu est un peu cause du mal dont il s'accuse, & un trait si peu attendu nous fait assés connoître combien les Poètes que le zèle emporte, sont quelquefois dignes de compassion & combien ils ont besoin d'indulgence dans leurs meilleures intentions comme dans les plus mauvaises.

Quoiqu'il soit assés difficile de bien juger de l'efficace de nos prières par les différens effets qu'il plaît à Dieu de leur donner, nous pouvons dire sans témérité que Mr. Ménage n'avoit pas trouvé le véritable moyen de fléchir la colére de Dieu, & d'interesser encore si-tôt sa misericorde en sa faveur. Du moins voyons-nous qu'il est retourné à ses premières habitudes peu de tems après avoir formé sa componction Chrétienne, & qu'il est retombé dans les mêmes engagemens qu'il nous avoit dépeint comme fort criminels. C'est ce qu'il nous apprend lui-même dans une Elegie
La-

1. Il Sig. Egid. Menagio nella Cristiana componzione, Madrigale XIX, à carte dell' edizion, dell' ann, 1680,

Latine, où le „ repentir l'ayant repris u-
 „ ne seconde fois, il témoigne pour ce
 „ coup être entièrement converti (2), se
 „ trouvant chargé d'une nouvelle confu-
 „ sion de voir que sa vieillesse n'étoit pas
 „ moins embarrassée dans ce commerce que
 „ l'avoit été sa jeunesse. Il demande en-
 „ suite à son Evêque, au médecin de son
 „ aine, qu'il le reduise en pénitence, qu'il
 „ le mette dans le sac & sous la cendre,
 „ qu'il lui ordonne des jeûnes, des disci-
 „ plines, & tout ce qu'il voudra, qu'il est
 „ préparé à tout. On s'imagineroit peut-
 être que M. Ménage a fait des crimes énormes, parce que son humilité lui fait demander d'être confondu parmi les Scélé-
 rats. Cependant Mr. Ménage a toujours mené une vie irréprochable aux yeux des hommes, il a toujours vécu avec honneur, & lui-même, tout abandonné qu'il est à la componction de son cœur, n'est pas assés hardi pour oser dire qu'il ait jamais fait d'autre mal en public que celui d'avoir fait des Vers trop libres & trop galants, & d'avoir contrefait l'Amant. C'est donc de ses vers dont il s'accuse, & dont il veut faire pénitence; jugeant avec toutes les personnes judicieuses que ce ne sont pas toujours les pièces les plus dissoluës qui corrompent davantage les mœurs, soit parce qu'on est en garde contre le poison qu'elles présentent à découvert, soit parce
 qu'il

2. Ægid. Menag. Elegia XIII. pag. 56. ejusd. edition, septim,

qu'il n'y a que ceux qui sont déjà corrompus qui les lisent : mais que celles qui renferment le poison sous des expressions chastes & innocentes, sont beaucoup plus dangereuses. De sorte que si depuis cette déclaration publique M. Ménage est encore retombé dans ses anciennes habitudes, qui est ce qui aura le cœur assés dur pour n'être point touché de la foiblesse de l'homme, lorsqu'elle se découvre sans momerie?

X V I I.

Ces grands exemples nous font assés connoître que les Poètes qui ont été persuadés que leur profession ne les dispensoit pas de joindre les vertus Chrétiennes avec la qualité d'honnête homme, n'ont pas crû que la licence ou même la simple galanterie dans les Vers pût subsister avec les maximes de l'Evangile.

Mais nous en voyons plusieurs qui portant leurs vuës encore plus loin, & considérant la nature de la Poësie en elle-même, n'ont pas jugé qu'elle dût entrer dans les dernières occupations d'un honnête homme, quelque honnête & quelque sérieuse qu'elle puisse être. Ils estiment que quand elle est réglée & conduite par les règles de la Sagesse, elle peut bien faire l'ornement de la jeunesse, qu'il y a même un certain âge d'homme auquel elle n'est pas toujours malséante : mais qu'elle ne peut point faire honneur à la vieillesse ; & qu'un homme ne doit pas espérer de vivre hono-

ablement dans l'esprit de la Postérité, dès qu'il songe à mourir Poëte.

J'aurois mauvaise raison d'attribuer ce sentiment aux Païens, puis que ceux d'entre eux qui ont mérité & porté la qualité de Poëtes, ne se sont jamais avisés de s'en défaire. Il est plus rare même, de trouver parmi eux des exemples de ceux qui ont passé de l'occupation de la Poësie à quelqu'autre Profession, qu'il ne l'est d'en trouver de ceux qui ont quitté leurs premières Professions, pour se donner à la Poësie & pour y finir leurs jours. Je doute aussi, que l'on ait été dans cette opinion durant les premiers siècles de l'Eglise, qui ont porté des Poëtes; & si nous voyons d'un côté que saint Sidoine Apollinaire, renonça à la Poësie, dès qu'il fut fait Evêque de Clermont: de l'autre nous pouvons dire, que saint Grégoire de Nazianze ne commença proprement à se faire Poëte tout de bon, qu'après s'être démis de l'Archevêché de Constantinople, & qu'il voulut mourir, pour ainsi dire, entre les bras de sa Muse.

Mais comme dans ces derniers siècles, la race des Poëtes s'est prodigieusement multipliée, le desir de se tirer de la masse des méchans Poëtes, qui veulent faire éternellement des Vers, a fait remarquer aux autres que la Poësie a sa saison dans la vie de l'homme, & qu'elle n'est pas de tous les âges, qu'elle ne s'entretient & ne se nourrit ordinairement que du feu & des bouillons de la jeunesse. De sorte que cette raison jointe à celle de la bienséance a porté

porté les plus judicieux de ceux d'entre eux, qui ont pû arriver jusqu'à la vieillesse, ce qui est assés rare aux bons Poètes, à finir l'exercice des Vers à cet âge, pour mieux conserver la réputation que leur avoient acquise ceux qu'ils avoient composés dans la vigueur de leur jeunesse. C'est d'eux que nous apprenons, que l'*Apollon des Poètes, qui est toujours blond, selon leur langage, ne veut point couronner les cheveux gris; que les Muses toujours jeunes n'ont point de tendresses pour les vieux barbons, qui ont la folie de vouloir les caresser* (1).

C'est aussi ce qu'avoit éprouvé Joseph Scaliger, qui s'excuse à Mr. de Peiresc, de ne pouvoir lui envoyer des Vers qu'il lui demandoit sur ce que les Muses le voyant sur l'âge, lui avoient tourné le dos & l'avoient congédié du Parnasse (2): & Mr. Ménage nous apprend (3) qu'il a connu un Poète qui étoit l'admiration de la France en sa jeunesse, & qui en est devenu la fable & la risée, pour avoir continué de faire des Vers dans sa vieillesse.

¶ Chape-
lain.

Je ne sai si cet exemple auroit fait peur à Mr. Ménage, mais il est constant que la persuasion où il a été sur ce point, lui a fait prendre des mesures semblables à celles des personnes judicieuses. Il y a trente-quatre
ans

I ————— *Juvenes Chorus ille Sororum*
Diligit & surdâ despicit aure Senes.
Fronibus aternis canos ornare capillos
Iple fugit flavis pulcer Apollo comis.
Menagius.

ans qu'il s'est considéré comme un vieillard, & qu'il a renoncé à la Poësie en cette qualité, parce, dit-il, que c'est une chose honteuse à un vieillard d'être Poëte (4).

*Dum mihi fervebat juvenili in corpore
Sanguis,*

Et decuit, numeris lusimus innumeris.

*Turpe Senex Vates, Senior plectrum-
que, lyramque,*

Cæteraque hic pono ludicra: Musa, vale.

Cependant, il est retourné depuis ce tems-là sur le Parnasse, & plutôt que de soupçonner un honnête homme d'infidélité dans sa promesse, il vaut mieux croire qu'il est rajeuni, & qu'il est rentré par ce moyen dans la puissance de faire des Vers comme auparavant. C'est à son Médecin à nous dire, si ce renouvellement d'âge lui est arrivé par le miracle de la transfusion, ou par quelques drogues secrètes que sa Muse lui auroit données, comme la Venitienne fit à Guillaume Postel, ou plutôt, pour parler selon les Poëtes & selon Mr Ménage même (5), comme l'ancienne Médée fit à plusieurs personnes qu'elle rétablit dans leur première jeunesse. Quoiqu'il

2. Jos. Scalig. Epist. ad Peiresc. & Gassendi de Vita Peiresc.

Puellas ex Helicone se ut senescentem averfatas.

3. Menag. Eleg. 10. ad Sorberium pag. 52.

4. Poëm. Lat. edit. 1652. in 4. pag. 74.

5. Eleg. 10. ad font. Bourbon.

qu'il en soit, le remède n'a point empêché Mr. Ménage de retomber dans une seconde vieillesse dont il se plaint à Mr. de Sorbière qui lui demandoit des Vers.

— — *Nos poscere desine versus,
Lustra decem Musas eripuerè mibi.*

Le voila encore une fois privé de la présence & du secours des Muses & d'Apollon, quoi qu'il n'eût alors que cinquante ans: mais parce qu'il n'a rien promis cette seconde fois, il a pû, sans manquer à sa parole, faire autant de Vers qu'il a voulu, sans l'inspiration d'Apollon, sans l'assistance des Muses, & sans ce feu Poétique dont il s'étoit trouvé dépourvû dès sa première vieillesse. Et comme en cet état la Versification est un métier gênant & fort stérile, il s'est trouvé dix ans après dans un nouveau dégoût pour les Vers, qui sembloit augmenter avec l'âge, depuis que les Muses lui avoient tourné le dos. Il a donc fallu de nouvelles plaintes pour nous faire connoître son déplaisir & sa confusion (3).

*Ab pædet annorum! mibi sexagesima messis
Instat, & infecit cana senecta comas.
Et mea non unquam nugari desit ætas,
Et nondum lusus deseruitque jocos.
Pœnitet actorum.*

Depuis cette confession, il s'est écoulé
en-

3. Eleg. 13. pag. 56.

encore quatorze ou quinze ans, qui n'ont servi à Mr. Menage, que pour nous donner de tems en tems des preuves de l'inconstance & de la fragilité humaine, & pour faire revivre les exemples de la vieillesse de Silius Italicus, de Baptiste Mantouan, de Jerome Fracastor, de Jean Salmon ou Salmonius Macrinus, de Jean Dorat ou Auratus, & de quelques autres qui ont voulu jouir des Priviléges de leur jeunesse dans l'arrière-faison. Quelque chose qu'on en puisse dire, il faut convenir que c'est toujours une espèce de service que Mr. Menage rend à la Poësie Latine, de vouloir tenir bon jusqu'à la fin, voyant lâcher le pied à la plupart des excellens Poëtes qui nous restent aujourd'hui en cette Langue, & qui sous prétexte de se faire une réputation plus solide, n'ont pas le courage de porter la qualité de Poëtes jusqu'au dernier soupir.

X V I I I.

Ce que j'ai remarqué jusqu'ici regarde particulièrement l'altération que l'esprit de la véritable Poësie a soufferte depuis son origine & sa première institution, & plus encore parmi les Modernes que parmi les Anciens. Mais je ne puis me dispenser de parler encore d'un autre abus moins ancien qui l'a fait dégénérer de sa première simplicité, & qui semble avoir donné atteinte à sa constitution & même à sa nature. Cette simplicité ancienne consistoit principalement dans une beauté naturelle,
enne-

ennemie des ornemens étrangers, elle étoit toujours soutenue, de la force, de la grandeur, & de la noblesse dans les pensées & dans les expressions, ou accompagnée de la douceur, de la naïveté & particulièrement de ce qu'on appelle *urbanité*: en un mot l'affectation n'étoit pas en usage pour elle.

On ne connoissoit point d'autre artifice que celui qui consiste dans les genres différens mais simples de la Poësie, qui prenoient leurs noms, soit des Auteurs qui les avoient inventés, soit des matières auxquelles on les avoit appliqués d'abord, soit enfin de leurs mesures & de leurs pieds.

Cet heureux état, au moins en ce qui concernoit la Poësie Latine, subsista jusqu'à la fin du siècle d'Auguste, & l'on peut placer le premier point de la révolution pour la Poësie, comme pour la Langue, au regne de Caligula & de Claudius. Ce fut dès lors que le bon goût fit place à l'amour des subtilités, à la passion de n'écrire & ne parler plus que par Sentences, de ne finir que par des pointes, & de n'employer que le grand style pour toutes sortes de sujets.

Toutes ces affectations, qui ne laissoient pas d'être accompagnées de la solidité de beaucoup de bonnes choses, occupèrent les plus beaux Esprits & les premiers Écrivains de l'Empire comme les derniers, durant l'espace de près d'un siècle; mais on vit ce second état dégénerer encore dès le tems d'Adrien & des Antonins. Les esprits se corrompirent ou diminuèrent avec
la

là Langue, & les Poètes se trouvant enveloppés dans la disgrâce commune ne songèrent plus qu'à se signaler, par tout ce qu'ils pouvoient s'imaginer d'extraordinaire & de surprenant; & à éviter sur toutes choses, tout ce qui pouvoit être trop commun. Il paroît même qu'ils se sentirent plus que les autres Ecrivains de la corruption générale, & qu'ils eurent moins de part au sens commun, que la Nature n'a point laissé de distribuer aux autres dans les siècles même les plus infortunés. Moins ils se trouverent pourvus de jugement & de ce sens commun, plus ils tâchèrent de se distinguer d'ailleurs par des inventions nouvelles, qui pensèrent ruiner les regles du véritable Art Poétique.

C'est ce qui a produit dans le monde toutes les fausses subtilités, toutes les manières artificieuses de composer des Vers, & tous les jeux ridicules qu'on a introduits touchant les mots. De-là on a vu naître comme des avortons de l'Art, divers fruits de la foiblesse du cerveau humain, tels que sont les *Acrostiches*, les *Acro-mono-syllabiques*, les *Isolectiques* ou *Correlatifs*, les *Anagrammes*, les *Alphabets*, les *Anastrophes* ou *Cancrins* ou *Palindromes*, les *Anguinées* ou *Serpentins*, les *Centons*, les *Chronostiches*, les *Echos*, les *Cubiques* & *Quarrés*, les *Symphoniaques* ou *Concordans*, les *Logogriphe*s, les *Mnemoniques*, les *Paromœes*, ou *Tautogrammatiques* dont les mots commencent par la même Lettre, les *Protées*, les *Philomelismes*,

mes, les *Euthysylloges*, les *Paralleles*, les *Rimes*, les *Vers Leonins*, & diverses autres nouveautés dont la belle Antiquité n'avoit presque jamais oui parler.

C'est peut-être par un effet du même goût qu'on a introduit tant de figures qu'on a données aux pièces de Vers, & qu'on a vû paroître des *Chœurs Poétiques*, des *Ailes*, des *Oeufs*, des *Autels*, des *Trônes*, des *Spheres*, des *Verres* & des *Calices*, des *Croix* ou *Isogrammes*, des *Fuseaux*, des *jeux d'Orgues*, des *Haches*, des *Scies*, des *Rateaux*, des *Pyramides*, des *Colonnes*, des *Triangles*, des *Globes*, des *Cubes*, des *Trepieds*, des *Tours*, des *Horloges d'eau* & de *sable*, des *bonnets*, des *chapeaux*, & d'autres formes dont on a laissé l'usage aux enfans, depuis qu'on a tâché de rentrer dans le goût des Anciens (1).

Mais de toutes ces badineries on n'en voit pas qui ayent régné plus universellement & dont on se soit encore moins défait jusqu'à présent que les *Allusions sur les mots*. Ce ragoût que l'on a trouvé dans la rencontre des noms, & dans la recherche des pointes & des subtilités que fait naître leur consonance ou leur ressemblance, est, selon les Critiques, un des principaux effets de la corruption du véritable Art de la Poësie, & en même tems une marque de la petitesse du génie de ceux qui les employent & qui en font le fondement de leurs Poësies. Et toutes les personnes

1. L'Autel, l'œuf, les ailes, & la hache, de Simmias

à qui il est resté quelque goût pour les bonnes choses, n'ont pu s'empêcher de considérer de tout tems, comme des ridicules & des impertinens ces Poètes qui ont prétendu tirer des conséquences de la signification des noms, & en faire passer le sens des choses aux personnes qui les ont portés.

On a été même si délicat sur ce point dans l'Antiquité, que quand il échappoit quelque chose d'approchant à un Poète, les Critiques ne manquoient pas de le remarquer à la confusion du Poète, ainsi qu'il paroît par la manière dont Quintilien blâme Euripide de l'allusion froide & insipide qu'il fait faire à Ethéocle, sur le nom de son frère *Polynices* dans la Tragédie des Πολυνείκης.

Phéniciennes, & comme avoit fait avant lui Eschyle dans celle des Sept Chefs devant Thebes. Mais quand même Quintilien ne se seroit pas avisé de censurer ces Anciens pour ces bassesses, leur exemple ne pourroit servir de rien pour excuser & moins encore pour autoriser ceux qui sont venus après eux dans de semblables libertés, parce que ces Anciens ne les font faire que par des gens qui ne sont pas raisonnables, ou qui sont aveuglés par la passion ou le desir de la vengeance, ou par des femmes qui se chantent injure, comme lorsqu'Hecube dans les Troades d'Euripide tire l'étymologie du nom de Venus de celui Ἀφροδίτη
d'ἀφροσύνη. qui marque la folie. Ainsi ces badineries regardent seulement les personnages du
Drame,

mias & de Dosiade de Rhode, sont pourtant assés anciens.

Drame, au caractère desquels elles conviennent, sans retomber sur la personne du Poëte, comme elles font lors que le Poëte le fait de lui-même & en son nom, ce qui arrive dans toutes sortes de pièces de Poësie, hors celles du genre Dramatique.

Aussi les Critiques prétendent-ils n'avoir découvert aucun vestige de cet abus dans les Poëtes Grecs (1), ni même dans les Latins jusqu'au cinquième siècle de l'Eglise. C'est ce que Barthius ne fait point difficulté d'affirmer de tous les Latins jusqu'à Aufone & Claudien: & quoique Scipion, Pompée, Caton, Auguste, Domitien, Théodose, Gratien, Valentinien & Honorius ayent porté des noms d'une signification fort heureuse, néanmoins on n'a point remarqué que leurs Flateurs qui ont cherché tous les sujets imaginables pour les louer, se soient avisés de tirer le moindre avantage du sens qu'ils auroient pû exprimer de l'étymologie de ces noms (2 & 3).

D'un autre côté nous pouvons dire que tant que la Poësie a pû subsister avec quelque honneur dans la République ou dans l'Empire, les noms les plus propres à la risée ou à la médisance ont été en sûreté;
&

1. Sur tout à l'égard des noms qui ne sont pas faits exprès pour les personnes.

2. Gaspar Barthius adversar. lib. 57. cap. 11. col. 2699. 2700. Petr. Victorius variar. Lexion. lib. 36. cap. 24. pag. 202. 203.

3. ¶. Voyés l'ample réponse que fait à ceci Ménage chap. 48. de l'Anti-Baillet, où pour faire voir que les Poëtes Latins du tems même de Jules César n'a-

& que les Poètes les plus mordans n'ont jamais crû devoir faire entrer dans leurs Vers aucunes allusions aux noms de leurs ennemis , quelque avantage qu'ils trouvaissent dans leur signification (4). C'est pourquoi nous ne voyons pas qu'on ait fait la moindre difficulté de porter les noms de *Furius Bibaculus*, *Porcius Latro*, *Verres*, *Suillius*, *Vitellius*, *Caninius*, *Catulus*, *Afinius*, *Brutus*, *Bestia*, *Lurco*, *Bubulcus*, *Rusticus*, *Servius*, *Turpilius*, *Tyrannus* : & que ceux qui les ont portés ayent jamais rien appréhendé de la brutalité & de l'insolence des Poètes de leurs tems qui ont fait des vers contre eux.

Mais l'esprit de la véritable Poésie s'étant éteint avec celui de Claudien selon les Critiques, ceux qui ont tâché dans la suite des siècles d'en retracer l'ombre, semblent s'être attachés particulièrement aux jeux des mots, aux allusions des noms, à leurs rencontres & souvent aussi à leurs étymologies, n'ayant rien de plus solide à employer dans leurs Vers.

C'est ce qu'on a reproché même aux meilleurs d'entre eux & particulièrement à Sidoine Apollinaire qui est tout rempli de ces froides allusions, à Ennodius de Pa-
vie,

n'avoient pas négligé les allusions, il auroit pu citer l'Epigramme *Mentula mæcharur* où Catulle se joue sur ce nom propre factice qu'il avoit imposé à *Mamurra*.

4. Cela ne regarde point la liberté que les Rieurs se sont toujours donnée de forger des sobriquets & des brocards, comme *Caldius Biberius Mero lux Claudius Tiberius Nero*, &c.

vie, à Fortunat de Poitiers, à Corripe Africain, à Henri d'Auxerre, à Gunthere, à Galther ou Gautier, à Jean d'Hantwille, à Alain de l'Isle, à Joseph de Devona (1), & généralement à tous ceux qui ont tâché de se mettre au dessus de la lie des Versificateurs. L'état de la Poësie ne pouvoit être plus humilié ni plus cruellement deshonoré qu'entre les mains de ces Poëtes sauvages qui l'ont tenuë dans les fers par leurs allusions de mots & leurs rimmes Leonines, durant les sept ou huit siècles que l'ignorance & la barbarie ont régné sur la République des Lettres. Mais depuis qu'on a trouvé le moyen de faire revenir l'esprit des Anciens dans ces derniers siècles, un des premiers soins de ceux que la Providence avoit destiné pour rétablir les Lettres a été de décrasser la Poësie, & de la débarasser de la bagatelle. On ne peut pas nier qu'ils n'ayent fort heureusement travaillé à ce grand Ouvrage, & tant d'illustres Poëtes qui ont paru depuis Petrarque jusqu'à nous en ont donné des preuves auxquelles il n'y a point de réplique. Nous sommes pourtant obligés de reconnoître que tous leurs efforts n'ont point été capables d'exterminer entièrement la race de ces Poëtes sauvages, dont les descendans s'étant multipliés jusqu'à notre tems, ont toujours continué de faire im-

1. ¶. Il falloit ou *Devonia* terminaison Latine, ou *Devonshire*, terminaison Angloise.

2. *Ægid. Menag. Vit. Garg. Mam. pag. 15. 16.*
item

impunément, je ne dis pas seulement des Enigmes & des Acrostiches, mais des Anagrammes, des Allusions sur les noms & d'autres subtilités puériles que les Maîtres de l'Art n'ont jugées tolérables que dans les Colleges pour donner durant quelques mois la torture aux petits Ecoliers dont on veut exercer les esprits; ou pour servir d'amusement aux Pédans qui en font leurs délices, comme nous l'apprenons de M. Ménage dans la Vie de Garguille Mamourre (2 & 3).

X I X.

J'aurois été tenté de faire ici une exception en faveur de ces Poètes qui ont jugé à propos de rechercher mon nom, & son étymologie pour en retirer du sens, & pour fournir de la matière aux allusions Poétiques & aux *jeux d'esprit* dont ils nous ont divertis dans leurs Vers: mais je ne puis pas ne les pas abandonner à la règle générale.

Quoique tout le monde jusqu'aux Poètes même, soit très-persuadé qu'il n'y a rien d'essentiel pour nous, ni rien qui nous regarde en particulier dans la signification des noms héréditaires que nous avons reçu de nos Peres, & eux de leurs Ancêtres: les Faiseurs de vers n'ont pas coutûme
d'en-

item pag. 37.

3. ¶. En disant *Garguille Mamourre* au lieu de *Gargilius Mamurra*, il tombe dans le vice qu'il reprend.

d'entrer dans ces considérations quand ils veulent louer ou injurier quelqu'un par cet endroit, & parce qu'ils veulent trouver du sens dans ces noms à quelque prix que ce soit, ils sont obligés de recourir à l'étymologie & de remonter à leur Origine.

Celui qui m'est échû ne meritoit pas d'être connu d'eux, & ils ont fait voir effectivement qu'ils ne le connoissoient pas, lorsqu'ils ont prétendu le tirer de l'obscurité dans laquelle j'avois tâché de le retenir. Mais puisqu'il s'agit de divertir encore une fois le Public il faut les tirer eux-mêmes de la plaisante erreur où ils se sont précipités par la passion déréglée qu'ils ont eüe de me rendre un service qu'on n'exigeoit pas d'eux. Il auroit donc été bon pour leur dessein qu'ils eussent sù que ce nom qu'ils ont voulu mettre en question, ne marque autre chose qu'une couleur qui ne peut être inconnuë qu'à des aveugles. L'Origine n'en est pas trop obscure, & sans l'aller chercher parmi les premiers Egyptiens du tems de Pharaon, comme ont fait quelques Savans, il suffit de la mettre chés les Grecs, au danger de lui faire perdre quelque chose de son antiquité, & de dire avec Mr. Ménage dans ses Origines Italiennes & Françoises (1) que du Grec „ Βαίον vient le Latin *Badius*, puis les diminutifs *Badiolus*, *Badialetus*, d'où „ vient le François *Baillet*. On pourroit ajoû-

1. Origines Italiennes de Mr. Ménage pag. 106. Voyés aussi ses Origines Françoises.

2. Homeri Iliad. π.

3. Plaut. Comced. Pænul. Act. 5. Scen. 5.

ajouter même sans rien diminuer de la vérité de cette étymologie de Mr. Ménage, que ce mot est de ces noms heureux qui n'ont pas une seule origine, puisqu'on lui en a trouvé encore une autre qui n'est peut-être pas moins ancienne dans la Langue Grecque, & qu'Homere s'en est servi dans la signification des choses qui avoient la même couleur (2). Du Grec *βάλιος* dont il se sert est venu le Latin *Balius*: de là s'est formé le diminutif *Baliolus* qui a été employé par Plaute, pour marquer un homme de la couleur dont il s'agit (3): de là est venu aussi le second diminutif *Balioletus* & par syncope *Balietus*, qui est le nom dont Mr. de Thou s'est servi dans son Histoire (4) pour nommer un célèbre Président du Parle-

René Baillet.

ment de Paris. Mais pour ne point multiplier nos idées sans nécessité, on peut soutenir avec Vossius (5) que *Badius* & *Balius*, & par conséquent *Badioletus*, *Balioletus*, *Balietus* & *Baillet*, viennent tous d'une même source, & qu'ils doivent leur extraction au mot de *Bais*, comme cet Auteur le fait voir avec assés d'étendue dans son Etymologicon de la Langue Latine.

Je n'ai aucun besoin de l'autorité de tous ces Savans hommes (6) pour tourner en ridicule ces Poètes qui ont prétendu faire des vers sur mon nom sans le connoître,

&

4. Jac. Aug. Thuan. Histor. sui temp. ad an. 1559.
 5. Etymologic. Ling. Lat. pag. 66. Col. 2.
 6. Auxquels on peut ajouter Nicod, Monet, & les Compilateurs du Calepin.

& celle de Mr. Ménage seul est plus que suffisante pour confondre leur adresse & faire voir l'inutilité de leurs efforts, quand ils auroient été renforcés de Mr. Ménage même.

C'est à l'Inventeur de *Bajuletus*, c'est-à-dire, du spectre après lequel ils ont couru, qu'ils ont obligation de la matière de leurs Vers. C'est aussi à lui, quel qu'il puisse être, qu'il faut opposer Mr. Ménage. Quoiqu'il ne faille pas trop approfondir la différence qui paroîtroit d'abord entre ces deux Personnages, il faut tâcher de les distinguer au moins mentalement, pour ne les pas confondre tellement ensemble que si l'un s'avisoit de démentir l'autre, le démenti ne retomât sur les deux ensemble comme sur une même personne. Mr. Ménage peut convaincre d'ignorance & de puérité l'inventeur du *Bajuletus* non seulement par l'étymologie véritable qu'il vient de nous donner du nom dont il s'agit, mais encore par celle qu'il a donnée ailleurs de la Marote de nos faiseurs de Vers. J'appelle ainsi leur *Bajuletus* qui descend en droite ligne de *Bajulus*, lequel, selon Mr. Ménage & les autres Savans (1), signifie *Baillif* ou *Bailly*, dont la signification n'a pas le moindre rapport avec celle de mon nom. De sorte que les Faiseurs de Vers pour avoir peut-être eû trop bonne opinion de leur nouvel Éty-

molo-

1. Mr. Ménage dans les Origines, Mr. du Cange dans son Glossaire & les autres.

2. Le P. Bouhours dans ses Remarques. Mr. Menag.

mologifte , m'ont laissé aller en paix , & m'ont abandonné pour se jeter sur un Fantôme , & pour exercer toutes leurs facultés Poétiques dans les allusions que le mot de *Bajulus* leur a donné lieu de faire sur les fonctions des Crocheteurs , que leur imprudence leur a fait attribuer fort mal à propos à tous les *Baillifs* du Royaume, ou à quelqu'un de ceux qui portent le nom de *Bailly*.

L'ambiguité ou la proximité des noms a trompé le Devin pour cette fois, & celui à qui Mr. de Balzac donne une *Faculté divinatrice* pour l'Etymologie (2) n'étoit peut-être pas pour lors sur son trépied ; peut-être aussi pourroit-il bien avoir reçu l'inspiration de travers, & sans s'y être préparé. Je ne sai au reste dans quelle vue l'Auteur du Songe *Asinus in Parnasso* a prétendu nous faire connoître ce Devin d'Etymologies: ni par quel motif il a fait l'injure à M. Ménage de vouloir le faire passer dans le monde pour ce Devin, à qui il attribue la faculté d'interpréter les Songes en lui demandant l'explication du sien (3) qu'il n'a pu sans doute esperer de lui, que par la force du mot & l'anagramme du *Bajuletus*. Mais ce Poëte n'a peut-être pas fait réflexion, en faisant son Songe, qu'il y a bien de l'indiscrétion à louer Mr. Ménage d'une qualité qu'il avoit autrefois tant blâmée dans la personne du fameux Pe-

dant-

nag. Tom. 2. des Observ. sur la Langue Française
pag. 396.

3. Tu Somniorum scitus interpres, &c.

dant-Parasite Mommor (L), & qui avoit
 fait voir après Artemidore, qu'il n'est rien
 de plus ridicule & de plus impertinent,
 que d'*interpréter les songes par les Ana-*
grammes & par l'explication des noms pro-
pres.

Ou les al-
 lusions sur
 les mots.

X X.

Quoiqu'il en soit, nos faiseurs de Vers
 ont reconnu à la fin qu'on les avoit trompé
 dans l'Étymologie du nom, sur lequel
 ils ont voulu égayer leurs caprices. Ils
 peuvent aussi reconnoître, que quand ils
 auroient rencontré juste sur ce point, c'est
 tout ce qu'ils auroient pû faire, que de
 parvenir enfin à la gloire de ces Poètes sau-
 vages, dont j'ai parlé plus haut, qui met-
 toient toute leur industrie dans les allusions
 & les jeux sur les mots, dans les mysteres
 & les conséquences qu'ils tiroient des noms
 qui n'en avoient point, & qui n'avoient été
 formés que par le hazard.

Mais on se tromperoit de croire, que
 les Poètes pussent jamais se disposer en qua-
 lité de Poètes, à faire un bon usage de la
 confusion que leurs fautes pourroient leur
 produire; & qu'ils voulussent revenir de
 leurs égaremens avec autant de bonne foi
 qu'on en trouve dans les Ecrivains des au-
 tres Professions. Ainsi, loin de rien at-
 tendre de leur part de ce côté-là, il faut
 me résoudre au contraire à leur entendre
 dire,

1. Ægid. Menag. de Vit. Gargil. Mamurr. pag. 37.
 Item

dire, que si les Poëtes ont le Privilège de renverser l'ordre de la Nature, & d'altérer toutes sortes de vérités, ils prétendent à plus forte raison avoir celui de changer les noms de ceux dont ils parlent, pour se conserver dans la liberté qu'ils ont de tout dire impunément.

Ils se vantent de suivre en ce point les traces des Anciens, & de pouvoir nous donner des exemples du changement des noms des personnes, non seulement dans les Eglogues de Virgile; mais encore dans Horace, Catulle, Tibulle, Properce, Ovide, & particulièrement dans Martial: & ils ont raison de nous proposer cette conduite dans ces Anciens, comme un effet de leur discrétion, parce qu'ils ne vouloient point exposer l'honneur ou la réputation des personnes dont ils souhaitoient de dire leurs sentimens avec toute liberté. C'est ainsi qu'Horace a changé celui de Gratidia en *Canidia*, Tibulle celui de Plautia en *Delia*, Catulle celui de Clodia en *Lesbia*, Properce celui d'Hostia en *Cynthia*, Cornelius Gallus celui de Cytheris en *Lycoris*, &c. Mais ces Anciens qui avoient le goût épuré, ne s'avisent pas de raffiner sur le sens de ces mots qu'ils donnoient aux personnes, ni de chercher des allusions sur ces nouveaux noms de leur invention, qui n'avoient aucun rapport nécessaire aux qualités de l'esprit ou du corps. Je ne croirois pas même que

nos

Item Artemidor. Oneirocritic. lib. 4. cap. 25. ex
cod.

nos méchans Poètes fussent bien fondés sur l'autorité des Poètes Modernes, qui ont eu tant soit peu de réputation, quoique ceux-ci semblent être un peu dégénérés (1) de cette simplicité ancienne, qui se pratiquoit dans le changement des noms, & qu'ils ayent eu quelquefois recours aux Anagrammes pour cacher les véritables noms. Et je ne vois pas comment ils pourroient abuser des exemples de Malherbe qui a changé le nom de Madame Renée en celui de *Nérée*; de du Bellay, qui a changé celui de Madame Viole, en celui d'*Olive*, de Mr. Ménage qui a expliqué celui de Mademoiselle de la Vergne par celui de *Laverna*: du moins ne doivent-ils pas soupçonner ce dernier d'avoir jamais voulu faire allusion à la Déesse des voleurs, lors qu'il a voulu honorer la Vertu, la Science, & toutes les qualités de l'esprit & du corps, qu'il a rencontrées dans une personne des plus accomplies du Royaume.

Mais tous ces grands exemples ne sont pas capables de réformer ceux qui prétendent ne devoir suivre que leur imagination & leur passion. Comme ils nous obligent de les distinguer des bons Poètes, en ce qu'ils portent la licence Poétique non seulement au-delà des bornes de la vérité

comme

1. ¶. *Etre dégénérés pour avoir dégénéré.*

2. Horat. Epist. 2. lib. 2. *genus irritabile vatum.*
Despr. Discours de la Satir. T. IV. p. 9. Ed.
d'Amst. in-12. 1722.

3. ¶. Les Phéaques ne devoient pas être mis en si
mau?

comme ceux-ci, mais encore au-delà des règles de la justice: que puis-je attendre autre chose d'eux, après qu'ils auront vu le Recueil que je publie présentement, sinon de leur voir changer tout ce qui me regarde, jusqu'à mes mœurs & à ma nature, dans les Vers qu'ils me préparent peut-être pour la suite? Il faut donc me disposer à ressentir les effets les plus bizarres de leur humeur capricieuse, de leur chagrin, & de leur Muse vindicative.

Certainement, je m'exposerois moi-même à la risée publique, si j'avois la simplicité d'espérer autre chose d'une *Nation farouche* (2) qui prend feu si aisément, selon l'expression d'Horace & de Mr. Despreaux. C'est une nation qui ne vit que de fureur, s'il en faut croire un célèbre Auteur qui a vécu long-tems chés elle, & qui a remarqué qu'étant accoutumée à conserver parmi des Lestrygons, des Phéaques (3), des Polyphemes, des Tryphons, des Circé, c'est-à-dire, des Barbares, des Cyclopes, des Géans & des Sorcières, y a appris à mettre en usage toutes sortes de maléfices (4).

Le même Auteur prétend, que la maladie ordinaire des Poètes (5), qui est la phrénésie, que l'on qualifie de fureur Poétique, a coutume de les troubler, jusqu'à leur

mauvaise compagnie, eux qui étoient de si bons gens, comme on le peut voir dans l'Odyssée.

4. Gasp. Barlaeus Præf. ad Lect. Poëm. Const. Hægenii.

5. Il ne s'agit ici que des méchants Poètes.

leur faire décharger leur furie indifféremment, sur ceux qu'ils ne connoissent pas, comme fit Ajax sur un troupeau, qu'il prenoit pour une compagnie de Grecs. Cela veut dire du moins, que le mépris que les Poètes croient qu'on fait de leurs Ouvrages, les transporte si loin, qu'ils ne reviennent jamais de leur colére, & que, pour me servir des termes de Mademoiselle le Fevre (1), *les Poètes étant naturellement fort disposés à se faire de leur mérite un Dieu, auquel ils croient que tout doit rendre hommage, & qu'ils adorent eux-mêmes avec grande devotion*, ils ne savent (2) pardonner la moindre faute que l'on auroit faite contre le culte de leur Idole.

Estienne Pâquier disoit (3) que celui qui oseroit attaquer ses Epigrammes auroit affaire à un Poète & à un Avocat. Si les Poètes *Plaidans* sont si terribles, que ne devrois-je pas apprehender des Poètes *Porte-épées*? Et si les Poètes *Reguliers* alloient joindre leurs forces avec celles de ces deux espèces contre moi, j'avoue qu'une conspiration si générale pourroit bien m'ôter l'espérance de trouver jamais de retraite, ni dans le Cloître, ni dans le Palais, ni dans le Camp du Parnasse: mais je doute qu'elle fût capable de déplacer jamais mon esprit de sa situation ordinaire, & de lui ôter le calme qu'il a plû à Dieu de lui donner. Quel-

1. Anne le Fevre, Préface sur les Nuées d'Aristophane, après Cicéron, livre 5. des Quest. Tuscul. & après Horace Epitre 2. du livre 2.

2. *¶ Ils ne savent pour ils ne peuvent, ou ils ne*
sant

Quelque indifférence que j'aye pour tout ce qu'il plaira aux méchans Poëtes de faire ou d'écrire contre moi, j'aurois pourtant mauvaise raison de ne m'y pas rendre sensible, si je les croyois capables de me corriger de mes défauts ou de me procurer quelque autre utilité. Mais si l'on s'en rapporte à Mr. de la Fontaine (4),

————— ——— *Dieu ne fit la sagesse*
Pour les cerveaux qui hantent les neuf
Sœurs.

En effet, qu'y a-t-il de bon à espérer de ceux qui font profession publique de n'écrire que pour leurs intérêts, ou pour satisfaire leur passion particulière? Quel fonds peut-on faire sur des gens qui renoncent à tout discernement, pour confondre le mérite, & qui ne font point difficulté de changer les vices en vertus & de tourner les vertus en vices, selon leurs besoins, ou leurs inclinations corrompues? Combien a-t-on vû de *Faquins* dans tous les tems, élevés par les Poëtes jusqu'aux Cieux, parce qu'ils se faisoient *trainer en litière*? Combien d'*honnêtes gens*, jettés dans la boue, à cause qu'ils *marchoient à pied*, & qu'ils n'étoient point en état de faire la fortune du Poëte, ou qu'ils se mocquoient de sa folie.

Le

sauvoient, ou ils ne *savent pas*.

3. Epist. ad Christ. Thuan. dedic. Epigramm.

4. Dans son dernier Ouvrage, au Conte de la Clochette, pag. 137.

Le bien & le mal qu'on a fait aux Poëtes, ont presque toujours été les deux reforts les plus ordinaires qui ont fait remuer leur langue & leur plume: & si l'on veut favoir de quelle retenue font capables les plus sages & les plus moderés d'entre eux, on apprendra par l'exemple de Mr. Corneille, c'est-à-dire, d'un des plus excellens & des plus hommes de bien parmi les Poëtes, jusqu'où peut aller la violence qu'ils se font pour vaincre leur tempérament, à l'emportement duquel les méchans Poëtes ne savent guères résister. C'est tout ce que peuvent faire les généreux d'entre eux, que d'employer les mouvemens d'une passion, pour arrêter ceux d'une autre: encore faut-il que ce soit la vûe des grands biens dont ils ont été comblés, qui empêche de dire du mal de leurs Bienfaiteurs & de leurs Mécènes, comme la vûe du mal qu'ils croient avoir reçu de leurs ennemis, ne manque jamais d'étouffer le bien qu'ils en pourroient dire.

*Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
Et m'a fait trop de mal pour en dire du
bien (1).*

C'est ce que le grand Corneille a dit du grand Cardinal, lorsqu'il n'avoit plus rien à esperer ni rien à craindre de lui. En quoi je trouve qu'il a suivi les mouvemens de la nature d'une manière fort opposée à celle
du

1, Relat. Hist. de l'Academ. Franç. pag. 139.

du Président Maynard, qui n'ayant jamais reçu ni bien ni mal du Cardinal de Richelieu, pouvoit, ce me semble, se dispenser d'en dire aussi du bien & du mal. Cependant il ne s'est point lassé de l'adorer & de l'encenser tant qu'il a vécu, & qu'il l'a crû en état de lui faire du bien; & l'on n'a pu arrêter l'impétuosité de sa verve ni le cours de ses médisances depuis la mort du Cardinal jusqu'à la sienne, tant qu'il a été en état de se plaindre de n'avoir rien reçu de lui.

Si ce sont là des effets de la modération des plus modestes & des plus honnêtes d'entre les Poètes, je ne vois pas quelles bornes nous pourrions prétendre de prescrire à la licence des méchans Poètes qui voudront nous maltraiter. Ils sont les Maîtres des peintures & des caractères qu'ils donnent aux personnes & aux choses qu'ils représentent: & pour faire voir que leur Art consiste dans la fiction, ils s'attachent particulièrement à contredire la Vérité, de peur de se rencontrer avec les Historiens. C'est ce qui les porte souvent à nous dépeindre les gens tous différens de ce qu'ils ont été véritablement: mais nous ne pourrions pas les accuser de prévarication dans leurs devoirs, s'ils se contentoient de nous changer de mal en bien, & de représenter les hommes comme ils ont dû être en nous ôtant l'idée de ce qu'ils ont été effectivement, comme Homere a fait d'une femme infidelle & prostituée dans l'Histoire une sage & vertueuse Pénélope;

lope; (1) & comme Virgile a fait d'un Traître de sa Patrie un Héros plein de piété; & d'un Bandi fugitif qui a perdu la bataille & la vie contre Mezentius, selon la foi de l'Histoire (2), un Conquérant & une Divinité.

Mais nos méchans Poètes loin de rectifier les vicieux, ne font point scrupule de changer les caractères des personnes vertueuses de bien en mal, & de faire paroître les gens tels qu'ils n'ont jamais dû être, & qu'ils n'ont point été. L'inconvénient que nous y trouvons, c'est qu'encore que cette mauvaise pratique soit contraire à l'esprit & aux regles de l'Art Poétique, comme nous l'ont assuré Messieurs de l'Académie (3), elle ne laisse pas de se trouver en quelque manière autorisée par les exemples dangereux des plus célèbres Poètes de l'antiquité & de notre siècle. Parmi ceux-là nous voyons que Virgile lui-même, tout Virgile qu'il étoit, n'a point fait difficulté de deshonorer une Prin-

1. Instit. Poët. Vossii lib. 1. cap. 2. §. 7. pag. 8. & Instit. Oratoriar. lib. 1. cap. 6.

2. Dionys. Petavius ex Conone & Photio, Rationar. temp. part. 1. pag. 42.

¶. Le Pere Petau dans l'endroit ici marqué de son *Rationarium*, cite Conon d'après Photius, non pas pour prouver qu'Enée avoit trahi sa patrie, ni qu'il fut tué dans la bataille que gagna contre lui *Mezentius*, mais seulement pour avertir que Conon ne s'accorde pas avec Denys d'Halicarnasse touchant ce que celui-ci raconte d'Enée.

3. Sentim. de l'Acad. Fr. sur la Tragicom. du Cid.

4. Philostrate liv. 7. chap. 7. de la Vie d'Apollonius

Princesse très-vertueuse , & de lui ôter le caractère de sa chasteté & de son courage pour lui donner celui d'une passion honteuse & d'une lâcheté capable de desespoir. La conscience des Poètes Grecs n'étoit guères plus délicate ; puisque nous les considérons comme les uniques Auteurs de la mauvaise réputation des plus honnêtes gens de l'Antiquité , qui n'ont point eu pour eux toute la complaisance qu'ils souhaitoient (4). Parmi ceux-ci, Daniel Heinfius a eu la hardiesse de damner l'innocente Mariamne contre la foi de l'Histoire (5) ; Mr. Corneille a fait des fanfarons & des orgueilleux de nos Martyrs qui avoient appris l'humilité de JESUS-CHRIST (6) ; Mr. Racine semble avoir ôté à Hippolyte l'innocence & la chasteté que l'opinion de tous les siècles lui avoit attribuée (7) ; Mr. Despréaux non seulement a dépeint Pelletier comme un Parasite, lui qui ne mangea jamais chés autrui (8), mais il a encore eu soin de nous avertir lui-même (9) qu'il

nius de Tyane dit que les Poètes ont fait passer Tantale pour un Avare, & qu'ils ont inventé son supplice aux Enfers, quoiqu'il eût été un très-homme de bien.

Les Poètes ont aussi maltraité Minos pour avoir arrêté leur licence & leur brutalité, & l'ont réduit à être Juge dans les Enfers selon Platon. Dial. Min.

V. aussi la Mothe le Vayer parmi ses Lettres ou petits Traités,

5. D. Heinf. Traged. Herod. infanticid.

6. Traged. de Theodore & de Polyeucte.

7. Traged. de Phedr. & Hip.

8. Guerre des Auteurs pag. 206.

9. Préface sur les deux dernières éditions de ses Oeuvres.

qu'il a fait les Personnages de son *Lutrin* d'un caractère directement opposé au caractère des Chanoines de la sainte Chapelle.

Ces exemples de la licence des Poètes du premier ordre seroient capables de gâter nos méchans Poètes, qui n'ayant pas leur mérite ne doivent rien prétendre à leurs privilèges, si l'on pouvoit dire que la passion animée par le desir de la vengeance laissât encore en eux quelque chose à corrompre. Il n'y a qu'un petit Canton dans toute l'étendue de la République des Lettres où il semble qu'on ait reçu sans restriction les maximes les plus rigides de l'Évangile, & particulièrement celles qui nous avertissent d'oublier les injures & d'aimer ceux qui ne nous en ont point donné sujet. Mais on peut assurer qu'il n'y a point de quartier dans toute cette République, où l'on connoisse moins ces maximes que dans celui qu'on appelle la montagne du Parnasse & ses dépendances, & qu'il n'y a point de lieu où l'on ait conservé plus scrupuleusement les restes de l'ancien Paganisme. Quoique les Poètes d'aujourd'hui soient dans la Chrétienté, ils ne laissent pas d'y faire bande à part, (je ne parle que des profanes & des vindicatifs qui font un mauvais usage de leur Art); ils ont leurs Dieux à part, & leur Enfer à part. Comme ils prennent la liberté

1. Papyre Maffon pag. 20. du 2. tome de ses Eloges, dit que Dante, Poète Italien, a mis en Paradis,

berté de faire l'Apothéose de ceux qu'ils ont étouffés de leur encens; on leur feroit grand tort (1) de leur contester le privilège qu'ils croient avoir de loger dans leur Tartare ceux qu'ils ont sacrifiés à leur vengeance ou à leur caprice. Mais l'un & l'autre n'ont de réalité que dans l'imagination de ceux d'entre eux à qui l'enthousiasme a fait tourner la cervelle.

Ceux de cette espèce pourront bien encore soulever leur Parnasse contre moi, ils pourront bien étourdir le Public de leurs cris & de ce que Mr. de Santeuil de saint Victor appelle *les contes de leur mere Poye*. Ils ne seront incommodés qu'à eux-mêmes, & s'il y a quelque chose dans tout ce qu'ils feront capables de faire pour me chagriner qui puisse diminuer mon insensibilité, ce ne fera que la compassion de les voir agités dans les accès de leur *fureur Poétique*. Il faut les guérir par avance de la foiblesse qu'ils auroient de s'imaginer que des Vers de la nature de ceux qu'ils ont faits déjà contre moi pussent jamais faire le moindre effet sur mon esprit. Il me reste, par la grace de Dieu, assés de sentimens de Christianisme pour ne pas craindre le sort de Lycambe ou de Bupale, quand nos Poètes qui font d'ailleurs profession d'être Chrétiens, feroient plus mordans qu'Archilochus & plus envénimés qu'Hipponax. Je ne me mettrai pas plus
en

dis, & en Enfer tous ceux qu'il a voulu, & que cette licence qu'on a tant condamnée devoit avoir rendu les Poètes suivans plus sages,

116 PRE'FACE SUR LES POETES.

en peine d'expliquer leurs vers que ceux de la vieille Sibylle ; quand ils leur auroient coûté plus de grimaces que cette Energumène n'en faisoit pour prononcer les siens, lorsque son Apollon la faisoit.

Fin de la Préface.



J U G E-



JUGEMENS

DES

PRINCIPAUX AUTEURS

QUI ONT TRAITÉ

DE L'ART POËTIQUE.

PLATON

Philosophe Athénien, né la quatrième année de la 87. Olympiade, mort la première année de l'Olympiade 108. âgé d'un peu plus de 81. ans, 348. devant notre Epoque.

1047



LE Dialogue auquel il a donné le nom d'ION (1) traite du caractère Poétique, & de la manière d'expliquer les Poètes.

Il prétend montrer que la Poétique est moins

1. Ion étoit un Interprete des Poètes. Ceux de sa profession s'appelloient *ραψωδοί* parce qu'ils chantoient les Poésies d'Homere & des autres.

Platon,

moins un Art qu'un Enthoufiasme, & une imitation animée de l'esprit d'en haut, qu'on peut appeller *Fureur Poétique*; jugeant qu'elle dépend moins de l'industrie de l'homme, que d'une certaine impetuofité furnaturelle & divine qui emporte d'une manière infurmontable ceux qu'on appelle Poètes (1).

Dans ce Dialogue Platon nous représente Socrate qui s'entretient avec un Adorateur passionné d'Homere, qui n'avoit au contraire que du dégoût & de l'averfion pour les autres Poètes. Socrate lui fait voir que pour le point qui faisoit le fujet de fon estime & de fa paffion, Héfiodé traite les mêmes matières qu'Homere, puisqu'il découvre ce qu'on peut dire de plus mémorable des Dieux, de leur commerce avec les hommes, de la production des Demi-Dieux & des Héros; de ce qui fe paffe dans le Ciel & dans les Enfers; de ce qui fe fait dans la guerre & dans la paix; enfin de la vie & des actions des Justes & des Impies. Il lui fait remarquer auffi que les autres Poètes ont travaillé fur ces mêmes matières: & que, par conféquent, s'il n'a du goût & de l'amour que pour Homere, il n'en faut point chercher d'autre raifon, que parce que ce n'est que par le feu d'un esprit divin qu'on devient Poëte,

1. Joan. Serranus Proleg. ad Platon. Dial. Petr. Petitus Differt. de Furore Poëtico.

2. Le P. Thomassin de la manière d'étudier & de lire les Poètes Chrétiennement livre 1. chap. 6. num. 11. pag. 73. 74.

3. Le

te, & qu'on devient aussi passionné pour quelque Poëte avec le génie duquel on a plus de rapport (2). Platon.

Socrate continue de l'instruire, ajoutant qu'il a toujours aimé la Poësie, & qu'il faut s'appliquer continuellement à la lecture des bons Poëtes, & sur tout du *divin* Homere dont on doit tâcher non seulement de pénétrer le sens, mais encore de retenir les expressions, & apprendre jusqu'aux moindres paroles (3).

Platon passe ensuite au génie Poëtique, & à cette fureur divine, dont il prétend que non seulement les Poëtes, mais aussi ceux qui veulent lire leurs Ouvrages avec fruit doivent être animés comme d'un esprit céleste qui puisse les ravir & les transporter hors d'eux-mêmes : de telle sorte que les Lecteurs ou les Auditeurs soient attachés aussi-bien que les Poëtes à cet esprit divin, comme plusieurs anneaux de fer s'attachent entre eux & se tiennent suspendus à un aimant d'où il s'enfuit, selon le Pere Thomassin, que les Poëtes & ceux-même de l'Antiquité la plus profane ne sont que les organes & les interprètes de Dieu (4).

Mais il semble que Platon n'ait pas été toujours uniforme dans ses sentimens à l'égard de la Poësie & des Poëtes. Quoiqu'il

3. Le même chap. 8. num. 10. 11.

Et Platon lui-même au Dialogue *Ion*.

4. Thomass. nombr. 12. du même chap. du livre cité plus haut.

Platon *in Ione* les appelle, ἑρμηνείας καὶ ὑπέρβιας τῶν θεῶν.

Platon.

qu'il ait toujours reconnu qu'il y a quelque chose de divin dans cette manie ou fureur Poétique, il ne vouloit pas néanmoins que l'on souffrît ceux qui en sont possédés dans une République bien réglée, comme étoit celle qu'il avoit dans la tête, parce qu'il supposoit que leurs Ouvrages pouvoient produire des effets dangereux pour les bonnes mœurs. Mais les Critiques conviennent (1) d'une part que ce sentiment n'a donné aucune atteinte à l'autorité & à la dignité de la Poétique (2); & d'un autre côté, que l'on n'en a point eu moins bonne opinion du jugement & de l'esprit de Platon.

Il est vrai qu'il rejettoit cette sorte de Poësie, qui consiste particulièrement dans l'imitation des vices qui se répandent parmi les hommes (3), comme est le genre Comique & le Tragique même. Mais, au rapport de Proclus (4) & de Vossius après lui (5), il ne donnoit point l'exclusion de sa République à ceux des autres Poëtes qui avoient consacré leurs talens & leur veine Poétique à la louange des Dieux, & des hommes qui ont été d'une probité & d'un mérite distingué.

Mais quoiqu'il ne soit peut-être pas trop diffi-

1. Jul. Caf. Scaliger in lib. 1. Poëtices.

2. ¶. Il falloit dire de la *Poësie* qui est l'exercice de l'art qu'enseigne la Poétique.

3. Plato in lib. Politicor. Dialog. 3. &c.

4. Proclus in Quæstion. Poëticis, quæst. 4.

5. Vossius de natura Poëticz cap. 3. paragr. 20. pag. 21.

difficile de trouver dans Platon cette distinction assés nettement développée, il semble néanmoins que son esprit, agité par la vûe du bien & du mal qu'il remarquoit plus ou moins dans presque toutes sortes de Poètes, ait beaucoup balancé, lorsqu'il lui falloit se déterminer sur le choix de ceux des Poètes qu'il pouvoit admettre dans sa République. C'est sans doute ce qui a produit en lui cette inégalité de sentimens qui fut autrefois remarquée même par Eusebe de Césarée en plus d'un endroit de ses Ouvrages (6), où il dit que si ce Philosophe semble dans quelques-uns de ses Ecrits rejeter les Poètes & les Dieux des Poètes, il reçoit en d'autres les uns & les autres: & que s'il songeoit à leur utilité en les approuvant, ce n'étoit que par l'appréhension du mal qu'ils pouvoient produire qu'il les avoit condamnés en d'autres rencontres, selon la remarque du Pere Thomassin (7).

Cette conjecture me paroît plus raisonnable que le raisonnement de Nauger, ou plutôt de Fracastor (8) qui dit que Platon n'a condamné les Poètes qu'à cause de l'imitation qu'il prétend être toujours accompagnée d'ignorance, & par conséquent de

6. Euseb. lib. 2. Præparat. Evangelic. pag. 75. 76.

Item lib. 12. cap. 4. 5. 20. 21. 22. 23. 24.

Item lib. 13. cap. 1. & 2. & sequentib.

7. L. Thomass. de la man. d'étudier Chrét. les Poètes, livre 1. chap. 8. num. 18.

8. ¶. Fracastor dans le Dialogue intitulé *Naugerius*, du nom d'André Navagero noble Vénitien, bon Poëte soit Latin, soit Italien.

Platon.

de fausseté, mais qu'en les bannissant de sa République il leur a permis de vivre par tout ailleurs, & qu'il a même recommandé à d'autres le soin de les défendre qu'il ne pouvoit pas prendre par lui-même.

Un autre Critique (1) croit avoir pénétré plus avant dans les sentimens de Platon sur ce point, & il dit que sa pensée aussi bien que celle d'Epicure & de plusieurs autres Philosophes, étoit que tous les Poètes généralement sont toujours nuisibles à l'Etat, & que s'il y a quelques endroits dans leurs Poésies qui ne soient point capables de nuire à personne, on ne peut pas dire qu'il y en ait qui soient d'aucune utilité solide, & qui soient propres à autre chose qu'à divertir & amuser des enfans.

Il semble néanmoins que c'est imposer à Platon que de lui attribuer des sentimens si sévères. Du moins Petrarque ne pouvoit-il pas croire qu'ils fussent tels, puisqu'il prétend que Platon n'en vouloit qu'aux Comédiens (2). Mais il est visible que Petrarque s'est trompé, car ce Philosophe donne en termes formels l'exclusion à Homere pour sa République; & il semble même qu'on pourroit conclure par la manière

1. Ger. J. Vossius de Natur. Poëtic. cap. 8. parag. 1. Ex Heraclide Pontico & alijs.

2. Franc. Petrarch. apud eundem Voss.

3. Petrarque pag. 1104. de ses Oeuvres, édit. de Bâle 1581. où il cite S. Augustin, ayant en vuë apparemment le 14. chapitre du second livre de la Cité de Dieu.

3. Maxim. Tyr. serm. 7. apud eund. Voss.

nière dont il le traite, qu'il étoit porté à faire grace aux autres Poètes en condamnant celui-ci. C'est principalement ce jugement extraordinaire de Platon sur Homère qui a donné la gêne à la plupart des Critiques qui ont tâché de l'accorder avec l'opinion avantageuse où l'on est pour le Philosophe & pour le Poète. Platon.

Maxime de Tyr rapporté par Voffius (3) croit que Platon n'ayant voulu former sa République que de ce qui étoit appuyé sur la Raison, il appréhendoit que les fables d'Homère ne donnassent quelque atteinte au culte & au respect dû aux Dieux, & qu'elles ne tendissent des pièges à la pureté des mœurs. Mais on peut dire que ces deux raisons de Maxime sont sans fondement, s'il est vrai, comme Platon lui-même sembloit en être persuadé, que les véritables sentimens de la Religion & du culte de Dieu, & les maximes de la bonne Morale sont envelopées dans les Fables, ainsi que nous l'ont enseigné après les Anciens Mr. Huet (4), le Pere le Bossu Chanoine Régulier (5), & le Pere Thomassin (6).

D'autres estiment (7) que Platon n'a donné l'exclusion à Homère que pour faire

re

4. Petr. Dan. Huet. in lib. de Demonstr. Evangelic.

Item Dissertat. des Romains.

5. René le Bossu Trait. du Poëme Epique.

6. L. Thomassin. tom. 1. livre 1. & 2. de la manière d'éudier Chrét. les Poètes, & généralement dans tous les livres des trois tomes de cet Ouvrage.

7. Voff. pag. 43. de Nat. Poët. &c.

Platon.

re connoître que ce Poète n'est point propre pour tout le monde.

Quoi qu'il en soit, on peut assurer que Platon n'a point laissé d'avoir une opinion avantageuse de la Poësie en général, & qu'il n'a jamais changé de sentiment à l'égard du génie ou de la *Fureur Poëtique*, qu'il a toujours prise pour une inspiration divine. Et l'on peut conclure avec Jules Scaliger (1) que le Dialogue d'*Ion* où il établit l'honneur & les avantages de la Poëtique, doit avoir sur nos esprits plus d'autorité que ses Livres des *Politiques*, où il semble qu'il condamne quelques Poëtes, & dont certains esprits chagrins ont voulu abuser pour blâmer généralement la Poësie & les Poëtes.

Il court un Livre parmi le monde qui a pour titre *La Poëtique de Platon*. Mais c'est un Ouvrage de Paul Beni qui l'a recueilli de divers Dialogues de ce Philosophe. Nous en parlerons ailleurs.

A-

1. Jul. Cæs. Scaliger. lib. 1. Poët. pag. 10. 11.
2. Diogen. Laërt. in Vit. Aristotel.
3. Guillelm. du Val in Prolegomen. ad Aristotel. opera.

ARISTOTE

Philosophe de Stagire, mort la troisième année de la 114. Olympiade, la même année que Demosthene, deux ans après Alexandre le Grand, & 322. devant notre Époque.

1048 **A**ristote, au rapport de Diogene Aristote. Laërce, avoit composé trois Livres de la *Poétique*, un autre Traité séparé sur le même sujet, & un Livre sur les Tragédies (2).

Mais de tous ces Ouvrages, il ne nous est resté que le premier des trois Livres, qui ne faisoient qu'une seule composition sur la Poétique. Il est composé de vingt-six Chapitres, dans lesquels il établit les Principes de la Poësie, de l'Épopée, de la Tragédie, & de la Comédie: & il nous apprend que ce n'est autre chose que l'imitation de la nature, qui consiste dans le nombre, la mesure, le discours & l'harmonie (3).

Ce Livre qui nous reste ne paroît pas même entier à quelques Critiques, entre autres à Victorius (4). C'est peut-être parce qu'on n'y trouve rien de ce qu'Aristote avoit écrit sur la Comédie, selon la remarque d'un Auteur Anonyme (5). Mais il ne laisse pas d'être achevé au sentiment de

4. Petr. Victorius in lib. 8. Politicor. Arist. ad cap. 7.

Item Comment. in Art. Poëtic. ejusdem.

5. Bibl. Curios. Histor. Philolog. &c. p. 45.

Aristote.

de Voffius (1), qui prétend qu'il est aisé de le prouver par le bel ordre & cet enchaînement admirable qu'on y voit depuis le commencement jusqu'à la fin.

Il ajoûte que c'est une erreur de croire qu'Aristote ait fait trois Livres de cet Ouvrage, puisqu'on n'en connoissoit que deux dans l'Antiquité (2), & que son premier Livre renfermant la principale partie de la Poétique qui consiste dans l'Épopée & dans la Tragédie, ce qu'il avoit écrit de la Comédie, du genre Dithyrambique & des autres espèces de Poësie, ne pouvoit pas lui avoir fourni de quoi faire plus d'un Livre de la proportion du premier (3). Car quoi que dans la Vie de Socrate Diogène Laërce semble citer le troisième Livre de la Poétique d'Aristote, il assure ailleurs (4) qu'il faut lire *des Poëtes* au lieu de la *Poétique*, parce qu'Aristote avoit fait trois Livres des Poëtes : & que comme la même faute se trouve aussi dans ce que l'on a de la Vie d'Homere sous le nom de Plutarque, c'est ce qui a jetté dans l'erreur plusieurs Critiques d'entre les modernes.

Camerarius qui d'ailleurs étoit fort éclairé, s'est trompé aussi lorsqu'il a crû (5) que ce que nous avons n'est que l'Abregé
de

1. Ger. Jo. Voss. de Natur. Poëtic. cap. 5. par. 5. pag. 28. 29.

2. ¶. C'est plutôt une erreur de ne le pas croire. Voyez Jean Albert Fabrice pag. 122. du 3. livre de sa Bibl. Grecque c. 6.

3. Ger. Jo. Voss. in præfatione operis de Institutione Poëticæ.

de la Poétique d'Aristote, ou que c'est l'Ouvrage d'un autre Aristote. Car on y trouve son air & son génie, & les Anciens ont reconnu cet Ouvrage pour le fruit naturel de ce Philosophe. Aristote.

Scaliger le Pere avoit été tenté aussi de refuser à Aristote la gloire qui lui est dûe pour cet Ouvrage comme pour le reste: mais comme il y voyoit des marques évidentes de l'esprit de ce Philosophe, il s'est contenté de dire à son fils Silvius (6) que c'est un Ouvrage estropié & fort imparfait, & que sans le respect dû à un si grand Philosophe il auroit ajouté quelque chose de plus fâcheux & de plus desobligeant pour la réputation de cet Auteur.

Vossius qui a bien vû ce que vouloit dire Scaliger, a eu raison de relever cette pensée, & de dire que cet Ouvrage n'est point si fort à mépriser qu'il se l'étoit imaginé (7); que d'ailleurs il n'y a rien dans toute l'Antiquité qui soit si excellent touchant la Poétique; & que ceux des Ecrivains modernes qui ont traité le même sujet, ont acquis plus ou moins de gloire dans ces sortes de travaux, à proportion qu'ils se sont approchés ou éloignés de cet excellent modèle.

Lullus qui étoit un Ecrivain de l'Isle de
Ma-

4. Laërt. in Vit. Socrat. & Voss. de Natur. Poëtices ut supr.

5. Joachim. Camerar. not. ad Aristot.

6. Jul. Cæs. Scaliger. Epistol. præfix. Poëticz ad filium Silvium.

7. Voss. præfat. de Institut. Poëtic.

Aristote.

Majorque au siècle passé (1), dit même que s'il y a un Ouvrage parmi le grand nombre de ceux qu'Aristote a composés qui mérite notre estime & notre admiration, c'est particulièrement celui qu'il a fait sur la Poétique (2), parce qu'il y a fait voir à quel degré de sagesse il s'étoit élevé au-dessus des autres Philosophes.

C'est ce Livre qui a fait juger au Pere Rapin (3) qu'Aristote étoit le plus sage & le plus judicieux des Critiques de toute l'Antiquité. Et le Bibliographe Allemand (4) qui appelle cet Ouvrage un fragment tout d'or (5), prétend qu'il renferme les jugemens les plus exquis que l'on puisse faire en ce qui regarde les règles de la véritable Grammaire, & les maximes les plus saines de la Rhétorique. Il ajoûte que le peu qui nous reste sur la Tragédie est incom-

1. ¶. Un Auteur moderne a placé Antoine Lulle vers la fin du quinzième siècle & l'a fait contemporain de Rodolphe Agricola, mort l'an 1485. Cependant comme il est certain qu'en 1566. Antoine Lulle fit le voyage de Rome avec l'Archevêque de Besançon Claude de la Baume son Elève, il s'ensuivroit de là qu'il auroit eu alors cent & un ans, s'il en avoit eu seulement 20. lors que Rodolphe Agricola mourut. Voyés Jean Jacques Chifflet pag. 316. de la seconde partie de son *Vezontio*.

2. Ant. Lullus Balear. lib. 7. de Orat. c. 5.

3. R. Rapin Compar. d'Homer. & Virgil. pag. 43. edit. in-4.

4. ¶. Boecler pag. 91. de l'édition de Leipzig. 1715. inconnue à Baillet mort il y avoit dix ans.

5. Anonym. Bibliograph. curios. p. 45.

6. Rap. Avertiss. des Reflex. sur la Poët. d'Arist.

7. Voff. præfat. Institution. Poëtic.

8. Diogen. Laërt. in Vit. Aristotel. Athenæi lib. 15. & Jul. Scalig. lib. 1. Poëtic. Ger.

comparable, & qu'il est difficile de rien trouver qui soit de meilleur goût parmi tous les Anciens. Aristote.

En effet, selon la remarque du Pere Rapin (6), on peut dire que la Poétique d'Aristote n'est à proprement parler que la Nature mise en méthode, & le Bon Sens réduit en principes.

Il étoit nécessaire, au sentiment de Vossius (7), que ce fût un grand Philosophe qui entreprît de traiter de l'Art Poétique, pour s'en bien acquitter; mais il n'étoit pas nécessaire que ce fût un Poète. La manière dont Aristote a réüssi, est une grande preuve de l'un & de l'autre. Quoique Diogène Laërce & quelques autres Critiques lui ayent donné des vers (8), cela n'a point paru suffisant pour le faire mettre au rang des bons Poètes (9). Cependant il n'y

Ger. Voss. lib. 1. operis posthum. de Poëtis Græcis pag. 56.

Laur. Craff. de Poët. Græc. in fol. Italicè.

9. Il y a pourtant un petit reste de vers au quinzième Livre d'Athénée, qui a fait dire à Jules Scaliger Livre premier de sa Poétique & à Mr. Petit qu'Aristote a mérité quelque rang parmi les bons Poètes.

¶. Outre l'Hymne à l'honneur d'Hermias rapportée non seulement par Athénée, mais aussi par Diogène Laërce, & par Stobée, Olympiodore sur le Gorgias de Platon fait mention des Elégies d'Aristote à Eudemus, de l'une desquelles il cite quelques vers à la louange de Platon. Nous avons de plus ce qu'on appelle son Πέντος, qui consiste en 40. & tant d'Epitaphes d'autant de Héros Grecs & Troyens célébrés dans l'Iliade. Guillaume Canter a reconnu le premier que ces Epitaphes, qui sont de deux vers chacune, hors celle d'Ajax qui est de quatre, étoient sûrement d'Aristote.

Aristote.

n'y a point de Poètes qui ayent mieux entendu toutes les finesses de l'Art Poétique que lui. Les meilleurs d'entre les Poètes qui en ont traité, sont sans doute Horace parmi les anciens, & Vida parmi les modernes. Mais Aristote a passé l'un & l'autre de fort loin, si on en croit le même Vossius, & il a pénétré la nature de la Poétique beaucoup plus avant qu'eux, quoiqu'il les eût précédé pour le tems, & qu'il leur eût donné par ce moyen un grand avantage sur lui-même, en leur donnant lieu de profiter de ses lumières, au lieu qu'il n'avoit eu personne à suivre que la Nature (1).

On sera moins surpris d'une si grande différence que ce Critique a prétendu trouver entre Aristote & ces deux Poètes, si l'on considère, dit-il, la force du génie du premier qui étoit au-dessus de toute comparaison, & qui avoit passé, pour le dire ainsi, les bornes que Dieu a prescrites à l'esprit humain. D'ailleurs il est plus facile de réussir en prose qu'en vers, parce qu'on y a plus de liberté pour exprimer sa pensée, & quelque volontaire qu'ait été la contrainte d'Horace & de Vida dans leurs Vers, on ne laisse pas d'être porté à les excuser plutôt qu'Aristote, & que les autres qui écrivant en prose sur le même sujet n'auroient pas mieux fait qu'eux.

Comme Aristote a toujours été en grand
cré-

1. Voss. ut supr. præfat. Institut. Poët.

2. L. Thomassin tom. 1, de la manière de lire & étu-

crédit dans le monde savant, la peine qu'il a prise de travailler sur la Poétique, n'a pas servi peu à autoriser cet Art; & on peut dire avec le Pere Thomassin (2) que par le titre seul de son Traité de la *Poétique*, aussi bien que par le dessein de l'Ouvrage, il en a fait l'Apologie contre ceux qui paroissent blâmer cet Art. Il semble même que ç'ait été son dessein principal, lorsqu'il s'est appliqué d'abord à découvrir l'origine & la naissance de la Poësie & de tous les charmes qu'elle renferme, témoignant que l'Homme par son naturel est plus porté que tous les autres animaux à imiter & à contrefaire.

Mais quoiqu'on ait toujours considéré Aristote comme un grand Maître en cet Art, les Critiques ne se sont point crus obligés de recevoir aveuglément toutes ses Maximes sans les examiner, & le respect qu'ils ont eu pour son mérite ne les a point empêché de publier qu'ils avoient découvert quelques défauts dans cet Ouvrage.

Plusieurs ont prétendu au rapport de Vossius (3) qu'Aristote ne seroit pas un bon Maître pour le Poëme Dramatique à ceux qui voudroient s'y perfectionner. Jules Scaliger, outre le peu de Méthode & les autres défauts qu'il y trouvoit, sans oser les mettre au jour comme nous l'avons vû ci-dessus, blâmoit encore Aristote d'avoir mal divisé les parties de la Tragédie (4):

&

étudier les Poètes Livre 1. chap. 8. num. 2. pag. 96.

3. Apud Voss. præf. supra laud.

4. Jul. Cæs. Scaliger de Poët. lib. 1. c. 2.

Aristote.

& il semble que le Pere Possevin ait voulu le suivre dans ce sentiment (1). Le Pere Rapin témoigne aussi (2) que les Savans n'ont pas pû goûter l'opinion où étoit Aristote que la Tragédie avoit l'avantage au dessus du Poëme Epique, qui, parmi les Humanistes & la plûpart des autres personnes de Lettres, passe pour le plus accompli des Ouvrages dont l'esprit de l'homme est capable.

Le même Pere dit encore ailleurs (3) qu'Aristote a écrit de la Poétique dans un ordre peu exact, quoique la manière en soit solide, en quoi il paroît avoir été plus clair-voyant que Vossius qui avoit voulu soutenir le contraire contre Scaliger.

Le Pere le Bossu de son côté semble vouloir nous faire croire (4) qu'Aristote est embarrassé & difficile dans sa manière de débiter ses maximes sur la Poétique. La raison qu'il nous en donne est que comme nous connoissons peu, dit-il, la véritable manière d'enseigner la Morale dans Homere, il arrive de-là que nous trouvons de si grandes obscurités dans les préceptes d'Aristote & d'Horace, qui loue si fort Homere de ce que nous avons tant de peine à y reconnoître, lorsque nous l'exami-

nons.

1. Anton. Possevin, lib. 17. Bibliothec. selectæ cap. 2. pag. 409.

2. R. Rap. Compar. d'Homere & Virgile pag. 9. edit. in-4.

3. Le même au livre des Réflexions sur la Poétique pag. 37.

4. René le Bossu Chan, Reg. Traité du Poëme Epique

nous suivant ces idées de perfection que nous nous figurons communément. Aristote.

Car quoique nous ayons dit plus haut qu'Aristote en composant son Ouvrage n'avoit point eu d'autre modèle à suivre que la Nature même, il faut pourtant tomber d'accord avec Mr. Gueret (5) que s'il n'y avoit point eu d'Homere, il n'y auroit peut-être point eu aussi de Poétique d'Aristote, parce que selon toutes les apparences il n'y a eu que les vertus & les vices de ce Poète (6) qui ayent formé dans la tête d'Aristote toutes ces Réflexions dont il a composé les règles de l'Art Poétique.

Nous ne devons pas omettre le jugement que le Sieur Borrichius Professeur de Coppenhague a fait de cet Ouvrage d'Aristote. Il dit (7) que dans la pensée de plusieurs Savans, ce célèbre Philosophe s'est surpassé lui-même dans sa Poétique; & que s'il a paru de la magnificence dans ses autres Ouvrages, ils ne peuvent presque s'empêcher de dire qu'il y a de la Divinité dans celui-ci. Il ajoûte que ces Critiques n'ont pas trop mauvaise raison d'en juger de la sorte, parce qu'Aristote a tellement examiné & pénétré la matière, qu'il

ne

pique livre 1. conclusion pag. 127.

5. Gueret de la Guerre des Auteurs, pag. 46. 47

6. ¶. Décrits par ce Poète.

7. Olaius Borrichius in præfation. ad Dissertationes ejusdem de Poët. ex Ethopoeia Aristotelic.

Item les Auteurs du Journ. d'Allemagne ou de Leipzig de l'an 1683. tom. 2. pag. 282.

Aristote.

ne se peut rien inventer de plus subtil & de plus solide que ce qu'il en a dit. Mais il prétend en même tems qu'il a resserré les droits & les facultés de la Poësie Epique dans des bornes si étroites, qu'il semble avoir coupé les ailes à l'Esprit Poétique pour l'empêcher de s'élever en haut. De sorte, dit-il, que son Ouvrage ressemble à un bel édifice dont les dehors sont superbes, mais dont les dedans sont inhabitables, à cause que les appartemens y sont trop étroits.

Nous ne pouvons pas mieux finir qu'en rapportant en peu de mots le jugement que le P. Rapin a fait des principaux Commentateurs qui ont travaillé sur cet Art Poétique d'Aristote. Il dit que Pierre *Victorinus*, Vincent *Madius*, & François *Robertel* interpréterent assés littéralement le texte de ce Philosophe, sans entrer beaucoup dans son esprit: Que *Vossius* a commenté Aristote en pur Scholiaste, André *Gili* (1) en Rhéteur, François *Patricius* en Historien, Jérôme *Vida* en Poète qui veut plaire plus qu'instruire, Antoine *Sebastien de Minturne* en Orateur, Marc Antoine *Majoragius*, & Antoine *Ricobon* en Dialecticiens, Paul *Beni* en Docteur qui a le jugement sain, quand il ne s'agit pas de l'honneur de son Pays. Il ajoute qu'*Alexandre Piccolomini*, & Louis de
Cas-

1. ¶. Son nom étoit *Giovan Andrea Gillio*, qu'on trouve aussi écrit *Giglio*, mais jamais *Gili*.

2. R. Rapin *Avertissem. des Reflexions sur la Poétique*

Castelvetro l'ont fait en Critiques fort habiles, & mieux que les autres. *Piccolomini* traite *Aristote* plus honnêtement que *Castelvetro*, mais celui-ci nonobstant son chagrin & son humeur contrariante, l'emporte au-dessus de tous les autres (2).

Quant au livre des *Didascalies* d'*Aristote*, il étoit constamment différent de la Poétique de ce Philosophe, & il comprenoit l'Histoire des Poètes jusqu'à son tems avec le dénombrement de leurs Ouvrages. Et l'on prétend que c'étoit encore un Ouvrage différent des deux livres qu'il avoit faits sur les Poètes, comme on peut le voir dans l'Histoire Philosophique de *Jonsius* (3).

* *Aristotelis de Poëtica liber, latinè conversus, & analytica methodo illustratus à Theod. Goulston in 4°. Lond. 1623. **

Pet. Victorii Versio & Comm. in lib. de Arte Poët. in-fol. Flor. 1573.

Fr. Robertelli Com. in Arist. & Hor. de Arte Poët. in-fol. Basil. 1555.

Vinc. Madii Comm. in Aristot. Poëticam, in-fol. Venet. 1550.

Ger. Joan. Vossii de Artis Poët. nat. & constitut. in-4°. Amstelodami. 1647.

Hieronymi Vidae de Arte Poët. lib. III. in-12°. Antw. 1578. —

Idem cum Comment. Barth. Botta in-fol. Ticini 1569.

Ant.

tique d'*Aristote*, &c.

3. *Joh. Jonsius lib. 1. histor. Philos. ch. 11. pag. 54. 55. & part. 2. Hist. Peripatet.*

136 DE L'ART POËTIQUE.

Aristote.

Ant. Sebast. Minturni de Arte Poët.
in-4°. Venet. 1559.

Ant. Riccoboni, Aristotelis Poëtica in-8°. Paris. 1564.

Paul. Benii Comm. in Poëticam Aristotelis in-fol. Venet. 1623.

Lod. Castelvetro Poëtica d'Aristotele vulgarizata & sparta in-4°. Basil. 1576. in-4°. in *Vienna Austriaca* 1570.

In Poët. Arist. Comm. Pauli Benii Eugubini 3. vol. in-fol. Venet. 1625.

H O R A C E

(*Quintus Horatius Flaccus*) de Venosa, mort en la troisiéme année de la 192. Olympiade, l'an 743. de la Ville de Rome, & dix ans devant l'Epoque Chrétienne.

Horace.

1049 **H**Orace est le seul des Auteurs Classiques, c'est-à-dire des bons Auteurs Latins, de qui nous avons quelque chose sur la Poétique. Porphyrius un de ses anciens Scholastes cité par Vossius (1) dit qu'il avoit pris tout ce qu'il y avoit de meilleur dans le livre que Neopto-

1. Apud Voss. in lib. de Natur. Poëtices cap. 5. parag. 5. p. 28.

2. ¶ Le Scholaste qu'a donné Cruquius étant très-différent de Porphyrius, il n'est pas surprenant que ce qui se trouve dans le second, ne soit pas dans le premier. Neoptolemus étoit de Paros. Plin le Naturaliste & Athénée citent de lui d'autres Ouvrages que son Traité de Poétique.

tolemus Auteur Grec avoit fait sur ce sujet, quoique ce passage ne paroisse pas dans ce que Crucquius nous a donné du Scholiaste (2). Il paroît néanmoins selon le sentiment du Pere Rapin (3), que la Poétique d'Horace n'est qu'une interprétation de celle d'Aristote, & ce Critique remarque ailleurs (4), qu'Horace fut le premier qui propofa ce grand modèle des Grecs aux Romains.

Horace.

Mais quoiqu'au jugement du Bibliographe Allemand (5) ce livre, qui n'est proprement qu'une Epître aux deux Pifons, foit une excellente pièce de Critique auffi-bien que ses autres Epîtres & ses Satires: néanmoins ce n'est pas un Ouvrage auffi achevé & auffi limé qu'on auroit pû souhaiter d'un homme de la capacité d'Horace.

Voffius dit (6) que l'œconomie qu'il a gardée dans cet Ouvrage, n'est pas fort régulière ni fort exacte, qu'il s'est contenté de ramasser beaucoup de préceptes ensemble, fans se foucier beaucoup de leur donner de la fuite & de la méthode. Et le P. Rapin avoué auffi (7) que si on s'arrête à l'ordre qu'il y a gardé, sa Poétique n'est pas mieux réglée que celle d'Aristote, parce

3. R. Rapin Réflexions sur la Poétique, edit. in-12. pag. 27.

4. Le même dans l'Avertissement des Réfl. sur la Poétique.

5. Anonym. Bibliogr. Curios. Hiftor. Philologic. pag. 46.

6. Ger. Voff. de Arte Poëtic. cap. 14. pag. 83.

7. Rap. Réfléx. sur la Poétique, pag. 37. edit. in-12.

Horace.

ce qu'elle a été écrite dans une Épître dont le caractère doit être libre, & n'avoir rien de contraint.

Plusieurs Savans semblent tomber d'accord qu'il n'a pas si bien fait qu'Aristote pour ce point (1). Aussi n'a-t-il point eu dessein de faire un Ouvrage si régulier, au sentiment de Barthius, il ne s'y est prescrit ni ordre, ni méthode, & il s'est contenté de dire les choses de la manière qu'elles se presentoient à lui sans se gêner pour tâcher de les réduire en préceptes, ne devinant point qu'il pourroit tomber un jour dans les mains de Grammairiens & de Critiques de toute sorte d'humeurs & de capacité différente. Mais il y en a peu qui ayent porté la sévérité de la Critique si avant que Jules Scaliger. Il prétend en plus d'un endroit de sa Poétique qu'Horace a écrit de l'Art Poétique sans art, & il veut que ce soit une pure Satire écrite avec beaucoup de négligence (2).

Ce Censeur pour tâcher de réduire cet Ouvrage dans quelque méthode, & d'en retirer quelque utilité, l'a divisé en trente-six chapitres. Mais il dit (3) que si nos Maîtres ou les anciens Critiques eussent eu le soin de nous faire cette division, nous aurions découvert de meilleure heure le peu d'utilité que nous pouvons retirer de cet Ouvrage; & que pour lui il n'auroit pas été si long tems dans la simplicité de croire

1. Apud Vossium in præfation. Institutionum Poëticar.

2. Jul. Cæs. Scalig. in Epistol. ad Silvium filium.

croire que c'étoit une pièce admirable, au lieu qu'il auroit reconnu bien-tôt par cette division qu'il devoit chercher ailleurs du secours pour son dessein. Il soutient qu'après avoir lû cet Ouvrage, son esprit n'en est devenu ni plus éclairé, ni plus fort, soit pour l'invention, soit pour l'élocution & pour l'explication de ce qu'il auroit pu inventer.

Mais quelque justice qui puisse se trouver dans la Critique de Scaliger, on ne peut pas disconvenir qu'elle ne soit un peu outrée, & que quand il a dit qu'Horace avoit écrit *sans art*, c'est une allusion froide & insipide qu'il a voulu faire sur le titre de la pièce. Or il est constant, comme l'a remarqué même Voffius (4), que jamais Horace n'a songé à donner à cet Ouvrage le titre d'*Art Poétique*, qui est un invention des Critiques postérieurs; mais c'étoit seulement une Epître du même caractère que les précédentes, l'ayant écrite à Cneus & à Lucius Pison, contre quelques Ecrivains de son tems qui se vantoient d'être Poètes sans connoître le génie de la véritable Poësie.

* *Horatii methodus de arte Poëtica per Nic. Colonium exposita in-4°. Bergomi 1587. — Franc. Philip. Ecphrasis in Horatii artem Poëticam in-4°. Venet. 1593.*

P E-

3. Idem Scalig. Poëtices libro 6. qui est Hypercriticus pag. 878. 879.

4. Voff. de Institut. Poetic. in Præfat.

P E T R O N E

(*Petronius Arbiter*) sous Neron, selon l'opinion commune.

Petronne.

1050. **D**epuis le siècle d'Auguste jusqu'à celui de Charles-Quint, nous n'avons presque rien sur l'Art Poétique qui soit tant soit peu considérable. Il nous reste néanmoins quelques fragmens de Petrone, où il a fait voir qu'il avoit le goût excellent sur ce sujet. C'est ce qui a fait dire au Pere Rapin (1) que parmi les ordures de sa Satire, il a laissé certains préceptes de la Poétique qui sont admirables. Et le Sieur Borrichius reconnoissant aussi qu'il avoit le jugement fort sain en ce qui regarde la Poësie, ajoute qu'il en a jugé suivant l'esprit & les lumières d'Aristote (2). Mais nous parlerons de l'Ouvrage entier de Pétrone parmi les Poètes.

T E-

1. Le P. Rapin Avertissem. des Réflexions sur la Poétique d'Aristote.

2. Olaius Borrichius Dissertation. de Poëtis pag. 58. 59.

3. Martial. lib. 1. Epigrammat. 87.

TERENTIANUS MAURUS,

Sous Trajan selon quelques-uns, & sous les derniers Antonins selon d'autres. *Gouverneur de Syene dans la haute Egypte.*

1051. **S**I c'est celui dont parle Martial (3), il est constant qu'il vivoit au plus tard sous Trajan, & qu'il étoit Gouverneur de Syene qui est une Isle du Nil sous le Tropicque du Cancer. Mais sans nous tourmenter du tems auquel il a vécu, il suffit de remarquer que ce que nous avons de lui regarde moins l'Art Poëtique que celui de la versification, parce qu'il y traite simplement de la mesure & de la quantité des vers.

Terentianus Maurus.

C'est une composition qui est faite en petits vers, mais nous ne l'avons pas entière. M. le Fevre de Saumur dit (4) qu'elle est ornée de toutes sortes d'élégances, & qu'elle est diversifiée par des agrémens & des beautés d'esprit qui rendent la pièce aimable. Et Vossius dans toutes les occasions qu'il a eues de parler de l'Auteur & de l'Ouvrage, a toujours témoigné (5) qu'il a traité cette matière avec une douceur de style admirable. Et c'est une espèce

4. Tanaquill. Faber in notis ad Longinum pag. 238.

5. Vossius Institution. Poëtic. lib. 1. pag. 71.

Idem lib. 3. ejusd. Oper. pag. 84.

Idem lib. 2. de Poëtis Latinis pag. 47.

Vidend. & Lil. Gregor. Girald. Dialogo 10. de Poëtar. Histor. pag. 1073. & seqq. edit. in-12.

142 DE L'ART POËTIQUE.
espèce de Titre pour l'Antiquité de l'Ouvrage.

* *Terent. Mauri Tractatus de Litteris, Syllabis, pedibus & metris, cum notis Nicolai Briffæi in-4. Paris. 1531.*

THOMAS FANUCCI ou FANUTIUS,

Vers la fin du quinzième siècle & le commencement du seizième (1).

Th. Fanucci. 1052. **C**Et Auteur avoit entrepris de faire voir en quoi consiste l'Art Poétique, en faisant la comparaison des Poètes entre eux. Mais Floridus Sabinus (2) témoigne ne faire pas beaucoup de cas de son Ouvrage, il le compare à une Corneille ou à une Pie qui n'a que du caquet, & il dit qu'il n'y a point de vieille qui l'emporte sur lui pour le babil.

L I-

1. ¶. Il falloit dire vers le milieu du seizième siècle puisque ce fut en 1533. que cet Auteur fit imprimer à Boulogne in-4. son livre intitulé *de Comparationibus Poetarum*, qui ne devoit pas être ici rapporté, parce qu'il ne contient nulles règles pour la Poësie, mais un recueil simple & nu de quelques-unes des comparaisons que les anciens Poètes Latins ont repandues dans leurs Ouvrages, sans critique, réflexion, ni raisonnement de la part du Collecteur, que Floridus apparemment n'a traité de grand babillard que parce qu'il l'avoit trouvé tel dans la conversation. Voici en effet comme il en parle chap. 4. du 3^e livre de ses *Lectiones succipue* pag. 267. *Erat autem*

LILIO GREGORIO GIRALDI

De Ferrare mort en 1552.

1053. **N**OUS avons déjà parlé au premier Tome des Critiques, de l'Histoire des anciens Poètes Grecs & Latins qu'il a composée en dix Dialogues, & de celle des Poètes Modernes ou de son tems en deux autres Entretiens. Quoiqu'il semble n'avoir recherché que ce qui concerne le tems, les lieux & les autres circonstances de leur vie, & quelque chose de ce qui regarde leurs Ecrits en général, néanmoins Vossius qui en parle comme d'un homme de bon sens, de beaucoup de jugement & de grande érudition, témoigne qu'il n'a pas laissé d'écrire beaucoup de choses qui regardent l'Art Poétique, & qui sont fort utiles à ceux qui veulent en avoir la Pratique (3). Et Monsieur d'Aubignac prétend (4) qu'il a touché en plusieurs endroits les plus importantes maximes du Théâtre. * Li-

Lilio Giraldi.

tem hic Thomas, an enim jam sit, nescius sum, l'Epître dédicatoire de l'Ouvrage de Floridus est du 28. Avril 1539. garrula quadam carnicula insigni quadam loquacitate omnes aniculas facile vincens, cumque obscurum de Poëtarum comparationibus opusculum composuisset, typisque Bononia idem suo arte excudi curasset, nec quodquam ejus exemplar ullo pacto distrahi posse videret, in malam crucem, de suis rebus desperans, erupit.

2. Franc. Florid. Sabin. apud Konig. in Biblioth. V. & N. pag. 296.

3. Ger. Joan. Vossius in Præfat. Institution. Poëticar.

4. Hedelin d'Aubignac Pratiq. du Théâtre pag. 35. 36.

* *Lilii Gregor. Giraldu Opera omnia in-*
fol. 2. vol. *Lugd. Bat.* 1697.

JACQUES MICYLLUS,
ou MOLTZER, mort en 1558.

Micyllus, 1054. **N**ous avons de lui trois Livres sur l'Art de faire des vers qu'il ne faut pas confondre avec celui de la Poétique, parce qu'il ne consiste que dans la versification, c'est-à-dire dans la Mesure & la Prosodie. Melanchthon jugeoit (1) qu'il ne pouvoit se rien trouver de plus savant en ce genre: & Melchior Adam (2) dit que c'est un Ouvrage fort achevé, & que personne n'a écrit en Latin sur la Prosodie avec plus d'exactitude & d'habileté (3).

* *Fac. Micylli, Ratio examinandorum componendorumque versuum, seu de re Metrica libb. III. in-8. Francof. 1595.*

JULES CESAR SCALIGER

Né en 1484. mort à Agen en 1558.

Jul. Cef.
Scaliger.

1055. **S**A Poétique est un des plus beaux & des plus accomplis d'entre les Ouvrages qui se soient jamais faits sur cet Art. Il l'a divisée en sept Livres. Dans le

1. G. Math. Konigius in Biblioth. V. & N. pag. 539. 540.

2. ¶. Ce n'est pas Melchior Adam, c'est Melanchthon qui en juge ainsi en termes exprès rapportés.

il traite d'une manière historique l'origine, le progrès, la fin, & l'usage de la Poësie. Dans le second, il parle de la matière de cet Art; dans le troisième, de l'Idée ou de la forme; dans le quatrième, des choses qui servent de préparatifs à la Poësie; dans le cinquième, qu'il appelle *Critique*, il s'applique particulièrement à faire les parallèles de divers Poëtes des uns avec les autres, & à comparer même les choses entre elles aussi bien que les Personnes. Le sixième, qui a pour titre l'*Hypercritique*, comprend les jugemens de divers Poëtes, en commençant par les Modernes & remontant jusqu'à ceux du tems d'Auguste. Le dernier qu'il appelle *Epinomis*, est une explication particulière de quelques difficultés qui s'étoient trouvées dans ce qu'il avoit dit des Régles de l'Art, dans les six précédens.

Jul. Cef.
Scaliger.

Possevin témoigne (4) que c'est un Ouvrage de grande importance qui fait connoître que son Auteur avoit l'esprit très-pénétrant, & une érudition prodigieuse. Il ajoûte qu'il savoit de bonne part que les Hérétiques de Geneve y avoient mis les mains, lorsqu'il fut question de l'imprimer dans cette Ville, & qu'ils y avoient retranché & ajoûté tout ce qu'ils avoient jugé à propos. Il prétend que cela regarde par-
ti-

portés par Melchior Adam.

3. Melch. Adam in Vit. Philosoph. Germanor. pag. 181.

4. Ant. Possevin. Biblioth. Select. lib. 17. cap. 1. & 2.

Tom. III. Part. I.

G

Jul. Cefar
Scaliger.

ticulièrement les jugemens qu'il a portés sur les Poètes. Il trouve mauvais, entre autres choses, qu'il ait pris la liberté de censurer Aristote, Pausanias, & les autres que l'Antiquité nous a rendus vénérables. Il n'a pourtant pas cru devoir attribuer cette hardiesse à l'infidélité de ceux de Geneve. Le même Critique accuse encore Scaliger de n'avoir pas bien executé le dessein de son premier Livre, dont le titre semble nous promettre l'histoire de la Poétique (1).

Le P. Mambrun après avoir reconnu une variété admirable d'érudition dans cet Ouvrage, ajoûte (2) que quand on devoit prendre pour un paradoxe le sentiment qu'il en a, cela ne l'empêchera pas de dire avec assurance que tous ces sept Livres sont remplis d'un grand attirail de Grammaire, qu'il y a entassée avec quelques ornemens & beaucoup d'abondance; mais qu'on n'y trouve point ce fonds de doctrine que doit produire dans un homme la connoissance de la Nature & des propriétés de la chose qu'il a entrepris de traiter. Il accuse même Scaliger d'avoir péché contre la matière du Poème Epique (3).

Gaspar Barthius prétend de plus (4)
qu'il

1. Idem ibid. pag. 408. cap. 1.

2. Petr. Mambrun Dissertation. de Epico Carmine prolegomen. pag. 335.

3. Item ibid. quæst. 3. part. 1. pag. 343. 344.

4. Gaspar Barthius lib. 47. Adversarior. cap. 22. col. 2231.

5. ¶. Il est vrai que dans le *Scaligerana secunda* au mot

qu'il y a une erreur perpétuelle dans tout cet Ouvrage qu'il appelle divin d'ailleurs, que cette erreur vient d'un entêtement & d'une prévention contre Homere en faveur de Virgile, qu'il tâche de préférer au premier en toutes rencontres. Il dit que l'érudition excessive dont il a rempli cet Ouvrage l'a souvent accablé, ou du moins lui a offusqué le jugement, jusqu'à lui faire croire qu'il pourroit nous persuader que Virgile n'étant revêtu que des dépouilles d'Homere, sans pourtant lui avoir rien ôté, n'a point laissé de l'effacer. Barthius ne s'est guères moins éloigné de la juste médiocrité dans le parti qu'il a pris pour Homere contre Virgile. Mais cela ne doit point nous empêcher de reconnoître l'injustice que Scaliger a faite à Homere & à la plupart des autres Poëtes Grecs, sur lesquels il n'étoit point capable de porter son jugement, comme son propre fils (5) nous l'a voulu persuader.

Mr. d'Aubignac assure aussi (6) qu'il s'est trompé en divers endroits de cet Ouvrage sur divers points des pièces des Anciens. Néanmoins il ne laisse pas de dire ailleurs (7) que Scaliger dit seul sur le sujet de la Poëtiq.ue plus que tous les autres;

&

mot *Musée* on fait dire à Joseph Scaliger que son père ne s'entendoit pas bien à la Poësie Grecque. Il dit dans le fond la même chose dans sa 247. Epitre, mais il le dit plus modestement.

6. Hedelin d'Aubignac Pratique du Théâtre, livre 2. chap. 2. pag. 98. 99.

7. Le même au livre 1. chap. 5. pag. 35.

3ⁿl. Cefar
Scaliger.

& qu'il n'en faut pas perdre une parole, parce que, à son avis, elles sont toutes de poids.

Voffius écrit (1) que bien que Scaliger ne fût pas un Poète tout-à-fait méprisable, il avoit néanmoins bien fait voir par cet Ouvrage qu'il étoit incomparablement plus habile dans la connoissance de l'Art Poétique que dans la pratique de la Poësie ; & que comme il n'a été inférieur à personne pour l'érudition, on peut assurer qu'il a passé de fort loin tous ceux qui avoient fait paroître quelque industrie en ce point. Il témoigne encore ailleurs (2) que la solidité & l'exactitude du jugement de Scaliger dans cet Ouvrage, sont à l'épreuve de toute surprise.

Un Allemand même n'a point fait difficulté d'appeller ces Livres un Ouvrage *divin* pour la sublimité de son jugement, dit-il, & la Critique incomparable qui y regne par tout ; de sorte qu'il peut disputer du prix avec les Anciens qui ont travaillé sur le même sujet (3).

On peut consulter encore les jugemens que les Savans ont faits sur le cinquième & le sixième Livres de cet Ouvrage en particulier, & que nous avons rapportés au Volume des Critiques (4).

* *Ful. Caf. Scaligeri Poëtica* in-fol. Lugd. 1561.

J E-

1. Ger. Jo. Voff. de Arte Poët. p. 27.

2. Idem Voffius lib. de Natur. Poëtices cap. 2. parag. 7. pag. 11.

3. Bi-

JEROME FRACASTOR

Médecin de Verone, mort en 1553.

1056. **N**ous avons de Fracastor un Jerome Fracastor. Traité de la Poétique & des devoirs d'un Poëte en forme de Dialogue, sous le nom de Nauger son ami & Poëte comme lui. Il prétend faire voir que la fin de cet Art n'est pas la seule délectation ou le désir de plaire, mais encore celui de profiter aux autres par le moyen de l'imitation en quoi doit consister toute la Poësie. A dire le vrai, ce sont plutôt des éloges que des préceptes de l'Art; mais on ne laisse pas d'y trouver l'explication de la nature & de l'essence de la Poétique, & l'exposition des qualités d'un véritable Poëte. Sa manière de traiter son sujet est un peu trop sombre & trop sèche pour un Dialogue, elle est aussi quelquefois trop obscure & trop embarrassée pour un Recueil de préceptes qu'on doit suivre. C'est ce qui excite rarement le désir de le lire aujourd'hui, surtout depuis que le nombre de ces sortes de Traités s'est multiplié, & que les derniers Auteurs qui ont écrit sur cette matière ont tâché d'effacer ceux qui les ont devancés.

Le Dialogue de Fracastor se trouve parmi

3. Bibliograph. Anonym. Curios. Philol. Histor. pag. 46.

4. Tom. 2. Part. 1. Critiques historiques nombre 168. pag. 174. 175.

150 DE L'ART POËTIQUE.

mi ses autres Ouvrages en Prose, imprimés à Venise *in-4.* [en 1584.]

ANTOINE SEBASTIEN DE
MINTURNE,

Evêque d'*Ugento* dans la Terre d'*Otrante*
(1), vers l'an 1564.

Antoine
Sebastien.

1057. **C**Et Auteur a fait six Livres *du Poëte*, qui furent imprimés à Venise l'an 1559. [*in-4.*] Il y traite de la nature & des vertus de l'Art Poëtique avec beaucoup d'exactitude & de diligence, si l'on en croit le P. Gallucci, Jésuite Italien (2), lequel ne laisse pas de louer ailleurs cet Ouvrage d'une manière qui nous fait connoître qu'il y a encore quelque chose à souhaiter. Le P. Rapin ne paroît pas entièrement satisfait de sa manière d'écrire (3) parce, dit-il, qu'il a traité sa matière en Orateur (4).

J. E.

1. ¶. Et depuis de *Cotrone* dans la Calabre ultérieure.

2. Tarquin. Gallutius Tract. de Elegia cap. 4. pag. 395.

3. Ren. Rap. Avertissem. sur les Reflex. touchant la Poëtique.

4. ¶. Il parut du même Antoine Sebastien à Venise *in-4.* l'an 1563. un Ouvrage Italien intitulé l'*Ar-*

JEROME VIDA

De *Crémone*, Evêque d'Albe, mort en 1566.

1058. **I**L s'est acquis beaucoup de réputation par son Art Poétique qu'il a composé en Vers. Jules Scaliger témoigne qu'il a mérité d'autant plus de gloire qu'il a traité sa matière avec beaucoup plus d'art & de méthode qu'Horace même. Mais ce qu'il ajoute passera peut-être pour un paradoxe dans l'esprit de plusieurs, lors qu'il dit, que Vida entre les modernes s'est élevé au-dessus d'Horace, comme les anciens Latins ont surpassé les Grecs, quoiqu'ils leur eussent tracé le chemin (5).

Jerome
Vida.

Vossius semble aussi donner les mains à tout ce que nous venons de rapporter de Scaliger (6).

On ne peut pourtant pas dire que ce dernier ait pris l'Art Poétique de Vida pour une pièce très-accomplie. Il tombe d'accord écrivant à son fils Silvius, que Vida est homme de bon sens, & de prudence, & qu'il a donné de fort bons enseignemens,
mais

te Poëtica contenant des instructions pour tous les genres de Poësie, Héroïque, Tragique, Comique, Satirique, & autres; les règles des Sonnets, des chansons, & de toutes sortes de vers Toscans, avec la méthode de composer à la manière de Pétrarque.

5. Jul. Caf. Scaliger lib. 6. Poëtices pag. 802. 803. edit. Commelin.

6. Ger. Jo. Vossius de Arte Poët. p. 27.

Jerome
Vida.

mais qu'ils sont plus propres pour redresser les Poètes quand ils manquent & leur faire voir leurs fautes, que pour les introduire dans l'Art Poétique, & pour leur former l'esprit & l'imagination; de telle sorte qu'ils sont moins propres à faire un Poète qu'à réformer celui qui l'est déjà. Il ajoute qu'à la vérité Vida a bien rétabli cet ordre si nécessaire dans l'Art Poétique qu'Aristote avoit négligé, & qu'Horace avoit perverti & gâté: mais qu'il a traité sa matière plutôt comme un Poète que comme un Maître, & qu'il paroît avoir été fait plutôt pour le théâtre que pour l'école (1).

C'est aussi le sentiment du P. Rapin qui témoigne (2) que Vida semble s'être étudié à plaire en qualité de Poète plutôt qu'à donner des préceptes sérieux. Et le Pere Mambrun qui reconnoît d'ailleurs que la composition de cette pièce est savanté, que la versification en est belle, & que les maximes même en sont fort bonnes pour la plupart, prétend que la suite & les proportions

1. Scalig. Epist. ad fil. Silvium, præfix. Poëtic.

2. Ren. Rapin, Avertissem. des Reflexions sur la Poétique.

3. P. Mambrun Dissertat. de Epico Carmine Prolegomen. pag. 335.

4. ¶ Je remarquerai ici, ne l'ayant point fait à l'Article 376. que des deux éditions de cet Ouvrage du Castelvetro, l'une à Vienne en Autriche 1570. l'autre à Bâle 1576. ce qui fait qu'on recherche préférentiellement la première, c'est qu'il y a nombre d'endroits pour lesquels l'Auteur ayant encouru la censure de l'Inquisition, en appella au Concile qui se tenoit alors à Trente, d'où ayant été renvoyé à Rome,

tions n'y sont pas allés bien gardées, pour donner lieu de croire qu'on puisse faire de ses préceptes un corps juste & composé de toutes ses parties à qui on puisse donner le nom d'Art Poétique (3).

Jerome
Vida.

* *Hier. Vida de Arte Poëtica Lib. III. in-4. Romæ 1527. **

LOUIS DE CASTEL-VETRO

De *Modene*, mort en 1571. dans le Pays des *Grisons*.

1059 **C**OMME ce qu'il a fait sur la Poë-
tique d'Aristote est un Ouvrage
(4) qui regarde autant la Critique & l'ex-
plication des Auteurs que l'Art Poétique,
nous avons rapporté parmi les Critiques
Grammairiens les jugemens que les Savans
ont fait de son travail (5). Nous nous con-
tenterons d'ajouter ici que Mr d'Aubignac
dit (6) que dans son grand caquet Italien,
il enseigne de belles choses.

Castel-
Vetro.

J A C.

me, il s'y rendit, mais peu après sentant que l'issue de son procès ne seroit pas bonne il se retira en Suisse. où pour marque de sa soumission au Tribunal du saint Office, il fit réimprimer son livre à Bâle purgé de onze passages qui avoient déplu aux Inquisiteurs, ce qui n'a pas empêché, comme on l'apprend de Palavicin part. 2. l. 15. de son Hist. du Concile de Trente, que les Oeuvres du Castelvetro n'aient été déclarées suspectes, & comme telles, condamnées.

5. Tom. 2. part. 2. des Critiques nomb. 376. pag. 72. de la II. Part. de ce Tome.

6. Hedelin d'Aubignac, Pratique du Théâtre, chap. 1. page 26. livre 1. Ed. d'Amst. 1715.

Jacques
Peletier.

JACQUES PELETIER

De Mans, Médecin, Mathématicien, &
Poète, mort en 1582.

1060 **I**L publia son Art Poétique en deux
Livres, à Lyon l'an 1555. *in-8o.*
Il n'y a rien de fort singulier, si on en ex-
cepte la bizarrerie de son Orthographe.
Néanmoins plusieurs ont jugé ses maxi-
mes assés judicieuses.

Il a mis aussi en François l'Art Poétique
d'Horace, qui fut imprimé à Paris 1545,
in-8o.

TORQUATO TASSO

De Bergame, né à Sorrento au Royaume
de Naples, mort en 1595.

Torquato
Tasso.

1061 **O**N a de lui *la Cavalette* (1),
ou un Traité de la Poësie Ita-
lienne, & quelque autre chose sur l'Ar
Poë-

1. ¶. L'Abbé Fontanini pag. 33. & 34. de son *Amin-
ta difeso* reprend Baillet d'avoir ici confondu le Traité
du Tasse *del Poëma Eroïco* avec le Dialogue *della Poësia
Toscana* intitulé *la Cavalletta*. Mais c'est une chicane;
puisqu'en effet dans ce Dialogue qui a pour titre *la
Cavalletta*, il est traité de la Poësie Italienne. S'en-
suit-il, parce que Baillet au lieu d'appeller cet Ou-
vrage *Dialogue*, l'appelle *Traité*, qu'il l'ait pris pour
le Traité que le Tasse a fait du Poëme Héroïque? Il
a si peu confondu ces deux Ouvrages, qu'après a-
voir parlé de la *Cavalette* ou du Traité de la Poësie
Italienne, il désigne ensuite le *Traité du Poëme Hé-
roïque*.

Poëtique en général, où il a travaillé en Maître, capable de faire lui-même des règles. Le P. Rapin le cite quelquefois, ce que l'on peut prendre pour une marque de son estime (2). Et le P. Gallucci le met au nombre de ceux qui ont traité de la Nature & des effets de l'Art Poëtique avec exactitude & diligence (3).

Torquato
Tasso.

On peut compter encore parmi les Traités de l'Art Poëtique de la Langue Italienne, toutes les Réponses & les Apologies que le même Torquato Tasso a faites contre les Censeurs de ses Poësies, où l'on voit que la nécessité de se défendre lui suggere de l'industrie & des maximes assés singulières.

* *Discorsi di Torquato Tasso dell' Arte Poëtica, & in particolare del Poëma E-roico in-4^o. Venetia 1587.*

F R A N-

çois, & tout ce qu'a fait le Tasse sur l'Art Poëtique en général. Ce qu'ajoute l'Abbé Fontanini que Baillet semble n'estimer cet Ecrit du Tasse que parce que le Pere Rapin le cite, est encore une chicane. Baillet faisant profession de rapporter les opinions des Savans sur les Ouvrages des Auteurs, a rapporté ici celle du P. Rapin, y joignant même celle du Pere Gallucci, comme s'il avoit prévu que l'Abbé Fontanini trouveroit mauvais qu'on allât chercher hors d'Italie des Juges competens sur ces matières.

2. Comp. d'Hom. & Virg. & Reflex. sur la Poët.

3. Tarq. Gallut, Tract. de Elegia 6, 4. pag. 395.

FRANCOIS PATRIZZI,

Ou Patricius, qui eut la tête coupée à Rome l'an 1597. (1).

François
Patricius.

1062 **P**atricius a écrit en Italien l'His-
toire (2) de la Poësie en dix Li-
vres.

Le Pere Possevin dit (3) qu'il s'en est acquité avec beaucoup d'exactitude, d'érudition, & de fidélité, & qu'il y propose un grand nombre de questions importantes. Nicius Erythræus qui compte trois déca-
des

Y. ¶ François Patrice né à Clisse dans l'Istrie au Domaine de Venise, fameux Philosophe, & célèbre par ses divers écrits, mourut à Rome âgé de 67. ans, l'an 1597. mais il est très-faux qu'il ait été décapité. L'erreur vient de ce qu'au 15. siècle il y a eu un François Patrice Siennois, dont nous avons un livre de *Regno*, & un autre de *Republica*, disciple de Philelphe, & depuis Evêque de Gajette. Celui-ci s'étant trouvé envelopé dans une sédition arrivée à Sienne en 1457. le bruit courut qu'il avoit été arrêté, & condamné à perdre la tête. Bien des gens le crurent, entre autres Raphaël Volaterran qui l'a ainsi rapporté l. 5. & l. 21. malgré tout le loisir que depuis il eut de se désabuser. Philelphe dans une Lettre du dernier jour de Décembre 1457. c'est la 2. du 14. Livre, nous apprend la vérité du fait en ces termes: *Litteræ tuæ fuerunt mihi jucundissimæ, cum tuâ causâ quem intellexerim bene valere, tum etiam ob Franciscum Patricium, quem è mortuo vivum factum acceperim: Tristis enim de homine amicissimo nunciûs perlatus ad nos fuerat, cum esset qui assereret vel se præsentè supplicium esse de eo sumptum.* Cependant comme on lit peu les Lettres de Philelphe, & qu'au contraire on consulte souvent les Mémoires de Volaterran comme un repertoire instructif de beaucoup de choses, des Ecrivains peu judicieux sans faire attention à la différence des
tems.

des de cet Ouvrage, prétend qu'il est difficile d'estimer assés le prix de ce que vaut ce travail (4). Mais le Pere Rapin témoigne qu'il s'est contenté de faire l'Historien dans cet Ouvrage, sans s'étendre beaucoup sur les régles de l'Art (5).

François
Patricius,

* *Poëtica di Francesco Patrici* in-4° in Ferrar. 1536. 2. tomes en 1. vol. *

PAUL

tems, ont confondu le François Patrice de Volaterran, avec le Philosophe François Patrice postérieur de plus de cent ans, qu'ils ont dit avoir été décapité, de même que sur la foi de Volaterran ils croyoient que l'autre l'avoit été. Bayle au mot *Patricce* (François) auroit démêlé bien plus clairement ces difficultés, qu'il n'a fait, s'il avoit été instruit de ces particularités.

2. ¶. Si Baillet eût vu la Poëtique de François Patrice imprimée à Ferrare l'an 1586. in-4. il n'auroit pas simplement dit que cet Auteur a écrit en Italien l'Histoire de la Poësie en dix Livres mais qu'il a divisé son Ouvrage en deux Décades, dans la première desquelles, intitulée, *la Deca Istoriale*, il parle des Poëtes Grecs, & Latins en Historien; dans la seconde qu'il nomme *la Deca Disputata* il propose, comme dit Possevin, un grand nombre de questions importantes touchant les régles de l'Art. Erythraeus qui a compté trois Décades de cet Ouvrage, s'est trompé, il n'y en a que deux, dont il semble que le Pere Rapin n'avoit vu que la première.

3. Ant. Possevin. lib. 17. Biblioth. select. cap. 3. pag 411.

4. Janus Nicius Erythr. in Pinacothec. 1. pag. 204. 205.

5. Ren. Rapin, Avertissem. des Reflex. sur la Poësiq.

P A U L B E N I

De *Gubio* ou *Eugubbio* (1) au Duché d'*Urbino*, mort l'an 1624. (2) le 12 Fevrier.

Paul Beni.

1063 **O**utre les grands Commentaires qu'il a faits sur la Poétique d'Aristote, on a encore de lui une centaine de Disputes ou Dissertations Poétiques pour l'éclaircissement des difficultés qui se trouvent dans les Préceptes de cet Art, & elles sont jointes à ces Commentaires.

On est encore redevable à son industrie de la Poétique de Platon, qu'il a recueillie de divers Dialogues de ce Philosophe.

Nous pouvons ajouter à ces Ouvrages Latins qui concernent l'Art Poétique quelques autres qu'il a faits en Italien, & qui y ont quelque rapport, comme,

1 La comparaison de Torquato Tasso avec Homere & Virgile; & celle de l'Arioste avec Homere. Dans ce Traité il compare mal à propos l'Arioste à Homere, & le Tasse à Virgile, selon le sentiment du Pere Rapin (3) & sa passion déréglée le porte même quelquefois à préférer le Tasse à ces deux Anciens.

2 Le Commentaire sur le Godefroi ou la Jerusalem du même Tasse, où l'on juge qu'il y a bien des inutilités. 3 La

1. ¶. On ne dit que *Gubio*. Paul Beni a passé pour être de cette Ville, parce qu'il y fut élevé jeune, étant né en Candie, comme il le dit lui-même dans son premier Discours sur le parallele d'Homere, de Virgile & du Tasse.

3 La Réponse aux considérations de Malacreta sur le *Pastor Fido* du Cavalier Guarini. Paul Beni.

Quelque véhémence qu'on prétende trouver dans son zèle pour les uns contre les autres, on ne laisse pas de convenir qu'il écrit avec solidité & beaucoup d'érudition, si l'on s'en rapporte au témoignage du Sieur Thomassin (4). Et le Pere Rappin assure (5), que quand il ne s'agit pas de son pays, il paroît avoir le jugement fort sain dans tout ce qu'il a écrit de l'Art Poétique.

Néanmoins le Pere Mambrun paroît ne l'avoir pas estimé si fort, du moins semble-t-il s'être fait un plaisir de le réfuter en diverses rencontres (6) & il y a apparence que c'est de lui aussi bien que de la plupart de ceux dont nous avons parlé plus haut qu'il veut parler, lors qu'il dit que quelques Italiens qui ont traité de l'Art Poétique, ont manqué dans la méthode pour avoir affecté trop d'érudition.

* *In Poëticam Aristotelis Comment. Pauli Beni Eugubini in-fol. Venet. 1625.* *

J U.

2. ¶ L'an 1625.

3. R. Rap. Avert. des Réfl. sur la Poëtiq.

4. Jac. Philipp. Thomassin. elogior. tom. 1. pag.

351.

5. R. Rap. ibid. ut supra.

6. Petr. Mamb. Dissert. de Epico carmine.

JULES CESAR BOULANGER

Jésuite, de Loudun, mort l'an 1626 (1),
en Latin *Bulengerus*.

Jules Ce-
sar Bou-
langer.

1064 **P**our ce qui regarde le Livre qu'il
a fait du Théâtre, Mr. d'Aubi-
gnac prétend qu'on n'y doit chercher qu'un
recueil de passages qui peuvent être utiles,
pourvu qu'on ne s'arrête pas toujours aux
inductions qu'il en tire. Car il y a grande
apparence, dit-il, que Boulanger appren-
noit les choses qu'il a écrites à mesure
qu'il les écrivoit (2).

* *Jul. Cesar Bulengerus, de Theatro
Ludique scenicis, lib. II. in-8o. Tricassie-
bus 1603.* *

L O P E' F E L I X

De Vega Carpio, Espagnol, mort en
1635.

Lopé De
Vega.

„ 1065 **L**Opé de Vega s'est avisé de ha-
„ zarder une nouvelle méthode de
„ Poétique qu'il appelle *le Nouvel Art*,
„ toute différente de celle d'Aristote, pour
„ justifier l'ordonnance de son Poème E-
„ pique, & de ses Comédies que les Sa-
„ vans de son pays critiquoient sans cesse.
„ Ce qui lui réussit si mal, qu'on ne jugea
„ pas

1. ¶. L'an 1628. au mois d'Août, plus que sep-
tuagenaire.

2. Hedelin d'Aubignac, *Pratique du Théâtre* livre

DE L'ART POËTIQUE. 161

„ pas même ce Traité digne d'être mis
„ dans le Recueil de ses Ouvrages, parce
„ qu'il n'avoit pas suivi Aristote en cette
„ Poétique, qui est pourtant le seul qu'on
„ doit suivre.

Lopé de Vega.

C'est le jugement qu'en fait le Pere Rapin (3), & ce sont ses propres termes. Cet Ouvrage fut imprimé à Madrid en 1621, sous le Titre de *Discurso sobre la Poësia culta* [in-4°.]

ALEXANDRE DONAT

Jésuite, de Siène, mort l'an 1640.

1066. **C**E Pere a fait trois Livres de l'Art Poétique en un petit volume *in-16*. publié à Rome en 1631.

Alexandre Donat.

Mr. l'Abbé Verjus (4) faisoit une estime particulière de ce petit Ouvrage, assurant qu'on pouvoit dire peu de choses de différentes sortes de Poësie qu'il n'eût touchées suffisamment pour en instruire les plus ignorans, & pour satisfaire les plus doctes.

TARQUINIO GALLUCCI

Jésuite Italien, mort en 1649.

1067 **N**OUS avons de lui divers Ouvrages concernant l'Art Poétique, savoir; 1. Trois Oraisons sur l'Al-légo-

Tarquino Gallucci.

1. chap. 5.

3. Préface des Réflexions sur la Poétique pag. 84.

35. édition in 4.

4. Préface des Panegyriques de Mr. Verjus page 21.

Tarquino
Gallucci.

légorie ou la Fable de Virgile. 2. Un Traité de la Tragédie, 3. Un de la Comédie, 4. Un de l'Elégie, 5. Mais le plus considérable au jugement de plusieurs Critiques, est celui auquel il a donné le titre de Défenses de Virgile.

Il est aisé de juger que son dessein dans ce dernier Ouvrage a été de justifier Virgile à quelque prix que ce fût. Pour cet effet il rapporte toutes les objections qu'il a crû qu'on pouvoit faire sur divers endroits de ce Poëte. Mais il y en a plusieurs qu'il n'a point proposées dans toute leur force, de peur de s'ôter la facilité d'y répondre. Néanmoins parmi quelques raisonnemens assez foibles, il s'en trouve d'assez raisonnables, soutenus même de beaucoup d'Humanités & de beaucoup de belles maximes concernant l'Art Poëtique.

* *Rinovazione dell' Antica Tragedia e difesa del Crispo, discorsi del P. Tarquinio Galluzzi in-4° Romæ 1633.*

GERARD JEAN VOSSIUS

De Ruremonde, mort en 1649.

Gerard
Jean Vossius.

1068. **V**Ossius a donné au public, 1. Un Livre de la Nature & de la Constitution de la Poëtique [*in-4.* à Amsterdam 1647.], 2. Trois des Institutions Poétiques, c'est-à-dire, des préceptes

1. Hug. Grotius in Epigramm.

2. ¶

tes de l'Art [*in-4.* à la Haye 1647.], 3. Et un de l'imitation Poétique qui regarde aussi celle de l'Art oratoire en quelque chose.

Gérard
Jean Vossius.

Grotius dit (1), qu'il nous y apprend des choses de fort grande importance, & en grand nombre, quoi que ces Livres soient petits & en petit nombre. En effet ces cinq Livres ne sont proprement qu'un Ouvrage; mais des plus accomplis & des plus estimés du siècle, particulièrement pour la grande lecture que son Auteur y fait paroître.

Il a suivi exactement Aristote en ce qui regarde les préceptes qui concernent l'Epopée (2) ou le Poème Epique, & la Tragédie. Il ne pouvoit avoir un meilleur guide, & si nous avions ce qu'Aristote avoit écrit sur les autres genres de Poésie, ce que Vossius en a dit en seroit sans doute encore meilleur, comme il semble l'avouer lui-même (3), parce qu'il a été obligé de marcher presque seul, & sous la conduite de quelques autres Anciens de moindre réputation.

Son économie est plus commode & plus naturelle que celle de Jules Cesar Scaliger. Il témoigne n'avoir pas voulu toucher aux préceptes qui sont communs à la Rhétorique & à la Poétique, parce que Scaliger en avoit traité fort amplement, & qu'il l'avoit fait lui-même avec beaucoup d'étendue & plus à propos dans ses Livres de Rhétorique. C'est

2. ¶. On doit écrire & prononcer *Epopée*.

3. Voss. Préfat. Institution. Poët.

Gérard
Jean Voffius.

C'est aussi le sentiment du Pere Mambrun, que Voffius a été plus pénétrant & plus industrieux (1), parce, dit-il, qu'il s'est attaché à Aristote avec plus de fidélité & de fermeté que Scaliger.

Il a réduit tout l'Art Poétique en Aphorismes. C'est sa méthode de proposer d'abord des sommaires pour faciliter l'intelligence des jeunes gens, & pour s'accommoder aux besoins de ceux qui n'ont pas le loisir de lire toutes les recherches d'érudition que les Savans & les gens de cabinet exigent d'un Auteur. Ensuite il a coutume de s'étendre en autorités & en raisonnemens; mais il a eu soin d'y faire changer le caractère de l'impression comme dans la plupart de ses autres Livres, pour en faire faire la distinction à son Lecteur avec plus de facilité.

Son style n'est point fardé, ni trop recherché; il n'est pas même toujours fort pur. C'est ce qu'il a bien connu lui-même. Mais il ne s'est pas soucié d'y remédier. Il ne s'est appliqué qu'à devenir clair & intelligible.

Quelque exactitude qu'il y ait apportée, on convient qu'il a laissé encore quelque chose à faire à ceux qui sont venus après lui. Mr. d'Aubignac dit (2), qu'il a fait voir qu'il étoit très-intelligent dans la vieille Poésie, mais qu'il s'est trompé quelquefois en ce qu'il a dit des pièces de Théâtre des

1. Petr. Mambrun Dissert. de Epico carmine part. 1. quæstion. 3. pag. 344

2. He-

des Anciens, aussi bien qu'Heinsius. Il a-
 joute que de tout ce qu'a fait Vossius sur ^{Gerard} la Poétique, il n'y a rien dont on se doive ^{Jean Vos-}
 tant garder que du troisième Chapitre de ^{sius.}
 son premier Livre, où il traite des erreurs
 des Poètes. Car en voulant corriger les
 Anciens, il est tombé lui-même dans de
 grandes fautes.

DANIEL HEINSIUS

De Gand, mort en 1654.

1069. **M**onsieur de Balzac assure (3) ^{Daniel}
 que les deux Traités d'Hein- ^{Heinsius.}
 sius sur la Satire d'Horace sont deux
 Chefs-d'œuvres. Il dit qu'il ne pense pas
 avoir jamais vû ensemble plus d'Antiquité
 renouvelée, plus de raison *continuë*, plus
 de subtilité appuyée de plus de force. Il
 ne s'amuse pas, *continuë-t-il*, à élever
 sur un mot qui ne reçoit point de difficulté
 un trophée de passages tous semblables, à
 la mode de nos faiseurs de notes qui les
 entassent les unes sur les autres, & qui
 n'apportent dans leurs écrits que la crudité
 & l'indigestion de leur lecture. Il traite la
 Grammaire en Philosophe, & il soumet les
 Livres à la Raison, & l'autorité que le tems
 leur a donné aux Principes que la vérité à
 établis.

Mais quelque véritable que soit ce juge-
 ment

2. Hedelin d'Aubignac Pratique du Théâtre, livre
2. chap. 2. pag. 98. & pag. 70. Ed. d'Amst. 1715.
3. Balzac, Lettre sur l'Infanticide pag. 142. 143.

Daniel
Heinsius.

ment de Balzac, & quelque éloge que le Pere Mambrun ait donné à Vossius pour s'être attaché mieux que les autres à la méthode d'Aristote, il semble que c'est à ces deux Auteurs que ce Pere en ait voulu, lorsqu'il a dit (1) qu'il s'est trouvé des Hollandois (2) (aussi bien que des Italiens) fort Savans hommes d'ailleurs, qui ayant traité amplement de la nature de la Poésie & des qualités du Poète, l'ont fait pour la plupart sans art & sans ordre, parce qu'ils ont mieux aimé se laisser aller à la tentation de leur littérature & de leur Latinité, que de prendre la méthode & de montrer le véritable chemin qui conduit à la Poésie. Mais la raison qu'il en apporte ne sera peut être pas goûtée de tout le monde, lorsqu'il dit que c'est parce que la plus grande partie de ces Savans ne savoient pas assés de Philosophie pour pouvoir pénétrer assés avant dans la connoissance de la Nature & de la substance des choses.

Quant à ce qui regarde Heinsius en particulier, le Bibliographe Anonyme prétend (3), que ce qu'il a fait sur la Poétique est rempli d'une Critique élégante & agréable, & qu'il y a apporté tant d'artifice & d'industrie, qu'on ne s'apperçoit quasi pas qu'il y ait rien d'étranger, & quoi qu'il ait presque tout pris des autres ce qu'il dit sur

1. P. Mambrun Dissertat. de Epico carmine quæst. 3. part. 1.

2. Vossius & Heinsius n'étoient pas Hollandois de naissance, mais ils l'étoient d'établissement.

sur ce sujet, il semble que tout y soit nouveau, & que tout vienne de lui.

Daniel
Heinsius.

Mr. d'Aubignac dit, que quelque savant qu'il fut, il n'a point laissé de se tromper quelquefois, lors qu'il a voulu nous donner l'Art de composer la Tragédie (4).

* *D. Heinsius de Tragœdiæ constitutione, & Aristotelis liber de Poëtica in-12. Lugd. Bat. 1643. **

1. MONSIEUR COLLETET

(Guillaume) Parisien de l'Académie, mort vers 1659. (5).

2. Et MONSIEUR MERCIER

(Nicolas) Sous-Principal du Collège de Navarre.

1070. **N**ous avons l'Art Poëtique de Guillaume Colletet.

1. un Traité de l'Epigramme, 2. un du Sonnet, 3. un du Poëme Bucolique, 4. un de la Poësie Morale, 5. un Discours de l'Eloquence Poëtique & de l'Imitation des Anciens.

Ces Ouvrages ne sont point tant l'effet d'une forte imagination que d'une lecture assés diversifiée; mais qui est un peu confuse

3. Bibliograph. curios. Historico-Philolog. pag. 61. 62.

4. Hedelin d'Aubignac, Pratique du Théâtre livre 2. pag. 70.

5. ¶. Il mourut le 11. Février 1659.

Guillaume
Colletet.

fuse dans les commencemens de chaque Traité. Car le reste n'est presque qu'une liste de Poëtes qui ont travaillé dans chaque genre de Poësie.

On peut dire que ces Recueils ont leur agrément & leur utilité, nonobstant le grand nombre des fautes de fait qui s'y rencontrent, comme c'est l'ordinaire des Ouvrages de cette nature; & on lui a pour le moins l'obligation de nous avoir fait des Catalogues assés recherchés de nos Poëtes François, & capables de nous faire regretter la perte de son grand Ouvrage des Vies de ces mêmes Poëtes dont cet Art Poëtique n'étoit qu'une espèce d'avant-goût.

Nicolas
Mercier.

2. LE Traité que Mr. *Mercier*, a fait en Latin de l'Epigramme [in-8. à Paris 1653.] a eu assés d'approbation dans le Public, & Mr. Colletet l'a considéré lui-même comme un Ouvrage curieux, recherché, & qui a la beauté qu'on peut souhaiter dans ce genre d'écrire. Mais plusieurs estiment que la meilleure partie de cet Ouvrage est dûë à Mr. le Venier Pénitencier d'Auxerre, qui est mort depuis Mr. le Mercier.

I. MON-

1. ¶. Mort l'an 1655. selon Mr. Huet page 371. de ses Origines de Caen.
2. ¶. Voyés Article 564.

3. ¶

I. MONSIEUR SARAZIN

(Jean-François) Secrétaire du Prince de Conti (1).

2. MONSIEUR MENAGE

(Gilles) aujourd'hui vivant (2).

1071. **O**N a imprimé parmi les Oeuvres de Mr. Sarazin [in-4. à Paris 1656.] un Traité de la Tragedie que Mr. Pellifon appelle savant & agréable (3). On peut dire que c'est la pièce qui a fait connoître Mr. Sarazin dans le monde, quoiqu'elle ait paru sous un nom étranger (4), aussi est-elle une des premières productions de cet Auteur. Il la fit pour faire remarquer au Public les beautés d'une Tragédie de Mr. de Scuderi, qui a pour titre l'*Amour Tyrannique*; & elle lui a mérité de la part de Mr. de Balzac (5), non seulement son amitié, mais encore la qualité de Docteur excellent, & qui débite beaucoup de choses d'une manière très-agréable.

J. Franç.
Sarazin.

2. Mr. *Menage* a traité aussi de l'Art Poétique; car sans parler de ce qu'il a donné sur l'*Aminte* du Tasse, il nous a donné encore une Réponse au Discours sur l'*Heau-*

Gilles Me-
nage.

3. ¶. Pellifon, Discours sur les Oeuvres de Mr. Sarazin.

4. ¶. Sous le nom de Sillac d'Arbois.

5. Balzac, Lettres à Chapelain, Livre 5. Lettre 1.

Gilles
Menage.

l'Heautontimoroumene de Térence, où il traite plusieurs questions touchant le Poëme Dramatique. Il ne faut point s'arrêter au mal qu'en ont dit Mr. l'Abbé d'Aubignac, & quelques autres Critiques chagrins, parce qu'on doit être persuadé qu'ils n'ont été, ni assés désintereffés, ni assés éclairés pour en bien juger.

LE PERE MAMBRUN,

(Pierre) Jésuite, mort l'an 1661. à la Flèche le 31. d'Octobre.

Le Pere
Mambrun.

1072. **S**A Dissertation *Peripatétique* du Poëme Epique, parut à la Flèche *in-fol.* l'an 1661. après ses Poësies [*& in-4.* à Paris 1652.]

Ce Pere voyant que la plûpart des Modernes qui avoient traité de l'Art Poëtique n'avoient pas réussi à son goût, à cause de l'ignorance où il croit qu'ils étoient de la Philosophie, s'est trouvé obligé en faveur du Public de reduire en Art les maximes qu'Aristote a données sur l'Épopée ou le Poëme Epique, de leur donner de la méthode, & de leur prescrire des loix comme l'École des Peripatéticiens a coutume de faire à la Logique & à la Physique. Il dit qu'il a tenu cette méthode, parce qu'il est très-persuadé qu'on ne peut point connoître

1. *Persuasissimum mihi est aliâ disputandi ratione quam Peripatetica veritatem teneri non posse.*

Petr. Mambrun Dissert. Peripatet. de Epico carmine

tre la vérité par une autre manière de disputer que celle des Péripatéticiens (1), assurant nettement que la vérité n'a de lieu nulle part, non pas même dans la Poétique sans la Philosophie d'Aristote (2). *Veritas sine Aristotelis Philosophia ne in Poëtica quidem locum habet.* Ce qui a été considéré par plusieurs personnes comme un véritable Paradoxe.

Le Pere
Mambrun

Avec toute la certitude de sa Méthode, Mr. d'Aubignac n'a point laissé de lui trouver quelques défauts, du moins a-t-il prétendu que ce Pere s'étoit trompé quelquefois sur quelques points des pièces des anciens Poètes (3).

Quoiqu'il ait affecté des manières toutes Peripatéticiennes ou Scholastiques, il promettoit néanmoins de bien parler Latin dans cette Dissertation, & de ne rien dire qui pût choquer les personnes qui ont le goût délicat, & les oreilles tendres. Mais quoiqu'il ne manquât pas de facultés pour s'acquitter dignement de sa promesse, il paroît qu'il ne s'en est pas toujours souvenu dans la suite, ou que voyant que la belle Latinité n'est pas toujours comparable avec le style didactique de l'Ecole des Philosophes, il a préféré la gloire d'être clair & méthodique à celle de parler scrupuleusement, & de faire du Latin châtié & poli.

Quelques uns ont jugé que le Pere Mambrun

mine pag. 336.

2. Idem ibid. part. 1. pag. 333.

3. Hedelin d'Aubign., Pratique du Théâtre livre 2. chap. 2. pag. 99. & pag. 71. de l'Ed. d'Amst. 1715.

Le Pere
Mambrun.

brun fait trop le triomphant sur les avantages de la Langue Latine au-dessus de la Françoisse, & qu'il a trop affecté de rabaisser l'étude de la Poësie Françoisse pour élever la Latine. Et il se peut faire que les raisons qu'il apporte pour montrer qu'il vaut mieux écrire en Latin qu'en François, ne sont pas aujourd'hui du même poids que de son tems (1).

Il est bon de remarquer que cet Auteur étoit du nombre de ceux qui ne veulent pas qu'on croise ou qu'on renverse la matière dans le Poëme, & qui soutiennent qu'on doit suivre l'ordre historique de la narration. Il prétend avoir pour lui Aristote & ses Scholastes, & il ne fait point difficulté de vouloir tenir tête sur ce point à Horace, à Macrobe, à Vida & à Jules Scaliger, soutenant que ni Homere, ni Virgile n'ont pas troublé cet ordre dans ce qu'ils avoient entrepris de raconter. Mais le Pere Mambrun n'est pas le seul des savans Critiques dans ce sentiment.

MR

1. Mambrun *ibid.* part. 2. pag. 462. vers la fin.
2. ¶. Il mourut le 4. Juin 1663.
3. Rosteau dans ses sentimens manuscrits sur quelques Auteurs que le P. Moulinet a eu la bonté de me communiquer pag. 78.
4. ¶. C'est apparemment se Rosteau qui étoit en com-

MR. DE LA MESNARDIERE.

(*Hippolyte Jules Pilet*) Lecteur du Roi,
de l'Académie Française mort vers l'an
1663. (2)

1073. **C** Et Auteur a fait un *Traité de la Poétique* [in-4. à Paris 1640.] où il parle particulièrement du Poëme Dramatique & de ses espèces. La Mesnardiére.

Il s'applique sur toutes choses à faire connoître ce que c'est que la Tragédie, à en expliquer les parties, les circonstances, la fable, les mœurs, & le langage, c'est-à-dire les termes & les expressions, & tout ce qu'ont coutume d'agiter ceux qui ont traité de la Poétique, & il conclut par la disposition du Théâtre & par la Musique.

Le Sieur Rosteau (3) témoigne estimer ce travail, & il semble dire que Mr. d'Aubignac même ne l'a pas rendu entièrement inutile, quoiqu'il ait traité le même sujet avec un peu plus d'éclat & qu'il ait écrit après lui. Mr. Furetière le considère aussi comme un homme qui a assez bien traité son sujet (4). Et Mr. d'Aubignac lui-même dans la *Pratique du Théâtre* (5) parle de cet Ouvrage de Mr. de la Ménardière

com-

commerce de Lettres avec Costar: Il étoit Secrétaire du Duc de Trême. Voyés le 1. volume des Lettres de Costar pag. 775.

4. A. Furetière, *Nouvell. Allegor. des troubles du R. d'Eloq.* pag. 91.

5. Hedelin d'Aubignac *prat. du Théâtre* liv. 3. chap. 9. pag. 334. & pag. 235. de l'Ed. d'Amst. 1715.

La Mefnardiere.

comme d'un Livre fait avec jugement, il dit ailleurs (1) qu'il a bien réuffi, & en un autre endroit (2) que c'est un travail docte & fort raisonnable. Enfin le Pere Frizon témoigne dans le fecond Livre de fon Traité du Poëme page 177. que cette Poëtique de Mr. de la Ménardiere eit écrite avec beaucoup de capacité & d'élégance. Cependant il fe trouve encore aujourd'hui des Critiques qui auroient demandé à Mr. de la Ménardiere un peu plus de difcernement & plus d'expérience.

MR. D'AUBIGNAC

(Hedelin) (3).

Hedelin d'Aubignac.

1074. **C**E fut pour complaire au Cardinal de Richelieu que cet Abbé travailla à fon Ouvrage de *la Pratique du Théâtre* [in-4. à Paris 1657. reimprimé à Amsterdam en 1715. en 2. voll. in-8.], & ce fut par fon ordre qu'il fit un *Projet pour le rétabliffement du Théâtre François* [dans le même in-4. de 1657. il eft auffi dans l'Ed. de 1715.], contenant les caufes de fa décadence & les remédes qu'on y pouvoit apporter. Mais la mort du Cardinal fit avorter ce deffein, dont il ne nous a donné qu'une idée affés légère à la fin de fon Traité.

Il paroît même que la Pratique du Théâtre

1. Idem livre 1. chap. 5. pag. 35. & p. 26. de l'Ed. de 1715.

2. Le même, livre 4. chap. 6.

3. M. François Hédelin Abbé d'Aubignac mourut le 11. Mars 1673. dans fa 81. année.

4. Hedelin d'Aubignac livre 1. de la prat. du Théâtre.

tre se soit senti de cette disgrâce, & l'Auteur témoigne lui-même (4) que ne pouvant se mettre au-dessus de son affliction, il s'est trouvé obligé d'abreger ou d'estropier les matières.

Hedelin
d'Aubignac.

On ne peut pas nier que ce ne soit un Ecrivain assés judicieux, & qui entendoit fort bien la Poësie dramatique.

Il a voulu rétablir, dit-il (5), la Pratique du Théâtre sur le goût des Anciens, sans néanmoins s'entêter de leurs fautes. Mais il ne s'est attaché qu'à leur goût & à leur sens, jugeant qu'on ne pourroit réussir si l'on vouloit suivre leurs manières qui seroient ridicules sur notre Théâtre.

Il dit (6) en parlant des discours didactiques ou des Instructions, qu'il est le premier qui ait traité cette matière, & qu'il y a fait des réflexions qui ne sont point ailleurs. Mais quand il auroit avoué qu'il a profité des leçons des Anciens, il n'en auroit pas été moins honnête-homme.

Mr. Rosteau nous apprend (7) que l'Abbé d'Aubignac étoit homme de grande étude & de bel esprit, & que la Pratique du Théâtre est un de ses meilleurs Ouvrages. Il prétend même que personne ne peut se vanter d'avoir rien fait d'égal en ce genre, qu'il connoissoit parfaitement le génie de la Poësie en général & particulièrement ce-
lui

tre pag. 20.

5. Idem ibid. chap. 4. liv. 1. pag. 29. 30. & p. 19.
Ed. de 1715.

6. Idem. ibid. liv. 4. chap. 5. pag. 411. & p. 286.
Ed. de 1715.

7. Rost. Sent. sur quelques Auteurs p. 79.

Medelin
d'Aubi-
gnac:

lui de la Comédie Grecque, Romaine, Italienne, Espagnole & Françoisé. En quoi ce Critique paroît avoir donné quelque chose à l'amitié qu'il avoit pour cet Auteur.

Il semble que cet Abbé pour donner une belle couleur à son travail & pour tâcher de justifier ses intentions, ait voulu nous faire croire que c'est un principe de Religion qui l'a porté à écrire. Il a crû devoir nous mettre en tête d'abord que les Spectacles sont absolument nécessaires au Peuple pour l'instruire & pour l'exciter au bien. „ C'est en vain, dit-il, qu'on veut „ porter à la vertu les Peuples, les ames „ Vulgaires, & les Esprits du dernier ordre „ par un Discours soutenu de raisons & „ d'autorités : ils ne peuvent comprendre „ les unes, & ils ne veulent pas déférer „ aux autres (1).

Mais les Peuples seroient bien malheureux si dans le Christianisme il n'y avoit pas d'autre chemin qui les conduisît à la vertu que celui du Théâtre & de la Comédie, dont cet Abbé s'est fait le Docteur & l'Apologiste. Ce plaisant debut a fait tomber sur ce Livre le zèle & la censure des

1. D'Aubignac liv. 1. chap. 1. pag. 5. 6. & p. 4. Ed. de 1715.

2. Idem ibid. pag. 8. 9. 10. &c. p. 5. & suiv. Ed. de 1715.

3. A. Furetiere Nouvelle Allegorique des troubles du R. d'Eloquence, pag. 91.

4. ¶. C'est *Panthée* qu'il falloit écrire. *Penthée* déchiré par les Bacchantes est un sujet de Tragédie bien différent, traité par divers Poètes anciens les uns Grecs.

des Prédicateurs de l'Évangile, & ils ont eu grande raison de condamner les intentions d'un Ecclésiastique qui a prétendu transporter les droits & les privilèges de la Chaire au Théâtre. Hedelin d'Aubignac.

Cet Auteur ne s'est pas contenté de vouloir nous persuader que la Comédie & les Spectacles sont nécessaires à la Religion, il a crû devoir encore y intéresser l'État & la Société civile, prétendant qu'il n'est rien de plus important pour le gouvernement de celui-là, ni rien de plus propre pour chasser l'oïveté de celle-ci (2).

A ces mauvais raisonnemens près, les Censeurs mêmes tombent d'accord que le Traité est rempli de maximes utiles & raisonnables, sur tout ce qui regarde les règles de la Comédie (3).

Il a fait encore quelques autres pièces concernant l'Art Poétique, comme le *Terrence justifié*, & il a ajouté à la fin du Traité de la Pratique un examen de l'*Ajax* de Sophocle, & un jugement de *Penthée* (4) qui est une Tragédie jouée sous le Cardinal de Richelieu (5).

MON

Grecs, les autres Latins. *Panthée* femme d'Abradate Roi de la Susiane est le nom d'une Tragédie de Tristan de laquelle il s'agit ici.

5. ¶ Il falloit parler de ses quatre Dissertations touchant le Poëme Dramatique, la première desquelles contient l'examen de la *Sophonisbe* de Corneille, la seconde celui du *Sertorius*, la troisième & la quatrième celui de l'*Oedipe* du même Poëte. Le tout imprimé in-12, à Paris 1663.

MONSIEUR DE SCUDERY

(*Georges I*) de l'Académie, mort vers
1668. (2)

LE PERE-LE MOINE

(*Pierre*) Jésuite, mort en 1671.

George
de Scudery,
& le Pere
le Moine.

1075. | Ils ont fait des Traités du Poème
Héroïque, en quoi ils ont été
précédés & suivis de divers autres Poètes,
qui ont crû qu'il étoit de la bien-séance de
mettre à la tête de leurs Poèmes quelque
Dissertation sur la Poësie.

Mais on peut dire que la plupart de ces
nouveaux Maîtres n'ont point tant songé
à nous donner des leçons sur la Poétique,
qu'à prévenir les objections qu'ils prévo-
yoient que la Postérité ne manqueroit pas de
leur faire sur les défauts de leurs Poèmes.
C'est pourquoi on peut considérer ces Ou-
vrages plutôt comme des Apologies parti-
culières, que comme des Traités réguliers
de l'Art Poétique.

Le Traité de Mr. de Scudery est à la tête
de sa Rome vaincûe ou son Alaric [*in-
folio* à Paris 1654.] Quant à celui que le
Pere le Moine a mis devant son Saint
Louis, Mr. Rosteau prétend qu'il est ad-
mirable en ce qu'il contient, si on en ex-
cepte

1. ¶. Il y a long-tems qu'on n'écrit plus que
George.

2. ¶. Il mourut le 14. Mai 1667.

cepte quelques petites expressions qui ne répondent pas à la grandeur de l'Ouvrage (3).

1. MONSIEUR DESMARETS

De Saint Sorlin (*Jean*) de l'Académie (4).

2. Et MONSIEUR DE MAROLLES

(*Michel*) Abbé de Villeloin, mort en 1681.

1076. **D**ANS ce que Mr. Desmarets Desmarets de S. Sorlin. nous a donné sur les Poètes Grecs, Latins & François, il semble avoir voulu établir de nouveaux principes & de nouvelles règles de l'Art Poétique; & sous prétexte de vouloir tirer la Poësie d'entre les mains des profanes, il a cru pouvoir impunément attaquer ceux des anciens Poètes qui ont toujours été les mieux reçus dans la République des Lettres; & qu'il lui étoit permis de fouler aux pieds les maximes d'Aristote & celles des autres Maîtres de l'Art. Mais il paroît n'avoir voulu donner de contentement qu'à son propre esprit; & ses nouvelles entreprises ayant été sans succès, il a fait sans doute moins de tort à la réputation d'Homere & de Virgile qu'il a attaquée qu'à la sienne en particulier.

Il faut avouer néanmoins que Mr. Desma-

3. Rousseau, Sentimens MSS. sur quelques Auteurs pag. 67.

4. ¶, Mort l'an 1676.

Desmarets
de S. Sor-
lin.

marets ne peut être blâmé par les personnes équitables d'avoir voulu employer ses facultés pour tâcher de rendre la Poësie toute chrétienne, & de la restituer à Dieu, depuis tant de siècles que les Démons l'avoient usurpée. Les moyens dont il prétendoit se servir pour une si haute entreprise, n'ont point été reçus du Public, ni goûtés des Critiques judicieux, parce qu'il ne les avoit pas pris sur les règles de la prudence & du bon sens : mais on ne peut pas nier que sa fin ne fût excellente & conforme aux sentimens de la Nature, telle qu'elle étoit avant sa corruption. Il semble qu'il auroit dû faire voir d'abord le tort que l'on a eu de se prévaloir de la malice & de la corruption du cœur de l'homme, & montrer ensuite les avantages que l'on pourroit tirer des sentimens de droiture & de religion qui ne quittent jamais entièrement le fond de l'ame, quelque dérégulée qu'elle puisse être, & qui sont ce que Tertullien appelle, *les témoignages d'une ame naturellement chrétienne* (1). Peut-être auroit-il par cette voie trouvé plus sûrement le remède que l'on cherche à la corruption de l'esprit, & à celle du cœur qui paroît dans la Poësie profane.

Michel de
Marolles.

2 Mr. de MAROLLES de son côté a fait un Traité du Poëme Epique, mais il n'a point eu beaucoup plus de vogue que l'Ouvrage de Mr. Desmarets dont nous
ve-

1. V. la Pref. de Ch. Perrault sur le Poëme de Saint Paulin.

venons de parler. Le raisonnement & l'é-
rudition n'y sont pas dans toute leur étenduë. Il avoit entrepris entre autres choses de justifier Virgile sur l'antidate ou l'anachronisme fameux qu'il a fait pour joindre Enée à Didon. Mais le P. Labbe lui fit voir aussi-tôt que cet anachronisme est incontestable, comme Mr. Bayle l'a aussi remarqué (2). Le curieux discours que ce Pere fit sur ce sujet, se trouve à la fin du premier Tome de son Chronologie François. [2. vol. in-4°. 1650.]

Michel de
Marolles.

1. LE PERE VAVASSEUR

(François) Jésuite, mort en 1681.

2. Et CHARLES DE SAINT ANTOINE, de Padouë.

1077 **N**ous avons déjà parlé du Trai-
I té du Pere Vavasseur sur l'Épi-
gramme [in-8°. à Paris 1678.] comme
d'un Ouvrage de Critique (3), parce que
la seconde partie est employée à l'examen
de quelques Recueils d'Épigramme. Mais
la première regarde notre sujet; & notre
Auteur a eu dessein d'y traiter de la nature
& des vertus de l'Épigramme.

Le Pere
Vavasseur.

Le P. Frizon Jésuite témoigne qu'il
s'en

2. Nouvelles de la République des Lettres tom.
1. pag. 494. 495.
3. Tom. 2. aux Critiq. Hist. nomb. 68. pag. 28.

Le Pere
Vavasseur.

s'en est acquitté avec tant de suffisance & de politesse, qu'on n'y peut rien ajouter que les témoignages de l'admiration & des congratulations du Public.

Le Pere Vavasseur a mis ce Traité à la tête du Recueil de ses Épigrammes, afin de nous donner lieu de voir s'il a bien pratiqué les maximes qu'il a voulu donner aux autres.

Charles de
S. Antoine.

2. CHARLES DE S. ANTOINE a fait aussi un Traité sur l'Art des Épigrammes [in-8°. à Cologne 1650.] qui est estimé de Mr. Borrichius (1), qui dit que les préceptes qu'il en donne sont fort considérables.

LE PERE LE BRUN

(Laurent) Jésuite, mort en 1663.

Le Pere le
Brun.

1078 LE Sieur Borrichius que nous venons de citer, dit que cet Auteur n'a point fait à la vérité beaucoup de vers, mais qu'en récompense il a composé des Régles pour l'Art Poétique avec un jugement exquis (2). C'est peut-être l'opinion que les Etrangers ont du mérite de cet Auteur. Mais ceux de son pays qui l'ont connu de plus près, voyant que le premier (3) point est entièrement faux, cherchent d'autres raisons pour se persuader de la vérité du second.

L'Ouvrage du P. le Brun a pour titre
l'E-

1. Olaus Borrichius, Dissertation. de Poësis pag.
114.

l'Eloquence Poëtique, ou Les Préceptes de l'Art Poëtique autorisés par des exemples, Le Pere le Brua.
à Paris 1655. in-4. Il est écrit en Latin, & il est accompagné d'un autre Traité sur le même sujet, sous le nom de *Figures Poëtiques, ou Lieux communs de l'Eloquence Poëtique.*

MONSIEUR CORNEILLE

l'aîné (*Pierre*) de Rouen, mort l'an 1684.

1079. **C**E célèbre Auteur nous a laissé *Pierre Cornille.*
trois Traités concernant l'Art Poëtique, 1. du Poëme Dramatique, 2. un de la Tragédie, & un des trois unités, de celle d'Action, de celle de Jour, & de celle de Lieu.

Les Critiques jugent que ces Traités ne sont pas entièrement indignes d'un homme qui a élevé le Théâtre François au plus haut point où on l'ait jamais vû. On peut dire que ce sont des Réflexions qu'il a faites sur ses propres Ouvrages, & que si dans ses Ouvrages il n'a point toujours eu égard aux maximes de ceux qui l'avoient précédé, on peut dire qu'il a disposé des Régles de l'Art comme un Maître expérimenté qui en fait faire le choix & l'application quand il le juge à propos. D'ailleurs il ne croyoit pas que l'Art Poëtique fut encore tellement perfectionné de son tems, qu'on ne pût plus y ajouter aucune règle
ou

2. Ol. Borr. Differt. 3. de Poët, ad fin. pag. 114.
3. ¶. Art. 500, §. 2.

Pierre
Corneille.

ou en réformer quelques-unes de celles que les Anciens avoient faites selon les lieux & les tems où ils vivoient.

On peut dire encore à sa gloire que comme Homere a été le modèle sur lequel Aristote & les autres ont formé leurs règles de la Poétique pour le genre Héroïque, les meilleures règles du genre Dramatique que nous ayons, sont les Ouvrages de Corneille, sur lesquels on peut hardiment faire un Art Poétique pour ce genre.

Car quelque chose que la Raison ait pu prescrire à l'Art Poétique, on ne peut nier que l'invention des Poètes & le choix qu'il leur a plu de faire de certaines choses au préjudice des autres, ne lui ayent donné sa matière & sa forme, selon la remarque qu'en a faite le P. le Bossu (1).

MONSIEUR NICOLE.

Pierre
Nicole.

1080. L'Auteur Anonyme (2) d'un Recueil d'Epigrammes Latines & de Sentences Grecques, Latines, Espagnoles, & Italiennes, imprimé in-12. à Paris en 1659. a mis à la tête de cet Ouvrage une Dissertation Latine sur les Epigrammes qui mérite son rang parmi ce qui s'est fait de meilleur sur l'Art Poétique.

C'est un Traité de la *Beauté Poétique*, dans lequel cet Auteur a eu dessein de distinguer la véritable & solide beauté, d'avec la

1. René le Bossu, Traité du Poëme Epique liv. 1.
chap. 1.

2. Voyés Article 263.

la fausse & l'apparente. Il y examine d'où vient cette grande différence dans les goûts divers des Critiques sur ce sujet : pourquoi les chansons des Villages & du Pont-neuf qui souvent n'ont rien que de déraisonnable & de grotesque, ne laissent pas de plaire, au lieu que Terence, Virgile, &c. qui sont remplis de cette véritable beauté plaisent à peu de gens.

Pierre
Nicole.

Il s'applique particulièrement à découvrir cette Beauté dans le son & la cadence des vers & dans tout ce qui est de la juridiction de l'oreille qui est le juge de cette Beauté.

Mais il s'est borné pour la recherche de cette Beauté dans le genre Epigrammatique. Il y traite des vertus de l'Epigramme avec exactitude & beaucoup de discernement. Il fait voir que le nombre des excellentes Epigrammes est beaucoup plus petit que plusieurs ne se l'imaginent, & il met hardiment au rang des défectueuses celles dont le sujet est faux, fabuleux, équivoque, hyperbolique, décisif sur un point contesté, étranger, accidentel, tiré de loin, choquant, mal-honnête, bas, vil, odieux. Il met au même rang celles qui ont de la malignité, celles qui ont des subtilités puériles, grotesques, & celles où les allusions & les jeux sur les mots paroissent affectés.

Le Pere Vavasseur a censuré divers endroits de cette Dissertation, & a trouvé à re-

2. ¶. Ménage chap. 115. de l'Anti-Baillet dit très-affirmativement que le *Delectus Epigrammatum est de Dom Lancelot*,

Pierre
Nicole.

redire non-seulement à quelques-uns de ses sentimens, mais encore à quelques mots de sa Latinité (1).

LE PERE RAPIN.

(René) Jésuite, de Tours, né l'an 1621. (2)

Le Pere
Rapin.

1081. **N**ous avons de cet Auteur divers Ouvrages qui concernent l'Art Poétique ; comme 1. la Comparaison d'Homere & Virgile ; 2. les Réflexions sur la Poétique ; 3. la Dissertation sur l'Eglogue, &c. [dans son volume in-4. des Comparaisons des grands Hommes à Paris 1684]

Le premier de ces Ouvrages est un véritable Traité du Poëme Epique, & on peut dire que c'est un des plus réguliers & des plus judicieusement conduits de tous ceux qui se sont faits dans ces derniers tems sur cette matière. Il n'a point été moins bien reçu parmi les Etrangers que chez nous. Les Anglois l'ont mis en leur Langue avec les autres Traités du même Auteur qui regardent les belles Lettres ; & l'an 1684. on le vit paroître séparément traduit en Latin imprimé à Utrecht in-12.

Les Auteurs des Actes des Savans qui se publient à Leipfick en Allemagne, font de

1. Voyés le P. Vavass. Tr. de l'Epigramme.

2. Voyés Article 70.

3. Acta Eruditor. Lipsiens. Decemb. 1684. pag. 560.

4. Nou-

de grands éloges de cet Ouvrage (3). Ce Traité fait voir, disent-ils, que celui qui l'a composé est un homme d'une doctrine exquise, & qu'il est merveilleusement exercé dans la lecture des anciens Auteurs. En effet ce sont des maximes qui paroissent choisies avec discernement, & que l'Auteur a voulu établir sur la Raison, sur le bon sens, sur le goût le meilleur des Anciens, sur une longue expérience de l'Art, & sur une grande connoissance de l'esprit de l'homme.

Le Pere
Rapin.

On peut dire la même chose du Traité des *Réflexions*, que M. Bayle appelle l'*Art Poétique du Pere Rapin* (4), parce qu'effectivement c'est un des plus raisonnés d'entre les Ouvrages de cette nature. On peut dire même qu'il est un des plus universels, quoiqu'il ne soit pas un des plus gros. Car il ne renferme pas seulement le genre Epique, ou le genre Dramatique, moins encore une seule espèce comprise sous ces genres ; mais il comprend presque tous les genres de Poësies, & il leur prescrit des règles solides & judicieuses.

Nous avons rapporté ailleurs le jugement avantageux que Mr. l'Abbé Gallois a fait de ces *Réflexions* (5), & il y faut ajouter celui de Mr. de Segrais (6) que ces *Réflexions* sont un beau Traité, & que le Pere
Ra-

4. Nouvelles de la République des Lettres de Septembre 1684. pag. 131.

5. Partie première des Critiques, nombre 70. pag. 32. tom. 2.

6. Préface sur Virgile nomb. 6. pag. 9.

Le Pere
Rapin.

Rapin n'est pas moins bon juge de Poësie
qu'excellent Poëte.

LE PERE LE BOSSU

(René), Chanoine Régulier (1).

Le Pere
le Bossu.

1081. **C** Et Auteur publia l'an 1675. un
bis. gros in-12. mais fort beau Trai-
té du Poëme Epique en six Livres. C'est
un des plus considérables qui ayent enco-
re été vûs sur ce sujet jusqu'à présent,
soit pour la disposition & la clarté qui pa-
roît dans sa méthode, soit pour l'exacti-
tude qu'il a apportée dans l'examen de sa
matière, soit enfin pour la solidité avec la-
quelle il traite les choses mêmes qui sem-
bleroient en avoir le moins.

Ce Pere témoigne qu'il n'a point entre-
pris cet Ouvrage pour former des Poëtes
à la manière d'aujourd'hui qu'il ne connoit
pas assés, dit-il, mais seulement pour se
faire un fondement assuré dans le dessein
qu'il avoit d'expliquer l'Eneïde de Virgile.

Il prétend que dans cette résolution il
n'a point dû s'arrêter à tout ce que l'on a
inventé en ces derniers tems, parce qu'il
n'est pas persuadé que ce qu'ont pensé
quelques nouveaux Auteurs soit une rai-
son universelle, & une notion commune
que la nature devoit avoir mise dans la té-
te de Virgile. Mais laissant à la postérité
à décider si ces nouveautés sont bien ou
mal

1. ¶. Mort le 14. Mars 1680. âgé de 49. ans.

2. Ren. le Bossu, chap. 1. du liv. 1. du Poëme Epique.

mal imaginées, il s'arrête seulement à ce qu'il a crû trouver dans Homere, dans Aristote, & dans Horace. Il a voulu les interpréter les uns par les autres, & Virgile par tous les trois, comme n'ayant qu'une même génie & une même idée de la Poësie Epique (2).

Le Pere
le Bossu.

LE PERE MENETRIER

(Claude François) Jésuite (3).

1082. **N**ous avons de ce Pere un **Traité des Représentations de Théâtre anciennes & modernes qui se font en Musique, & que nous appellons communément Opera.** Cet Ouvrage parut in-12. à Paris l'an 1681. & il devoit servir d'avant-goût au grand dessein qu'avoit alors cet Auteur de publier la Philosophie des images qui consiste dans les paroles, les choses, & les actions, & dont il nous a donné quelques volumes depuis ce tems-là.

Le Pere
Menetrier.

On ne peut pas nier que ces Représentations ne fassent partie de la Poësie Dramatique, & qu'ainsi ce Traité n'appartienne à l'Art Poëtique autant qu'à la Musique.

C'est un Ouvrage plein de recherches curieuses & assés nouvelles. L'Auteur voulant donner plus d'autorité à tout ce qu'il avance, n'a point fait difficulté de faire remonter l'origine de l'*Opera* non seulement jusqu'à David, mais encore jusqu'au

tems

3. ¶. Mort le 21. Janvier 1705.

Le Pere
Menetrier.

tems de Moïse & de Job, prétendant que le Livre qui porte le nom de ce dernier est une véritable Représentation Dramatique composée par Moïse ou par quelque autre Ancien, pour être représentée devant les Israélites. Il semble s'être étudié par la suite historique qu'il donne des Actions de Théâtre, à nous faire voir que ces sortes de Représentations sont enfin à leur perfection dans ces derniers tems.

MONSIEUR BORREMANS

(*Antoine.*)

Antoine
Borremans.

1083. **I**L a fait en forme de Dialogue un Traité des Poëtes & des Prophètes, qui fut imprimé à Amsterdam en 1678. Nous en avons déjà dit quelque chose parmi les Critiques que nous ne répéterons pas ici, pour ne point sortir de notre sujet (1).

Il ne s'est pas gêné beaucoup, dit-il (2), pour faire des recherches fort savantes & fort rares; mais il a écrit ce qui lui est venu dans la pensée. Il ajoute que telle est la nature du Dialogue, où l'exactitude trop scrupuleuse est à charge, & où la bien-séance ne demande pas qu'on observe tant d'ordre, comme il le prétend. Mais il semble ne s'être point souvenu de cette maxime, lors qu'il a chargé son Traité de citations; ce qui fait voir qu'il a voulu être

1. Tom. 2. part. 2. des Critiques Gramm. nombr. 586. pag. 374.

être plus exact qu'il ne dit, quoi qu'il ait
reconnu lui-même que cette méthode de
tant citer de Grec & de Latin, & cette af-
fectation d'érudition est peu convenable à
la nature du Dialogue & de l'entretien fa-
milier.

Antoine
Borremans,

LE PERE THOMASSIN

(Louis), Prêtre de l'Oratoire (3).

1084 **N**ous devons à ce savant Hom-
me *la Méthode d'étudier & d'enseigner*
Cbrétiennement & solidement les Poètes,
par rapport aux divines Ecritures & aux Lettres Saintes, c'est-à-dire
aux connoissances que nous acquerons
dans la lecture des Peres & des Auteurs
Ecclésiastiques. Cet Ouvrage parut en trois
volumes in-8°. à Paris l'an 1681 & 1682.

Le Pere
Thomassin.

Il prétend faire voir dans ce bel Ouvrage que l'Eglise a regardé dans les siècles mêmes de sa plus grande ferveur la liberté de faire enseigner les Poètes par des Professeurs Chrétiens, comme un des points les plus importans de sa discipline & de sa morale. Il en montre l'utilité que ces Professeurs mêmes en retiroient autrefois contre le Paganisme, ne croyant pas qu'il y eût de méthode plus commode pour faire prendre le parti du Christianisme aux Gens de Lettres & aux Philosophes des premiers siècles qui feignoient de n'être point si touchés

2. Borrem. de Poët. & Proph. Prax.
3. Mort le 24. Décembre 1695.

Le Pere
Thomassin

chés des miracles que des impostures & des infamies qui paroissent dans la Religion Païenne.

Il croit que le doute où semblent être plusieurs personnes, si cette lecture nous étoit autrefois licite ou utile, n'est venu que de la mauvaise manière dont quelques-uns s'en sont acquités. Car il n'est ni licite ni utile de faire cette lecture seulement pour passer agréablement quelques heures, & pour donner une vaine satisfaction à notre curiosité. Mais il est libre & utile, & il est même nécessaire pour les avantages de la Religion & de la Morale Chrétienne, qu'on ne laisse point perdre la mémoire de tant d'ennemis que nos Ancêtres ont terrassés, de tant de fausses Divinités qui avoient imposé au monde, de tant de vices où la créance de ces Divinités avoient précipité l'Univers, de tant de Poètes & d'autres Ecrivains qui n'ont pu défendre une si mauvaise cause sans la trahir & sans combattre la vérité, sans donner des preuves & des armes invincibles à ses défenseurs, & sans se défaire d'eux-mêmes.

Mais il faut avouer que le dessein du Pere Thomassin regarde moins les règles de l'Art Poétique que l'usage que l'on doit faire de la lecture des Poètes & de la Poësie des Anciens. Néanmoins les Poètes Chrétiens pourront y trouver la plupart des maximes nécessaires pour sanctifier leur Muse, quoiqu'il semble que l'Auteur n'ait point eu d'autre intention que d'instruire les jeunes gens.

Cet Ouvrage comprend six Livres,
dans

dans le premier desquels il traite de l'utilité que l'on peut retirer de la lecture des Poètes qui ont précédé de beaucoup les Philosophes & les Historiens; du grand crédit qu'ils eurent dans le monde, & enfin des précautions qu'il faut prendre, & des règles qu'il faut garder dans cette lecture afin qu'elle puisse être utile.

Le Père
Thomas
fin.

Dans le second il rapporte les avantages qu'on peut retirer de la lecture des Poètes par rapport à l'Écriture Sainte. Il y fait le plan de l'Iliade, de l'Odyssée & de l'Énéide, pour en faire voir les rapports avec l'Écriture. Il y examine la Censure que quelques-uns des anciens Philosophes & des Pères de l'Église ont faite d'Homère & des Fables. Il s'y applique à faire voir que les Poètes ont connu les vérités les plus importantes des Écritures divines.

Dans le troisième il traite des personnes illustres de l'ancien Testament, dont les Païens ont fait leurs Divinités, & des fausses Divinités dont il est parlé dans les Livres de l'ancien Testament.

Dans le quatrième il parle des Dieux naturels ou du culte de la Nature & de ses parties; des Dieux Historiques, c'est-à-dire, des Hommes qu'on a mis au nombre des Dieux. Dans le cinquième, il parle de la Religion des Poètes, & dans le sixième de leur Morale.

Mais il semble que la corruption de nos tems, & de nos mœurs n'ait pas peu contribué à gâter les fruits que toute la France & toute l'Europe même devoit recueillir d'un Ouvrage si laborieux

Le Pere
Thomas-
fin.

pour son Auteur, & si utile pour le Public. Il n'a point été facile jusqu'ici de persuader aux libertins, aux débauchés & aux esprits volages qu'ils doivent lire les Poëtes pour y apprendre la Morale & la réforme de leurs inclinations, & pour autre chose, en un mot, que pour se divertir & satisfaire leur passion. Ils se contentent de louer l'érudition profonde de notre Auteur, & comme s'ils craignoient de devenir honnêtes gens par la lecture de cet Ouvrage, ils tâchent de se défaire de ses charmes & de ses attraits, en nous alleguant que notre Religion nous met d'autres Livres en main que les Poëtes pour réformer nos mœurs.

Voilà peut-être une des principales raisons de la froideur & de l'aversion que quelques esprits chagrins ont témoigné pour un Ouvrage qu'on ne sauroit trop estimer.

MONSIEUR PETIT

(Pierre) (1).

Pierre
Petit.

1085. **N**ous avons de cet Auteur un Traité de la *Fureur Poëtique*, qui fut imprimé à la tête du Recueil de ses Poësies à Paris en 1683. in-8^o.

C'est un Traité fort singulier, & il contient des recherches savantes qui font connoître que l'Auteur est bien pénétré de ce qu'il enseigne, & qu'il est également habi-
le

1. ¶. Mort l'an 1687.

le dans la Philosophie & dans la Poësie.

Messieurs de Leipfick qui donnent au Public les Actes des Savans, nous font concevoir une idée fort avantageuse de cet Auteur en plus d'un endroit de leur Ouvrage, & ils disent du Traité de la Fureur Poétique en particulier (2) que c'est une Dissertation très-élégante & très-docte.

Pierre
Petit.

L'Ouvrage paroît si rempli dans ce qu'il contient, qu'il ne seroit pas aisé aux Lecteurs les plus intelligens & les plus appliqués de s'appercevoir qu'on y pût rien ajouter, si l'Auteur n'avoit jugé à propos lui-même d'en avertir ses amis. Mais le principal & peut-être l'unique effet de cet avis sera sans doute d'exciter dans les esprits de ses Lecteurs la passion de voir incessamment une nouvelle édition de ce Traité avec les augmentations que Mr. Petit veut bien leur faire espérer.

Ce qui me paroît d'autant plus important, que depuis l'*Ion* de Platon, c'est-à-dire, depuis plus de deux mille ans, il me semble qu'il n'avoit presque point paru de Traité si singulier & si détaché sur ce sujet.

Au reste, comme Mr. Petit s'est consommé dans la lecture de Platon aussi-bien que dans celle des autres anciens Philosophes, on doit être moins surpris de voir une si grande conformité de sentimens & de connoissances entre Platon & lui. Mais loin de témoigner contre les Poètes le chagrin que Platon a fait paroître con-

tre

2. Acta Eruditor. Lips. ann. 1684. tom. 3. pag. 329.

196 DE L'ART POËTIQUE.

Pierre
Petit.

tre eux, il a bien voulu même augmenter leur nombre, & faire voir qu'il connoissoit les effets de cette *Fureur Poëtique*, autant par sa propre expérience que par les écrits des Anciens.

LE PERE FRISON

(Leonard) Jésuite du Périgord, né en 1628.

Le Pere
Frison.

1086 **C**E Pere publia en 1682. trois Livres du *Poëme* à Bourdeaux dans le dessein de donner de nouvelles règles de l'Art Poëtique, ou de rendre quelques-unes de celles des Anciens proportionnées à la portée de la jeunesse d'aujourd'hui.

Car voyant que de tous ceux qui avoient traité de cet Art avant lui, les uns l'avoient fait trop généralement ou trop superficiellement; les autres s'étoient élevés trop haut, & y avoient mêlé trop d'érudition: il a cru devoir travailler pour l'utilité des enfans & des commençans, & qu'ainsi il devoit s'accommoder à leur capacité, en tenant un milieu entre ces deux extrémités.

Il s'applique particulièrement à traiter du genre Héroïque, il ne touche le Lyrique & l'Elégiaque qu'en passant. Il dit qu'il n'a voulu rien dire du Dramatique, parce qu'on ne peut rien ajouter à ce qui s'en

1. Leon. Fris. præfat. ad libr. de Poëmat.
Idem in Opere pag. 84. 85. & in indice.

s'en est dit dans ces derniers tems.

Dans son premier Livre il traite de la matière, de la forme, & de l'invention Poëtique: dans le second de la disposition & des parties: dans le troisiéme de la diction Poëtique, de la structure des vers, de leur nombre & de leur mesure.

Le Pere
Frison.

Il a tâché de reduire ce qu'il dit de l'Epopée, en sorte qu'il pût représenter l'Iliade, l'Odyssée, & l'Enéide en une espèce de petit tableau pour les proportionner à la petitesse des enfans (1).

Son dessein principal a été de rendre sa Poëtique chrétienne, de découvrir les moyens de traiter les mystères de notre Religion, de former des Poètes chrétiens, & de ruiner les sentimens de ceux qui prétendent que les sujets qui sont simplement pieux ou purement miraculeux ne sont point propres pour la Poësie.

Il ne paroît pourtant pas si difficile qu'étoit Mr. Desmarets, qui ne vouloit point de composition avec les anciens Poètes. Car loin de rejeter les inventions & les expressions des Anciens, il veut qu'on les imite, & il propose les moyens de le faire à la fin de son Ouvrage où il donne des exemples de parodies qu'on peut faire sur tout ce qu'on peut appliquer à notre Religion. De sorte que la Poësie chrétienne selon lui consisteroit dans l'imitation des meilleurs Poètes de l'Antiquité aussi bien.

G. Becan. Epist. Dedicat. ad B. Virginem post Sidron Hoffsch. Poëm.

Le Pere
Frison.

bien que dans celle des actions de l'homme.

Dans l'intention que le Pere Frison a eue de ne s'attacher qu'à ce qu'il y a de plus utile & de plus agréable dans l'Art Poétique, il a cru devoir se servir beaucoup de Cicéron, selon que l'a remarqué Mr. de la Roque (1) soit pour l'érudition, soit pour le style. Ce qui fait, dit-il, que ce Traité n'est pas composé séchement à la façon des Livres Didascaliques, mais qu'il tient beaucoup de l'air des Traités oratoires du Maître de l'Eloquence. Néanmoins il ne s'est pas tellement donné à Cicéron dont il a pris l'Orateur pour son modèle, qu'il ne se soit aussi appliqué fortement à imiter Quintilien dans ses Institutions pour sa manière de traiter (2). Et l'on peut ajouter que la quantité & la qualité des morceaux de vers qu'il y insere pour servir d'exemples, ne sert pas de peu pour interrompre & diversifier son style Didactique.

MONSIEUR DESPREAUX

(*Nicolas Boileau*), Parisien. (3)

Boileau
Despreaux.

1087. **O**utre un Discours sur la Satire, nous avons de lui un Art Poétique en vers, divisé par quatre Chants ou quatre Livres.

On peut dire de cet Ouvrage le contraire de celui du Pere le Bossu, & que comme

1. Journal des Savans du 3. Août de l'an 1682.
2. Leon. Fris. *ibid.*, ut *supr.*

me nous n'avons encore eu personne qui ait mieux connu que Mr. Despreaux le génie de la Poësie moderne, & qui par conséquent ait pû mieux découvrir les bonnes & les mauvaises qualités des Poètes de ces derniers siècles, personne n'a pû mieux réussir que lui à nous donner les règles d'un nouvel Art Poétique.

Boileau
Despreaux.

Cet Ouvrage ne laisse pas d'être formé sur le goût des Anciens; & quoi qu'il semble qu'on n'y retrouve point toutes leurs manières dont on a crû pouvoir se dispenser dans les derniers siècles, il paroît assés néanmoins qu'il a jetté les fondemens de son Art sur les maximes des anciens Maîtres, en se réservant pourtant le droit de les réformer ou de les ajuster à nos usages, dans les endroits mêmes où il semble qu'il n'a songé qu'à les traduire.

Il est difficile de rien ajoûter à l'adresse avec laquelle il a fait cette union, & l'on peut hardiment produire cet Ouvrage pour faire voir que les règles nouvelles ne détruisent nullement celles de nos premiers Maîtres, mais qu'elles peuvent servir à les perfectionner; & pour montrer qu'il y a de l'injustice à vouloir condamner les Ouvrages de ceux qui n'ont pû prévoir les caprices des Modernes.

D'un autre côté, il est aisé de remarquer par cet Art Poétique, que ces derniers venus n'ont peut-être eu gueres moins d'esprit que les Anciens; que dans les choses qui dépendent du choix & de l'invention,

Boileau
Despréaux.

tion, ceux-là peuvent avoir aussi des imaginations qui soient justes & heureuses comme en ont eu ceux-ci ; & que personne ne doit trouver mauvais que les uns & les autres aient suivi dans leurs imaginations le génie des tems où ils vivoient, des Etats dont ils suivoient la police, des mœurs & des coutumes qui étoient en usage chés eux, de la Langue qu'ils parloient & de la Religion même à laquelle ils étoient attachés.

Au reste l'habileté, la délicatesse, & la solidité de jugement n'éclatent pas moins dans cet Ouvrage, que dans les autres qui nous sont venus du même Auteur ; quoi qu'il semble que Mr. Desmarets & Monsieur Pradon aient voulu rapporter toutes ces bonnes qualités à Horace, à Scaliger, à Vida, & aux autres Auteurs que Mr. Despréaux a suivi dans cet Ouvrage (1).

Mademoiselle LE FEVRE,

Autrement Madame DACIER (2)

De Saumur, fille de Tanneguy, Originaire de Caën.

Madame
Dacier.

1088. **C**ette Demoiselle a mis à la tête des trois Comédies de Plaute, qu'elle a traduites en notre Langue avec des

1. Il devoit dire : qu'ils vouloient que Mr. Despréaux eût suivi dans cet Ouvrage, car en 1675. Despréaux déclara solennellement qu'il n'avoit jamais lu Vida, & je crois

des Remarques [*in-12.* 3. vol. 1683.], une curieuse Dissertation en forme de Préface touchant la Poësie Dramatique & le Théâtre des Anciens. Elle y recherche avec exactitude l'origine de ces sortes d'ouvrages, leurs accroissemens, & les divers changemens qui leur sont arrivés. Elle y traite de la vieille Comédie, de la moyenne, & de la nouvelle, de la Satire, & de toutes sortes de Représentations de Théâtre. Mais on ne peut pas nier que Terence n'ait eu quelque chose à souffrir de la tendresse & de l'inclination particulière de Mademoiselle le Fevre pour Plaute. Madame Dacier.

On peut mettre encore au rang des Ouvrages qui regardent l'Art Poëtique l'examen selon les règles du Théâtre qu'elle a fait, non seulement de l'Amphitryon, du Rudens & de l'Epideicus de Plaute, mais encore du Plute & des Nuées d'Aristophane. Et il n'y a pas une de ces pièces qui ne fasse connoître quel est le fonds de la doctrine, & la certitude de l'expérience que Mademoiselle le Fevre a acquise dans tout ce qui regarde les belles Lettres & l'Antiquité.

LE PERE DE MOURGUES.

1089. **C**E Pere publia en 1684. un Traité de la Poësie Françoisé [*in-12.*], où l'on voit qu'il descend jusques dans Le P. de Mourgues.

trois de plus qu'il ne s'étoit pas trop rompu la tête à lire Scaliger.

27. Morte le 17. Août 1720. âgée de 67. ans.

Le Pere de Mourgues. dans un détail des moindres choses qui peuvent regarder son sujet, selon le rapport de Mr. de la Rocque (1), qui ajoute qu'il ne s'étoit jusqu'ici rien trouvé de plus ample sur ce sujet.

Il y décide tout ce qui peut faire difficulté, tant sur la rime & le nombre des syllabes, que sur l'arrangement des Vers, & il appuie ses Réflexions par des autorités prises des Ecrivains les plus célèbres, comme l'a encore remarqué le même Auteur.

LE SIEUR RENALDINI

(Charles) né en 1615. Professeur à Padouë reçu l'an 1665.

Charles Renaldini.

1090. **L**A troisiéme & dernière partie de son premier Tome de Philosophie, comprend sa Poétique qu'il a exposée par Differtations. Ce qui fut imprimé à Padouë en 1681. in-folio.

Il s'est appliqué particulièrement à la méthode & à la netteté, pour donner de l'ordre & de la suite à sa matière.

Pour faire mieux connoître la nature de cet Art, il s'applique d'abord à faire la distinction de la Poétique d'avec la Poësie, & de la Poësie d'avec le Poëme. Ensuite il traite de la mesure, de l'imitation & de ses défauts, de l'origine & des causes de la Poësie, & de la fureur Poétique. Il passe ensuite à la fiction Poétique, à la fable, aux propriétés du Poëme, aux mœurs &

x. Journal des Savans du 22. Janvier 1685.

& à l'expression ou au style. Dans la dernière Dissertation, il traite de divers genres de Poësie, de toutes sortes de Drames, de la Tragédie, de la Comédie, de l'Epopée, de l'Eglogue, de la Satire, du Roman, de l'Élégie, de l'Epigramme, de l'Épithaphe, & de l'Eloge (2).

Charles
Renaldini.

Liste de divers autres Ouvrages sur l'Art Poétique, que j'ai vûs cités avec approbation par ceux qui ont eu occasion d'en parler dans leurs Ecrits, mais dont je n'ai point trouvé de jugemens assez précis pour en faire des Chapitres à part.

1091. **D**IEGUE GARZIA DE I. DRENGIFO, ou plutôt Jean Garze de R. Jésuite Espagnol, Regent au College d'Avila, publia sous le nom de ce Diegue *l'Art Poétique Espagnol* en Langue vulgaire à Salamanque l'an 1592. in-4. C'est un Ouvrage fort approuvé & qui a été loué par Messieurs de Port-Royal dans la partie de leur Grammaire Espagnole, qui regarde la Poësie de ceux de la Nation en leur Langue.

II. ALPHONSE LOPEZ de Valladolid Médecin, qui vivoit sur la fin de l'autre siècle, étoit un fort méchant Poète à la vérité, mais il ne laissoit pas de bien sentir la bonté des vers. Comme il n'est pas fort extraordinaire de savoir juger d'une chose quoiqu'on ne la puisse pas faire, on ne doit pas être surpris d'apprendre que ce

Lo-

Lopez ait fait un gros Traité in-4. de l'Art Poétique imprimé à Madrid l'an 1596. sous le titre de *Philosophia antiqua Poëtica* en Langue vulgaire. Et cet Ouvrage joint & confronté avec son Poëme Espagnol de *Pelago*, fait voir en effet qu'il est plus aisé de donner des règles & des leçons aux autres, que de les mettre soi-même en pratique, comme le judicieux Nicolas Antonio nous l'assure de ce Lopez.

III. GEORGE FABRICIUS Allemand de Kemnitz, a fait sept Livres de l'Art Poétique en Latin, imprimés en diverses Villes d'Allemagne [in-8. 1589.], où l'on trouve beaucoup de lecture, à la façon des Savans du Pays.

Il a fait encore diverses Comparaisons des Poëtes Latins tirées de la Critique de Jules Scaliger. Sans parler d'un autre Recueil de divers Auteurs publié sous le titre de l'Abregé de l'Art Poétique imprimé à Geneve l'an 1592. Les principaux de ces Auteurs sont ce Fabricius & Scaliger.

IV. LOUIS DOLCE Italien de Venise. a fait un Traité en Langue vulgaire de la Poësie Italienne, que plusieurs estiment autant que le *Tempo*, qui avoit écrit avant lui sur le même sujet. Il a fait encore un Discours sur la Satire, sans parler de ce qu'il a donné aussi en sa Langue sur les Satires & l'Art Poétique d'Horace, & de ses Commentaires sur l'Arioste qui appartiennent aussi à l'Art Poétique.

* *Esposizione de i vocaboli difficili in Orlando Furioso de l'Ariosto* in-4. Venet. 1550.
— *Osservazioni nella volgare lingua*, in-8. Venet. 1530.

V. LAURENT GAMBARA de Bresse (qui mourut l'an 1586.) a fait un Traité Latin de la manière de rendre la Poësie parfaite, imprimé à Rome in-4. l'année de sa mort. Il prétend faire voir dans cet Ouvrage qu'il y a une obligation indispensable à tout Poëte, ou à tout Versificateur & Rimeur se disant Poëte, de retrancher non seulement tout ce qui peut être mal-honnête, lascif & libertin dans les vers, mais encore tout ce qui sent la Fable & le culte des fausses Divinités.

VI. JACQUES DE BRUGG ou PONTANUS Jesuite de Boheme fort versé dans les Humanités, & plus capable de juger des bons vers que d'en faire, a donné en Latin trois Livres d'*Institutions Poëtiques* qui ont été bien reçus du Public, comme il paroît par les diverses éditions qui en ont été faites en Allemagne & en France. Il a fait encore un Traité sur cet Art sous le titre de l'*Apprentissage de la Poëtique*. Pontanus mourut à Ausbourg le 25. Novembre de l'an 1626. âgé de 84. ans. Ce que j'ai voulu marquer de lui comme de Gambara, parce que je n'aurai point occasion de parler d'eux parmi les Poëtes, quoiqu'ils ayent fait des Poësies l'un & l'autre.

* *Floridorum Libri VIII. Poëticarum Institutionum Libri III. in-8. Ingolstadt. 1602.*

— *Attica Bellaria, seu litteratorum secundæ mensæ, ad animos relaxandos III. Partib. in-8. Aug. Vind. 1620.*

VII. GEORGE SABINUS Allemand Professeur à Francfort sur l'Oder, qui étoit en réputation de faire d'assez bons

vers, a composé un Traité en forme de Préceptes pour apprendre à faire des vers à l'imitation des Anciens. Et l'on peut dire à la recommandation de cet Ouvrage qu'on a bien voulu s'en servir dans la France au siècle passé.

* *De carminibus ad Veterum imitationem artificiosè componendis in-8. Parisi. 1580.*

VIII. Il paroît aussi que l'on a estimé l'Institution Poëtique de JEAN BUCHLERUS Allemand, & l'Abregé des Maximes de cet Art par CONRAD BACHMAN aussi Allemand. L'Art Poëtique de FRANÇOIS DE MACEDO Portugais alors Jésuite, celui de VITUS DE BERING Danois, & de quelques autres Auteurs dont la Liste ne pourroit qu'ennuyer le Lecteur.

IX. Il en faut pourtant distinguer ce que CAMPANELLA fameux Dominicain a fait sur ce sujet dans sa Philosophie raisonnable, dont la Poëtique fait une cinquième partie.

X. Le Traité qu'on attribue à FAMIANO STRADA célèbre Jésuite Romain, & qui est compris en cinq Livres, quoiqu'il n'en soit point parlé dans les Recueils Bibliothecaires de la Société.

XI. Celui de JACQUES MASENIUS Allemand qui parut l'an 1661. sous le titre *Palaestra Eloquentiae ligatae.*

XII. Le Traité que Mr. VOSSIUS le jeune a fait *Du Chant des Poëmes, de la force & des vertus du nombre & de la cadence* imprimé à Oxford depuis quelques années. ¶. 1673.

XIII.

XIII. La *seconde Plume* de Monsieur CARAMUEL DE LOBKOWITZ, c'est-à-dire le Tome qui contient ses *Rhythmiques* qui fut imprimé in-folio l'an 1665. à Saint-Angelo, qui étoit sa maison de campagne dans son Diocèse de Campagna au Royaume de Naples; puis en 1668. dans la Ville même de Campagna augmenté de deux fois plus que la première édition. Il traite dans ce Tome de la quantité discrète, & il représente les idées des nombres qui peuvent être communes à toutes sortes de Langues.

La troisième *Plume* du même CARAMUEL ou son troisième Tome imprimé à Rome l'an 1663. *in-folio*, dans lequel il traite de la quantité continuë des syllabes, de la durée & de la mesure de la prononciation, où il a fait l'ingénieur à outrance dans le raffinement sur ce qui concerne tous les secrets vrais & chimériques de la versification, & où il a formé divers Labyrinthes d'où il n'est pas trop bien sorti lui-même.

XIV. Enfin s'il ne s'agissoit que de faire un simple catalogue des Traités sur l'Art Poétique de diverses Langues & Nations différentes; j'aurois pu rapporter pour la Poësie des Hébreux les Traités de *Jean Gabriel Drechsler*, imprimés à Leipfick *in-8.* en 1672. de *Théodore Ebert* imprimés à Leipfick en 1628. 1640. 1662. de *Laurent Fabricius* imprimés à Wittemberg *in-8.* en 1626. de *Laurent Frisius* imprimés à Copenhague *in-4.* en 1672. de *Gilbert Genebrard* imprimés à Paris *in-4.* en 1587. de
Fran-

François Gomarus imprimés à Leyde in-4. 1641. d'*Antoine Fourdain*, Jésuite, dont on dit que l'Ouvrage n'a pourtant pas été encore imprimé.

Pour la Poësie des Grecs, j'aurois pu aussi ajouter les Traités singuliers de *Jean Volandus* en quatre Livres imprimés à Leipzig en 1613. in-8. d'*Abdias Prætorius* imprimés à Wittemberg en 1561. 1572. in-8. de *Christofle Helvicus* à Giefen en 1610. in-8. à Nuremberg en 1623. de *Proclus* dont la Chrestomathie a été traduite & commentée par *André Schott*, Jésuite, des Peres *Jacques Gretser*, *Pierre Halloix*, *Nicolas Caussin*, *Philippe Labbe* Jésuites, & de plusieurs autres qui ont traité aussi bien de la Prosodie & de la versification Grecque que de la Poëtique.

Mais il seroit moralement impossible de rapporter tous ceux qui ont traité singulièrement de la Poësie Latine, & il est encore plus aisé d'en faire des amas qu'un choix & un discernement.

Pour ce qui est de la Poësie en Langues vulgaires, quoique j'en aye rapporté assés de Traités pour satisfaire le Lecteur, j'aurois encore pu ajouter aux François les Traités de *Thomas Sibillet*, de *Pierre de la Ramée*, & de *Pierre de Ronsard*, &c. aux Italiens *Girolamo Brusoni*, *Francesco Patrizio*, *Giovan Battista Pigna*, *Tomaso Stigliani*, *Camillo Pellegrino*, *Giulio Camillo Delminio*, *Ansaldo Ceba*, *Lelio Guiddicioni*, *Giuseppe Battista*, dont la Poëtique ne parut qu'en 1676. *Jean Baptiste Giraldi*, *Jason de Nores*, qui outre ce
qu'il

qu'il a fait contre le Verat ou l'Auteur du *Pastor Fido*, a donné une Poétique, un Traité des causes des progrès que la Comédie, la Tragédie, & le Poëme Epique ont reçus de la Philosophie, & une explication de l'Art Poétique d'Horace, &c. Aux Espagnols *Miguel Sanchez de Viana*, *Vicente Espinel*, *Luis Alonso de Carvalho*, *Geronimo de Mondragon*, *Gonçalo Argote de Molina*, *Manuel Faria de Sousa*, &c.

Je finirai par un Traité de la Poësie Allemande écrit en Langue vulgaire par le Sieur *Daniel George Morhofen* & imprimé à Kiel in-8°. l'an 1682. Messieurs de Leipfick qui nous en ont fait un Extrait dans les Actes de cette année (1), disent que l'Ouvrage se divise en trois parties, dont la première regarde généralement la Langue Allemande, la seconde traite de la Poësie des Allemans & de leurs Poëtes, & la troisième de leur Art Poétique. Les cinq premiers chapitres de la seconde Partie, sont employés à traiter de la Poësie des autres Nations de l'Europe en Langues vulgaires. Dans le premier, il parle de la Poësie Françoisé qu'il établit la plus ancienne de toutes dans les Provençaux & les Languedochiens. Dans le second, il traite de la Poësie Italienne qu'il fait venir de la Françoisé. Dans le troisième, de l'Espagnole, à laquelle il ne paroît pas beaucoup favorable. Dans le quatrième, de l'Angloise qu'il dérive de la Langue des anciens Saxons; & dans le cinquième,

1. Page 271. ann. 1682.

me, de la Flamande ou Teutonique qui n'est pas différente de l'Allemande d'aujourd'hui. Le reste de cette seconde partie est employé à faire voir l'antiquité de la Poësie Allemande à laquelle il donne trois âges, dont le premier commence aux Germains dont parle Tacite, le second à l'Empereur Charlemagne qu'il fait Poëte Allemand, & le troisième à Martin Opitius qui vivoit dans notre siècle.

La troisième partie de l'Ouvrage de Mr. Morhofen comprend les préceptes de l'Art, & l'examen de diverses objections que Messieurs Vossius (*Isaac*), Desmarais (*Roland*), & Slufius ont formées sur les difficultés qu'il se trouve dans la Langue Allemande pour la belle Poësie.





JUGEMENTS DES SAVANS,

SUR LES

PRINCIPAUX OUVRAGES

DES POETES.

PREMIERE PARTIE.

MOYSE

Legislateur & Gouverneur des Israëli-
tes (1).

1092



L semble que ce soit
faire honneur à la Poë-
sie & aux Poëtes chré-
tiens de leur donner un
Chef de leur Profession,
qui ait été aussi de leur Religion, afin de
ne

1. ¶. Mort dans la cent-vintième année de son
âge, 1491. avant Jesus-Christ.

Moïse.

ne point laisser aux Gentils la gloire qu'ils se sont attribuée d'avoir été les Auteurs de cet Art merveilleux.

C'est ce qui se rencontre incontestablement en la personne de Moïse, à qui pas un Critique, ce me semble, n'a refusé jusqu'ici la qualité de Poète, soit qu'il ait écrit en vers, soit qu'il n'ait écrit qu'en Prose. Il a consacré cet Art plusieurs siècles avant qu'Homere en eût fait un usage profane; & il en a honoré la Vérité éternelle, avant que celui-ci se fût fait considérer comme le pere de tout ce qu'il y a de mensonges & d'infamies dans les Fables & dans la Religion Païenne.

Nous avons de la Poësie de Moïse le Cantique du Deuteronomie (1), & le Livre de Job, dont il est l'Auteur, selon toutes les apparences. S. Jérôme dit qu'il n'y a rien de plus beau que ce Cantique, ni rien de plus accompli que le Livre de Job pour la Poësie-même; & il ajoute sur la foi de Joseph & d'Origène, qu'ils étoient composés en vers Hémistres & Pentamètres (2).

Les Interprètes de l'Écriture & les Critiques sacrés n'ont pas manqué de faire à l'envi les éloges de ces deux pièces divines, & le respect qui est dû à l'Écriture
Sain-

1. C'est le 32. chapitre du Deuteronomie.
2. Hieronym. præfat. in Chronic. Euseb.
3. L. Thomass. Method. d'étud. & enseign. Chrétien. les Poètes, liv. 1. part. 1. chap. 6. num.
4. 5. pag. 68. 69.
4. Ger. Jo. Voss. in Institutionibus Poëtic. Horatius

Sainte nous donne scrupule de transcrire Moïse. ces témoignages glorieux dans un Recueil dont la suite doit être presque toute profane.

L'ignorance où nous sommes de la véritable mesure & de la cadence des Vers qui étoient en usage parmi les anciens Hébreux ne nous empêche pas de reconnoître, que l'air, l'esprit, & la majesté de la véritable Poësie y regnent par tout. Il n'y a même aucune nécessité que ces Ouvrages ayent été mis en Vers, pour pouvoir être considérés comme des Oeuvres Poëtiques, comme l'a très-bien remarqué le Pere Thomassin (3). Ce n'est pas la seule versification qui fait les Poëtes, & les Critiques sont convenus de dire (4) que la Poësie n'est pas toujours liée ni renfermée dans la mesure & le nombre des pieds.

On peut mettre de la Prose en Vers qui ne sera rien moins que de la Poësie, parce qu'elle n'aura rien de ce tour particulier, ni de cette élévation singulière, ni de ces expressions vives, ni de ces figures hardies, & surprenantes de la véritable Poësie. Et nous verrons dans la suite de notre Recueil un grand nombre d'Ouvrages Historiques, Philosophiques, & Théolo-

lo-

tius Satir. 4. libri 1. sic habet.

*Neque enim concludere versum
Dixeris esse satis; neque, si quis scribat, uti nos,
Sermoni propiora, putes hunc esse Poëtam,
Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.*

Moïse

logiques en Vers, qui n'ont pourtant pas acquis le titre de véritables Poètes à leurs Auteurs (1).

Au contraire personne n'ignore que toutes les beautés particulières de la Poësie ne se puissent trouver en un discours où les régles des vers ne seront nullement observées, & l'on convient que c'est véritablement de la Poësie plutôt que de la Prose, comme sont la plupart de nos Romans, & quelques Dialogues de Platon, que quelques-uns ont mis au rang des Poètes pour ce sujet (2).

Or il n'y a personne qui ne reconnoisse, que les Ouvrages de Moïse, dont nous parlons, sont remplis de ces expressions énergiques, de ces images vives & singulières, de ces tours hardis & surprenans, & de ces riches descriptions qui sont aussi peu convenables aux autres Ecrivains, qu'elles sont propres aux Poètes (3).

LE PERE Menestrier au Traité des Representations en Musique témoigne que le Livre de Job est une Pièce Dramatique, & d'autres Critiques l'ont aussi considéré comme une Comédie sainte, faite pour l'instruction & la consolation des Israélites durant leurs voyages & leur séjour au desert d'Arabie.

JE ne parlerai pas de David, ni de Salomon, ni d'aucun des autres Auteurs sacrés

1. Quintilian. Institution. Oratoriar. Voss. in libr. de Arte Poëtic. non semel.

2. Thomassin, au livre cité nombr. 8. pag. 70.

3. Idem ibid.

crés qui ont écrit en vers, parce que la distinction qui leur est dûë m'empêche de les comprendre dans mon dessein, & je n'aurois pas même parlé de Moïse, si je n'avois crû qu'il étoit bon d'avertir le Lecteur que la Poësie étoit originairement consacrée au culte du vrai Dieu.



DES POETES GRECS.

H O M E R E,

Dont on ne connoît ni le tems ni le pays,
appellé *Melesigene* de son vivant.

1093. **I**L faut supposer qu'Homere n'est nullement un fantôme, quelque avantage que les défenseurs de cette imagination prétendent tirer de l'incertitude où nous sommes du pays qui lui a donné la naissance, même après le curieux Traité que Leo Allatius a fait sur ce sujet [*de Patria Homeri* in-8. à Lyon 1640.] & du tems auquel il a vécu, nonobstant toutes les Histoires que les Anciens & les Modernes ont faites ou forgées de sa vie.

Ce qu'il y a de plus certain, c'est que l'on convient qu'il est le plus ancien de tous les Poëtes Profanes, dont les Ouvrages soient venus jusqu'à nous. Car on n'ignore pas que ce que nous avons sous les noms d'*Orphée* & de *Musée* n'est que le fruit

Homere. fruit de l'imposture des tems postérieurs (1).

Nous avons sous le nom d'Homere les Poèmes de l'*Iliade* & de l'*Odyssée* qui lui ont mérité l'admiration & les éloges de toute la Postérité. Comme il n'est pas possible de les renfermer en un seul volume, je me reduirai à un petit nombre de ceux que je croirai pouvoir contribuer quelque chose à l'idée que nous devons avoir de ce Poète.

§. I.

Des Jugemens avantageux qu'on a portés d'Homere.

Platon qui paroît d'ailleurs ne lui avoir point été fort favorable, tombe d'accord qu'il est le plus excellent & le plus *divin* de tous les Poètes, & qu'il a mieux traité que tous les autres toutes les choses qu'il a entrepris d'écrire (2). Dans un autre endroit il reconnoît qu'il est le Chef de tous les Sages & Philosophes, & il l'appelle le Prince de tous les Tragiques (3). Il dit même ailleurs que les Ouvrages d'Homere renferment toute la Philosophie divine & humaine (4).

Aristote qui semble avoir examiné cet Auteur avec plus d'exactitude que Platon, dit

1. Ger. Jo. Vossius de Poëtis Græcis cap. 2. pag. 9.
2. Plato in Dialogo Ione, tom. 1. oper. pag. 530.
3. Idem in Theæteto, p. 152. 153. t. 1.
4. Idem in libro de summo bono, & ex eo Tarq. Gallutius Orat. 1. de Virgillii allegoria pag. 212.

dit (5) qu'il a toutes les parties nécessaires à un Poëte accompli, & que cela paroît également dans l'Iliade & dans l'Odyssée, quoique ces deux Poëmes soient d'une Constitution toute différente. Il ajoute qu'il est le seul des Poëtes qui ait bien connu son sujet, & qui n'en soit pas sorti (6). Il prétend même que de tous ceux qui avoient paru jusqu'à son tems, il n'y a que lui qui mérite le nom de Poëte, non pas seulement pour avoir mieux écrit que les autres, mais particulièrement pour avoir introduit l'imitation pour le genre Dramatique, ayant été le premier, dit-il, qui ait établi la forme & les personnages de la Comédie, qui ait retranché tout ce qui est capable de deshonorer les personnes, & qui se soit contenté du ridicule pour la représentation (7).

Les autres Critiques qui ont suivi ces deux Philosophes parmi les Grecs & les Romains (8) n'en ont pas jugé moins avantageusement. Patercule qui savoit assez bien l'art de faire des Portraits (9) nous dépeint Homere comme le plus éminent Génie qui eût jamais paru jusqu'alors, qui a été sans exemple, & qui a mérité seul le nom de Poëte pour la grandeur de ses Ouvrages & l'éclat de ses Vers. Il dit que comme il n'avoit eu personne avant lui qu'il

5. Arist. de Poët. c. 24. p. 70. edit. in-12. ;

6. Ibid. pag. 72.

7. Idem de Poëtic. c. 4. pag. 10.

8. Cicero, Vitruvius, Aul. Gell. Athenzus, Macrobian. &c.

9. Vellejus Paterc. l. 1. Histor. c. 5.

Homere,

qu'il put imiter, il ne s'étoit auffi trouvé personne après lui qui eût été capable de le suivre, & qu'il n'est pas possible de rencontrer depuis Homere & Archilochus un homme qui puisse se vanter de donner la perfection à une chose, dont il aura été lui-même le premier Auteur.

Plutarque dans un discours qu'il a fait exprès sur Homere (1), ou du moins qui lui est attribué, s'étend fort au long sur sa grande érudition, & la connoissance universelle qu'il prétend qu'il avoit de toutes les Sciences: & quoique dans tout ce Traité il n'entre point dans ce qu'il y a de plus essentiel au Poëme, il ne laisse pas de nous donner une grande idée de son caractère; & de nous faire assés concevoir quelle pouvoit être l'étendue de son vaste génie.

Le même Auteur a fait un autre Traité de la lecture des Poëtes où il louë Homere d'une sagesse tout à fait singulière (2), & il dit qu'il en a donné des preuves suffisantes par l'attache qu'il a prise de blâmer presque toujours par avance les mauvais discours avant que de les faire tenir, & de louer au contraire & de recommander les bons, & qu'il en a usé de même à l'égard de plusieurs actions considérables avant que de les rapporter. Dans le Traité qu'il a fait sur l'excès & la démangéaison de parler, il écrit (3) qu'entre les singularités que l'on dit

1. Chés le P. Rapin, Compar. d'Homere, & de Virgile c. 16. pag. 62.

2. Plutarch. de legendis Poëtis, fol. xi, H. in-fol. edit. Vascos.

dit d'Homere, il n'y en a point de plus véritable que celle d'avoir été le seul au monde qui n'a jamais rassasié ni dégoûté les Hommes, d'avoir toujours paru nouveau à son Lecteur, toujours tout autre, toujours divers, toujours florissant, & toujours rempli de nouvelles graces; & d'avoir usé d'artifice pour faire passer insensiblement son Lecteur d'un conte à un autre, afin d'empêcher qu'on ne s'apperçoive de ses redites. Enfin l'on voit dans les Apophthegmes qui portent le nom du même Plutarque, qu'Homere étoit si universellement estimé & reçu dans la Grece, qu'Alcibiade étant entré un jour dans une Ecole où il ne trouva point les Oeuvres d'Homere, il donna un soufflet au Maître sans lui rien dire davantage, pour marquer son indignation (4).

Philostrate dit (5) qu'Homere a gardé toutes les mesures dans une harmonie parfaite, & qu'il a observé toutes les figures. Il ajoute que les autres Poètes ont eu chacun quelque talent particulier pour une chose, mais qu'Homere les a eu tous rassemblés en lui, & qu'ainsi il a surpassé tous ceux de cette Profession, & entre autres Orphée pour la majesté & la grandeur de l'expression, & Hésiode pour la douceur; qu'il exprime toutes choses divinement; en un mot que qui n'aime point Homere est un fou. Ce

3. Idem de nimia loquacitate, fol. 91. A.

4. Id. in Apophth. Alcib. fol. 196. G.

5. Philostrat. Heroïcor. pag. 665. & ex eo Laur. Crassus in Opere Italico de Poëtis Græcis.

Homere,

Ce n'est pas seulement l'artifice de la composition qu'on a loué dans Homere, on y a aussi estimé dans tous les tems cette Morale qu'on prétend y voir regner presque par tout.

En effet c'est Homere qui a fait dire à Aristote (1) que les Poètes sont plus Philosophes que les Historiens. Homere a enseigné la Philosophie Morale non pas en récitant seulement comme un Historien, dit le Pere le Bossu (2), mais en proposant ce qu'une personne à qui il donne un nom tel qu'il lui plaît a dû faire, & dire vraisemblablement ou nécessairement en pareille occasion.

Homere a fait pour la Morale, ajoute le même Auteur, ce que les Théologiens ont fait pour expliquer la Divinité. La trop grande diversité des actions & des personnes divines si peu proportionnées à notre intelligence, l'a comme forcé à partager une seule idée de l'essence simple & unique de Dieu en plusieurs personnes, sous les différens noms de Jupiter, Neptune, Mars, Junon, Diane, &c.

C'est pour la beauté & pour l'importance des enseignemens de la Morale qui sont dans ses Ouvrages, qu'Horace le préfère
aux

1. Aristot. Poëtic. c. 9.

2. René le Bossu liv. 1. du Poëme Epique chap. 2. pag. 8.

3. Horat. 1. Epist. 2.

Qui, quid sit pulchrum; quid turpe, quid utile, quid non,

Plinius, ac melius Chrysippo, & Crantore dicit.

4. G. J. Voss. de natura Poëtic. c. 9. p. 52.

aux Philosophes qui étoient le plus en réputation de sagesse & de probité (3). Et il paroît assés qu'il a jugé Homere plus propre pour enseigner & inspirer la vertu aux hommes que tous les Philosophes de l'Antiquité. C'est aussi le sentiment de Vossius à l'égard de ce Poëte (4). Homere

Je ne m'arrêterai pas à rapporter ce qu'en ont écrit les Auteurs du bas Empire (5), ni même ce que les plus célèbres & les plus saints d'entre les anciens Peres de l'Eglise, & particulièrement saint Basile & saint Grégoire de Nazianze ont dit à son avantage (6), parce que ce seroit retourner sur mes pas, & confirmer tout au plus ce que j'ai déjà rapporté des Anciens, mais on ne peut pas s'empêcher de remarquer que la plûpart des Modernes ont été du même goût que les Anciens en ce point.

Jules Scaliger admirant la grandeur extraordinaire de l'esprit d'Homere, dit que l'Art paroît dans tout ce qu'il a écrit d'une telle manière, qu'il semble l'avoir plutôt inventé que cultivé: & qu'ainsi on ne doit pas être surpris d'entendre que c'est plutôt l'idée de la Nature que l'Art que l'on trouve en lui (7).

Lipse quoi qu'accusé d'être peu intelligent

5. Macrob. Saturnal. & ante illum alii de quibus supra.

6. Basilii M. Greg. Nazianz. Cyrillus Alexandrin. Fulg. Rusp. apud Tarq. Gallutium Orat. 1. de Virg. Allegoria p. 212.

Thomassin Préface de sa Méthode d'étudier Chrét. les Poètes n. 6. pag. 5. & l. 1. c. 2. n. 7. pag. 20, 21.

7. Jul. Cæs. Scaliger Poëtices l. 5. c. 2.

Homere.

gent en Poësie, & de savoir assés mal distinguer le mérite des Poëtes, a cru parler juste, lors qu'il a appellé Homere la source de la sagesse la plus cachée & la plus mystérieuse, & le Roi des Poëtes & des Sages (1).

Mr. le Fevre de Saumur qui a fait un abrégé des Vies des Anciens Poëtes Grecs, dit que dans toute l'Antiquité on croyoit avoir assés bien prouvé une chose, quand on produisoit le moindre passage d'Homere, pour appuyer une opinion, ou pour résoudre quelques doutes (2). Ce qui faisoit voir le point où étoit montée l'autorité de ce Poëte, & jusqu'ou l'on portoit l'estime & la vénération qu'on avoit pour ses écrits.

Mais il semble que personne n'ait pénétré plus avant que le Pere Rapin dans l'examen de ses bonnes & de ses mauvaises qualités. Et pour ce qui regarde les premières, il dit dans ses Réflexions sur la Poétique qu'Homere ayant eu un génie accompli pour la Poësie, eut aussi l'esprit le plus vaste, le plus sublime, le plus profond, & le plus naturel qui fut jamais (3). Il témoigne ailleurs que c'est le modèle le plus parfait de la Poësie heroïque (4).

Le même Auteur dans la comparaison qu'il

1. Lips. cent. 1. ad Belgas Epist. 87.

2. Tannégui Le Févre, Vies des Poëtes Grecs pag. 6.

3. Réflex. sur la Poétique 1. part. n. 4.

4. Réfl. sur la Poët. 2. part. n. 15.

5. Chap. 2. pag. 11.

6. Dissert. de Furore Poëtico pag. 53. 54.

qu'il a faite d'Homere & de Virgile, écrit (5) que de tous les Savans de l'Antiquité, Homere lui paroît le plus admirable & le plus incompréhensible, qu'il est le premier exemple que les Savans puissent se proposer: & qu'il a paru très-versé dans les Sciences, avant qu'on en eût donné des préceptes, & qu'on eût prescrit des règles aux Arts.

Homere.

En effet on le considère, selon Mr. Petit (6), comme le premier Auteur & comme la source même de toutes les inventions Poétiques: & ceux qui l'ont suivi ont paru si éloignés de cette heureuse abondance accompagnée de tant de pureté & de force, qu'ils ne passent que pour des ruisseaux, & des égouts même, pour la plupart.

C'est ce qui a fait dire à Mr. Gueret que les Dieux de l'Antiquité doivent leur origine à Homere, que la Langue Grecque n'a point d'autre source que ces Poèmes; que c'est dans eux seuls qu'on peut trouver la parfaite Epopée; & que sans lui, quelque chose qu'en ait voulu dire Sophocle (7), il n'y auroit non plus de Poétique d'Aristote que d'Eneïde de Virgile. Enfin il fait dire à Homere que s'il reprenoit tout son bien, la plupart des beaux Esprits qui ont paru depuis lui n'étant revêtus que de ses dé-

7. ¶. Ces mots: *quelque chose qu'en ait voulu dire Sophocle*, devoient être ici repris par Baillet, parce qu'ils supposent que Gueret dans sa Guerre des Auteurs, ou dans son Parnasse réformé avoit fait dire quelque chose à Sophocle contre Homere, ce qui n'est pas, Sophocle ne paroissant nulle part dans l'un ni dans l'autre de ces livres.

Homere.

dépouilles, n'auroient presque rien de reste (1).

Mr. Despreaux nous le représente (2) comme instruit immédiatement par la Nature même, & témoignant qu'il a su parfaitement l'art de plaire, ajoûte que

Son Livre est d'agrémens un fertile trefor
 Tout ce qu'il a touché se convertit en or.
 Tout reçoit dans ses mains une nouvelle
 grace.

Par tout il divertit, & jamais il ne lasse.

Une heureuse chaleur anime ses discours.

Il ne s'égare point en de trop longs détours.

Sans garder dans ses vers un ordre métho-
 dique,

Son sujet de soi-même & s'arrange & s'ex-
 plique.

Tout sans faire d'appréts, s'y prépare aisé-
 ment.

Chaque vers, chaque mot court à l'évé-
 nement.

Plusieurs ont prétendu qu'Homere n'étoit pas moins parfait dans la plûpart des autres connoissances que dans la Poësie. Nous avons déjà vû qu'il étoit considéré comme le Chef de tous les Théologiens du Paganisme, & pour le dire ainsi, comme le véritable Pere des Dieux de la Grèce. Nous avons

1. Gueret pag. 46. & 47. de la Guerre des Auteurs.
2. Art. Poétique Chant. 3. v. 297. jusqu'au 306.
3. Comparaison d'Homere & de Virgile pag. 11.
de

avons aussi remarqué que les Anciens le Homere faisoient passer pour le premier Maître de la Philosophie & le plus excellent de tous les Philosophes. Le P. Rapin a prétendu même (3) que la Philosophie que Platon a écrite sur l'ame, qui est son chef-d'œuvre, est moins prise des Egyptiens comme l'ont cru Iamblique & Porphyre, que d'Homere. Et l'on peut dire que ce n'est que par cet endroit que les saints Peres envisageoient l'utilité que les Chrétiens pourroient retirer de ses Ouvrages, témoignant qu'ils y trouvoient une Philosophie morale qui ne devoit être imperceptible qu'à ceux qui n'avoient pas l'adresse de la développer (4).

On peut dire même que ceux d'entre les Ecrivains du Christianisme qui ont paru les plus délicats & les plus difficiles sur la sainteté & la sévérité des Maximes de l'Evangile, ont cru pouvoir trouver dans les Poèmes d'Homere des vestiges obscurs sans doute, mais pourtant encore reconnoissables, des vérités de la Religion véritable, établies par les saintes Ecritures. C'est ce que le Pere Thomassin dans le second Livre de la Méthode d'étudier & d'enseigner Chrétiennement les Poètes, a fait voir d'une manière également utile & agréable (5).

Comme il n'y a rien qui contribue tant à la gloire d'Homere que ce point, & qui
soit

de l'édit. in-4.

4. Tarq. Gallut. Orat. 1. de Virgilii allegoria.

5. Liv. 2, chap. 1. n. 2. pag. 312. 313. 314.

K 5

Homere.

soit plus propre pour régler les jugemens que nous en devons faire, il ne sera pas inutile de rapporter ici quelques-unes de ces vérités principales que ces Critiques clairvoyans ont cru y appercevoir. On trouve dans Homere, disent-ils, & dans Virgile même qui n'a fait que suivre Homere dans ses sentimens,

„ I. Qu'il n'y a qu'un seul Dieu, tout bon, & tout puissant.

„ II. Qu'il y a une infinité de bons Anges : qu'il y en a aussi une infinité de mauvais.

„ Que cet air & ce monde est rempli d'une multitude de bons & de mauvais Anges.

„ Que les bons Anges sont appelés des Dieux, & que les mauvais portent aussi quelquefois le même nom.

„ V. Que tous les biens & tous les maux viennent de la Providence & de la Toute-puissance de Dieu, qui fait les premiers & permet les seconds.

„ VI. Que Dieu exécute ses conseils & ses desseins par le ministère des bons & des mauvais Anges.

„ VII. Que les Anges nous environnent invisiblement, & nous aident ou nous résistent selon les ordres de la Providence Divine.

„ VIII. Que les bons & les mauvais Anges ne sont pas seulement soumis à Dieu, mais qu'ils sont aussi soumis les uns aux autres ; que les mauvais le sont aux bons, & qu'il y a encore quelque subordination de quelques-uns des bons aux autres ;

„ &

” & de quelques-uns des mauvais à d'autres mauvais. Homere.

” IX. Que Dieu appelle quelquefois les bons Anges à son conseil, & qu'alors même les mauvais s'y ingerent, Dieu le permettant ainsi.

” X. Que les uns & les autres *apparoissent* quelquefois aux hommes sous la figure empruntée des hommes mêmes.

” XI. Qu'ils sont quelquefois opposés les uns aux autres, non seulement les bons aux mauvais, & les mauvais aux bons, ou les mauvais aux mauvais; mais aussi, quoique rarement, les bons aux bons, ayant des desseins de part & d'autre fort louables, mais contraires, pendant que Dieu ne leur découvre pas encore sa volonté.

” XII. Que les mauvais Anges trompent quelquefois les hommes.

” XIII. Que les bons & les mauvais Anges combattent quelquefois invisiblement, se mêlant dans nos batailles, & les uns & les autres étant absolument dépendans de la volonté & de la suprême puissance de Dieu.

” XIV. Que bien qu'il faille tout attribuer à la volonté toute-puissante de Dieu, & au ministère des Anges, il ne faut pas laisser de faire de notre part tous nos efforts pour faire réussir nos actions.

” XV. Qu'encore que nous fussions avertis d'ailleurs que notre entreprise ne réussiroit pas, il faudroit toujours faire nos efforts pour accomplir notre devoir, parce que Dieu veut que nous nous ef-

Homere.

„ forcions, quoiqu'il ne veuille pas nous
 „ donner toujours un succès favorable.

„ XVI. Qu'il n'y a point ni d'autre des-
 „ tin ni d'autre fortune que la volonté de
 „ Dieu.

„ XVII. Qu'il faut rendre à Dieu la
 „ gloire même des moindres choses, des
 „ Arts, de l'adresse, des forces du corps,
 „ des combats heureux.

„ XVIII. Que les bons Anges parlent
 „ souvent au nom de Dieu, & en pren-
 „ nent le nom & la qualité.

„ XIX. Que les Démons même étant
 „ quelquefois Ministres employés par les
 „ bons Anges, ne sont pas faciles à distin-
 „ guer d'avec les mêmes bons Anges.

„ XX. Que les hommes ont été quel-
 „ quefois possédés par les Démons.

„ XXI. Que les Démons ont été quel-
 „ quefois crus corporels & capables d'un
 „ commerce impur avec les femmes, d'où
 „ sont venus les Geants.

„ XXII. Que les premiers siècles après
 „ le Déluge ont été des siècles d'ignorance
 „ & de grossièreté.

„ XXIII. Que les hommes y traitoient
 „ alors entre eux & avec Dieu d'une ma-
 „ nière peu civile & peu respectueuse, jus-
 „ qu'à ce que la Religion & la sagesse ont
 „ civilisé tout le monde.

„ XXIV. Qu'on ne servoit Dieu alors
 „ & qu'on ne s'attachoit d'abord à la Reli-
 „ gion que par l'amour des biens temporels.

„ XXV. Qu'on ne doutoit pas néan-
 „ moins de l'immortalité de l'ame, ni des
 „ récompenses ou des châtimens de la Vie
 „ future.

„ XXVI.

„ XXVI. Qu'on se portoit à la vertu
 „ par la vûe de la renommée & de la gloi- Homere.
 „ re dans les siècles à venir.

„ XXVII. Qu'on n'ignoroit pourtant
 „ pas tout-à-fait les vertus solides & réel-
 „ les qui ne peuvent venir & se pratiquer
 „ que par le principe de l'amour de Dieu,
 „ de la justice & de la loi éternelle.

„ XXVIII. Que les Sacrifices, les Au-
 „ tels, les Temples, les Propheties, les
 „ Visions & les Songes Prophétiques &
 „ les Obsèques magnifiques, ont été alors
 „ dans un usage encore plus fréquent que
 „ dans les siècles suivans.

Voilà les rapports merveilleux que le
 Pere Thomassin a trouvés entre l'Écriture
 sainte & les Ecrits d'Homere. Mais quel-
 que facilité qu'il y ait à tirer tant de belles
 vérités d'un fonds si fécond il semble que
 pour peu que les Esprits malicieux vou-
 lussent être ingénieux, il ne leur seroit
 peut-être pas plus difficile de tirer du mê-
 me fonds presque autant de contre-vérités
 assés fâcheuses.

Quoi qu'il en soit, on ne peut nier que
 ceux qui voudront chercher avec attention
 divers principes de la véritable Théologie
 dans les Ouvrages d'Homere n'en puissent
 venir à bout, malgré toutes les fables &
 les obscurités qui les enveloppent.

Et Plutarque dit (1) que si on veut con-
 siderer un peu de près les fictions que l'on
 blâme le plus dans ce Poète, on trouvera
 sous

1. De legend. Poët. tom. opuscul. moral. in-fol. fol.
 12. D. & fol. 29. &c.

Homere.

sous cet extérieur des instructions très-utiles : quoi que plusieurs esprits malicieux abusant de la liberté que donne l'allégorie, y donnent des explications peu nécessaires & peu obligantes, pour ne rien dire de plus fâcheux des conséquences qu'ils prétendent en tirer.

Il n'est peut-être pas plus difficile d'y trouver de la Politique, de la Jurisprudence, de la Médecine, & des Mathématiques.

Un Auteur Anonyme (1) qui a écrit un Traité singulier de l'autorité d'Homere parmi les Jurisconsultes, dit que ce qui fait le sujet de son étonnement & de son admiration (2) c'est de voir que dans les Pandectes & les Institutes du Droit Civil on allegue l'autorité d'Homere seul beaucoup plus souvent que celle de tous les autres Poètes ensemble, & que celle de tout ce qu'il y a eu d'Orateurs & de Philosophes mêmes, qui semblent avoir plus de liaison avec les Jurisconsultes que les Poètes. Il ajoute qu'à peine trouve-t-on une citation de Platon & d'Aristote dans tous les anciens Jurisconsultes & dans les Compilations de Droit. On peut dire que ni Demosthene, ni Cicéron, ni aucun des

au-

1. ¶. Cet Anonyme prétendu est Mr. de Fermat, Conseiller au Parlement de Toulouse, fils de l'illustre Mathématicien Pierre de Fermat Conseiller au même Parlement. Voyez Ménage chap. 62. de l'Anti-Baillet, où il démontre pourtant contre Mr. de Fermat qu'il n'est pas vrai qu'Homere seul soit plus souvent cité dans le Droit que tout ce qu'il y a de Philosophes, d'Orateurs, & de Poètes ensemble.

autres Orateurs n'y font pas plus cités, non pas même Virgile ; mais on s'y est servi des témoignages d'Homere en plusieurs rencontres. Et cet Auteur prend occasion de là de le préférer à Virgile, comme nous le verrons ailleurs. Homere.

On peut donc conclurre, non pas en raillant & en tournant la conclusion en ridicule, comme semble avoir voulu faire un célèbre Philosophe de nos jours (3), qu'on trouve dans Homere comme dans un trésor inépuisable tout ce qu'on y peut chercher sur presque toutes sortes de connoissances. En effet suivant la Réflexion du Pere Rapin (4), on peut dire que c'est dans ses Poèmes qu'ont puisé & que se sont formés 1 les Legislateurs, 2 les Fondateurs des Etats, 3 les Philosophes, sans en excepter Socrate, Platon, Aristote, &c. 4 les Médecins, 5 les Astronomes, 6 les Géometres, 7 les Rois, les Princes & les Généraux d'Armées, 8 les Peintres. Et comme il a été en quelque façon l'Auteur du Paganisme dont il a établi la Religion dans ses Ecrits, on peut assurer que personne n'a eu tant de Sectateurs que lui.

Ainsi après tant de jugemens avantageux, il semble que Casaubon (5) n'ait point

2. Dissertatio de auctorit. Homeri apud Jurisconsultos in-8.

3. Le Pere Mallebranche part. 2. du l. 2. de la Recherche de la vérité, chap. 4.

4. Réflexions sur la Poétique en général n. 4. pag. 89. edit. in-4.

5. Isaac Casaub. Dissert. de Homero. Ce passage est

Homere.

point eu trop mauvaise raison de dire que quiconque ose bien mépriser Homere, ne mérite point d'autre punition que celle d'être abandonné à son propre sens & à sa folie.

§. 2.

*De quelques défauts d'Homere en général,
& de quelques jugemens desavanta-
geux qu'on a portés de lui.*

Quoique le parti de ceux qui se sont déclarés contre Homere soit peut-être le plus petit, il n'est ni le moins fort ni le moins raisonnable: & je crois que malgré la malédiction que Casaubon semble avoir jettée sur lui, il n'auroit pas laissé de devenir victorieux de l'autre, si la nécessité où l'on est de mettre les anciens Poëtes entre les mains des jeunes gens, jointe à l'utilité qu'il y a d'apprendre l'état de l'Antiquité fabuleuse, n'avoit dû les porter à traiter avec indulgence une infinité de choses qu'ils auroient pu condamner sans ces considérations.

Il est vrai que l'on voit dans le parti d'Homere la plupart des Anciens & presque tous les Critiques de ces deux derniers siècles. Mais il ne faut pas mépriser celui d'une

est rapporté par le P. Rapin à la marge du chap. 1. de sa Compar. d'Homere & de Virg. & par Bayle, Rép. des Lettres 1684. Tom. 1. pag. 87.

¶ Il est surprenant que Baillet ait cru que ces paroles étoient d'Isaac Casaubon, lui qui cite l'endroit de

d'une infinité de personnes qui sans être **Homere.** fort habiles ni en Grec ni en Latin, ne laissent pas de se connoître en bonnes choses, & d'avoir un discernement fort sûr & une pénétration admirable, selon la réflexion judicieuse de Mr. Bayle qui semble avoir voulu nous faire remarquer après Mr. le Fevre de Saumur (1), que les Traductions qu'on a faites d'Homere en Langue vulgaire ne contribuent pas beaucoup à diminuer le nombre de ces personnes, ni à affoiblir leurs raisonnemens.

Néanmoins tous ceux de ce dernier parti n'ont point porté la liberté d'opiner jusqu'au point d'accuser toute l'Antiquité vénérable de n'avoir pas eu le sens commun dans l'estime excessive où elle paroît avoir été pour les Ouvrages d'Homere.

Cette conduite seroit d'autant moins honnête qu'il s'est trouvé même parmi les Anciens des censeurs d'Homere dont l'autorité est fort considérable, & qui n'ont pas eu le même tort que Zoile.

Tout le monde sçavant n'ignore pas que Platon a voulu bannir Homere de la République, dont il a voulu nous laisser le Plan, soit qu'il crût que ses fables & ses fictions fussent préjudiciables au respect dû aux Dieux, soit qu'il les crût dangereuses pour la pureté des mœurs. Car ce Philo-
sophe

de Bayle où il est dit en termes exprès qu'elles sont du jeune Casaubon, sçavoir de Méric *in Dissertatiuncula de Homero* réimprimée à la fin des Epitres d'Isaac *in fol.*

1. Tann. le Fevre, Vie d'Homere en François, pag. 7. Bayle *ubi supra.*

Homere.

philofophe ne fe contente pas (1) de reprendre Homere de ce qu'il attribué aux Dieux des actions criminelles dont il n'y a que les plus fcélérats d'entre les hommes qui foient capables, mais il le condamne abfolument & d'une manière qui semble être générale, parce que quelque bon tour qu'on puiſſe donner à ſa Poëſie, elle eſt toujours capable, diſoit-il, de nuire aux gens de bien.

Ce jugement de Platon a bien exercé des gens qui ont tâché d'y donner des explications. Lactance dit (2) que ce Philoſophe a cru ſans diſtinction que les Poètes étoient des enchanteurs d'autant plus dangereux qu'ils ſont plus agréables & plus decevans dans leurs diſcours.

Voffius prétend que Platon n'a point eu deſſein par cette conduite de faire tomber Homere des mains de tout le monde. mais qu'il a cru ſeulement qu'il ne falloit pas admettre indifféremment tout le monde à la lecture de ce Poète, comme n'étant pas proportionné à la foibleſſe des ignorans (3): & que c'eſt uniquement ce qui l'avoit porté à lui refuſer ſon rang dans la République qu'il vouloit former. Car il n'y a pas d'apparence, ajoute ce Critique, que Platon eût voulu témoigner du mépris pour celui des Ecrits duquel il avoit retiré tant d'utilité.

II

1. Plato in lib. 2. & 3. de Legibus.

2. Lactant. lib. 5. Inſtit. divin. cap. 1.

3. G. J. Voffius de natura Poëtices c. 8. §. 4. pag. 43.

Il est vrai qu'Heraclide du Pont (4) n'a point fait difficulté d'appeller Platon le plus ingrat des hommes au sujet d'Homere, mais on fait assés que cet Heraclide s'étoit laissé aveugler par la passion qu'il avoit pour ce Poëte, & qu'il n'avoit pas le discernement de reconnoître ce qui mérite des louanges dans les Ecrits d'Homere d'avec ce qui n'en mérite pas. Car les personnes raisonnables doivent être persuadées que Platon avoit toujours d'ailleurs une très-grande considération pour lui, mais qu'il ne pouvoit se résoudre de le préférer à la vérité, comme il le témoigne en parlant de lui dans un de ses Livres de la République (5).

Homere.

ὅτι πρὸ τῆς
ἀληθείας
αἰνῆρα

Le P. Thomassin ayant entrepris d'examiner le fait de Platon plus particulièrement, dit qu'il n'a rabaisé la gloire d'Homere que parce qu'encore que celui-ci eût traité des Empires & des Républiques, de la guerre & de la paix, des vertus & des vices, on ne pourroit montrer une seule Ville qu'il eût reformée, comme Lycurgue fit à l'égard de celle des Lacedemoniens ; & qu'on ne pouvoit point dire qu'Homere eût élevé à la vertu plusieurs disciples pendant sa vie, comme avoit fait depuis ce tems-là Pythagore & plusieurs autres Philosophes. Mais on peut répondre à Platon que si Homere n'a point eu de dis-

4. Heraclid. Ponticus lib. de Allegor. seu Fabul. Homeri apud eundem Vossium.

5. Plato initio Lib. X. de Rép.

Homere.

disciples durant sa vie, il a eu pour admirateurs, pour auditeurs, & pour Sectateurs tout ce qu'il y a eu de grands & de savans Princes, & de Philosophes, sans en excepter Platon même (1). Si Homere n'a point formé d'Etat sur ses idées de la vertu & sur ses loix de la Morale: Platon qui l'en blâmoit n'a point été plus heureux que lui dans la suite, puisque sa prétendue République ne se trouve, & ne s'est jamais trouvée que dans ses Livres (2). En quoi il est plus facile de justifier Homere que Platon, puisque ce n'a jamais été la fin, ni le dessein, ni la Profession des Poëtes de former ou de gouverner des Etats.

Platon, au jugement du P. Thomassin (3), mérite plus d'attention dans un autre endroit de la même République, où il se plaint des mouvemens & des actions de bassesse, de mollesse, & de dissolution qu'Homere attribué à ses Héros & aux Dieux mêmes, dont il souille le nom & la majesté par des combats, des blessures, des larcins & des adultères. Il plonge les Héros, les Démons, & les Dieux dans plusieurs crimes, & il donne à tous les méchans

1. Thomassin lib. 1. c. 9. n. 14. 15. 16. 17.

2. On fait l'histoire de Plotin qui avoit dessein d'établir dans une Ville la pratique des loix de la Rep. de Platon, & qui en auroit obtenu la permission de l'Empereur Gallien sans le crédit de quelques Courtisans qui étoient dans des sentimens opposés. Porphyre dans la Vie de Plotin.

C'est aussi ce que S. Augustin reprochoit aux Platoniciens pour faire voir les avantages de la Philosophie

chans des exemples funestes pour autoriser leurs violences & leurs impuretés. Homere.

Platon n'a point été le seul des Anciens qui ait témoigné être choqué de la conduite d'Homere. Longin qui avoit le goût fort bon pour les choses raisonnables, ne pouvoit souffrir particulièrement tout ce qu'il attribuoit aux Dieux contre leur caractère (4) ; & Philostrate n'y trouvoit pas moins à redire, comme on le voit dans ses Tableaux de plat-peinture (5), quoique saint Justin le Martyr semble avoir voulu excuser Homere, prétendant qu'il avoit pris ces idées dans Orphée, & qu'il avoit suivi l'opinion commune de ces tems-là. C'est le sentiment du P. Rapin qui ajoute (6) qu'effectivement Homere n'a pas traité ses Dieux avec tout le respect dû à leur condition, quelque chose qu'on puisse alleguer pour l'excuser.

Vossius, le P. le Bossu, le P. Thomassin & divers autres Critiques Modernes, voulant détourner notre imagination de tant d'idées choquantes pour tâcher de nous faire faire un bon usage de cette lecture, reconnoissent d'abord (7) qu'elle ne peut

phie de J. C. au-dessus de celle de Platon.

3. Plato 3. de Rep. Thomassin l. 1. p. 106.

4. Dion Cass. Longin, du Sublime c. 7. de la Traduct. de Despreaux. Et le P. Rapin Refl. sur la Poët.

5. Philostr. Heroïcor. pag. 667.

6. Le P. Rapin Reflex. sur la Poëtique en général. n. 25. pag. 106. in-4.

7. En divers endroits de leurs livres sur ce sujet,

Homere,

peut pas être utile à tout le monde, mais seulement à ceux qui savent faire le discernement de la fable & de l'écorce extérieure d'avec le mystère, la vérité, & l'instruction morale, qui y est cachée deffous ces apparences. Ils tâchent de nous persuader qu'Homere & les autres Poètes mêmes qui l'ont imité dans cette méthode, n'ont pas prétendu nous proposer des exemples à suivre par le sens qu'ils ont voulu donner à leurs fables. Mais ils ont seulement voulu faire connoître, dit Vossius, les mystères, & les vérités naturelles à ceux à qui l'étude de la Sagesse & de la Philosophie de ce tems-là donnoit la clef de toutes ces fables & des allégories qui étoient alors de très-grand usage, pour envelopper ces vérités & pour ne les point exposer ouvertement à la connoissance du commun des Peuples qui auroient pu les profaner par le mauvais usage qu'ils en auroient fait, & par le peu de respect qu'ils auroient témoigné pour elles.

Le P. le Bossu tâchant aussi, mais avec une sage précaution, de diminuer l'averfion que les personnes scrupuleuses pourroient avoir pour la lecture d'Homere, remarque que le goût qu'avoit toute l'Antiquité sacrée & profane, Grecque & Barbare pour les fables, pour les paraboles, & les allégories, donnoit à Homere (qui vivoit dans le tems, que toutes ces manières figurées étoient du grand usage) une liberté qui auroit pû être blâmable dans les Poètes posté-

térieurs, quoi qu'elle lui fût permise. Cette liberté faisoit dans Homère des beautés ^{Homere,} qui anroient été fort mal reçues dans les Poètes Modernes. C'est néanmoins, dit-il (1), ce qui a exposé Homere à des censures, où il y a souvent plus de notre ignorance que de sa faute.

La coutume de ces tems-là étoit, continuë-t-il, de laisser les mystères cachés aux Peuples, & de ne point expliquer les allégories: les Sages se faisoient une étude particulière de découvrir ces sens cachés, & cette pénétration faisoit une partie considérable de leur doctrine. Comme notre siècle d'ailleurs si éclairé & si curieux ne témoigne point, surtout en Europe, avoir grand goût pour ces connoissances qui ne sont plus à notre usage, mais qui sont encore les délices des Orientaux; c'est peut-être ce dégoût & cette négligence qui nous cache les plus grandes beautés d'Homère, & qui ne nous laisse voir qu'une écorce trop simple & trop grossière pour nous faire juger avantageusement de son esprit & de sa conduite. Mais loin de le condamner sur ce pied-là nous devons presumer qu'il avoit raison d'en user ainsi, & de s'accommoder à la manière de son siècle.

Le même Critique prétend néanmoins (2) que la préoccupation où nous sommes à l'égard des Fables & de leur explication fait tort à Homere dans notre esprit. Parce que nous voulons souvent y trouver des vertus & des bontés morales qui n'y sont pas,

2. Le même, conclus. du 1, liv. p. 127.

Homere.

pas, & que nous pensons y devoir être régulièrement; ce qui vient sans doute du peu de connoissance que nous avons de sa véritable manière d'enseigner la Morale. C'est aussi ce qui est causé que nous trouvons de si grandes obscurités dans les endroits mêmes où les Anciens louent tant Homere de ce que nous avons tant de peine d'y reconnoître, lorsque nous voulons l'examiner suivant ces idées de perfection que nous nous figurons communément.

Nous ne faisons donc autre chose que suivre la pensée des Anciens, lorsque nous croyons avec eux qu'Homere a affecté de faire le mystérieux, quoique nous nous exposions au hazard d'être trompés avec eux, & d'être moqués de ceux qui prétendent encore aujourd'hui que le bon homme n'y avoit point entendu finesse. Mais nous ne pouvons pas nous imaginer qu'il ait voulu sérieusement demeurer caché aux Peuples pour ne se communiquer qu'à un petit nombre de Sages & de beaux Esprits, comme le veulent nos Critiques. Car si cela étoit, non seulement Alcibiade auroit eu grand tort de donner à un Maître d'École ce soufflet dont nous avons parlé plus haut, mais il seroit encore difficile de justifier tant de Commentateurs & de Scholastes anciens qui ont entrepris de nous développer tous ses mystères, & ceux qui ont écrit pour expliquer l'esprit de ses fables & de ses allégories (1). En

1. Tatianus Assyr. contra gentes. p. 206. edit. Basil. Heraclid, Ponticus, Phornutus vel Cornutus.

2. Dion

En effet Denys d'Halicanasse qui semble Homere, avoir souhaité que ces mystères fussent demeurés enveloppés dans leur écorce conformément à cette prétendue intention d'Homere, n'étoit guères persuadé que ces Ecrits en qualité de Rhapsodies ne dussent être entendus que des Sages. Et dans la supposition qu'il fait que ces Fables renferment les Ouvrages de la Nature sous leurs allégories, il trouve mauvais qu'il y ait si peu de gens à qui elles puissent être utiles, & qu'elles ne servent qu'à quelques personnes intelligentes qui s'appliquent particulièrement à en rechercher, le sens caché (2). Il conclud de là que loin de contribuer à corriger les Peuples qui ne comprennent que l'extérieur & la lettre de ces fables, & à leur faire quitter le vice en leur cachant ainsi la vérité, elles ne servent qu'à les corrompre davantage, ne pouvant avoir que du mépris pour ces Divinités qu'on leur dépeint sujetes à tant de foiblesses & de disgraces, & prenant plaisir à appuyer leurs débauches & leurs impuretés par l'exemple honteux de ces Dieux prétendus (3).

A dire le vrai, soit que toutes les choses que dit Homere soient des Allégories, ou qu'elles soient de véritables Histoires, il est difficile que le Peuple & particulièrement les enfans qui ne sont point capables de ce discernement, comme l'a remarqué Pla-

2. Dion. Halic. l. 2. Ant. Rom. p. 90. 91.

3. Vossius de natura Poëtices pag. 45, ex Dionysio Halic. ubi supra.

Homere.

Platon (1), puissent deviner que dans l'esprit de ce Poëte les adultères des Dieux, leurs haines, leurs divisions & les autres vices qui leur sont attribués, doivent être de bonnes leçons de continence, d'amour les uns pour les autres, de respect pour les parens & les supérieurs, & des autres vertus dont on trouve les préceptes dans les écrits des Poëtes moraux & des Philosophes.

C'est pourquoi Cicéron que nous pouvons considérer comme un des plus judicieux & des plus sages d'entre tous les Philosophes de l'Antiquité (2), semble avoir eu grande raison de blâmer Homère d'avoir voulu attribuer aux Dieux les imperfections des hommes, témoignant qu'il auroit été beaucoup plus à souhaiter qu'il eût plutôt donné aux hommes quelques-unes des excellentes qualités des Dieux (3). Cette belle réflexion de Cicéron a été louée de saint Augustin (4). Effectivement elle est très-juste & très-moderée. Elle est juste en ce que bien qu'Homère n'ait pas été l'inventeur de ces fables infames, il n'est pas beaucoup plus excusable que s'il en avoit été l'Auteur, parce qu'il les a publiées & les a rendues immortelles dans le monde; & que ses Livres en ont infecté la plus belle partie du Genre humain jusqu'à l'établissement du Christianisme. Elle est d'ailleurs très-

1. Plato l. 2. de Rep. & ex eo Thomassin l. 2. part. 1. c. 6. n. 2. 3. pag. 379. 380.

2. *Humana ad Deos transferebas, Divina malleo ad nos.* Tusculan. 1.

3. Tuscul. 1.

très-moderée, puisque Cicéron nonobstant ces considérations n'a point jugé à propos de rabaisser le prix des Poësies d'Homere. Homere;
 Le Pere Thomassin paroît en avoir été si persuadé, qu'il a cru qu'il étoit même de l'interêt public d'expliquer ces passages de Cicéron & de saint Augustin en faveur d'Homere (5).

On peut mettre au nombre des Censeurs les plus considérables d'Homere, Joseph l'Historien des Juifs, qui écrivant contre Apion (6) s'est appliqué à ramasser tout ce que la fable a de plus rebutant sur les crimes, les séditions, & les inimitiés des Dieux, & il louë Platon de lui avoir donné l'exclusion pour sa République, même après l'avoir couvert de couronnes & de parfums. Mais il faut avouer avec le Pere Thomassin (7) que nous n'aurions pas aujourd'hui autant de raison de blâmer Homere pour ce sujet qu'en avoit Joseph; parce qu'il écrivoit pour un peuple qui, quoique retiré de l'idolatrie & maintenu de Dieu d'une manière particulière, ne laissoit pas d'y avoir toujours une pente si forte qu'il avoit sujet de craindre que la Langue Grecque étant aussi commune parmi tous les Juifs de la Palestine & du reste de l'Empire qu'elle l'étoit de son tems, les Poësies d'Homere ne les fissent tomber dans l'Idolatrie, comme il leur étoit arrivé sou-
 vent

4. De Civitate Dei l. 4. c. 26.

5. De la méthode d'étudier Chrétien. les Poëtes l. 1. c. 9. n. 1. pag. 116. 117.

6. L. 2. contra Apionem.

7. Tom. 1. l. 2, c. 6, n. 4. pag. 381, &c.

Homere.

vent sous le gouvernement des Juges.

Il y a lieu de croire que c'est une semblable raison qui a porté les anciens Peres de l'Eglise à censurer les Ouvrages d'Homere & d'Hesiodé, parce que les nouveaux convertis au Christianisme étoient encore foibles & environnés de Gentils, & que cette lecture pouvoit aisément les faire retomber dans leur ancienne Religion, ou dans leurs premiers désordres. D'ailleurs comme ces Auteurs Ecclésiastiques travailloient par leurs Ecrits aussi-bien que de vive voix à convertir les Paiens à la Foi Catholique, ils se faisoient un devoir principal de décrier les Fables & les Poètes pour mieux combattre l'Idolatrie, & faire connoître que ces Dieux de la Fable n'étoient autres que les Démons, qui remplirent la terre d'illusions, & qui en profanérent même le Ciel (1).

Ce n'est pas seulement dans le Christianisme qu'on décrioit Homere d'un commun consentement, il y avoit parmi les Gentils des Sectes entières de Philosophes qui n'étoient pas moins zélées contre lui. Plutarque témoigne que les Epicuriens ne traitoient tous les Poètes généralement de Canaille qu'à cause des sottises d'Homere (2), & parce que Metrodorus de Lampsaque avoit découvert ses défauts dans ce qu'il avoit recueilli des Allégories de ce Poète. Dion

1. Le P. Thomassin, *ibid.* n. 9. p. 384. & n. 11. p. 386.

2. Qu'on ne peut vivre joyeusement en suivant la doctrine d'Epicure. Plut. fol. 278. *in-fol.* Vascos.

3. Dion

Dion Chryfostome contemporain de Plutarque n'a point fait difficulté d'appeler Homere *le plus grand imposteur du monde dans les choses mêmes les plus difficiles à croire*, au rapport du P. Rapin (3) qui dit que c'est parce que ce Poète ne ménage pas assés ses Prodiges, ni les opérations de ses Dieux.

Voilà une partie des sentimens que l'on avoit des Ouvrages d'Homere dans l'Antiquité, qui paroît avoir été assés partagée entre ses Censeurs & ses Approbateurs. Les Modernes n'ont pas été jusqu'ici dans une beaucoup plus grande conformité d'opinions sur ce point.

Quelque grand qu'ait été le nombre des admirateurs d'Homere dans ces deux derniers siècles, on n'ose pas dire qu'il l'ait emporté sur celui d'une infinité de Gens qui sans se piquer beaucoup de belles Lettres ne laissent pas d'avoir assés de jugement & de bon sens pour ne point se laisser trop prévenir en sa faveur sur tant de témoignages glorieux que les Auteurs lui ont rendus dans presque tous les siècles.

La plupart semblent être tentés en lisant les Poësies d'Homere de demander à tous ces Savans qui ont fait ses éloges d'autres raisons que celles qu'ils ont apportées pour le louer. Car sur la foi d'un Critique d'importance (4) nous pouvons assurer que ces
Mef-

3. Dion Chryf Orat. xi. pag. 176. Le P. Rapin, Compar. d'Hom. & de Virg. c. 6.

4. Bayle, Nouvelles de la République des Lettres Mars 1684. pag. 87.

Homere.

Messieurs ne font pas grand cas de tout ce qu'a fait Homere , quelque chose que les Commentateurs & les Traducteurs ayent faite pour prévenir ou guérir en eux ce dégoût. Ils soutiennent malgré les Amateurs de l'Antiquité , qu'il n'y a ni force ni sublimité dans ses idées, & qu'il

„ a des pauvretés qu'on ne pardonneroit

„ pas aujourd'hui au moindre de nos Ver-

„ sificateurs. On a tâché depuis quelques

„ années qu'on l'a fait parler en notre

„ Langue , de lui ôter plusieurs bassesses

„ qui sont tout-à-fait éloignées de nos ma-

„ nières : mais avec toutes ces précautions,

„ on n'a point sauvé le Prince des Poëtes

„ du mépris de nos connoisseurs.

Dans le siècle passé , Erasme avoit remarqué dans Homere trop peu de gravité pour un Poëte Épique , & suivant l'opinion d'un Ancien dont nous avons un petit Traité de la Comédie & de la Tragédie sous le nom de Cornutus ou d'Asper , il a cru qu'il tenoit plus du caractère Dramatique que de l'Heroïque (1).

Jules Scaliger prétend qu'Homere est un Auteur de peu de solidité , qu'il a fait un grand nombre de fautes de jugement, & qu'il est rempli de badineries puériles (2). Il se moque de ceux qui prétendent tirer de ses Fables des vérités Physiques ou des instructions Morales. En un mot il a recueilli une longue liste de fadaïses & d'im-

per-

1. Vossius de natura Poëtices c. xi. §. 7. pag. 67.

2. Poëtices l. 5. 6. & alibi passim.

3. Guér-

pertinences semées par toute l'Iliade pour nous persuader qu'Homere étoit un fou Homere.
achevé.

Mr. l'Abbé de Boisrobert, qu'on appelloit *Le Bel Esprit du Cardinal de Richelieu*, disoit (3) que ce n'étoit qu'un véritable Rhapsodiste à qui les seules *bévue*s des Critiques ont donné du nom & de la réputation. Il prétendoit que ses Poèmes n'étoient composés que de chansons pareilles à celles du Pont-neuf qu'il chantoit en Public. „ Les plaisans Heros, disoit-il, que „ ceux de l'Iliade & de l'Odyssée, qui se „ disent des injures de Crocheteurs. Il prétendoit qu'il n'y a pas de sens commun dans la plupart des choses qu'il représente, point de jugement, point de proportion ni de rapport; & il en vouloit à tous les Critiques qui s'étoient efforcés si mal à propos de relever son prétendu mérite. En quoi il ne faut pas douter qu'il n'ait passé les bornes de la moderation.

Mr. Desmarets de saint Sorlin paroît n'avoir point été moins animé contre Homere que Mr. de Boisrobert, & il a voulu même envelopper Virgile dans la condamnation qu'il en a faite (4). Si l'on veut s'en rapporter à son jugement, Homere & Virgile sont remplis d'imperfections & de puérités. Il prétend qu'ils n'ont point sù faire parler chaque personne selon sa condition, selon la raison, selon le devoir & se-

3. Guerre des Auteurs pag. 46-47. &c.

4. Addition aux Poètes Grecs, Latins, François.
c. 1.

Homere, selon la bienfiance; qu'ils ont écrit sans jugement, & qu'ils ont eu un défaut d'esprit universel (1). Il tâche de nous persuader qu'ils n'ont que des imaginations basses & ridicules, des superfluités insupportables; & qu'on ne voit dans tout ce qu'ils ont fait que de fausses pensées, de fausses pointes, de fausses railleries, de faux compliments & de faux discours, qu'ils n'ont que de l'obscurité & du galimathias (2).

Mais c'est perdre le tems que de nous arrêter davantage à écouter un si mauvais Critique. Ce n'est pas qu'il ne se trouve une grande partie de ces défauts dans Homere plutôt que dans Virgile; mais il paroît que le Sieur Desmarets n'a point eu d'autre envie dans le Traité qui sert d'addition à son Livre des Poètes Grecs, Latins & François, que de ruiner la réputation de ces deux Auteurs, & d'attaquer tous les endroits de leurs Poèmes sans distinction.

Le Pere Rapin a été beaucoup plus réservé & mieux fondé en raisonnement, quoi qu'il semble n'être pas beaucoup plus favorable à Homere que ni Jules Scaliger, ni Boifrobert, ni même Desmarets: mais quand on ne parle qu'avec apparence, & quand c'est la Raison elle-même qui prescrit des bornes à la censure, on ne peut commettre d'excès dans la Critique des défauts d'un Auteur.

Le

1. Là même c. 2. & 4.

2. Là même c. 3.

3. Comp.

Le Pere Rapin dit donc (3) qu'Homere Homere.
pour être merveilleux par tout s'est rendu
blâmable en voulant tout faire par des
voies extraordinaires; qu'il met ses Dieux
à tous les jours, & qu'il en dispose com-
me de ces personnages de la Comédie qui
sont à tout faire; qu'il ne ménage ni le rang
de ces Dieux ni la paix & la tranquillité de
leur condition; en un mot que ce sont des
forçats & des esclaves qu'on employe à
tout.

Le même Auteur accuse encore Home-
re (4) de s'abandonner sans cesse à l'em-
portement & à l'intempérance de son ima-
gination, sans presque aucun discernement.
Il prétend que ce Poète sort presque tou-
jours de son sujet par la multiplicité & l'at-
tirail de ses Episodes. Il le compare à ces
voyageurs qui ont bien du chemin à faire,
& qui toutefois s'arrêtent par tout, & s'a-
musent à tous les objets sur lesquels ils jet-
tent la vûe en passant. Il ne se donne
point, dit il, de coup d'épée dans l'ardeur
du combat sans qu'il prenne occasion de
conter des histoires & de faire des généalo-
gies. En un mot il semble par tout ce qu'il
en dit ailleurs (5); qu'Homere ne s'est pas
rendu entièrement le maître de sa matière;
ni de son esprit.

§. 3.

3. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 6.

4. La même, à la fin.

5. Chap. 13. de la même Comparaison.

Homere.

§. 3.

Jugement particulier de l'Ordonnance des Poëmes d'Homere, de la Fable, & de l'Action.

Le Pere Rapin que nous avons déjà cité, trouve Homere assés peu régulier dans l'Ordonnance de la Fable qu'il a établie dans ses deux Poëmes (1). On appelle la Fable d'un Poëme la constitution des choses qui y sont employées & qui consiste 1. dans la suite naturelle de l'Action principale & de toutes les matières qui la composent. 2. Dans le tempérament juste du Vrai-semblable & du Merveilleux, 3. & dans l'arrangement & la convenance des Episodes avec l'Action principale. C'est ce que ce Critique n'a pas trouvé toujours fort bien observé dans Homere.

Aristote louë Homere d'avoir bien gardé l'unité de l'Action, il dit même (2) que c'est dans ce point qu'il semble regner sur tous les autres Poëtes, & qu'il paroît tout-à-fait divin. La raison qu'il en apporte est que bien qu'il eût pû prendre pour sa matière une Action toute entiere qui eût son commencement, ses suites & sa fin, il a mieux aimé n'en prendre qu'une partie & l'embellir de ses Episodes & de ses autres ornemens, de sorte, dit-il, que toute l'Iliade & toute l'Odyssée ne renferment pas en-

1. Chap. 6. de sa Comp. d'Hom. & de Virg.

2. De Poëtica. c. 23. pag. 68. 69.

ensemble plus de matière qu'il en faut pour **Homère.**
une Tragédie, ou pour deux tout au plus.

Mais avec tout cela l'unité d'Action n'est point parfaite dans les deux Poèmes d'Homère. Car, selon la remarque du **Pe-re Rapin** (3), quoique la mort d'Hector dût finir l'Action dans l'Iliade, il y a encore deux Livres qui la suivent, le XXIII. qui contient les jeux pour la mort de **Patrocle**, lesquels ne servent de rien à l'Action principale, & le XXIV. qui contient les pleurs des Troyens & la rançon du corps d'Hector qui sont hors d'œuvre, parce que l'Action principale étoit complète sans cela. Une faute si contraire à la nature d'un véritable Poème se trouve aussi dans l'Odyssée, & il y a un Livre entier après le denouement de l'Action. L'Auteur que nous venons de citer attribué ces défauts au peu de discrétion du Poète qu'il dit n'avoir pas été entièrement le maître de son esprit en ces occasions (4). Mais s'il étoit de l'intérêt de quelqu'un de justifier ou d'excuser Homère, on pourroit peut-être alleguer que ces deux Poèmes ont été faits devant les règles de l'Art Poétique, & que le sens commun n'avoit sans doute point encore fait connoître alors en quoi consistoit l'unité de l'Action, & si le denouement en devoit faire la conclusion.

Le tempérament juste du Merveilleux avec le Vrai-semblable, qui est la seconde partie de l'Ordonnance du Poème Epique, n'est

3. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 12.

4. Là-même c. 13. pag. 68. 69.

Homere. n'est pas assés bien gardé dans Homere, comme nous l'apprend encore le Pere Rapin (1). Ce Poète ménage si peu le Vraifemblable, dit-il, & il pousse si loin le Merveilleux par une trop grande envie qu'il a d'être toujours admirable, & d'enlever l'esprit, qu'il ne laisse rien faire ni à la Raison, ni à la Passion, ni même à la Nature: tout se fait par machines.

On n'a point trouvé aussi qu'Homere ait fait paroître un grand discernement dans le mélange des Épisodes, & dans l'arrangement qu'il leur devoit donner pour faire voir la convenance qu'ils avoient avec l'Action principale. L'Auteur que nous venons d'alléguer témoigne (2) que les Episodes de l'Iliade & de l'Odyssée sont si longs & si éloignés, qu'on y perd de vûe Achille & Ulysse, qui en sont les Heros, dans l'espace de plusieurs Livres.

§. 4.

Jugement de la Partie des Poèmes d'Homere qui regarde les Mœurs, & les Caractères de ses Personnages.

Par les Mœurs du Poème nous n'entendons point la Morale du Poète dont nous avons parlé plus haut avec assés d'étendue, mais les Mœurs qu'il attribue à ses Personnages & à ses Acteurs.

Le Pere Rapin dans ses Réflexions sur la Poétique (3) prétend qu'Homere n'a pas tou-

1. Là même c. 6.

2. Là même;

toujours gardé le caractère de ses personnages, ni leurs mœurs dans toutes les bienféances : & il nous fait remarquer encore les mêmes défauts dans la comparaison qu'il a faite d'Homere & de Virgile (4), assurant qu'il n'observe presque jamais les bonnes mœurs dans ses Acteurs, & qu'il ménage très-rarement cette bienféance que Virgile a su pratiquer parfaitement.

En effet Homere nous represente les Peres durs & cruels ; & les Heros foibles & passionés ; les Dieux misérables, inquiets, querelleurs : en un mot les deux principaux Heros des deux Poèmes, Achille & Ulyse, sortent souvent de leur caractère pour se laisser aller à des bassesses, & tomber dans des infamies.

Mais notre Auteur ajoute qu'on doit bien pardonner ce foible à Homere, parce qu'il écrivoit en un tems où les mœurs n'étoient pas encore formées.

Il est plus difficile de dire si Homere a mérité le blâme dont plusieurs l'ont chargé pour avoir donné un Heros à son Iliade qui n'étoit pas homme de bien, en supposant même qu'il lui ait fait toujours exactement garder son caractère. Il est vrai que Virgile a formé le sien sur la vertu humaine : mais, comme remarque le Pere le Bossu (5) puisqu'Aristote & Horace approuvent la conduite d'Homere dans les mœurs qu'il a données à son Achille, & qu'ils proposent ce Heros comme un mo-
dele

3. Réflexions sur la Poétique, part. 1. n. 256

4. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 7.

5. L. 4. du Poème Epique c. 5.

Homere.

dele que les Poëtes doivent suivre, les mauvaises mœurs de ce Personnage peuvent nous convaincre que selon les règles d'Aristote & celles d'Horace, & selon la pratique d'Homere il n'est nullement nécessaire que le principal Personnage d'une Epopée soit un homme de bien.

§. 5.

*Des Sentimens d'Homere, de ses Pensées
& Sentences.*

Comme les sentimens ont beaucoup de rapport avec les mœurs, que les principes des uns sont aussi ceux des autres, & que, selon le Pere Rapin, les sentimens ne sont proprement que les expressions des mœurs: on ne doit pas être surpris que les Critiques ne nous fassent pas concevoir pour les sentimens qui paroissent dans les Ouvrages d'Homere une opinion plus avantageuse que celle qu'ils nous ont donnée des mœurs qu'il y a représentées.

Les sentimens d'Homere, dit l'Auteur que nous venons de citer (1), ne sont jamais si beaux que ses discours. Car on ne peut nier que tous ses Acteurs & ses Personnages ne parlent assez bien; mais ils ont pour la plupart des sentimens tout-à-fait indignes de leur caractère. C'est ce que ce Critique fait voir particulièrement en la

per-

1. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 3.

2. Là même c. 12.

3. Du Sublime c. 7.

personne de ses Héros : quoiqu'en un autre endroit , il n'ait pas laissé de reconnoître qu'Homere est toujours grand dans ses sentimens aussi-bien que dans ses expressions (2). Homere.

C'est ce qu'avoit remarqué autrefois Longin dans son Traité du Sublime (3) où il dit que les pensées d'Homere sont toutes sublimes , & que c'est principalement en cette partie qu'il a fait paroître sa capacité , & l'élevation de son esprit.

Macrobe témoigne aussi qu'Homere a tellement rempli ses Poèmes de sentences , que tous ses bons mots passent pour des Proverbes dans la bouche de tout le monde (4) , & il semble qu'on ait eu presque le même goût dans ces derniers tems. Ce qui paroît par le soin qu'on a eu de faire divers Recueils des Sentences de ce Poète sur toutes les matières de la Morale qu'on a réduites en lieux communs.

Mais le P. Rapin qui avoit fait aussi toutes ces réflexions avant nous , prétend après Heinsius , que toutes ces Sentences & ces maximes de Morale sont plutôt du Théâtre & du genre Dramatique , que de l'Héroïque , dont le caractère le plus essentiel est la narration , qui doit être unie & simple , sans affectation de figures , & sans cet attirail de Réflexions qui ôte au discours sa couleur naturelle & sa force (5).

Et dans le siècle passé Jules Scaliger avoit

4. Saturnal. l. 4. c. 16.

5. Daniel Heinsius in Arift. Poëticam , & le P. Rapin Comp. d'Hom. & de Virg. c. 14.

Homere.

voit déjà dit que les Sentences & les pensées d'Homere, & par conséquent les sentimens qu'il donne à ses personnages sont trop effeminés, trop vulgaires; qu'ils n'ont presque point de sens, & qu'ils sont sans force; de sorte qu'il ne les croyoit point capables, disoit-il, de faire danser son valet de cuisine (1).

§ 6.

Du style, de l'expression du discours, &c.

Personne n'a eu en aucune Langue, au sentiment du P. Rapin dans ses Réflexions (2), toutes les qualités de l'expression & de la diction dans un plus éminent degré qu'Homere: & ce Pere dit encore dans un autre Traité (3) que c'est principalement dans cette partie que ce Poëte triomphe; & que c'est ce qu'il y a de plus accompli dans tout ce qu'il a fait. C'est un avantage qu'on ne peut lui disputer, & qu'il a acquis sans contredit sur tous les autres Poëtes.

On n'a jamais, continuë-t-il, parlé plus purement ni plus naturellement que lui: Il est le seul qui ait trouvé le secret de
joindre

1. Poëtiques l. 5. c. 2.

2. Réfl. sur la Poët. 1. part. n. 28.

3. Comp. d'Hom. & de Virg. n. 9.

4. Vie d'Homere page 6. 7.

5. Athenée Dipnos. l. 14. c. 8. Le P. Rapin Réfl. sur la Poëtiq. part. 1. n. 37.

6. ¶. Athenée dont Baillet ou plutôt le P. Rapin qu'il copie, n'a pas bien représenté le sens, dit qu'Ho-

joindre à la pureté du style toute l'élevation, & toute la grandeur, dont la Poësie Héroïque peut être capable. C'est pour cela que Longin le propose toujours comme la règle la plus juste du genre sublime. Homere.

Mr. le Fevre de Saumur témoigne (4) que son style est plein, égal, & très-pur; que les expressions en sont fortes & nettes; que la clarté & la facilité y sont par tout admirables également; & que c'est le plus beau & le plus aisé de tous les Poëtes Grecs. Il les a tous surpassé par l'agrément, la mesure, le son éclatant des paroles, & par la variété du nombre: & Athenée prétend (5) qu'il n'y a rien de plus propre à être chanté que les Vers d'Homere (6) tant l'harmonie leur est naturelle.

Quintilien estime (7) que jamais personne ne l'a surpassé dans la sublimité & l'élevation pour les grandes choses, & dans la propriété de l'expression pour les petites; qu'il a le style ouvert & pressé tout à la fois; qu'il est agréable & grave en même tems; qu'il est admirable pour son abondance & sa briéveté; qu'il n'est pas moins excellent Orateur que Poëte; en un mot qu'il est la règle du discours.

C'est

qu'Homere faisant profession de chanter ses vers les estropioit quelquefois de dessein pour les rendre plus propres au chant *ὅς διὰ τὸ μελοποιηκέναι πᾶσαι ἑαυτῆ τὴν ποιήσιν φροντισὶ τῆς πολλῆς ἀκεφάλως ποιεῖ σίχως*, car c'est évidemment φροντισὶ qu'il faut lire, & non pas ἀφροντισὶ mauvaise leçon; qu'il est surprenant que ni Dalechamp, ni Casaubon n'aient corrigée.

Homere.

C'est pour cela qu'il a été considéré comme le Maître & le modèle de la Langue Grecque par les Savans, dit Dom Lancelot (1), qui ajoute qu'Homere renferme lui seul tous les mots & toutes les dialectes de cette belle Langue. Outre que tous les Auteurs Grecs sont pleins de citations de ce Poëte & d'allusions à ses vers : de sorte qu'il est difficile de bien entendre ces Auteurs qu'après avoir lû Homere.

Le P. Cauffin disoit même (2), que bien que ce Poëte soit plein de douceurs & d'agrémens, ces beautés & ces avantages ne sont pourtant sensibles qu'à ceux qui savent le Grec, & que ceux qui prétendent le lire en Latin font bien connoître qu'ils préfèrent les amplifications puériles au poids de ses Sentences & à la gravité de son éloquence.

Aristote au rapport de Plutarque (3) estimoit tant cette grandeur & cette noblesse de style dans Homere, qu'il disoit que ce Poëte étoit le seul qui fût faire des noms & des termes qui eussent du mouvement, à cause de la vivacité de leur expression.

Le P. Rapin a remarqué (4) que la plupart des Anciens qui ont donné tant d'éloges à Homere n'ont eu en vûe que la noblesse & l'élégance de son style, & la grandeur de ses expressions. Il dit que c'est ce talent admirable de l'expression qui a rendu Sophocle son admirateur perpetuel,
qui

1. Préface de la Méthode Grecque p. 34.

2. De sacra eloquentia l. 1. c. 10.

3. Plutarque des Oracles de la Pythienne, fol. 629.
B. edir.

qui l'a fait appeller le Prince des Poètes Héroiques par Platon, & qui l'a fait regarder comme étant infiniment au-dessus de tous les autres par Socrate, Aristophane, Xenophon, Democrite, Eschyle, Pindare, Aristote, Théocrite, Moschus, Lycurgue, Aristide, Denys d'Halicarnasse, Patercule, Dion Chrysostome, Plutarque, Lucien, Athenée, Philostratè, Hermogene, Maxime de Tyr, Origene, Longin, Iamblique, Stobée, Themistius, & d'autres Anciens qui sont rapportés par le P. Rapin dans sa Comparaison d'Homere & de Virgile. Enfin il fait voir en plus d'un endroit, que c'est par ce merveilleux avantage de la parole qu'Homere a imposé à toute l'Antiquité, & que le charme & l'enchantement où l'on a vû tant de Savans dans tous les siècles pour ses Poèmes ne vient que de cet artifice.

Homere.

Cet avantage paroît particulièrement dans les occasions où il faut exhorter, persuader, ou consoler. C'est en quoi Quintilien le trouvoit admirable (5). Et c'est proprement dans les narrations qu'il excelle au-dessus de tous les Poètes qui ont paru jusqu'ici. Néanmoins Scaliger y trouvoit à redire (6), & les jugeoit trop longues.

Plutarque a cru aussi qu'Homere étoit louable d'avoir usé toujours d'Epithètes
qui

B. edit. Vasc. in-fol.

4. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 9.

5. L. 10. c. 1.

6. Poëtic. l. 5. c. 2.

Homere.

qui ne sont ni étrangères, ni figurées (1). Mais Jules Scaliger n'a point été entièrement du sentiment de Plutarque. Car il dit nettement que ses Epithètes sont pour la plupart froides, plates, puériles, & hors de leur place (2). M. Desmarets trouvoit aussi que les Epithètes d'Homere étoient oisives, inutiles, ambitieuses, enflées, importunes, lassantes & ridicules (3). Le Pere Rapin n'en parle pas d'un air si méprisant. Mais comme la manière dont il a censuré le discours & l'expression d'Homere est également agréable & singulière, on ne fera pas fâché d'en voir ici une espèce d'abrégé. Voici donc en peu de mots ce que ce Critique trouve à redire dans ce style & cette expression si vantée dans l'Antiquité (4).

1 Les Transitions qui doivent par leur caractère être fort variées pour désennuyer le Lecteur, sont toutes semblables dans la plus grande partie des Ouvrages de ce Poète. On n'en peut compter tout au plus que vingt ou trente fortes dans toute l'étendue de près de trente mille vers. Et ainsi une même liaison se présentant d'ordinaire est fort sujette à donner du dégoût par une si fréquente répétition.

2 Les comparaisons y sont froides, contraintes, quelquefois peu naturelles,

Ja-

1. L. 6. des propos de table, question 9. Le même Auteur loué généralement Homere en divers autres Traités de ses Morales. Il l'appelle souvent *divin*. Voyés le Traité de la consolation à Apollonius, fol. 244. E. le Traité de l'exil, fol. 127. &c.

2. Poëric. l. 5. c. 3.

Jamais fort excellentes, quoique dans un Homere. li grand nombre il ne se puisse faire qu'il n'y en ait quelques-unes d'assés justes. Mr. Desmarets avoit déjà dit auparavant (5) qu'il est plein de comparaisons fausses & basses.

3 Les Descriptions (continuë le P. Rabin), qui sont ce qu'il y a de plus puérile & de moins grave dans l'éloquence y sont trop fréquentes & trop étenduës, & elles portent avec elles un certain air d'affectation.

Le bel endroit par lequel Homere s'est fait envisager le plus agréablement, consiste dans ses Epithètes & dans ses Adverbes. Jamais imagination n'a été ni plus riche ni plus heureuse. Si on lui ôtoit ses Adverbes & ses Epithètes, on lui ôteroit bien de sa grace. C'est ce qui le pare le plus, & qui fait une de ses plus grandes beautés. Mais ces Epithètes qui l'ornent tant sont fort simples & fort ordinaires, sans ajoûter un nouveau sens aux paroles qui leur sont jointes.

Mais le véritable caractère d'Homere est la prolixité à dire & à raconter les choses. C'est le plus grand parleur de toute l'Antiquité, & les Grecs mêmes tous grands discoureurs qu'ils étoient ont repris dans Homere cette intemperance de paroles
com-

3. Addition au Traité des Poètes Grecs, Latins, François, c. 5.

4. Dans sa Comp. d'Hom. & de Virg. sur tout c. 10. & c. 11.

5. Addition au Traité des Poètes Grecs, Latins & François chap. 6.

Homere.

comme un défaut considérable du discours. Il est dans les redites non seulement des mêmes paroles, mais aussi des mêmes choses, & dans de répétitions perpetuelles. Il est vrai qu'il parloit toujours naturellement, mais il parloit trop. Ce flux de Langue & cet épanchement d'imagination qui lui est ordinaire fait qu'il porte les choses plus loin de beaucoup qu'elles ne doivent aller, & qu'il fait presque toujours des peintures trop finies; & ainsi il ne laisse rien à faire à l'esprit du Lecteur.

Il semble aussi qu'on ne puisse pas aisément excuser la longueur des harangues qu'Homere fait faire à ses Héros dans la chaleur du combat: de sorte que le tems se passant en discours inutiles, il ne reste souvent plus assez de jour pour donner la bataille. C'est ce qu'ont remarqué Jules Scaliger (1), Mr. Gueret (2) & les autres Critiques qui n'ont point fait difficulté d'accuser Homere de peu de jugement pour ce sujet.

§. 7.

Jugement sur l'Iliade en particulier.

Le plus célèbre de tous les Poètes est Homere, & le plus important des Ouvrages d'Homere est l'Iliade. Il faut reconnoître

1. Poëtiques l. 5. c. 2.

2. Guerre des Auteurs pag. 49. 50. 58.

3. ¶ Madame Dacier n'est pas de cet avis dans la Préface de sa Version de l'Odyssée.

4. Dio-

notre avec les Critiques que la plupart des Homere. éloges dont on a comblé Homere lui sont dûs plutôt pour l'Iliade (3) que pour le reste de ses Ouvrages.

Denis d'Halicarnasse louë principalement dans ce Poëme l'ordonnance du dessein, la grandeur & la magnificence de l'expression, & les mouvemens doux & passionés des sentimens (4).

C'est ce Poëme particulièrement qui au sentiment du Pere Thomassin a fait déclarer à Horace que ni Chryssippe ni Crantor qui avoient excellé entre les Philosophes Stoiciens & Academiciens, & qui avoient donné la Morale la plus réglée & la plus achevée, n'avoient ni si bien compris ni si heureusement expliqué la nature & les loix de l'honnête & de l'utile, de la vertu & du vice, qu'Homere dans son Iliade (5). Horace, dit ce Pere, rend raison de ce qu'il a avancé, en disant que l'Iliade representoit admirablement les passions emportées & les funestes suites de la conduite insensée de plusieurs Rois & de plusieurs Peuples. Tout ce qui se passe dans la Ville assiégée & dans le camp des Assiégeans est une peinture très-belle des effets tragiques de toutes les passions, & des malheurs incroyables où elles précipitent les hommes.

Ce même Auteur ayant entrepris en un autre endroit de faire voir une partie des

CON-

4. Dionys. Halic. in Elogiis de Scriptoribus Græcis, ubi de Homero. Le P. Rapin Réf. 15, sur la Poët. part. 2.

5. Horat. Epist. 2. libri 1. Thomassin, Méthode, &c. l. 1. c. 10. n. 2. & 3.

Homere.

convenances & des conformités de l'Histoire de l'Iliade avec celle du Vieux Testament, prétend que de part & d'autre on peut dire que c'est une espèce de Theocratie; c'est-à-dire, que la Police humaine & le gouvernement de l'Etat ont tant de liaison avec la Religion, qu'il semble que c'est Dieu seul qui regne, que les Rois n'agissent que par ses ordres, & qu'ils n'ont de pouvoir que pour exécuter ses commandemens (1).

Si l'on fait la guerre, c'est pour venger un crime commis contre les Dieux, il ne se fait point d'entreprise qui ne soit précédée d'un sacrifice, c'est l'inspiration ou l'*impulsion* des Dieux qui donne le mouvement à toutes choses. On rencontre par tout des Prophetes, des Prodiges, & des Augures, qui font connoître la volonté des Dieux & qui déterminent tout.

Quelques vaillans & quelques sages que soient les hommes, c'est ordinairement quelque Dieu qui les anime & les fortifie, qui les éclaire & les conduit dans leurs grandes actions. Et au contraire de quelque assistance extraordinaire du Ciel que ces Sages & ces Braves se croient soutenus, ils font de leur côté tous les efforts dont ils sont capables. Enfin quelques efforts qu'ils fassent, ils n'esperent la victoire que de Dieu; & lors même qu'ils sont persuadés que Dieu favorise leurs Adversaires, ils

1. Thomassin Méthode &c. l. 1. c. 2. n. 11.

2. Le Bossu l. 1. du Poëme Epique c. 9.

3. 40-

ils ne s'épargnent pourtant pas, & ne laissent pas d'employer toutes leurs forces, se soumettant du reste à la puissance & la volonté de Dieu. Homere.

Le P. le Bossu a fait la comparaison de la Fable de l'Iliade avec celle d'Esopé, pour faire voir qu'une Epopée est une véritable Fable, & que ce terme qu'on lui applique n'est point en cela métaphorique & figuré; mais qu'il est en son sens propre & naturel; & que ce sens est le même que quand on donne le nom de Fables aux fictions d'Esopé (2). La vérité morale & l'instruction est visiblement la même en l'une & en l'autre. Esopé dans la fable des Chiens & du Loup, & Homere dans celle de l'Iliade ont voulu enseigner que la mauvaise intelligence entre ceux d'un même parti les expose aux insultes de leurs ennemis & les perd, & que la concorde les conserve & les rend victorieux. Toute la différence qu'il y a, c'est que celle d'Homere est *raisonnable*, c'est-à-dire qu'il lui donne des noms d'Hommes; & celle d'Esopé est *morale* (3), c'est-à-dire qu'il lui donne des noms de Bêtes, & qu'il attribue des mœurs à ce qui n'en a point.

Quant à l'expression & au tour qu'Homere donne à son discours en general, le Pere Rapin dit (4) que toute l'Iliade est remplie d'endroits nobles, élevés, & qu'il donne de grandes idées de tout ce qu'il représente. Néan-

3. Λογικὸς & ἠθικὸς, c'est la division qu'Aphthone & les autres donnent aux Fables.

4. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 17.

Homere.

Néanmoins tout le monde n'a point crû que ce fût une pièce achevée. Quintus de Smyrne, dit le Calabrois, & Tryphiodorus, qui ont entrepris de continuer Homere, ont remarqué que l'Iliade est imparfaite, parceque la mort d'Heçtor n'est point une décision des choses, mais seulement un obstacle ôté à la décision qui n'arriva qu'un an après cette mort (1.)

D'autres Critiques ont jugé que ce Poëme étoit achevé par rapport au dessein qu'avoit eu Homere, mais ils n'ont point trouvé bon qu'un Poëme qui n'a point d'autre but que l'honneur des Grecs, finisse par celui que l'on fait à Heçtor Chef de leurs ennemis (2).

Nous avons déjà vû plus haut que l'unité de l'Action n'est point parfaite dans l'Iliade, selon la remarque du Pere Rabin qui est un des principaux garants de ce que nous venons de rapporter, & de ce que nous dirons encore dans la suite. Tout ce qui est employé à la composition des deux derniers livres est hors d'œuvre, & ne sert de rien à l'Action principale qui étoit complete sans cela.

Pour ce qui regarde l'ordonnance de la Fable de l'Iliade, le même Auteur prétend (3) que l'Action faisant le sujet principal qui est la guerre de Troye est defectueuse & imparfaite, en quoi il suit le sentiment de plusieurs Critiques. Car cette guerre n'a dans l'Iliade ni commencement

ni

1. Là même ch. 3.

2. La même c. 12.

ni fin. D'autres veulent que ce soit la colere d'Achille qui est l'Action. Mais cette colere n'a ni milieu ni fin au jugement de notre Critique. Car elle est effacée par une autre colere d'Achille contre Hector pour la mort de Patrocle; & le plus grand défaut est que le reste du Poëme n'a aucune liaison avec cette colere. Homere dans l'espace de dix-huit Livres n'y pense plus, comme s'il avoit tout-à-fait oublié sa proposition & son dessein. Il ne parle dans ce long espace que de sièges, de batailles, de surprises, de consultations de Dieux, & tout se rapporte au siège de Troye. C'est ce qui a donné lieu à plusieurs de croire que la guerre de Troye étoit l'Action & le sujet de la Fable comme elle a donné le nom au Poëme. C'est peut-être ce qui a porté Horace à donner à Homere la qualité d'*Ecrivain de la guerre de Troye* (4). Ainsi de quelque côté que l'on regarde ce Poëme, il paroît defectueux en ce point.

Quant au Héros de l'Iliade, il s'est trouvé quelques Critiques qui ont entrepris de justifier Homere, sur ce qu'il n'a point jugé à propos d'en faire un homme de bien. Nous avons vû plus haut en parlant des mœurs & des caractères des Personnages les raisons qui ont porté le Pere le Bossu à prendre ce parti, dans lequel il a cru avoir suivi Aristote & Horace. Mais il semble que le P. Rapin ait eu d'autres vûes. Il paroît, dit-il après le Tasse

3. Là même c. 6.

4. Horat. Epist. secunda lib. 1.

Homere.

se, (1) que l'intention d'Homere n'a point été de donner dans son Heros l'idée d'un grand Capitaine ni d'un Prince accompli, mais de montrer simplement combien la discorde est préjudiciable dans un parti, & ainsi de faire la peinture d'une action terrible & merveilleuse tout ensemble. Cependant Aristote dans sa Poétique veut que dans les images & les portraits que fait le Poëte, il represente les personnes non pas telles qu'elles sont, mais telles qu'elles doivent être; & Platon au cinquième Livre des Loix veut que l'imitation ne se fasse que des choses les plus accomplies. D'ailleurs, ajoute le Pere Rapin, comme l'image dans une imitation juste doit ressembler à son original, cet original ne doit point être ni un homme, ni un Prince en particulier: mais l'idée d'un Prince ou d'un homme accompli en général.

§. 8.

Jugement sur l'Odyssée en particulier.

Le Pere le Bossu dit (2) que l'Odyssée n'a pas été faite comme l'Iliade pour instruire tous les Etats de la Grece réunis & confédérés en un seul corps, mais pour chaque Etat en particulier. Ce Poëme est plus pour le Peuple que celui de l'Iliade, où les Sujets sont plus maltraités par la mauvaise conduite de leurs Princes que par leur

1. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 4.

2. L. 1. du Poëme Epique c. 10.

leur faute. Mais dans l'Odyssée ce n'est point la faute d'Ulysse qui perd ses Sujets. Ce sage Prince ne fait rien qui ne doive les rendre participans de son retour. Aussi le Poète dit-il dans l'Iliade, qu'il chante la colere d'Achille qui fut cause de la mort des Grecs : & dans l'Odyssée au contraire il avertit ses Lecteurs que les Sujets perissent par leur propre faute.

Le P. Thomassin ne paroît pas beaucoup éloigné de ce sentiment. Il dit qu'il y a cette différence entre ces deux Poèmes, que l'Iliade est une imitation du gouvernement des Etats, & que l'Odyssée contient la narration de la conduite des personnes & des familles particulières (3). Il ajoute que cette image de la personne & de la famille d'Ulysse paroît bien plus achevée que celle du gouvernement des Etats dans l'Iliade. La matière est peut-être plus proportionnée à l'esprit ou du Poète ou des Lecteurs, quand il ne s'agit que de la sage conduite d'un particulier ou d'une famille. Il se peut faire aussi qu'afin que la peinture fût vrai semblable, il ait falu mettre cette inégalité entre ces deux grands Ouvrages, & donner moins de perfection, non pas à l'Iliade, mais à l'Histoire représentée dans l'Iliade, qu'à l'Odyssée, parce qu'il est en général bien plus aisé de bien gouverner une personne ou une famille particulière, qu'un Roi ou un Etat. Il conclud que bien que l'Iliade imite & représente aussi

par-

3. L. 2. tom. 1. o. 5. n. 1. & 2.

Homere.

parfaitement que l'Odyssée, néanmoins l'objet qu'elle imite & qu'elle représente non seulement n'a pas été, mais il n'a pu être aussi parfait que celui de l'Odyssée. C'est la raison pour laquelle tout lui paroît mieux concerté dans l'Odyssée que dans l'Iliade.

L'Odyssée semble avoir encore une autre espèce d'avantage sur l'Iliade. Car au lieu que celle-ci représente les passions emportées, & les suites funestes de la conduite insensée des Princes & des Peuples: l'autre au contraire fait voir dans la personne d'Ulysse un modèle accompli de sagesse & de vertu, comme Horace l'a remarqué (1), & nous propose des exemples admirables de patience, de frugalité, de prudence, de modération dans les travaux & dans la fuite des plaisirs trompeurs de la vie. Et saint Gregoire de Nazianze qui nous rend ce témoignage de l'Odyssée, ajoute (2) qu'Homere n'a jamais pensé que les richesses pussent ajouter le moindre éclat à la vertu; & que s'il a avancé en quelque endroit le contraire, ce n'a été qu'en faisant parler ceux qu'il vouloit tourner

1. Epist. secunda lib. I. 17.

*Quid virtus & quid sapientia possit
- Utile proposuit nobis exemplar Ulysseni.*

Et Thomass. I. I. c. 10. n. 4.

2. Greg. Nazianz. pag. 210. Carminum.

An ne aliud toto molitur carminis actus

Mæonij mens alta scnis? Quod Stagna Charybdis

Armauit, quod Scylla canes, quod pocula Circe:

Antiphata vitata fames, surdoque carina

Remige Sirenum canens transueta tenacos.

ner en ridicule. Le Poëte Claudien qui Homere vivoit peu de tems après ce Saint écrivant à une Princeſſe Chrétienne, prétend (3) que l'Odyſſée d'Homere n'eſt qu'une image parfaite de la pudicité & de la chaſteté conjugale d'Ulyſſe qui n'eſſuya cette longue fuite de tempêtes & de traverses ſur mer & ſur terre pendant l'eſpace de vingt années, que pour repondre par ſa conſtance invincible à la fidélité inviolable de Penelope ſa femme, qui ne ſurmonta pas de ſon côté de moins rudes attaques. C'eſt ce qu'on peut voir en pluſieurs endroits de l'Ouvrage du P. Thomaffin qui fait ſur ce Poëme & ſur l'Iliade un grand nombre de réflexions également ſavantes & utiles (4).

Il faut dire un mot de ce que les Critiques ont penſé de la compoſition & de l'Ordonnance de l'Odyſſée. Le P. Rapin témoigne que cet Ouvrage a des beautés tout-à-fait ſingulières & comparables même à ce qu'il y a de plus grand dans l'Iliade (5). Il ajoute qu'il y a du ſublime, de l'héroïque, du naïf, & du naturel preſque par tout.

Mais quand le P. Rapin a écrit en un
autre

*Lumine fraudatus Cyclops contempta Calypſo.
Penelope decus eſt, atque uni tanta paratur
Scena pudicitia. Terraæ Pelagique labores
Et totidem ſavi bellis, quot fluctibus, anni,
Conjugii docuere fidem.*

Et Thomaffin l. 1. c. 7. n. 12.

3. Carmine ad Serenam.

Thomaff. l. 1. c. 5. n. 18.

4. Particulièrement dans le 1. le 2. le 5. & le 6. livres

5. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 13.

Homere.

autre endroit que le Poème le plus parfait d'Homere est l'Odyssée, il n'a entendu parler que de l'action & de l'ordonnance de la Fable qui dans la vérité a paru à plusieurs plus régulière & plus achevée que celle de l'Iliade. Nonobstant cet avantage, dit cet Auteur (1), Homere ne laisse pas de commencer l'Odyssée par un Episode de quatre Livres. C'est pécher contre la règle, qui veut que l'Episode, qui est une espèce de digression du sujet, ne soit pas trop long, mais proportionné à la grandeur de l'Ouvrage; qu'il ne soit pas contraint, forcé, ni tiré de loin, pour ne pas être étranger, ni trop fréquent pour ne pas faire une confusion de matière. Mais Homere sort de son sujet sans y être presque entré, & pour faire un bâtiment régulier, il commence par une pièce hors d'œuvre.

Le P. le Bossu paroît avoir été dans le même sentiment à l'égard d'un défaut si sensible, surtout après avoir remarqué que l'Odyssée avoit été aussi notée par Aristote pour l'étendue des Episodes (2).

Si l'on considère même l'Action de l'Odyssée avec un peu d'exactitude, comme a fait le P. Rapin, on reconnoitra avec lui (3) qu'elle n'est pas plus parfaite que celle de l'Iliade. Elle commence par les voyages de Telemaque, & elle finit par ceux
d'U-

1. Là même c. 6.

2. Aristote dans sa Poétique chap. 17. suivant les éditions ordinaires, & 18. suivant celle de la traduction de Mr. Dacier. Et R. le Bossu au 1. l. du Poème Epi. vers la fin.

3. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 6.

d'Ulyffe. C'est ce qui a fait dire à Paul Homere Beni (4) que la Fable de l'Odyssée est double. Le Pere Rapin qui allegue cet Auteur n'en convient pourtant pas entièrement; mais il ne laisse pas de convenir qu'il est difficile de trouver dans l'Odyssée la suite de l'Action principale fort juste, & dans les proportions que demande Horace pour la liaison naturelle des parties. Ce voyage de Telemaque n'a aucune convenance avec celui d'Ulyffe qui est l'Action principale. Il n'est bon à rien, dit le même Ecrivain; il ne sert pas même d'occasion à son retour. Et si l'on veut s'en rapporter au Beni, les quatre premiers Livres de l'Odyssée ne sont ni Episode, ni partie de l'Action, & n'ont aucune liaison avec le reste de l'Ouvrage. A le bien prendre, on ne fait ce que c'est.

Plusieurs veulent aussi, selon la remarque du Pere le Bossu (5), que la Fable de l'Odyssée soit double, puisque le denouement fait passer Ulyffe & ceux de son parti d'un état misérable en une honnête tranquillité; & qu'il jette ses Rivaux de la joie où ils avoient été dans une mort honteuse. Cette même action est aussi *implexe*, ou impliquée; ajoute ce Pere, puisque non seulement elle est dénouée par cette double Peripetie (6), mais encore par la reconnaissance d'Ulyffe. Mais il n'y a ni re-

4. Là même.

5. L. 2. du Poëme Epique c. 16.

6. On appelle Peripetie le changement de fortune qui arrive aux personnes dans le denouement d'une pièce.

Homere.

connoissance ni Péripetie, ni rien d'impliqué dans l'Iliade.

Pour ce qui est des qualités de la composition, Longin, qui étoit un des plus judicieux & des plus fins Critiques de toute l'Antiquité, prétend (1) qu'Homere témoigne par toute l'Iliade une force merveilleuse, mais qu'il est fort affoibli dans son Odyssée. Il y fait voir, dit-il, que c'est le propre d'un grand esprit, lorsqu'il commence à vieillir & à décliner, de se plaire aux contes & aux fables. Car l'Odyssée a été composée après l'Iliade. Il y a quantité de choses dans l'Odyssée qui ne sont que la suite des malheurs qu'on lit dans l'Iliade, & qu'il a transportées dans ce dernier Ouvrage comme autant d'Episodes de la guerre de Troye. C'est pourquoi l'Odyssée n'est à proprement parler que l'Epilogue de l'Iliade.

De là vient que comme Homere a composé son Iliade durant que son esprit étoit en sa plus grande vigueur, tout le corps de son Ouvrage est Dramatique & plein d'Action: au lieu que la meilleure partie de l'Odyssée se passe en narrations, ce qui est le génie de la vieillesse: tellement qu'on le peut comparer dans ce dernier Ouvrage au Soleil, quand il se couche, qui a toujours la même grandeur, mais qui n'a plus tant d'ardeur ni de force. En effet il ne parle plus du même ton. On n'y voit plus ce sublime de l'Iliade qui marche par tout d'un pas égal

1. Chap. 7. de la traduction de Despréaux.

2. Tanneui le Feyre, Vie d'Homere p. 7.

égal sans que jamais il s'arrête, ou qu'il se Homere.
 repose. On n'y remarque point cette foule
 de mouvemens & de passions entassées les
 unes sur les autres. Il n'a plus cette même
 force, & s'il faut ainsi parler, cette même
 volubilité de discours si propre pour l'Ac-
 tion, & mêlée de tant d'images naïves des
 choses. Nous pouvons dire que c'est le reflux
 de son esprit qui comme un grand Ocean
 se retire & deserte ses rivages. A tout pro-
 pos il s'égaré dans des imaginations & des
 Fables incroyables. Mais il ne laisse pas
 de s'y trouver des endroits qui sont fort
 beaux sans doute, & il faut considérer que
 cette vieillisse dans Homere, est après tout
 la vieillisse d'Homere, & que d'ailleurs il
 falloit beaucoup plus de fable & de narra-
 tion que d'Act. on dans ces endroits-là (2).

§. 9.

Du peu de conséquence des fautes d'Homere.

Voilà une partie des sentimens que quel-
 ques Critiques anciens & modernes ont eu
 des Ouvrages d'Homere. Et quelque
 grand que soit le nombre des défauts qu'on
 lui a reproché, il semble que ses bonnes
 qualités aient prévalu sur nos esprits, &
 que leur poids ait fait plier les plus sévères
 d'entre ses Censeurs.

Horace (3) qui nous avoit fait remarquer
 qu'Homere n'avoit point été exempt de fau-
 tes,

3. Horat. Art. Poët. v. 359.

Quandoque bonus dormitat Homerus.

Homere.

tes, nous a avertis en même tems que ces fautes ne sont pas assés considérables ni assés nombreuses pour nous empêcher de retirer de ses Ouvrages toute l'utilité que l'on peut attendre d'un excellent travail. Si ce sont des fautes, dit-il, elles ne doivent point nous arrêter & encore moins nous choquer, d'autant qu'elles ne naissent que de l'infirmité humaine ou d'une négligence pardonnable (1).

—— ——— Non ego paucis
Offendar maculis, quas incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura.

Messieurs de l'Académie semblent être entrés dans les sentimens d'Horace, & ils disent nettement (2) qu'on a tort de s'emporter contre Homere pour ses fautes, qui doivent plutôt être excusées & respectées même pour leur vieillesse, parce qu'étant faites devant les régles de l'Art Poétique, elles sont nées libres & hors de la jurisdiction des Critiques.

Le Cardinal du Perron étoit aussi de cet avis pour l'indulgence avec laquelle il faut en-

1. Là même v. 351. &c.
2. Sentimens de l'Acad. sur le Cid.
3. Perroniana au mot *Poësie*.
4. Reflex. sur la Poëtiq., part. 1. n. 9.
5. ¶. Ménage a fait voir dans le 61. chap. de son Anti-Baillet qu'Homere, à la vérité n'a point dit d'ordures, mais qu'il étoit tout plein d'impiétés.
6. ¶. Perrault pag. 36. du Tome 3. de son Parallèle des Anciens & des Modernes a eu ce passage en vuë lors qu'après avoir parlé des mémoires qu'avoit dressés l'Abbé d'Aubignac pour prouver qu'il n'y a

ja.

envisager les défauts de ce Poète. On en ^{Homere.} doit toujours louer l'invention, disoit-il, le tems où il vivoit ne permettoit pas que l'Ouvrage se pût tant polir. Depuis qu'on a donné des règles sur le Modéle qu'il en avoit tracé (3).

Enfin outre toutes ces considérations qui doivent nous porter à l'excuser, le Pere Rapin en rapporte encore une qui est fort importante, si elle est bien véritable (4) C'est dit-il, qu'il n'a jamais dit d'impietés ni d'ordures ; & qu'il a toujours été sévère & vertueux comme un Philosophe (5.) C'est une gloire qu'il attribué aussi à Virgile , & qui a été moins contestée à ce dernier qu'à Homere.

§. 10.

Histoire ou jugement historique des Ouvrages d'Homere.

J'ai ouï dire à un homme de Lettres des pays étrangers qu'on travaille en Allemagne (6) à faire voir qu'il n'y a jamais eu d'Homere, & que les Poèmes qui portent son

jamais eu d'Homere, il ajoute qu'on travailloit là-dessus en Allemagne, où ces mémoires, dit il, avoient peut-être passé. Despréaux dans sa troisième Réflexion sur Longin temoigne avoir peine à croire qu'ils existassent. Ils existent cependant, du moins ils existoient en 1713. tems auquel ils me furent communiqués. Ils étoient véritablement de l'Abbé d'Aubignac, mais ils se sentoient fort de cette imbecillité dans laquelle on a dit qu'étoit tombé leur Auteur. C'étoit un Manuscrit in-4. dont on auroit pu faire un juste in-douze de 300. pages,

Homere.

fon nom ne font que des rhapsodies ou des compilations que les Critiques ont composées de diverses pièces de vers ou chansons détachées , à qui on a donné la liaison & la suite que nous voyons aujourd'hui. J'avouë que ce sentiment me paroîtra toujours paradoxé , jusqu'à ce que le public soit en possession de ce curieux Livre. Et il faut une résolution plus qu'ordinaire pour entreprendre de déraciner un préjugé établi depuis plus de vingt-sept siècles.

On prétend du moins qu'Homere n'a point eu la gloire de cette invention , comme le remarque le Pere Rapin (1) & l'on connoît cinq ou six Auteurs qui avoient décrit les aventures de Troye , tant en Vers qu'en Prose avant lui , mais quelques-uns se sont imaginés qu'Homere a taché de supprimer tous ces Ouvrages dans l'espérance de passer pour le premier Auteur de l'Iliade.

Il est bon de remarquer une chose qu'Elie'n a rapportée dans son Recueil de l'Histoire mêlée de diverses choses (2) , & qui certainement peut contribuer beaucoup à nous faire diminuer quelque chose de l'estime que toute l'Antiquité a eüe pour Homere , si la supposition est véritable. Elie'n écrit (3) que l'opinion des Anciens Critiques étoit qu'Homere n'avoit composé l'Iliade & l'Odyssée que par morceaux , sans
unité

1. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 14.

2. Ælian. l. 13. var. histor. c. 14.

3. ¶. Le P. Rapin a très-mal entendu le passage qu'il cite d'Elie'n. L'explication qu'il en donne copiée ici
par

unité de deſſein : & qu'il n'avoit point donné d'autre nom à ces diverſes parties qu'il avoit composées ſans aucun ordre dans la chaleur de ſon imagination, & dans l'impétuoſité de ſon génie, que celui du ſujet & de la matière dont il traitoit : Que *Lycurgue* de Lacedemone fut le premier qui apporta de l'Ionie en Grèce ces diverſes parties tout-à-fait ſéparées les unes des autres, & ſans ſuite ; & que ce fut *Piſiſtrate* qui les arrangea & en fit les deux Poèmes de l'*Iliade* & de l'*Odyſſée* en la manière que nous les avons aujourd'hui. C'eſt de là que quelques-uns veulent que ſoit venu le nom de *Rhapsodies* qu'on a donné à ces deux Ouvrages. Il ſemble que *Joſeph* ait été du même ſentiment qu'*Elien* (4), & le *Pere Rapin* y ajoute *Plutarque* dans la *Vie de Lycurgue* & *Cicéron* au troiſième Livre de l'*Orateur*. De ſorte que pour peu qu'on ait égard à l'autorité de ces Auteurs, on ne ſaura que penſer de la plûpart des éloges & des honneurs qui n'ont été rendus à *Homere* que dans la ſuppoſition qu'il étoit auſſi bien l'Auteur de la ſtructure & de l'ordonnance de l'édifice que des matériaux. Il y a apparence que ces Critiques d'Allemagne, dont nous avons parlé plus haut, ont pris cette opinion pour le fondement de ce qu'ils ont à nous dire de nouveau ſur ce ſujet.

II

par *Baillet* que *Perrault* copia depuis, doit être redreſſée ſur celle qu'on en trouve dans la troiſième Réflexion de *Despréaux* ci-deſſus alleguée.

4. Lib. I. contra Apionem.

Homere.

Il paroît par ce que nous venons de rapporter touchant l'action de Lycurgue, que les Anciens ont cru qu'Homere étoit d'Ionie, à cause que le Dialecte dont il s'est servi dans ses vers, est presque Ionique par tout. Mr. le Fevre de Saumur dit (1) que ce n'en est pas une preuve convainquante, & il le montre par l'exemple d'Hippocrate & d'Herodote, qui n'étoient ni l'un ni l'autre d'Ionie, quoiqu'ils ayent écrit tous deux en Ionien. Ce Critique veut que le Poète ait composé ses Ouvrages en Eolide, vis-à-vis de Lesbos, parce que les Commentateurs ont remarqué que quand il décrit un sacrifice, il suit la pratique des Eoliens, & non pas celle des autres Peuples qui composoient l'une & l'autre Grèce: outre qu'il dit que le vent du couchant vient de Thrace. Il ajoute qu'on n'a pourtant pas sujet de s'étonner qu'Homere ait suivi le Dialecte Ionique, parce que ce langage est incomparablement plus beau que tous les autres, d'autant qu'il étoit le plus connu & le plus estimé.

Le nombre des Critiques & des Commentateurs ou Scholiastes de l'un & de l'autre sexe, qui ont travaillé sur Homere est fort grand, & il n'est pas aisé à compter, parce que les Ouvrages de la plupart d'entre eux sont perdus.

Quoique nous ayons dit sur le rapport de

1. Vie d'Homere page 5. & 6.

2. Cic. 3. de Oratore: *Ælianus* 13, var. *hiff.* 14.

3. In Solone ex *Diocuchida*.

4. *Thomassin* l. 1, c. 8, n. 22,

de Ciceron & d'Elie (2) que c'est à Pisistrate que nous sommes redevables de l'ordre des matières & de l'ordonnance de la Fable qui est dans ces deux Poèmes : néanmoins Diogene Laërce prétend (3) qu'Homere a encore moins d'obligation à Pisistrate qu'à Solon l'un des sept Sages de la Grece, qui s'étoit appliqué sérieusement à débrouiller la masse confuse & indigeste de ses Poësies, afin d'en retablir le sens, de remettre les vers à leur place, & d'en faire une édition assés correcte & assés exacte pour pouvoir être multipliée & répandue par tout le monde (4).

Ce fut pourtant le célèbre *Aristarque*, qui, selon Plutarque (5), divisa les deux Poèmes d'Homere par Livres, & les marqua des lettres de l'Alphabet des Grecs. Car auparavant lui, c'est-à-dire, avant le tems de Ptolomée Philometor on lisoit les Ouvrages d'Homere tout de suite. Il en corrigea même le texte en qualité de Critique & de Grammairien, & l'on voit dans le même Plutarque (6) des vers qu'*Aristarque* a retranchés d'Homere, à cause de l'impiété & de la cruauté de leur expression. Ainsi lors que le Pere Rapin a dit qu'Homere n'avoit jamais dit d'impietés, il faut entendre cela de l'Homere corrigé par *Aristarque*.

Mr. le Fevre dit (7) que cet *Aristarque* est

5. In Homeri Vita, & inde Lorenzo Craſſo de Poëti Greci pag. 376. &c.

6. Plutarch. de leg. Poëtis fol. 41. Vasc. Idem de discrimine adulatoris & amici.

7. Vie d'Homere pag. 7.

Homere. est le plus célèbre de tous les Scholiaſtes d'Homere, & qu'ayant fait paroître une habileté ſingulière dans la correction du texte en ôtant les fautes qui s'y étoient gliffées par la négligence des Copiſtes, ou par la témérité des premiers Grammairiens, il a mérité qu'on honorât de ſon nom les Cenſeurs & les Critiques qui ont paru dans la ſuite avec diſtinction.

Nous avons cru devoir prendre cette occaſion pour rendre quelque juſtice à cet Ariſtarque, parce que comme nous n'avons rien de lui, il ne nous a point donné ſujet de parler de lui au Recueil de nos Critiques.

Mais nous n'avons rien à dire du fameux Zoïle, qui a voulu ſe ſignaler aux dépens d'Homere par l'aigreur de ſa Critique, qu'il n'avoit entrepriſe que pour perdre la réputation de ce Poète. Nous avons dit ailleurs un mot du mauvais ſuccès de cette Critique (1), qui l'a fait appeller *Homero-Maſtix* dans toute la Poſtérité, il ſuffit de remarquer ici qu'il a laiffé ſon nom à tous les méchans Critiques, qui par un ſtyle ſatirique & médifant ont plutôt déchiré les Auteurs qu'ils ne les ont corrigés.

Il s'eſt trouvé auſſi parmi les Anciens Philoſophes des Critiques qui ont voulu commenter ce Poète, mais d'une manière
Phi-

1. Tom. 1. chap. 12. pag. 60.
2. Tarq. Gallur. Orat. 1. de Virgilii allegoria pag. 212.

3. Comp.

Philosophique, pour tâcher d'y faire voir Homere, les moyens de régler nos sentimens touchant la Divinité & la Religion, & de réformer nos mœurs. C'est ce que fit Proclus Philosophe Platonicien, qui expliqua tout Homere par des maximes tirées de la Philosophie (2).

Nous n'avons aujourd'hui que deux Scholastes Grecs sur Homere, savoir Eustathius Archevêque de Thessalonique, & Didyme que le Pere Rapin appelle un des plus exacts Interprètes d'Homere (3), mais Mr. le Fevre prétend que c'est un Auteur supposé (4). Nous avons parlé de l'un & de l'autre au Recueil des Critiques Grammaticiens.

Il court dans le monde une Vie d'Homere, qui paroît n'avoir pas été écrite par un Auteur moderne. On prétend même qu'elle a été composée par Herodote l'Historien. Ambroise Camaldule la déterra du fond d'une Bibliothèque à Mantouë il y a deux cens ans. Mais les Critiques les plus intelligens n'ont jamais pu se persuader qu'elle fût d'Hérodote (5).

Enfin si on est curieux de savoir le jugement qu'on doit faire des Ouvrages d'Homere par les honneurs divins que l'Antiquité Païenne lui a rendus, par les Temples & les Autels qu'on lui a dressés dans diverses Villes de la Grèce, l'Asie & l'Egypte,

3. Comp. d'Hom. & Virg. c. 15.

4. Vie d'Homere pag. 8.

5. Vossius de Hist. Græcis l. 1. c. 3. p. 17. Le Fevre Vie d'Homere pag. 7.

Homere.

gypte, & par les autres monumens de son immortalité, on pourra se satisfaire dans le docte Ouvrage que Mr. Cuper publia l'an 1683. sur l'Apothéose de ce Poète. [*in-4.* à Rotterdam.]

Les meilleures éditions d'Homere sont celle de Rome avec les Commentaires d'Eustathius en quatre volumes *in-fol.* [1542] celle de Basle [en 1556], plus rare & moins bonne avec le même Eustathius. Celle d'Henri Estienne [dans son Recueil *Poëta Græci Principes, Græcè in-fol.* 1566.] & celle qui fut faite à Strasbourg. Emeric Casaubon rabbaïsse fort celle d'Hollande donnée en 1656. par Schrevelius en deux volumes *in-4°.* & il a fait même un écrit exprès pour en découvrir les défauts. Borrichius dit néanmoins que cette édition de Schrevelius n'est pas à rejeter (1). Mais on prétend que celle de Mr. Grevius Professeur d'Utrecht (2), aura le dessus des autres par son excellence (3).

H E.

1. Oläus Borrichius de Poëtis n. 20. p. 9.
2. ¶. Ce n'est pas à Grevius que cet honneur étoit réservé, c'est au célèbre Josué Barnès qui en 1711, donna une magnifique édition d'Homere en deux volumes *in 4.* à Cambrige avec le Scholiaste vulgairement nommé Didyme.

3. ¶

H E S I O D E ,

Natif de *Cumes en Eolide*, selon quelques-uns, mais demeurant à *Asora en Beotie* (4), où il devint Poëte; vivant vers le commencement des Olympiades.

1094 **N**ous avons quelques Ouvrages en vers qui portent le nom d'Hésiode, comme sont celui du travail de l'homme & des jours appelé *ἔργα καὶ ἡμέραι*, celui de la *Théogonie* ou Généalogie des Dieux, celui du Bouclier d'Hercule, &c.

Il y a des Critiques qui prétendent que tous ces Ouvrages ont été généralement supposés à Hésiode : on n'a presque jamais douté que le dernier ne fût de cette nature; les plus clairvoyans ne savent encore que dire de la *Théogonie*. Mais la plupart conviennent qu'on ne peut pas raisonnablement ôter à Hésiode le premier de ces Ouvrages qui contient quelques préceptes pour l'Agriculture & pour les mœurs, & qui paroît avoir été entrepris pour exhorter les hommes au travail.

Mr. le Fèvre dit (5) qu'Hésiode a fait dans ce Livre à peu près comme nos faiseurs

3. ¶. L'Auteur avertit dans son *Errata* qu'au lieu de *par* il faut ici lire *pour*. En quoi il a tort, *par* étant ici meilleur que *pour*.

4. Plutarque après Ephore de *Cumes* prétend qu'il est né à *Asora* en *Bœotie*.

5. Tan. le Fèvre, *Abregé des Vies des Poëtes Grecs* pag. 91.

Hésiode.

seurs d'Almanachs, qui marquent quelquefois les jours heureux & malheureux, mais que cet Ouvrage dans le fond n'est pas fort considérable.

Heinſius n'en jugeoit pas ſi mal (1). Il prétend (2) que de tous les Poètes il ne connoiſſoit preſque qu'Héſiode avec Homere qui euſſent ſu repréſenter la Nature toute pure avec une naïveté qui eſt infiniment préférable à tous les artifices dont on s'eſt ſervi dans la ſuite des tems. Il dit que ce qui fait le ſujet de ſon étonnement, c'eſt de voir que la Nature ait commencé & perfectionné en même tems ſon Ouvrage dans ces deux Hommes, qu'il ne fait point difficulté d'appeller *Divins* pour cet effet; & qu'elle nous ait fait remarquer en eux une idée achevée de la vertu humaine.

Mr. Borrichius veut nous perſuader (3) que cet Ouvrage eſt écrit avec tant de prudence & d'habileté, que ſa lecture peut être encore aujourd'hui d'une grande utilité à tous ceux qui veulent s'appliquer à la Morale, à la Politique, à l'Oeconomie, à la Marine, & à l'Agriculture. Il juge auſſi que la Théogonie peut avoir quelque choſe de plus avantageux pour nous qu'elle ſemble n'en promettre à l'extérieur,

parce

1. Ces mots *Heinſius n'en jugeoit pas ſi mal*, c'eſt à dire ſi *désavantageuſement*, font voir que Baillet n'eſt pas bien entré dans le ſens de le Fèvre. Si celui-ci a dit que *dans le fond* l'Ouvrage d'Héſiode n'étoit pas fort conſidérable, ce n'eſt point par rapport au ſtyle, qui eſt bon, mais par rapport aux inſtructions qui ne lui ont pas ſemblé fort exquiſes.

2. Dan. Heinſ. prolegom. ad Hæſiod. edition, ann. 1663.

parce que bien qu'elle ne paroisse insinuer Hésiode. 3
 autre chose qu'une multitude inutile de
 Divinités, ceux qui sont curieux de cher-
 cher en toutes choses les merveilles se-
 crettes de la Nature, trouvent sous les é-
 corces de ces fables des vérités naturel-
 les, & des maximes salutaires puisées du
 fonds de la Philosophie. C'est aussi ce que
 Plutarque avoit autrefois remarqué (4).

Néanmoins Platon trouvoit mauvais
 qu'Hésiode eût eu si peu de discrétion que
 de feindre des fables scandaleuses & de
 mauvais exemple, telles que sont celles
 qu'il a forgées du Ciel, de Saturne & de
 Jupiter, & de la vengeance que les enfans
 ont exercée contre leurs peres, & d'autres
 qui ne peuvent produire que de méchants
 effets dans l'esprit de ceux qui lisent ces
 sottises (5). D'autres ont estimé aussi qu'il
 n'y a que de la superstition grossière dans
 tout ce qu'il dit touchant la distinction &
 l'observation des jours heureux & malheu-
 reux (6).

Ma s cela n'a point empêché Vossius de
 dire qu'Hésiode s'est rendu recommanda-
 ble à la Posterité pour avoir su joindre
 l'utilité aux agrémens (7). Il ajoute qu'il
 n'est point Poète, mais qu'il est Théolo-
 gien

3. Ol. Borrich. Differtat. de Poët. Græc. pag. 10.

4. Plutarch. Tract. de legend. Poëtis, inter Opus-
 cul. Moral.

5. Plato lib. 2. de Legib. seu Repub.

Thomassin livre 2. nomb. 9. pag. 379. 380. de la
 méthod. d'enseigner les Poètes.

6. Borrich. ut supra loco laudato.

7. Ger. Jo. Vossius, de Arte Poëtica pag. 36. 37.

Hésiode.

gien dans la Théogonie, comme il est Physicien dans son Ouvrage du Travail & des Jours. C'est aussi ce qui a été remarqué par la plupart des Critiques qui se sont contentés de donner à Hésiode la qualité de Versificateur, parce que la matière qu'il a choisie, & la manière dont il l'a traitée, n'a rien qu'on puisse rapporter au genre Epique ou Dramatique, ni même au Lyrique (1).

Pour ce qui regarde le style d'Hésiode, Denys d'Halicarnasse témoigne (2) qu'il a de la douceur & de l'uniformité, qu'il est coulant & agréable, & qu'il est même assez châtié, ajoutant qu'il a mis toute son étude à plaire à ceux pour qui il faisoit des Vers. C'est ce qui a fait dire à Mr. le Févre (3) que son style est très-simple & sans élévation; & au Pere Rapin (4) que s'étant contenté d'être agréable & de bien parler, il a fait assez connoître que quand il auroit choisi une autre matière, son dessein n'auroit pas été d'aspirer au genre de Poésie Heroïque.

Néanmoins Heinsius prétend (5) que cette simplicité n'a rien de bas ni de rampant, mais qu'elle se soutient par tout avec beau-

1. Lil. Greg. Girald.; R. Rap. R. le Bossu & les autres.

2. Dionys. Halicarnass. de Lingu. Græc. Auctoribus seu Opuscul. Critic.

3. Le Févre au lieu cité, pag. 9.

4. R. Rapin, Réflexion 15, sur la Poétique, seconde partie.

5. D. Heinsius Præfat. ad Hesiod. in edition. anni 1663.

beaucoup d'égalité, qu'elle est accompagnée d'une grande pureté & de beaucoup de netteté, & qu'il a par tout un air naturel sans affectation, & sans employer jamais aucune expression étrangere ni aucun ornement superflu. Il étoit si persuadé de la vérité de ce point, qu'il se crut obligé d'entreprendre la défense d'Hésiode contre tous ces Grammairiens, qui affectant d'être si difficiles & si dégoutés à son occasion font assés connoître qu'ils ont le goût fort mauvais. C'est ce qu'il a tâché d'exécuter dans une longue Préface qui est à la tête de l'édition qu'il a donnée de ce Poète, où il fait voir que cette simplicité d'Hésiode est infiniment préférable à toutes les figures des autres Ecrivains.

Hésiode

Quintilien a reconnu aussi que son style s'éleve très-rarement, & que sa beauté ne consiste le plus souvent que dans la propriété des mots (6), mais que par le genre médiocre d'écrire, qui est celui qu'il a suivi, il a remporté le prix sur ceux qui s'y sont appliqués comme lui, tant à cause de l'utilité de ses maximes, que pour la douceur de ses expressions, & la probabilité de la manière (7) avec laquelle il a coutume d'exposer les choses. Quoi

6. Quintilian. Institut. Orator. lib. 10. cap. 1.

7. ¶. On ne fait ce que veut dire la probabilité de la manière. Quintilien dit: *lenitas verborum, & compositionis probabilis*. Le mot *compositio* en cet endroit signifie style & *probabilis* correct, où il n'y a rien à reprendre, dont on a lieu d'être content. Mr. l'Abbé Gédoin a traduit: *son style n'est point à mépriser*. On entend fort bien cela, mais je défie qui que ce soit d'entendre la probabilité de la manière.

Hésiode.

Quoi qu'Hésiode soit fort louable d'avoir su l'art de maintenir son style dans une juste médiocrité entre l'élévation & la bassesse (1), il semble que cela n'ait point dû lui mériter le rang parmi les Auteurs du premier ordre, outre qu'il n'y a rien de fort noble dans la matière qu'il a traitée. Il paroît néanmoins que Patercule (2) n'a point eu beaucoup d'égard à ces considérations lors qu'il a dit (3) qu'Hésiode étoit un très-beau Génie, & d'une si grande délicatesse pour les Vers, qu'on lui a donné le second rang après Homere.

Le Bibliographe d'Allemagne a remarqué qu'il n'y a presque que les Savans qui goûtent Hésiode (4), & que les jeunes gens sur tout n'aiment guères à le lire, parce que le sujet qu'il traite ne revient pas beaucoup à leurs inclinations. Le jeune du Verdier semble nous donner une autre raison de ce dégoût (5) qui est une répétition trop fréquente des mêmes Epithètes qui ennuie le Lecteur.

Entre les bonnes éditions des Oeuvres d'Hésiode, celle de Henri Estienne est des plus rares & des plus estimées. Celle de Daniel Heinsius qui parut en 1603. in-4^o fut après, ensuite celle de George Pasor avec un Dictionnaire des mots d'Hésiode [*in-8^o* à Amsterdam 1631. & 1657.]

Mais

1. Borrich. de Poët. Græc. p. 10. Dissert.
2. ¶. Il faut dire *Paterculus*.
3. Vell. Patercul. libro 1. H stor.
4. Biblioth. anonym. Cur. H stor. Philol. pag. 50.
5. Claud. du Verdier censio omnium Auctorum &c. pag. 44.

Mais plusieurs croient que celle de Mr. ^{Hefiode} Grævius qui parut l'an 1667. [in-8o] est la meilleure de celles qui avoient été publiées jusqu'alors (6).

L A S I B Y L L E,

Multipliée en dix ou en douze fantômes selon la fantaisie des Auteurs & des Peintres.

1095 **Q**Uoique toutes les personnes ^{Sibylles} raisonnables soient persuadées que ce que nous avons sous le nom d'*Oracles Sibyllins*, n'est que le fruit d'une imposture grossière, nous avons cru pouvoir en dire un mot en cet endroit pour ne nous point écarter du tems auquel on prétend que la Sibylle a paru dans le monde, quoique la Versification qu'on lui a supposée lui soit postérieure de plusieurs siècles.

Il y a une différence très-considérable entre les anciens Vers de la Sibylle que l'on consultoit à Rome du tems de la République, & ceux qu'on a forgés depuis l'établissement de la Monarchie Romaine, ou plutôt depuis la dernière dispersion des Juifs sous les Empereurs Romains. Les premiers dont les restes se conservèrent jusqu'au tems de Théodose l'ancien, & qui furent entièrement brûlez par les ordres de Stilichon Général des armées d'Honorius, n'avoient ce semble aucun rap-

[6. La meilleure Edition d'Hefiode est celle que Mrs. Le Clerc & Grævius donnerent à Amsterdam en 1701. in-8. Les Notes de M. Le Clerc n'avoient point encore paru, & celles de Grævius avoient été retouchées & augmentées par cet Auteur. A D D, de l'Ed. d'Amst.]

Sibylles.

rapport avec la Religion Chrétienne, pour laquelle les seconds ont été composés.

Les premiers n'insinuoient autre chose que l'Idolatrie, & il paroît par l'Histoire Romaine qu'on ne les consultoit jamais, qu'ils n'ordonnassent quelque nouveau point de superstition, quelques sacrifices aux fausses Divinités, l'établissement de quelque nouvelle idole comme d'Esculape sous la forme d'un serpent, de la mere des Dieux sous celle d'un caillou, dont

Ragufæus.

on fit venir l'un d'Epidaure & l'autre de Pessinunte sur la consultation qu'on fit des Livres Sibyllins (1). C'est là qu'on avoit appris aussi à Rome à joindre l'inhumanité avec l'infamie dans le culte des Démons, & à immoler des victimes humaines.

Les seconds au contraire n'enseignent que le culte du véritable Dieu. On y trouve des invectives contre l'Idolatrie & des exhortations perpétuelles à reconnoître la Divinité de J E S U S - C H R I S T.

Il n'y avoit rien de plus obscur ni de plus embarrassé que les premiers, c'est ce qui donnoit lieu à ceux qui les consultoient d'y trouver par leurs explications tout ce qu'ils voïoient, comme on fait aujourd'hui dans les Centuries de Michel de Notre-Dame que nous appellons Nostradamus.

Mais les seconds n'ont rien d'énigmatique, ni de trop difficile à déchiffrer. Ils sont même plus clairs que les Prophéties de l'Ancien Testament, & Isaïe qui passe

1. ¶. Ce n'est pas un moderne tel que Georg. Ragufæus qu'il falloit citer touchant le culte introduit

presque pour un Historien parmi les Prophètes, n'a point parlé du mystère de notre Redemption avec tant de netteté & d'évidence. Car on ne trouve point le nom de *Jesus*, & de *Marie* dans Isaïe comme dans ces Vers de la prétendue Sibylle, où il est parlé aussi du Batême de Jesus-Christ dans le Jourdain, & de la manifestation des trois Personnes de la sainte Trinité. De sorte que s'il se trouvoit encore aujourd'hui quelqu'un qui voulût croire que ces Vers sont plus anciens que l'Incarnation du Fils de Dieu, il seroit obligé de reconnoître que Dieu auroit fait plus de grace en ce point aux Païens qu'aux Juifs, à qui il avoit donné l'ancien Testament pour les conduire dans la véritable Religion, puisque ses mystères paroissent découverts ou mieux développés dans ces Vers qu'on suppose- roit avoir été faits pour l'utilité des Païens.

Mais nous reservons au Traité des Im- posteurs ce qu'il y aura à dire du tems & de la manière dont ces Vers ont été suppo- sés à la vieille Sibylle, & nous nous con- tenterons d'ajouter ici en peu de mots ce qui regarde le jugement qu'on doit faire de leur composition.

Les Critiques jugent que ces Vers sont écrits en un fort mauvais style, que leur Auteur ne savoit pas bien la Langue Grec- que, qu'il y a des barbarismes, des étymo- logies puérides & des badineries qui n'ont aucun air de l'ancienne Grèce, & qui ne

sen-

duit à Rome du Serpent d'Epidaure, & du caillou de Pessinunte, c'est Tite-Live, Valère Maxime, &c.

Sibylles.

sentent nullement la gravité de la matière que l'on y traite (1).

Ceux qui voudront s'instruire à fond de la matière des Sibylles touchant leurs personnes & leurs Livres, peuvent consulter les Traités singuliers qui en ont été faits exprès, 1. par Onufre Panvini, Ermite Augustin de Verone, en Latin; 2. le Sieur David Blondel, Protestant, de Châlons en Champagne, en François; 3. Erasme Schmid, Allemand de Misnie, en Latin; 4. le Sieur Tobie Wagner Allemand, demeurant à Tubingue, en Latin; 5. le Sieur Daniel Clafen Jurisconsulte, depuis 13. ans en Latin; 6. le Sieur Jean Christ. Salbach, depuis 8. ans en Allemand; 7. le P. Jean Crasset Jésuite, depuis 8. ans en François; 8. le Sieur Isaac Voffius Hollandois, Chanoine de Windsor en Angleterre, en Latin depuis six ans; 9. le Sieur Jean Marckius, Professeur de Groningue en Frise, depuis quatre ans en Latin; Enfin on nous fait esperer un ample Traité sur ce sujet par Mr. Petit Médecin & Philosophe à Paris, & l'on dit qu'il est déjà imprimé à Leipsik en Allemagne.

* *Serv.*

1. Henr. Vales. in Observationibus ad Hist. Eccl. Eusebii.

Ger. Jo. Voffius lib. 1. de Poët. Græc. pag. 2. & 3. & Isaac Voff. p. 41. cap. 8.

Tan. le Févre, Vies des Poëtes Grecs. pag. 2. 3.

2. ¶ Il naquit à Sardes Ville de Lydie, & fut élevé à Lacédémone où il demeura, ce qui a fait que les uns l'ont appelé Lydien, les autres Lacédémonien.

3. Suidas in Lemico litt. A.

4. ¶

**Serv. Gallæi Oracula Sibyllina Gr. Lat.*
in-4. *Amstelod.* 1689.

A L C M A N,

Poëte Lyrique de *Lacedemone* (2), vivant en la 27. Olympiade, du tems de Manassés, Roi de Juda.

1096. **I**L nous reste de ce Poëte un petit Alcman; nombre de fragmens qui ont été fauvés dans les Ecrits de ceux qui les ont cités anciennement. Mais ils ne suffissent pas pour pouvoir nous donner une idée assez juste du caractère de ce Poëte, qu'on dit avoir été tendre & trop enclin à l'amour. Sa Dialecte est Dorique, comme l'a remarqué Suidas (3), & c'étoit celle qu'on parloit à Lacedemone. Patercule prétendoit néanmoins (4) qu'il n'étoit point de cette Ville, mais comme nous ne faisons point l'Histoire des Auteurs, cet examen n'est point de notre sujet. Il faut remarquer seulement que comme il y avoit un autre Alcman à Messine (5), qui étoit aussi Poëte Lyrique & qui vivoit presque

4. Vell. Patercul. lib. 1. Histor.

Voffius lib. 1. de Poët. Gr.

Tan. le Fevre, des Poëtes Grecs.

Lor. Craffo, de Poët. Græc. &c.

5. ¶. Alcman, que Suidas a cru Lacédémonien, étoit selon lui du quartier de Lacedémone nommé *Messina* Ἀλκμῶν Δάκων ἀπὸ Μισσόνας. Gyraldus persuadé qu'au lieu de *Μισσόνας* il faloit lire *Μισσόνας* à la Dorique pour *Μισσίνης* qu'il a prise pour une Ville de Laconie, a usé de ces termes: *Suidas ex urbe Messina,*

Alcman. que en même tems, plusieurs ne savent auquel des deux attribuer les fragmens qui portent le nom d'Alcman.

* Voyés Article 1099.

A R C H I L O C H U S

Poète Iambique de *Paros Isle des Cyclades* vivant en la 29. Olympiade, 660. ans avant Jesus-Christ.

Du tems de Manassès Roi de Juda & de Tullus Hostilius Roi de Romains, ou du tems de Romulus, selon Cicéron.

Archilochus.

1097. **C**E que nous avons de lui n'est pas beaucoup plus considérable que ce qui nous est resté d'Alcman. Il passe pour un des premiers Auteurs du Vers Iambe, selon Clement Alexandrin (1): & Quintilien juge (2) qu'il étoit un de ceux qui avoient porté ce genre de Poësie, le plus près de sa perfection. Il ajoûte que pour cet effet il avoit un talent merveilleux, une force admirable dans ses paroles dont il se faisoit une espèce singulière d'é-
lo-

sana, in eo perperam licet legatur Messoa fuisse ait. De là Baillet enchérissant sur l'erreur de Gyraldus a fait un Alcman de Messine, quoiqu'il n'y ait eu qu'un seul Alcman, Lacédémonien d'établissement, & Lydien d'origine, touchant lequel il faut voir Saumaise p. 825. de la 1. edit. de Solin, où il débrouille parfaitement toutes ces difficultés.

1. Clem. Alexand. in Stromat.

Item Horat. de Art. Poët.

2. Quin-

loquence; que ses Sentences étoient puissantes, courtes, & tranchantes, & qu'il semble qu'elles ne fussent composées que de nerfs & de sang. Et comme il étoit trop emporté & trop mordant dans son style, ce Critique dit que plusieurs attribuoient ce vice à sa matière plutôt qu'à son esprit (3).

Archilochus.

De quelque part que lui soit venuë cette humeur médisante, il ne paroît pas qu'elle ait jamais été excusée, & encore moins approuvée de personne. Elle a été notée par Cicéron, qui pour la distinguer de la véritable fureur Poétique, semble avoir voulu se moquer de ceux qui avoient pris la douleur d'une plaie faite par les traits envenimés d'Archilochus & d'Hipponax pour quelque chose de divin, c'est-à-dire pour un effet de l'Enthousiasme (4).

Horace a considéré aussi cet emportement d'Archilochus plutôt comme une rage que comme un mouvement d'enhaut ou un effet de ce feu Divin (5) dont les Poëtes se vantent d'être animés.

Il faut en effet que cette rage ait été bien violente pour avoir pu produire le desespoir

2. Quintilian. lib. 10. Institut. Orat. c. 1.

3. ¶. Le Latin de Quintilien *adco ut videatur quibusdam, quod quoquam minor est, materia esse, non ingenii vitium*, ne dit point du tout cela, mais comme l'a fort bien rendu Mr. l'Abbé Gédoin, que si Archiloque est au-dessous de qui que ce soit, c'est plutôt la faute de sa matière que celle de son esprit.

4. Cicero de Natura Deorum lib. 3.

5. Horat. de Arte Poët. Vid. & Ol. Borrich. Dissertat. de Poëtis pag. 27.

Archilochus.

poir dans l'esprit de Lycambe, & l'avoir obligé de se pendre (1).

Archilochus ne se contenta pas de vouloir être piquant, il voulut joindre l'obscénité à la médisance (2), & il mêla toutes sortes d'ordures & de saletés dans le venin dont il avoit coutume de tremper ses traits. C'est ce qui, au rapport de Valere-Maxime (3), obligea la République de Lacédémone de le condamner au bannissement, & de supprimer ses Livres dont elle jugeoit la lecture très-pernicieuse à toutes sortes de gens, & particulièrement à la jeunesse. Et cet Auteur ajoute que les Lacédémoniens aimèrent mieux priver leurs Enfants des Ecrits de ce Poète, quelque polis & quelque élégans qu'ils fussent, que d'exposer l'innocence de leurs mœurs à une corruption visible.

Ce jugement désavantageux qu'une sage République a porté des Poësies d'Archilochus paroît n'avoir pas moins d'équité que de sévérité. Néanmoins il n'a pas empêché Patercule de parler de lui avec beaucoup

1. Par des vers qu'il fit contre cet homme qui lui refusoit sa fille qu'il lui avoit promise.

2. Suidas in Lexico. Item Lil. Greg. Gyrald. Dialog. ix. de Poëtis veteribus.

3. Valér. Maxim. Rer. Memorabil. lib. 6. cap. 3. de Severitate.

Pedro de Guzman, Discours 6. §. 8. des Avantages de l'honnête Travail, en Espagnol.

Lor. Craffo des Poètes Grecs, en Italien, pag. 59. 60. il appelle Archilochus un Auteur très-fléuri & très-fécond.

Joseph de Voisin, défense du Traité de Mr. le Prince de Conti, contre la Comédie pag. 274.

4. Vell. Patercul, lib. 1. Histor.

coup d'éloges , & de dire (4) , qu'après Archilochus, Homere & lui, il n'est pas aisé de trouver quelqu'un capable de donner la perfection à une chose dont il auroit été lui-même l'Auteur. Ce n'est pas que Patercule prétendît par là l'égalier à Homere en toutes choses, car Demetrius de Phaleres cité par le Pere Rapin (5), dit qu'Archilochus n'avoit pas cette grandeur d'ame propre au Poëme Héroïque (6) qu'avoit Homere.

Mais s'il n'étoit point arrivé au point de l'élevation où l'on voit Homere, on ne peut pas dire aussi qu'il ait rampé avec les derniers Poëtes , quoique, selon le jugement de Longin (7), il se brouille quelquefois , & qu'il manque d'ordre & d'économie en plusieurs endroits de ses Ecrits. Et bien que l'*Erigone* d'Eratoſthene, par exemple, soit un Poëme où il n'y a rien à reprendre, on ne peut pas dire pour cela qu'Eratoſthene est plus grand Poëte qu'Archilochus, parce que celui-ci ne tombe dans ce défaut que nous venons de marquer qu'à cause de cet esprit divin dont il est

5. R. Rapin, Réflexion 14. sur la Poët, part. 1. pag. 31. edit. in-12.

6. ¶. Nicephore Grégoras pourtant en son Commentaire sur le Livre de Synesius *περί ενουπρίων*, dit qu'Archiloque s'étoit aussi exercé dans la Poësie Héroïque. Et le prétendu Demetrius, au lieu de ce que lui fait dire le P. Rapin, ne dit autre chose sinon qu'il ne faudroit pas s'aviser d'employer dans la composition d'une Iliade des vers d'une mesure aussi courte que ceux auxquels Archiloque a donné le nom, qui ne sont que des hémistiches ou des demi-vers.

7. Longin, Traité du Sublime, chap. 27. pag. 104 de la Traduction Française.

Archilo-
chus.est entraîné, & qu'il ne sauroit regler com-
me il veut.* Voyés dans le Recueil des Poètes
Grecs, imprimé à Geneve *in-folio* 2. vol.
1606. 1614.

S T E S I C H O R E,

d'*Himere en Sicile*, vivant (1) en la 37. O-
lympiade, mort en la 56. sous le regne
de Cyrus Roi des Perses.

Stesichore. 1098. **I**L ne nous reste plus de lui que
trente ou quarante vers d'un fort
grand nombre, pour lesquels toute l'An-
tiquité témoignoît avoir beaucoup d'estime.
Il excelloit en plus d'un genre de Poë-
sie, & il avoit le style grand, plein & ma-
jestueux (2). Il semble néanmoins que son
principal talent consistât dans la Poësie Ly-
rique. Denys d'Halicarnasse dit (3) que
Stesichore avoit toutes les bonnes qualités
& les graces de Pindare & de Simonide,
mais qu'il les a surpassés tous deux dans la
gran-

1. ¶ Il falloit dire *né*, parce que *vivant* se pren-
droit pour florissant d'où il s'en suivroit qu'en la 37.
Olympiade il pourroit avoir eu 30. ans, & qu'étant
mort en la 56. il en auroit eu tout au moins 102.
quoique suivant la supputation de Suidas qui le fait
naître en la 37. Olympiade & mourir en la 56. il ne
soit pas mort octogénaire, que Phlégon ne le mette
point parmi les Macrobés, & que Lucien, qui l'y
met, ne lui donne pas plus de 85. ans.

2. Tan. le Fevre, Vie des Poètes Gr. p. 21.

3. Dion. Halic. de L. Auc. Græc. judic.

4. Quint. Institut. Oratoria. lib. 10. c. 1.

grandeur de son sujet , où il a fort bien *Stesichore*, gardé les caractères des mœurs & des personnes.

Quintilien témoigne que c'étoit un puissant génie, qu'il avoit pris des sujets grands & élevés , comme des guerres importantes , & les belles actions des plus vaillans Capitaines, pour exercer dignement ses talens , & qu'il avoit fort bien soutenu la majesté du Poëme Epique *par sa lyre* ; mais qu'il étoit quelquefois accablé de son abondance , & que pour n'avoir pas su se moderer , il avoit perdu l'avantage qu'il auroit eu d'être le second après Homere & de l'approcher de fort près (4).

Synefius le mettoit aussi au rang des Poëtes Heroïques (5), & il semble avoir voulu le comparer avec Homere, lors qu'il a dit (6), que l'un & l'autre avoient donné beaucoup d'éclat & de noblesse au genre Heroïque par leurs vers. C'est sans doute ce qui a porté Alexandre le grand (7) à mettre *Stesichore* au rang de ces Poëtes que les Princes doivent lire & étudier, & c'est ce qui

5. Synefius à la fin de son Livre des songes ne met pas *Stesichore* au rang des Poëtes Héroiïques, mais au rang des Poëtes qui ont chanté les Héros, οἱ τὸ Ἡρωϊκὸν φῶλον διὰ τὰς ποιήσεις αὐτῶν ἐπικυδέστερον ἔθεισαν. Gyraldus ayant traduit Ἡρωϊκὸν φῶλον par *Heroïcum genus* a trompé Baillet qui s'est imaginé qu'*Heroïcum genus* signifioit le genre Héroiïque, c'est-à-dire, la Poësie Héroiïque.

6. Ap. Lil. Gregor. Gyrald. de Poët. Dialogo ix. pag. 986.

7. Lil. Greg. Gyraldus Hist. Poëtarum Dialogo pag. 956. &c. ex Dione Orat. 2. quem allegat. Gr. Gyraldus.

Stesichore. qui a fait dire à Horace (1) que la Muse de ce Poète avoit de la gravité.

Hermogène de Tarse parlant de la douceur que doit avoir un Orateur, relève fort haut le mérite de Stesichore (2), & dit qu'il a excellé particulièrement en ce point, qui fait une des principales parties du discours, à cause du bon usage qu'il a fait des Epithètes.

Il écrivoit en Langue Dorique (3). Athénée semble l'avoir mis au rang des Poètes lascifs. Il n'eut pourtant pas beaucoup d'égard à la beauté d'Helene lors qu'il la maltraita dans ses vers. Les Anciens faisoient un conte sur ce sujet, & ils disoient que Stesichore fut puni de l'aveuglement pour avoir deshonoré Helene; mais qu'ayant réparé sa faute par des vers qu'il fit ensuite à sa louange, il recouvra la vûe (4).

Stesichore n'étoit pas son véritable nom, mais il fut ainsi appelé dans la suite pour avoir arrêté & fixé la manière de la danse aux instrumens, ou du chœur sur le théâtre (5).

* Voyés le Recueil des Poètes Grecs de Genève 2. volumes *in-folio* 1606. & 14.

S A-

1. Horat. lib. 4. Ode 9. ad Lollium.

2. Gyraldus au même endroit: Hermogenes Tarsensis in libris de Rhetor. & Borrich. Dissertatio de Poëtis.

3. C'est

S A P P H O ,

Femme de l'Isle de *Lesbos* dans l'Archipel, vivant en la 44. Olympiade du tems de Nabuchodonosor & de Tarquin l'ancien.

1099. **O**N prétend qu'il y en a eu deux *Sappho*. de ce même nom qui étoient du même pays, qui vivoient presque en même tems, & qui toutes deux ont fait le métier de Poëte; de sorte qu'il est difficile de dire, à laquelle des deux il faut attribuer ce que nous avons sous le nom de *Sappho*.

Mais comme nous ne nous appliquons point tant à la recherche des Auteurs qu'à celle de leurs Ouvrages, il suffit de remarquer deux choses qui sautent aux yeux de ceux qui lisent les vers qui portent aujourd'hui ce nom, l'une que celle qui en est l'Auteur étoit un bel esprit, & l'autre que c'étoit une grande débauchée.

I. Il n'est pourtant pas si aisé de juger du premier point par l'Hymne, l'Ode & quelques petits fragmens que nous avons d'elle, que par les glorieux témoignages que les plus célèbres Critiques de l'Antiquité lui ont rendus. Ces Auteurs nous
ap-

3. C'est *Panfanias* qui a publié particulièrement cette Fable; *Hesychius Milesius* l'a copié, & plusieurs l'ont suivi.

4. *Philostat.* l. 6. c. 4.

5. *Stesichorus, id est, Stator Chorea*.

Sappho.

apprennent (1) qu'il n'y avoit rien de si beau que les Poësies de Sappho, qu'on y remarquoit des graces toutes extraordinaires, un art secret & admirable d'entrer dans les cœurs, dit Mr. le Fèvre, de parler & de vaincre en même tems, & toucher les passions les plus tendres; & que c'est particulièrement ce qui lui a attiré l'estime de tant de siècles (2).

Demetrius de Phaleres rapporté par le Giraldi (3) disoit qu'une des principales beautés que l'on remarquât dans ses vers étoit celle des répétitions & redoublemens que les Grecs appellent *Anadiplose*; & Hermogène ne lui trouvoit jamais tant de douceur que lors qu'elle faisoit parler sa lyre, & qu'elle lui faisoit faire des réponses aux questions qu'elle feignoit de lui proposer (4).

Denys d'Halicarnasse dans ses jugemens, & Strabon dans sa Géographie, à l'occasion de l'Isle de Lesbos, en parlent fort avantageusement, & nous font connoître qu'ils n'avoient encore rien remarqué dans tout

1. Suidas in Lexico.

Laur. Crass. de Poët. Græc. pag. 449. 450.

2. Tan. le Fèvre, Abreg. des Vies des Poëtes Grecs pag. 22.

3. Lil. Gregor. Gyraldus de Hist. Poëtar. Dialog. ix. pag. 978. edition. in. 8.

4. Hermogen. Rhetoric. apud eundem Gyrald.

5. Dionys. Halicarnass. in Opuscul. Crit.

Strabo in Geograph. agens de Lesbo.

6. Dionys. Cass. Longin. de Sublimi cap. 8. pag. 45. 46. de la Trad. Française.

Julian. Imper. de Cæsarib. Satir.

7. Ren. Rapin, Réflexion xxx. sur la Poétique, seconde partie.

tout le féxe qui méritât de lui être com-Sappho, paré (5).

Longin & l'Empereur Julien (6) nous donnent auffi une grande idée du mérite de fes vers, & le Pere Rapin nous assure (7) que ces Anciens ont eu grande raifon de nous vanter fi fort dans leurs Ouvrages le génie admirable de cette fille, parce qu'on y trouve des traits de la délicateffe la plus fine & la plus paffionnée. C'est auffi ce qu'on peut voir plus au long dans le jugement que Mademoifelle le Févre, & depuis elle Monsieur de Longepierre ont porté de fa Poëfie (8).

Nous nous contenterons de remarquer qu'on a augmenté le nombre des Mufes en fa faveur; que c'est d'elle que vient cette efpece de vers Lyriques qui portent encore aujourd'hui fon nom, & que fon Dialecte étoit Æolique (9).

Nous ajoûterons que fi on en veut croire Voffius (10), elle avoit pris pour le modèle de fon ftyle Archilochus, mais qu'elle avoit eu la prudence de tempérer fon aigreur

8. Anne le Fevre & D. L. préfac. de leur édition, &c.

9. L. Greg. Gyrard. de Hift. Poët. Dial. 1x. loco citato Ol. Borrich. Differt. de Poët.

10. Ger. Joan. Voffius Inftitution. Poët. lib. 3. p. 78. 79.

¶ Voffius n'a pas bien pris le fens de ce vers d'Horace 1. Ep. 19.

Temperat Archilochi Mufam pede mæcula Sappho
ce *temperat* ne doit être entendu que de l'adrefle qu'avoit eüe Sappho de joindre fuccellivement dans quelques-unes de fes Odes à un grand vers, un vers plus court, tel que ceux auxquels Archiloque a donné le nom. *Temperat* ne fignifie là que *miscet*, comme Bentlei l'a fort bien expliqué.

Sappho.

greur par une douceur admirable. Et Castelvetro a remarqué aussi après Apulée (1) que c'est à cette douceur qu'on étoit redevable des adouciffemens qui paroissent dans l'insolence & l'effronterie de ses matières.

II. Le second point regarde la galanterie dont nous trouvons encore des vestiges dans les restes de ses vers. On peut dire qu'ils sont suffisans pour nous persuader d'une partie de ce qu'on a dit de ses infâmes débauches (2), qui n'ont pû être bornées par les débordemens même qui ont coutume de satisfaire la brutalité des plus abandonnées d'entre les Courtisanes. Et quelque soin (3) que Mademoiselle le Févre ait pris pour tâcher de diminuer en nous l'horreur d'une passion si monstrueuse, nous ne pouvons nous imaginer que le peu d'utilité qui pourroit nous revenir de la lecture de ses vers pût être comparé avec la moindre des méchantes impressions qu'elle pourroit faire sur nos esprits, & dans les cœurs même de ceux qui pourroient s'y laisser séduire, s'ils n'étoient point utilement prévenus contre elle.

* Voyés dans le Recueil de Plantin qui a pour titre, *Carmina novem illustrium foeminarum & Lyricorum, scilicet Alcmænis, Ibyci,*

1. Ludov. de Castelvetro in Art. Poëtic. Aristot. & apud Laur. Crass. de Poët. Græc.

¶ Apulée dans cet endroit de son Apologie où il parle de Sappho en ces termes: *Et mulier Lesbica lasciva illa quidem, tantaque gratia, ut nobis insolentiam lingua sua, dulcedine carminum commendat,* n'a voulu dire autre chose sinon que la douceur & les graces de la Poësie de cette Lesbienne font qu'on lui pardonne avec plaisir

Ibyci, Stesichori, Anacreontis, Alcai, Simonidis, Bacchylidis, ex Bibliothecâ Fulvii Ursini, in-8. Antuerpiæ 1568.

A L C E' E,

De Lesbos, Poëte Lyrique, Contemporain & Compatriote de Sappho.

1100. **L** Es petits débris des Poësies de *Alcée* cet Auteur qui sont venus jusqu'à nous, semblent nous donner lieu de rapporter ici une partie des Jugemens que les Critiques ont faits de ses Ecrits.

Denys d'Halicarnasse juge (4) qu'il y avoit dans ses compositions de la magnificence ou de la grandeur, de la brièveté, de la douceur ou de l'agrément, du sel, de la gravité, des figures qui n'avoient point d'obscurité, hormis dans quelques termes qui regardoient la propriété de la Langue. Il ajoute qu'il avoit de la force, que son style étoit nombreux, c'est-à-dire, mesuré & soutenu d'une belle cadence, qu'il savoit bien proportionner toutes choses aux mœurs de son tems & aux usages de son Pays; & que si on avoit retiré les pieds de ses vers, on l'auroit pris volontiers

plaisir le désagrément de son Dialecte. pag. 450.

2. Plutarch. Tract. de Orac. Pyth. &c. Item Suidas in Lexic.

Vid. & Ovidius passim, ejusque Epist. sub nomine Sapphus.

3. V. M. Bayle Nouv. de la Républiq. des Lettres de Novembre 1684. tom. 2. pag. 396. 397.

4. Dionys. Halycarnass. in Judic. de Poët. pag. 10. edit. in-8. in Opuscul. Critic.

Alcée.

tiers pour un Ecrivain du Barreau.

Quintilien lui donne presque les mêmes qualités, quoiqu'en moins de paroles (1), & il ne fait point difficulté de dire qu'il s'étoit rendu semblable à Homere pour le style.

Mr. le Fevre a témoigné ouvertement n'être nullement du sentiment de Quintilien en ce point (2): & malgré le respect dû à l'Antiquité, il prétend que ce Critique n'a point eu plus de raison lors qu'il a comparé Alcée à Homere, que lorsqu'il a comparé Herodote avec Tite-Live, qui ne se ressemblent, dit-il, en aucune manière, sinon en ce qu'Herodote a écrit une Histoire en Grec, & que Tite-Live en a écrit une en Latin. Mr. le Fevre nous fait connoître en même tems que s'il avoit à comparer Alcée avec quelqu'un des Poëtes Latins, ce seroit avec Horace, quoiqu'il eût dit auparavant que le style d'Alcée representoit affés bien les qualités de son ame & de son courage, c'est-à dire, qu'il étoit martial. C'est ce qu'on n'a point dit de celui d'Horace, qui a donné lui-même (3) le nom de Muse menaçante à la Poësie d'Alcée, à cause qu'il avoit écrit contre les Tyrans de son Pays, & sur tout contre Pittacus.

Quin-

1. Quintil. Institution. Oratoriar. lib 1. cap. 1.

2. Tan. le Fevre, Abr. des Vies des Poëtes Grecs pag. 30.

3. Horat. lib. 4. Od. ad Lolium.

4. Fabius Quintil. loco cit. ut supra.

5. Cicero in libris de Natur. Decor. Item in Quæstion. Tusculan.

6. Ho-

Quintilien paroît ne l'avoir pas jugé Alcée, louable de ce qu'étant plus propre pour les grands sujets, comme pour chanter des guerres & des victoires, il s'étoit amusé à des bagatelles, & étoit descendu de son rang, pour le dire ainsi, afin de chanter des Jeux & des Amours (4). Cicéron a dit encore quelque chose de plus honteux à son sujet (5), & il nous apprend qu'Alcée non content de s'être laissé aller à la Pédérastie, ce qu'Horace avoit aussi marqué dans ses vers (6), il en avoit encore écrit (7), comme s'il en eût voulu corrompre d'autres que lui.

Au reste c'est de cet Alcée que nous est venue cette espèce de vers que nous appellons Alcaïques, & qui passent pour être des plus beaux & des plus agréables dans le genre Lyrique.

Synesius rapporté par le Gyraldi remarque (8) qu'il n'avoit pas coutume d'employer des personnages feints ni des matières chimériques ou inventées à plaisir, comme les autres Poètes ont coutume de faire, mais que les personnes & les choses y étoient véritables, de sorte qu'il ne trompoit personne, & qu'exposant librement ses inclinations au Public, il étoit aisé de

VOIR

6. Horat. lib. 1. Od. 32. ad Lyram.

7. ¶. Ces paroles de Cicéron : *Fortis vir in sua Rep. cognitus quæ de juvenum amore scribit Alcaus* : ne signifient pas qu'Alcée eut fait un livre exprès de pédérastie, mais qu'il avoit fortement marqué dans ses vers son inclination là-dessus.

8. Apud Lil. Gregor. Gyrald. de Histor. Poëtar. Dialogo ix. pag. 272. edition. in-8.

Alcée, voir par ses vers tout ce qui lui donnoit du plaisir ou du chagrin.

Son Dialecte étoit Æolique comme celui de Sappho (1). [Voyés dans le Recueil de Plantin *in-8°*. cité Art. 1099.]

I B Y C U S.

Poëte Lyrique de Rhege en Italie, vis-à-vis de l'Isle de Sicile, vivant en la 54. Olympiade du tems de Cyrus, de Crœsus & de Servius Tullius 560. ans & plus devant notre Epoque. (2)

Ibycus. 1101 S Es Odes étoient écrites en langage Dorien, & quelques fragmens qui nous en restent font assés connoître que son style étoit plein, & quelquefois fort élevé, qu'il avoit de la netteté & des agrémens.

Il avoit écrit fort élégamment l'*enlèvement de Ganymede* & de *Titbon*. Mais il avoit tout gâté par ses obscénités, qui faisoient assés voir qu'il étoit encore plus corrompu que ces Poëtes lascifs dont nous avons parlé auparavant. [Voyés dans le Recueil de Plantin *in-8°*. cité Art. 1099.]

PHO-

1. Ibid. Ep Greg. Gyrald.

Item Oläus Borrich. Dissertat. de Poëtis pag. 23. Vidend. Laurent. Crass. de Poët. Græc.

2. Lil. Greg. Gyrald. de Histor. Poëtar. Dialog. ix. pag. 1010. 1011. Suidas in Lexico. V. & H. Stephanus qui ejus fragmenta edidit cum cæterorum Lyricorum reliquiis.

P H O C Y L I D E ,

De *Milet dans l'Ionie*, vivant en la 60. Olympiade, du tems de Cyrus 540. ans devant l'Epoque Chrétienne.

1102 **M.** Le Fevre prétend (3) que le Phocylide. style de Phocylide étoit auffi pur & auffi net que fes mœurs, & que l'on apprenoit par la lecture de fes Ouvrages à bien vivre & à bien parler tout à la fois.

Nous avons aujourd'hui une pièce de Poësie morale sous le nom de Phocylide. Mais c'est une pièce affés moderne. Du moins est-il visible qu'elle a été supposée à cet ancien Phocylide qui étoit contemporain à Théognis, à Hipponax, & à Anacreon. L'Auteur de ces vers moraux étoit un Juif d'Alexandrie, si l'on veut suivre la conjecture de plusieurs Critiques. Quelques-uns même des plus éclairés, parmi lesquels on peut compter Vossius & Mr. le Fevre, estiment que c'étoit un Chrétien vivant du tems de Trajan ou Adrien, ou même plus tard, s'il est vrai, comme a remarqué Suidas, que cet Auteur a volé les vers de la Sibylle, qui n'ont été forgés

Tan. le Fevre, Abr. des Vies des Poëtes Grecs pag. 37.
 Laur. Craff. de Poët. Græc.
 Ol. Borrich. Dissert. de Poët. p. 23. 24.
 3. Suidas in Lexico.
 Ger. Joan. Voss. de Poët. Græc. pag. 22.
 Tan. le Fevre des Poëtes Grecs pag. 46. Voyés encore n. 1106.

Phocylide. forgés que vers le tems de ces Empereurs. Une des meilleures raisons de Mr. le Fevre est que le style de cette pièce a tout-à-fait l'air & le tour des Grecs modernes.

* *Theognidis, Phocylidis, Pythagora, Solonis, & aliorum Poëmata, Gr. Lat. per Frid. Sylburg. in-8o. Heidelb. 1597. Voyés Art. 1106.**

M I M N E R M U S,

De Colophon ou de Smyrne en Ionie vivant en l'Olympiade 60. sous Cyrus & Cambyse.

Mimnermus.

1103 **S**olin mettoit ce Poëte au rang des plus beaux génies que l'Asie ait jamais produits (1). Mr. le Fevre dit (2) qu'il se trouve encore assés de fragmens de cet Auteur pour pouvoir dire avec fondement que Mimnerme fut un très-bel esprit, & un des plus grands ornemens de l'Antiquité. Il ajoute que son style est très-agréable, & rempli de l'abondance de l'ancienne Grèce: qu'il composoit fort facilement; & qu'on pourroit pour de certaines choses le comparer à Ovide, si ce n'est que

1. Julius Solin. Polyhistor. cap. 43. &c. Cl. Salm. in exercit. in eum loc.

2. Tan. le Fevre, Abreg. des Vies des Poëtes Grecs pag. 36. 37.

3. Horat. lib. 1. Epistol. 6. ad Numicium.

¶. Ménag. chap. 60. de l'Anti-Baillet a fort bien remarqué qu'au lieu de *qu'on pût rien faire d'agréable sans l'amour*, il falloit pour rendre le sens d'Horace dire:

que le style du Poëte Latin n'est pas si serré ni si plein que celui du Poëte Grec. Mimnermus,

C'est un des principaux Auteurs du genre Elégiaque parmi les Grecs, mais il semble n'avoir appliqué ses talens qu'à des matières de galanterie, & il avoit le sens si corrompu, qu'il ne croyoit pas qu'on pût rien faire d'agréable sans l'Amour & les Jeux, au rapport d'Horace (3). C'est peut-être (4) ce qui a fait dire à Properce (5) que Mimnerme avoit eu l'avantage sur Homere en ce point.

* Voyés Art. 1099. *

1104 **N**OUS ne dirons rien d'EPIMENIDE de Crete ou Candie, d'HIPPONAX d'Ephese, de THESPIS du pays Attique, de LASUS d'Hermione au Peloponese, & de plusieurs autres dont il ne nous reste plus rien.

1. Il est bon néanmoins de remarquer qu'il nous reste un des vers hexamètres d'Epimenide qui a été, pour le dire ainsi, consacré par saint Paul dans l'Épître à Tite, chapitre 1. verset 12. où il s'agit de l'humeur & des inclinations des habitans de Crete;

2. Et

dire: qu'on pût rien trouver dans la vie d'agréable sans l'amour.

4. ¶ Ceci, suivant le même Ménage, devoit être autrement tourné, comme par exemple en ces termes: Et Properce n'a pas hésité à dire qu'en matière de vers d'amour le style de Mimnerme vaut mieux que le style d'Homere.

5. Proper. lib. 1. Eleg. 9.
Tom. III. Part. I.

O

2. Et qu'*Hipponax*, fameux par ses vers mordans, & par son humeur médisante & fatirique, est celui que nous considérons comme l'Auteur de cette espèce de vers Iambiques, qu'on appelle *Scaxons*.

1. Epimenide vivoit du tems des derniers Rois de Juda, & de la captivité de Babylone.

2. Hipponax vivoit du tems de Cyrus, & *Thespis* étoit un peu plus jeune, aussi bien que *Lasus*, qui s'étoit encore rendu recommandable par la connoissance de la Musique.

A N A C R E O N ,

De *Teos en Ionie*, vivant en la 61. Olympiade, du tems de Cyrus, Cambyse & Darius, mort agé de 85. ans, attaché à la personne & aux interêts de Polycrate Tyran de Samos.

Anacreon. 1105 **T**Out ce qui nous reste des Poësies d'Anacreon ne consiste presque qu'en chansons à boire, en billets doux, & quelques autres pièces d'une galanterie outrée. Nous n'avons rien dit des débauches de Sappho qui ne se puisse dire encore d'Anacréon. Il y a tant de rapport entre le caractère de leurs Poësies & de leur esprit, dit Mr. Bayle, qu'il seroit aisé de

1. Nouv. de la Rep. des Lettres de Novembre 1684. pag. 396. tom. 2.

2. De Longepierre, Vie d'Anacr. à la tête de son édi-

de les prendre l'un pour l'autre (1). Mais Anacreon passoit Sappho en ivrognerie.

Mademoiselle le Fevre & Mr. de Longepierre nous ont donné chacun une nouvelle édition des restes de ces deux Poètes avec des Remarques savantes & chacun leur version, que la première a faite en Prose [*in-12.* 1681.] & le second en Vers [*in-12.* Paris 1692.] & qui sont deux pièces fort bien travaillées.

Mr. de Longepierre (2) nous apprend qu'Anacréon faisoit sa principale étude de la joie; que ce qui nous reste de ses Ouvrages est une preuve assés convainquante qu'il fut sensible aux plaisirs de la vie jusqu'au dernier soupir. On voit dans tous ses vers avec quel emportement il s'y abandonne tout entier, & de tous les témoignages que les Anciens ont rendus de lui, il n'y en a presque pas où l'on n'ait remarqué cette pente étrange qui l'entraînoit dans l'une ou l'autre des deux espèces de débauches dont nous avons parlé.

Un des plus savans Critiques de l'Antiquité nous fait assés connoître (3) que quelque beauté qu'il y eut dans ses vers, il n'avoit pû se faire goûter de tout le monde, parce qu'il ne parloit que de boire dans ses Odes, & que parmi les louanges de l'ivrognerie il mêloit des saletés qui le

ren-

édition Grecque & Française.

3. Athenai Dipnosoph. 10. & ex eo Laur. Grassi Poët. Græc. pag. 29. 30.

Anacréon, rendoient insupportable (1), & qui donnoient de l'aversion à tous les gens de bien pour sa Poësie. Il ajoute que ce qui leur paroissoit entièrement ridicule, c'est que s'il arrivoit qu'Anacréon en composant ses vers, n'étoit pas actuellement dans le vin, ce qui étoit assés rare, il feignoit toujours d'être ivre, quoiqu'il n'y eût aucune nécessité. Ce qu'ils ont attribué à un grand défaut de jugement.

Horace qui l'a remarqué aussi qu'il avoit souvent deshonoré les Muses en chantant sur sa lyre les amours infames où il étoit engagé contre les sentimens de la Nature, nous fait remarquer qu'il avoit une facilité merveilleuse à composer des vers, en disant qu'il ne travailloit point ce qu'il faisoit (2).

Les Critiques modernes semblent s'être plus étudiés que les Anciens à nous découvrir les beautés du génie & du style d'Anacréon. Jules Scaliger entre les autres témoigne y avoir été si sensible (3) qu'il assure qu'il trouvoit les vers d'Anacréon infiniment plus doux que le meilleur sucre des Indes. Vossius prétend (4) qu'il passoit

1. ¶. Athénée ne dit point cela, mais seulement qu'Anacréon se donnoit tout entier à une vie molle & voluptueuse, τῆ μαλακία, καὶ τῆ τρυφῆ ἐπιδὸς ἑαυτὸν. Baillet qui a vu dans la traduction *totum luxuriosam mollique vita tradidit*, a cru, se souvenant de *Luxurieux point ne seras*, qu'il s'agissoit là du peché de luxure.

2. Horat. Epodon. lib. 5. Od. 14. ad Meccœnat.

¶. On impose ici à Horace qui a parlé des amours d'A-

soit parmi les Grecs pour un des principaux Maîtres en l'art de plaire & de débiter des douceurs. Anacreon

Le P. Rapin dans la seconde partie des Réflexions sur la Poétique, dit que les Odes d'Anacréon ne sont que des fleurs, des beautés & des graces perpétuelles (5); que la naïveté lui est si familière, & qu'il a un air si délicat, si aisé & si agréable, qu'il n'y a rien de comparable dans toute l'Antiquité à la manière qu'il a prise, & au genre d'écrire qu'il a suivi. Ce même Auteur écrit néanmoins dans la première partie de ces Réflexions (6) que bien qu'Anacréon eût une délicatesse d'esprit admirable, il n'avoit pourtant pas d'élévation.

Mademoiselle le Févre nous apprend (7) que sa beauté consiste principalement en ce qu'il a imité la Nature, & suivi la Raison; qu'il n'a présenté à l'esprit que des images nobles & naïves, & qu'il a eu toujours grand soin d'éviter les pointes qui se sont introduites dans les tems postérieurs, contre la pratique de tous les plus excellens Poètes de l'Antiquité.

Son

d'Anacréon plutôt pour les approuver, ou du moins pour les excuser, que pour les blâmer.

3. Jul. Cæs. Scalig. Poëtices lib. 1. c. 44.

4. Ger. Joan. Voss. Institution. Poëticar. lib. 3. pag. 78.

5. R. Rapin, Réflexions sur la Poétique part. 2. Reflex. xxx. pag. 165. edit. in-4.

6. Le même première part. Reflex. 14. p. 30. édition. in-12.

7. Anne le Févre Préf. sur son édit. d'Anacr. &c.

Anacreon,

Son Dialecte étoit Ionien (1), & ce qui contribuoit beaucoup à la grace qu'il avoit dans son style, & à la tendresse de ses manieres, étoit la répétition des mots (2).

* *Anacreontis Carmina Gr. & Lat. interprete Eilh. Lubino in-4° Rostoch. 1597.*
— *Ejusdem Carmina Gr. Lat. interprete Willielmo Baxter, etiam Barnesii critica in-8° Lond. 1710*

P Y T H A G O R E,

Et ses Disciples.

Pythagore,

1106 **I**L court sous leur nom un petit ramas de vers qu'on appelle *dorez*, mais nous en parlerons plus à propos au Recueil des Philosophes.

* *Pythagoræ, ac Phocylidis Carmina Gr. & Lat. per Wolfgangum Seberum; & Joach. Camerarii hypomnemata, in-8° Lipsiæ 1604.* — *eadem Pythagorea Gr. Lat. collecta per Joachin. Zebnerum in-8° ibidem 1603.* — *Hieroclis Philosophi commentarius, Joan. Curterio in-12. 1583. Paris.* — *idem Romæ in-4° 1493.* — *idem cum notis Pet. Needham in-8° Cantabr. 1709.*

SI-

1. Lil. Greg. Gyrald. de Hiflor. Poët. Dialog. ix. &c.

Tan. le Fevre, Vie des Poëtes Grecs, page 53. où il dit qu'il y a beaucoup d'Odes qui ne font pas d'Anacréon.

Olaus Borrichius Differt. de Poëtis pag. 24.

2. Jul.

S I M O N I D E,

De *Ceos Isle de la Mer Ægée*, vivant en la 65. Olympiade sous Darius Hystaspe. Et Tarquin le Superbe, 560. ans devant notre Epoque.

1107. **C**E Poëte étoit en grande réputation parmi les Anciens. Nous avons quelques fragmens de ses Poësies accompagnés des Notes de Fulvius Ursinus [*in-8. voyés Art. 1099.*] avec d'autres restes de quelques anciens Poëtes comme lui, sur lesquels Ursinus a travaillé de la même manière. Simonide.

Simonide avoit fait des *Odes*, des *Tragédies*, des *Epigrammes*, des *Elégies*, & d'autres sortes de vers.

Denys d'Halicarnasse dit (3) que ce Poëte s'appliquoit particulièrement à bien choisir ces mots, qu'il étoit circonspect dans sa composition, qu'il avoit un talent particulier pour exciter la compassion de ses lecteurs, & qu'en ce point il étoit préférable à Pindare.

Il paroît néanmoins qu'il y avoit quelque excès dans son exactitude & qu'il étoit trop scrupuleux dans l'emploi de ses termes. Aristote cité par le Gyraldi (4) le raille

2. Jul. Caf. Scaliger de Poët. loco cit. ut supr.

¶. Jule Scaliger dans l'endroit où le chiffre renvoye ne dit rien du tout de cette répétition de mots.

3. Dionys. Halicarnass. de leg. Græc. Auctor. pag.

9. Opuscul. Criticor.

4. Apud Lil. Greg. Gyrald. de Hiflor. Poëtar. Dialog. ix. pag. 995.

simonide. raille assés agréablement sur cette fausse délicatesse qui lui faisoit éviter de mettre dans ses vers des expressions trop basses comme par exemple le mot de *Mules*, au lieu duquel il mettoit *les filles des chevaux*; comme si, dit Aristote, (1) les Mules n'étoient pas aussi *les filles des Anes*.

Nonobstant cette affectation & ce désir de s'élever, Quintilien n'a point laissé de dire que son style est simple (2), mais que ses termes sont propres, & qu'il s'est rendu recommandable par je ne sai quel agrément qu'on trouve dans ses vers. Ce Critique a fait aussi la même remarque que Denys d'Halicarnasse sur l'adresse particulière que Simonide avoit pour exciter la compassion, & il ajoute que ce n'étoit pas seulement sur Pindare, mais encore sur tous les autres Poëtes qui s'étoient exercés dans le même genre d'écrire, qu'il avoit eu l'avantage pour ce sujet.

Cicéron même témoigne aussi que Simonide

1. ¶. Aristote l. 3. de sa Rhétorique c. 2. sur la fin, pour faire voir qu'on peut, suivant qu'on le juge à propos, donner à un même sujet une épithète honorable ou injurieuse, allégué cet exemple de Simonide, „ à qui un homme qui à la course des mules avoit remporté le prix, vint demander là-dessus des vers. Le Poëte ne trouvant pas qu'on lui offrit de quoi dignement les payer, refusa d'en faire, témoignant qu'il ne pouvoit se résoudre à travailler pour des mules. Mais au moment qu'on lui offrit une somme honnête, il composa l'Ode qui commence.

Χαίρετ' ἀελλοπόδων θύγατρος ἰππων.

„ O filles de chevaux plus légers que le vent.

„ Elles étoient cependant aussi des filles d'anesses.

On

monide n'étoit pas seulement un Poète agréable (3) mais qu'il étoit encore docte & sage, qualités qu'on trouve assés rarement jointes ensemble dans un même homme.

On trouve aussi dans l'Anthologie, des Epigrammes où il est loué pour sa douceur extraordinaire, & ses divers agrémens (4).

Enfin Mr. le Fevre dit (5) qu'il écrivoit dans la dernière pureté de la Langue, & comme il n'a point osé contredire Quintilien, qui avoit témoigné que la diction de ce Poète étoit simple, il prétend que c'est d'une simplicité délicate & fine, & conforme à celle des Anciens.

Le Dialecte de Simonide étoit Dorique.

T H E

On voit qu'Aristote ne dit pas un mot de la prétendue fausse délicatesse de Simonide dans le choix de ses termes, & que bien loin de le railler il remarque au contraire l'adresse que pour gratifier le maître des mules il a eue de les appeller *filles de chevaux*, pouvant, s'il avoit été mal payé, les appeller *filles d'anes*. On ne pouvoit citer plus infidèlement Aristote qu'a fait Gyraldus, ni suivre plus fidèlement Gyraldus qu'a fait Baillet.

2. Quintilian. lib. 10. Instit. Orator. c. 1.

3. Cicero de Natur. Deorum & Laur. Crass. de Poët. Grac. pag. 463. 464.

Item Olaus Borrichius Dissertat. de Poët. pag. 24.

4. Crasso iter. loco citato.

5. Tann. le Fevre, Abreg. des Vies des Poëtes Grecs pag. 42.

THEOGNIS,

Natif de *Megare en Attique*, mais habitant de *Megare en Sicile*, vivant en la 68. Olympiade, du tems que les Romains changèrent leur première Monarchie en République.

Theognis. 1108. C'Est un des anciens Poètes Moraux, que nous appellons *Gnomiques* ou sententieux. Mais si on en croit Mr. le Fevre (1) ce n'étoit pas un des plus grands Poètes de la Grèce. On ne trouve, dit-il, dans ses compositions ni feu ni génie. Tout y est fort simple & sans ornement. Il avoue néanmoins qu'il y a du profit à faire dans la lecture de sa Morale, & que c'étoit un des Auteurs qu'on faisoit apprendre par cœur aux enfans de la Grèce.

Mais quoi qu'on puisse dire qu'il inspire aux jeunes gens de l'aversion pour la débauche dans les fragmens des Ouvrages moraux qui nous sont restés de lui, & qu'il ait pu mériter le titre du plus sage des Grecs de son tems, que quelques Modernes lui ont donné (2): il faut avouer néanmoins qu'il a beaucoup perdu de sa ré-

1. Tan. le Fevre, Abregé des Vies des Poètes Grecs, page 44.

2. Hub. Goltzius in sua Sicilia, &c.

3. Suidas in Lexico, & Laur. Crass. de Poët. Gr.

4. ¶. Quelle différence de signification y a-t-il entre ces deux mots?

réputation , & qu'il nous a fait beaucoup Theognis,
diminuer de l'opinion que nous aurions pû
avoir de l'excellence de sa Morale par les
maximes pernicieufes de fes *Parenafes* ou
fes exhortations. Car au jugement de Sui-
das , & de quelques autres Auteurs (3) el-
les étoient remplies de corruption & d'in-
famies , & on y trouvoit des leçons de Pæ-
déraftie, de Sodomie (4 , & de tout ce qu'il
y a de plus honteux dans les déréglemens
d'une vie brutale.

Au refte fon ftyle eft naturel, doux &
facile, & il eft proportionné aux manières
que doivent prendre ceux qui veulent s'in-
finuer dans l'efprit des enfans (5) : mais a-
près tout Theognis n'étoit point Poëte,
& Plutarque (6) ne le confidéroit que
comme un fimple verificateur.

Son Dialecte étoit Dorique (7).

* *Theognidis Sententia Elegiacæ cum In-
terpretatione & Scholiis Eliæ Vineti in-8.
Lipfie 1576.*

P I N-

5. Olaiis Borrichius Differt. de Poët. pag. 20.

6. Plutarch. de legendis Poëtis inter Opufcul.
Moral.

7. Lil. Greg. Gyrald. Dialog. de Hiftor. Poëtar.
tom. 1.

Item Laurent. Craff. de Poëtis Græcis Italicè pag.
306.

P I N D A R E ,

De Thebes en Béotie, né en la 65. Olympiade au commencement du Regne de Darius, mais paroissant particulièrement sous Xerxès, vers la 75. Olympiade.

Pindare, 1109. Indare est le plus célèbre des neuf Poètes Lyriques que l'ancienne Grèce distinguoit des autres : & quoiqu'il n'en fût pas le premier pour l'âge, son mérite l'a fait néanmoins considérer comme leur Chef. Le P. Rapin prétend même (1) qu'il est le seul qui ait acquis de la gloire parmi les Grecs dans ce genre d'écrire.

Il avoit composé un très-grand nombre d'Ouvrages presque en toutes sortes de genres de Poësie, mais il ne nous reste que ces belles Odes qu'il a faites pour chanter les louanges de ceux qui avoient de son tems remporté le prix aux quatre Jeux solempnels de la Grèce (2).

Platon faisoit un cas extraordinaire des Ouvrages de ce Poète, qu'il appelloit tantôt un homme très-sage, & tantôt un homme divin (3), & peut-être qu'il donnoit en cela quelque chose à la sympathie qui paroif-

1. R. Rapin, Réflexion xxx. sur la Poétique, seconde partie, pag. 164. de l'édit. in 4.

V. & Athenæi Dipnosophist. & Suidæ Lexic.

V. & Laur. Craff. de Poët. Grec. p. 414.

2. Olympiques, Isthmiques, Pythiques, Néméens.

3. Plato ap. Ol. Borrich, pag. 25, & Laur. Craff

4. Franç.

roissoit entre Pindare & lui pour le style Pindare
 enflé.

Mr. Blondel qui a fait la comparaison de Pindare & d'Horace, comme le P. Rappin a fait celle d'Homère & de Virgile, & celles de quelques autres grands Personnages de l'Antiquité, remarque que Pindare avoit beaucoup de piété envers ses Dieux, & qu'il en parle avec beaucoup de respect (4). C'est une qualité que les Critiques Chrétiens ont coutume de louer même aujourd'hui dans ces Anciens dont ils plaignent d'ailleurs l'aveuglement, parce que le culte de la Divinité en général, quoique mal conduit & mal appliqué, paroît toujours moins insupportable que l'impiété & l'Athéisme.

Mais il est difficile de ne pas soupçonner Politien d'impiété, lorsqu'il a eu la hardiesse de comparer Pindare à David, à cause que celui-là avoit entrepris de traiter des vertus & des vices dans ses Odes, comme a fait David dans ses Pseaumes. Toute la différence que cet audacieux Critique y vouloit reconnoître, c'est que Pindare, à son avis, a exprimé avec beaucoup d'éloquence & une grande Majesté de style, ce que David a traité de la manière la plus simple & la plus basse à son goût (5).

Ce-

4. Franç. Blondel, Compar. de Pindare avec Horace, pag. 19. & suiv.

5. Polit. ap. Anonym. Bibliogr. Curios. Hist. Philolog. pag. 53.

¶. Comme Politien ne passoit pas pour bigot, on a pris droit de lui attribuer des impiétés dont je le
 crois

Pindare.

Cependant si nous voulons nous en rapporter au jugement des Critiques Païens même, nous ne pourrons pas convenir de cette prétendue conformité que Politien trouvoit entre ces deux Auteurs. Car Athenée a remarqué que les inclinations & les maximes de Pindare ne roulent presque que sur l'amour déréglé & impur (1) : au lieu que les enseignemens de David n'ont rien que de saint & de très-pur, & qui ne soit animé de l'esprit de Dieu.

Mais sans nous arrêter trop long-tems à la Morale de Pindare, il vaut mieux considérer sa manière d'écrire & son style sur ce qu'en ont dit les Critiques anciens & modernes.

Denys d'Halicarnasse parlant de la sévérité de la diction de ce Poète, après avoir expliqué fort au long ce qu'il appelle *Harmonie austère & ancienne*, conclud en disant (2) que la diction d'Æschyle parmi les Poètes Tragiques, & celle de Pindare presque toute

crois fort innocent. Celle-ci en est une. C'est un fait très-incertain, dont on ne trouve aucune trace dans toutes les Oeuvres de Politien, & qui n'est fondé que sur un oui dire, touchant lequel on peut voir Bayle dans son Dictionnaire au mot *Politien*, lettre L. Baillet a débité ce mauvais conte sur la foi de la Bibliographie qu'il appelle anonyme, revue depuis par Jean Gottlieb Krause, comme je l'ai remarqué sur l'article 669. & réimprimée à Leipzig in-8. 1715. sous le nom de Jean-Henri Boécler. C'est-là que pag. 113. est rapportée cette irrévérence de Politien envers David, sans aucune citation d'Auteur qui serve de garant, & sans aucune correction de la part du Réviseur.

1. Athenzi Dipnosoph. & Crass. ut sup.

¶. Ceuz

toute entière parmi les Lyriques en fournit **Pindare** des exemples suffisamment. Le même Auteur cité par Mr. Blondel (3), prétend qu'entre tous les Poètes généralement, Pindare est celui qui s'est le plus heureusement servi de cette harmonie ou construction austère dans le discours.

Le même Critique reconnoît encore dans sa Poësie (4) un air de grandeur, du nerf, de la fécondité, de l'art, de la force mêlée de douceur, de la liaison, de l'étendue, de l'adresse pour les figures, du talent pour représenter les caractères & les mœurs, & des graces toutes singulières.

Horace ne s'est point contenté d'avoir de grands sentimens sur les excellentes qualités de Pindare, il a voulu aussi nous en faire concevoir une idée semblable à la sienne. Dans l'Ode qu'il a faite pour nous persuader qu'il est dangereux d'imiter les anciens Poètes, il dit que de vouloir se proposer de suivre Pindare, c'est entreprendre

¶. Ceux qui ne connoissent Pindare que de nom, croiront, en lisant cet endroit, que les Oeuvres de ce Poète ne roulent presque en général que sur la pratique de l'amour déréglé. Il est vrai qu'Athenée l. 13. pag. 601. après avoir dit que Pindare étoit de complexion très-amoureuse, rapporte quelques-uns de ses Vers pour un Théoxene qu'il aimoit passionnément, mais ce morceau étant unique, & les Poësies qui nous restent de Pindare étant les plus chastes du monde, Baillet a-t-il dû s'expliquer d'une manière à en donner une toute autre idée?

2. Dionys. Halicarnass. de eloquent. Demosth. in Opuscul. Critic.

3. Idem de Construkt. Verb. & Blondel Compar. de Pindare & d'Horace, pag. 203. 204.

4. Dion. Halicarn. Opuscul. Critic. p. 9.

Pindare.

dre de voler avec des aîles de cire comme l'Icare de la fable (1). Il ajoute que Pindare lui paroît courir & se précipiter dans la profondeur immense de ses expressions, comme un torrent impétueux qui descend des montagnes, & que les pluies ont fait enfler, monter au-dessus de ses rivages, & franchir ses bords, & qu'on ne peut arrêter la rapidité de Pindare non plus que celle d'un torrent de cette nature. Enfin il juge que quelque chose que fasse ce Poëte, il mérite de nouvelles couronnes, soit qu'il remplisse de mots nouveaux ses *hardis Dithyrambes*, & que marchant d'un pas libre il affecte des cadences qui ne reconnoissent point de Loix; soit qu'il chante les louanges des Dieux, ou des Rois, ou des Héros.

Mais il faut avouer que ce jugement que fait Horace des Poësies de Pindare, ne regarde presque que son Ouvrage des Dithyrambes que nous avons perdu avec plusieurs autres (2). Vossius dit aussi (3) que c'est sans fondement que quelques-uns ont voulu appliquer aux Odes de Pindare qui nous sont restées ce qu'Horace a dit de la liberté que ce Poëte a prise de ne point s'assujettir aux loix de l'art, parce que cette

va-

1. Horat. libro 4. Od. 2. ad Anton. Jul.

Item Andr. Dacier pag. 49. Commentaire sur Horace.

2. ¶. Cela n'est point vrai, Horace dit en général que Pindare est toujours élevé, soit dans ses Odes régulières, soit dans les irrégulières, telles qu'étoient les Dithyrambes.

3. Ger. Joan. Vossius Institution. Poëtic. lib. 3. pag. 77.

4. Quin-

variété de Vers qu'ils remarquent dans Pindare, quelques-unes de ses strophes n'est point pratiquée au hazard, & nous voyons bien que le Poëte a eu ses raisons, quoique nous ne les connoissons pas toujours.

Quintilien dit (4), que Pindare avoit fait paroître tant de force d'esprit, tant d'élévation & de grandeur dans ses manières, tant de beautés dans ses sentences & ses figures, tant d'éloquence & une si heureuse abondance autant dans les choses que dans les mots, qu'Horace avoit eu raison de se le représenter comme un modèle inimitable.

Mais au jugement de Longin, il semble avoir porté trop loin le bel usage qu'il auroit pû faire de tant de bonnes qualités. Vous vous imaginerés, dit-il (5), qu'il va quelquefois tout emporter par sa véhémence comme par un embrasement auquel rien ne résiste: mais cette ardeur s'éteint aussi quelquefois mal à propos, & alors il tombe malheureusement.

En effet, dit Mr. Blondel (6), Pindare a des façons de parler si hardies & si éloignées de notre usage, qu'elles passeroient aujourd'hui pour ridicules: & il a souvent des hyperboles excessives, & d'énormes digressions ou des *parecbases* qui n'ont aucun

4. Quintilian. Institut. Oratoriar. lib. 10. cap. 1.
Item Anton. Possevin. Biblioth. Select. cap. 18.
pag. 128.

Lil. Greg. Gyrard. de histor. Poët. Dialog. 1x. O-
lavius Borrichius dissertat. Poëtar. pag. 25.

5. Dion Cass. Longin. de sublimi. Item Blond.
pag. 206. 207. 208.

6. François Blondel, Comparaison de Pindare &
d'Horace, pag. 209. & suivantes.

Pindare.

cun rapport au fujet principal de l'Ode.

Scaliger le fils avoit remarqué (1) qu'il y a dans Pindare beaucoup de mots qu'on ne trouve point ailleurs, mais qu'il ne les recherchoit pas, & qu'il les employoit naturellement comme ils se présentoient à lui, au lieu que Nicandre & Callimachus (2) les recherchoient & mettoient les plus obscurs & les plus ineptes.

Voffius reconnoît néanmoins (3) qu'il a des expressions trop enflées, mais que cela est pardonnable à ces grands Génies, qui croient qu'il leur est plus glorieux de tomber quelquefois de bien haut & avec éclat, que de ramper toujours contre terre. C'est ce défaut qui a fait dire à Mr. le Fevre de Saumur (4) que les figures que Pindare employe sont nobles, & grandes à la vérité, mais qu'elles ont quelquefois l'air du Dithyrambique, c'est-à-dire de la hardiesse & de la témérité qui fait peine à ceux qui n'aiment que le style châtié. Il ajoute qu'il a de la gravité d'ailleurs, mais qu'il aime un peu trop ce qu'on appelle *Sentences*; qu'il perd affés souvent son fujet de vuë à cause de la longueur de ses digressions; qu'après avoir pris son effor, il revient tout d'un coup lorsqu'on s'y attend le moins; qu'il rentre sans cérémonie, c'est-

1. Posterior. Scaligeran. pag. 187.

2. ¶. Tout le monde dit Callimaque.

3. G. J. Voff. Institut. Poët. lib. 2. p. 75.

4. Tan, le Fevre, Abr. des Vies des Poëtes Grecs, pag. 65.

c'est-à-dire, qu'il n'apporte pas beaucoup Pindare,
de soin pour faire la liaison de ses premières pensées avec ce qui suit.

C'est peut-être dans des vuës semblables qu'un Critique Anonyme de nos jours accuse Pindare (5) d'être tout décousu, & tout dés-uni: Mais Mr. le Fèvre, & cet Anonyme ne paroissent pas entièrement être d'accord avec Denys d'Halicarnasse, qui, comme nous l'avons vû plus haut, donne à Pindare de la liaison & une *harmonie austère*.

Le P. Rapin avouë que ce Poëte est grand dans ses desseins, vaste dans ses pensées, hardi dans ses imaginations, heureux dans ses expressions, éloquent dans ses discours: mais il dit que sa grande vivacité lui ôte quelquefois le jugement, & qu'il s'abandonne trop. Il prétend que ses Panegyriques ne sont que des égaremens perpétuels, où sortant souvent de son sujet il proméne ses Lecteurs de fables en fables, d'illusions en illusions: mais pour l'excuser il ajoûte que c'est le caractère de l'Ode qui doit avoir de l'emportement (6).

Mr. Borrichius dit que Pindare est souvent obscur, & que cette obscurité est l'effet de tous ces défauts que nous avons marqués (7). D'autres Auteurs portant
leur

5. Anonym. Bibliograph. Cur. Philolog. Hist. pag. 53.

6. Ren. Rap. Réflexion xxx. aliàs xxxix. edit. in-12. sur la Poétique.

7. Ol. Borrich. de Poëtic. Dissertat. ut supra, pag. 25.

Pindare.

leur Critique au-delà des bornes de l'Art Poétique, ont trouvé dans les Ouvrages de Pindare des fautes contre la Chronologie & l'Histoire (1), comme Mr. Blondel; d'autres ont crû en trouver contre la Physique (2), comme Peletier du Mans, qui a remarqué que notre Poète donne des cornes aux biches (3) dans ses Olympiques.

Mais avec tous ces défauts, Pindare ne laisse point d'avoir quelque chose de plus surprenant qu'Horace, & qui tend plus au divin, selon le sentiment de Mr. Blondel (4). Ses Ouvrages ont une liberté naturelle. Il semble que c'est la seule force de son génie qui les a produits, & qu'il n'a eu besoin d'aucun secours étranger. C'est ce qui a donné un si grand éclat à son caractère, & qui l'a si fort relevé au dessus des autres Lyriques de la Grèce, parce que, comme dit Longin, le sublime doit naître avec nous, & ne s'apprend point.

Vossius avoit remarqué la même chose que Mr. Blondel, & il dit (5), que Pindare se vançoit lui-même de n'avoir pour Maître & pour guide que la nature
dans

1. François Blondel au lieu cité, pag. 220. &c.

2. Jacques Peletier dans son Art Poétique livre 1. chap. 5.

3. ¶. On ne peut répondre à la critique de Peletier qu'en disant que les Poètes, suivant la remarque du Scholiaste de Pindare, sont en possession de donner des cornes aux biches. Pollux avoit remarqué dans Anacréon la même faute que Peletier dans Pindare. Sur quoi je ne puis assés m'étonner de voir que Saumaïse, pag. 222. de ses Exercitations sur Solin prétende d'un côté contre Pollux qu'Anacréon parlant d'un fan de biche a fort bien pu en appeller
la

dans la composition de ses vers, au lieu ^{Pindare,} que les autres y employoient l'Art, aux règles duquel il n'avoit pas crû devoir s'affujettir, en quoi il se comparoit lui-même à un Aigle, & les autres Poètes à des Corbeaux.

Au reste les Odes de Pindare sont très-correctes, dit Mr. le Fevre (6) : du moins ne se trouve-t-il guères d'Ouvrages anciens qui ayent été moins corrompus par la négligence des siècles passés. Cela vient de ce que les Copistes & les Critiques n'ont pû y faire de fautes qu'elles ne fussent reconnues sur le champ. Car la régularité des mesures y est si grande, qu'il n'est pas possible d'y changer la moindre syllabe qu'on ne s'en apperçoive aussi-tôt.

La Dialecte en laquelle Pindare écrivoit est la Dorique, mais elle étoit mêlée de l'Æolique, & on a remarqué même qu'il appelloit quelquefois sa Lyre Æolienne.

Une des meilleures éditions de ses Poésies est celle d'Erasmus Schmidt qui parut l'an 1616 (7) avec ses Commentaires. [*in-4o.* à Witenberg.] * *Pin-*

la mère *Κηρόστραν*, & de l'autre reprenne Sophocle d'avoir donné cette épithète à la biche nourrice de Telephus.

4. François Blondel, Comparaison de Pindare & d'Horace, pag. 281. 282. 283.

5. Ger. Joan. Vossius de arte Poëtica lib. singul. pag. 24.

6. Tan. le Fevre, Vies des Poètes Grecs, pag. 70. &c. Suidas, Girald. Borrich. &c.

7. ¶. Renouvelée à Oxford, & embellie de plusieurs bonnes additions par Nicolas le Sueur l'an 1697. *in-fol.*

* *Pindari Poëmata, ex Interpret. & cum notis Joh. Benedicti, 4^o. Salmur. 1620. **

ÆSCHYLE,

d'*Athenes* Poète Tragique du temps de Miltiade & de Themistocle, tué en Sicile, selon l'opinion vulgaire, de la chute d'une tortuë qui lui cassa la tête, en la 76. Olympiade, environ 475. ans devant notre Époque (1).

Æschyle. IIIIO **C**E Poète outre ses Elégies avoit composé quatre-vingt-dix Tragédies, mais il ne nous en est resté que sept d'un si grand nombre, encore ne sont-elles pas toutes entières.

Il a été considéré par les Anciens, comme le Pere & l'Auteur, ou plutôt comme le Réformateur de la Tragédie des Grecs, & il a fait aux représentations de Théâtre divers retranchemens & quelques additions.

Aristote dit (2) qu'après plusieurs changemens qu'avoit reçus la Tragédie, il la
fixa,

1. ¶. Il vaut mieux dire avec Stanley & Bayle, d'après les marbres d'Arondel, qu'Æschyle naquit l'an quatrième de la soixante & troisième Olympiade, & mourut âgé de 69. ans, lorsque Callias étoit Archonte, l'an 1. de la 80. Olympiade.

2. Aristotel. de Arte Poëtic. cap. 4.

3. Hedelin d'Aubignac Pratiq. du Théâtr. livre 3, chap. 3. pag. 260.

4. Le même au même livre chap. 4. Item L. Gyr, de

fixa, & la mit en état de se soutenir sur *Æschyle* ses principes. Il ajoute qu'il augmenta le nombre des Acteurs, car avant lui il n'y en avoit qu'un qui paroiffoit à la fois sur le Théâtre, il y en ajouta un autre, & cela fit les Entrepailleurs (3).

Le même Philosophe nous apprend qu'*Æschyle* diminua le Chœur, & qu'il en ôta la confusion que la multitude avoit coutume d'y apporter. Car, si on en croit Mr. d'Aubignac (4), le Chœur dans ces tems-là étoit de plus de cinquante personnes.

Horace témoigne aussi (5), que c'est *Æschyle* qui le premier introduisit l'usage du masque sur le Théâtre, & de cet habillement dont on s'est servi depuis dans la représentation des Pièces Tragiques. Il ajoute que c'est lui qui fit mettre sur l'échaffaut du Théâtre une espèce de *Pulpitre*, ou plutôt un degré composé d'ais (6) pour la commodité de l'Acteur qui devoit parler seul, & que c'est lui encore qui fit mettre aux Acteurs cette espèce de chaussure que les Anciens appelloient *cotburne* & nous *brodequins*, pour donner plus de gravité & de poids à leur Action. Mr. Despreaux

nous

de Hist. Poët.

5. Horatius de Arte Poët. Vers. 279. & seqq.

6. ¶. Il ne pouvoit employer un mot moins propre que *Pupitre* pour exprimer ce qu'Horace a entendu par *Pulpitum*. Le correctif qu'il ajoute en disant : *ou plutôt un degré composé d'ais*, n'éclaircit nullement l'idée. Il falloit dire qu'*Æschyle* à l'aide de quelques planches posées sur des treteaux fit batir un échaffaut pour servir de Théâtre aux Acteurs; on a eu raison de se moquer du *Pulpitre mis sur un échaffaut*.

Æschyle.

nous a dit presque la même chose en notre langue (1). En voici les termes.

Æschyle dans le Chœur jetta des Personnages,

D'un masque plus honnête habilla les visages,
Sur les ais d'un Théâtre en public exhaussé
Fit paroître l'Acteur d'un brodequin chauffé (2).

Æschyle fit encore un règlement fort important dans le genre Dramatique. Ce fut de retrancher du Théâtre & d'ôter à la vûe des Spectateurs les exécutions tragiques (3), les affainats & les objets atroces qui seroient capables de produire quelques effets funestes.

En effet il n'avoit pas besoin de ces expédiens pour se donner un air Tragique & pour se rendre terrible à ses Auditeurs, comme nous le verrons dans la suite. Philostrate de qui nous apprenons ces circonstances, avec quelques autres qui servoient à régler les représentations & à orner le Théâtre (4), ajoute que c'est pour tant de beaux établissemens que les Athéniens l'ont con-

1. Oeuvres du Sieur Despréaux Art Poétique chant 3.

2. *Persona Pallaque repertor honesta.*

Æschylus, & modicis instravit pulpita tignis.

Et docuit, magnumque loqui, nitique cothurno.

Hor. de Art. Poët. vers. 278. & seqq.

3. Ger. Joan. Voss. Institution. Poëtica, lib. 2. cap. 12. pag. 50. 51.

Idem ibid. cap. 13. pag. 67.

Item ibid. de iis quæ ab Horat. allata sunt lib. 2. cap. 10. pag. 39. 40.

Idem cap. 11. pag. 46. & cap. 16. p. 86.

confidéré comme celui qui avoit donné la naissance à la Tragédie.

On n'a pourtant pas approuvé généralement toutes les pratiques qu'il avoit entrepris d'introduire sur le Théâtre, & Athénée entre les autres l'a jugé blâmable d'avoir mêlé des ivrognes parmi ses Acteurs (5). Ce qui a fait croire qu'il avoit suivi ses inclinations en ce point, & qu'il falloit qu'il fût lui-même adonné au vin. Callisthene au rapport de Lucien (6), dit qu'Æschyle ne composoit ses Tragédies que lorsqu'il étoit dans le vin. Et c'est apparemment ce qui a porté quelques-uns des anciens Auteurs à faire courir le bruit que c'étoit par les ordres & sous les auspices de Bacchus qu'il avoit commencé & continué de faire ses Tragédies.

Mais d'autres Critiques ont voulu faire les spirituels sur cette méchante réputation qu'Æschyle s'étoit acquise, & sur le mauvais air que l'odeur de son vin attiroit autrefois sur ses vers. Plutarque écrit (7) en plus d'un endroit de ses Morales (8) qu'il avoit donné lieu de croire qu'il ne pouvoit faire de Vers qu'après avoir bien bû, parce qu'on

4. Philostrat. in Vit. Apollonii Tyanei l. 6. c. 6. & ex eo Lil. Gregor. Giral. de Histor. Poëtar. Dial. 6. p. 735. edit. in-8.

5. Athenæi Dipnosophist. l. 10. c. 7. & ex eo Laus. Crass. de Poët. Græc. in Æschylo.

6. L. Gregor. Gyrard. loco laudato ut supr. ex Luciano in Demosth. encomio.

7. Plutarch. de modo legend. Poëtar. inter Opuscul. Moral. ¶ Cette citation est fautive.

8. Idem Plut. in Symposiac. l. 7. q. 10. Item ex L. G. Gyrard. pag. 736. Dial. 6. de Poët. Hist.

Æschyle.

qu'on s'imaginait qu'il falloit avoir eu la tête fortement échauffée pour composer des pièces aussi véhémentes que les siennes, & qu'on est persuadé que rien n'est plus capable d'échauffer la tête que le vin. Quelques Critiques Modernes ont expliqué la chose d'une autre manière que Plutarque (1), & ils prétendent que c'est son style Dithyrambique & enflé qui l'a fait passer pour un ivrogne, comme si ses discours sembloient partir d'un esprit troublé de vin plutôt que d'un esprit raisonnable.

On a encore trouvé dans les Vers d'Æschyle des marques de quelques autres vices que de celui de la débauche. On n'y voyoit point des preuves fort évidentes du respect dû à ses Dieux. Et Ælien nous apprend qu'ayant été accusé d'impiété dans une pièce Dramatique & condamné à être lapidé, il fut garanti de ce supplice par le mérite de son frere puîné Arynias, (2) qui avoit perdu un bras au service de la République à la bataille de Salamine (3).

Quoique ce que nous venons de dire soit capable de rendre la Morale d'Æschyle suspecte, néanmoins le P. Thomassin n'a point laissé de nous montrer qu'on peut faire

1. Jul. Caf. Scaliger Poëtices lib. 1. c. 16. ¶ ubi nihil de Dithyrambis.

Tan. le Fevre, Abreg. des Vies des Poët. Gr. pag. 57. 58. 62.

Ol. Borrich. &c.

2. Son autre frere étoit le fameux Cynegire, &c.

3. Ælian. lib. 5. var. histor. c. 19.

4. L. Thomassin. Method. d'étud. & d'enseign. Chrè

faire un grand usage des pièces de ce Poëte & des autres Tragiques, pour apprendre à fuir les vices & à pratiquer les vertus (4). Et le P. Rapin même a eu si bonne opinion de la modestie qui paroît dans les Ouvrages de ces Anciens, qu'il témoigne être persuadé que l'innocence du Théâtre se conserveroit bien mieux selon l'idée de l'ancienne Tragédie, parce que la nouvelle est devenuë trop efféminée par la mollesse des derniers siècles. Et il croit que Mr. le Prince de Conti qui a fait éclatter son zèle contre la Tragédie Moderne par le Traité qu'il en a fait, auroit peut-être souffert l'ancienne, parce qu'elle n'est pas si dangereuse (5).

Ce n'est pas seulement dans la Morale qu'Æschyle a paru irrégulier, mais c'est encore dans la Pratique des règles même de l'Art dont il sembloit être le Maître dans son tems. Mr. d'Aubignac lui trouve encore un peu de ce dérèglement des tems qui l'avoient précédé, auquel il avoit prétendu remédier (6), & dans un autre endroit, il ajoute (7), qu'après la réforme même qu'il avoit faite du Théâtre & de la Poësie Dramatique, il n'étoit pas encore dans

Chrètienn. les Poètes livr. 1. 2. chap. 12. nombr. 7. 8. 9. &c.

5. Ren. Rapin Reflex. xx. Poëtiq. 2. part. pag. 148. edit. in-4.

6. Hedel. d'Aubignac Pratique du Th. livre 1. chap. 8. pag. 68.

7. Le même au 3. livre du même Traité chap. 4. pag. 280.

Æschyle.

dans la dernière justesse des règles, & que l'on ne trouve pas qu'il ait exactement pratiqué la division du Poëme en cinq Actes.

Vossius a remarqué aussi (1) qu'il n'a point observé assés scrupuleusement l'unité du tems, & qu'il a étendu quelquefois l'Action qu'il représentoit au delà de deux jours, quoiqu'elle doive se borner à un jour ou à deux au plus, selon son sentiment. Il ajoute ailleurs qu'il n'a pas même gardé les caractères de ses Personnages (2), & qu'il n'est presque pas possible de les reconnoître, lorsqu'on les entend parler une seconde fois.

Le P. Rapin semble être allé encore plus loin dans la censure qu'il en a faite. Il dit (3) qu'Æschyle n'a presque aucun principe pour les mœurs qu'il donne à ses Personnages, & pour les bien-séances; que les Fables sont trop simples; que l'ordonnance en est triste; que l'expression en est obscure & embarrassée, & qu'on n'entend presque pas la Tragédie d'Agamemnon entre les autres: Mais qu'ayant crû que le secret du Théâtre étoit d'y parler pompeusement, il a mis tout son art dans les paroles, sans se soucier des sentimens. Il ajoute que ce Poëte a pourtant beaucoup de naturel, & de bon sens; qu'il est grand dans ses desseins, qu'il est passionné dans ses expressions.

1. Ger. Joan. Voss. lib. 2. Institution. Poëticar. cap. 3. pag. 13.

Item lib. 1. ejusd. Operis cap. 3. pag. 22.

2. Voss. lib. 1. Institut. Poët. c. 5. pag. 54.

Idem lib. 2. cap. 19. pag. 100.

preffions; en un mot qu'il est le modèle *Æschyle.*
de la Tragédie avec Sophocle & Euripide.

Ces deux derniers étant venus après lui & l'ayant pû observer avant que de monter eux-mêmes sur le Théâtre, devoient se rendre plus réguliers. C'est pourtant ce que plusieurs n'ont pas voulu reconnoître. Il est bon de savoir même qu'Aristophane préféroit *Æschyle* à Euripide & à Sophocle, auquel il donnoit encore la préférence sur Euripide, comme nous le verrons lorsque nous aurons lieu de parler de ce dernier. Mais voyons les jugemens que les principaux Critiques ont portés du style & de la diction d'*Æschyle*.

Denys d'Halicarnasse dit (4) qu'il s'est appliqué particulièrement à faire paroître de la grandeur & de la magnificence dans son discours, qu'il est toujours merveilleusement fleuri, soit lorsque sa diction est figurée, soit lorsqu'elle est propre, qu'il est plein de mots nouveaux, & qu'il invente souvent des termes propres aussi bien que des choses. Il prétend même qu'il a gardé les bienséances non seulement en représentant les emportemens & la violence des passions, mais encore lorsqu'il a exprimé des mouvemens tranquilles & modérés, & qu'il est plus diversifié qu'Euripide & Sophocle dans l'emploi qu'il donne à ses Acteurs.

Quin-

3. R. Rap. Réflex. xxii. sur la Poëtiq. seconde partie.

4. Dionys. Halicarnass. Opusc. Critic. pag. 10. edit. in-8.

Æschyle.

Quintilien reconnoît (1), qu'il a du sublime, & de la gravité qui paroît même dans la grandeur de son style, mais que cette élévation de style est souvent outrée & vicieuse, & que ce style même n'est pas assés formé ni assés travaillé.

Vossius dit que sa diction est toujours pompeuse & illustre (2), mais qu'elle n'est pas néanmoins dans sa perfection, & qu'elle est remplie de termes enflés.

Mr. le Fevre écrit (3) que le style d'Æschyle marque assés la fierté naturelle de ce Poète, & cette noblesse de courage dont il fit profession toute sa vie, s'étant trouvé même avec la réputation d'un guerrier aux fameuses batailles de Marathon, de Salamine, & de Platées contre les Perses : mais d'un autre côté il dit que ce style est *effroyablement dur*, & qu'il est impossible de représenter en notre Langue, sans lui faire violence, la hardiesse de ses Epithètes. Ce Poète, dit-il, avoit l'imagination grande & vaste; mais dérégulée & furieuse : elle étoit féconde en prodiges, & elle dédaignoit d'ordinaire le vrai-semblable comme une chose trop commune. Il a des métaphores assés belles & même assés éclatantes; mais il ne les suit pas, & il ne finit jamais par où il a commencé. Il en confond même quelquefois deux ou trois ensemble dans une même expression, ce que

1. Quintilian. lib. 10. Institut. Orator. cap. 1.

2. G. J. Voss. Institut. Poëticar. lib. 2. cap. 14. pag. 71. 75.

3. Tan. le Fevre, Abreg. des Vies des Poët. Gr. pag.

que notre Critique prétend être non-seule-^{Æschyle.} ment contre l'Art, mais encore contre la nature qui ne sauroit approuver un mélange si déréglé. Il ajoute qu'Æschyle n'a point entendu les règles du Théâtre, ou qu'il les a négligées; que les Personnages de la Scene sont étranges, c'est-à-dire, que ce ne sont pas toujours des hommes, mais des Divinités, & quelquefois des Furies & des Spectres. C'est ce qui rendoit ses représentations si terribles qu'étant soutenues par cette fougue & cette impétuosité qu'on voit encore dans ses Vers, elles jettoient l'épouvante parmi leurs Auditeurs jusqu'à faire mourir des enfans de frayeur sur l'heure même, & faire accoucher les femmes dans les loges. C'est du moins ce que les Scholastes Grecs nous assurent de la Tragédie des *Eumenides* lors qu'il la fit jouer pour la première fois. C'est ce qui a fait dire à Aristophane que ce Poète étoit furieux comme un Taureau (4); & c'est peut-être au sentiment du même Mr. le Fevre, ce qui a donné lieu de croire qu'il puisoit moins à la fontaine des Muses & d'Apollon qu'à la cuve de Bacchus.

En effet, dit le P. Rapin (5), Æschyle ne dit rien de sang froid, il parle des choses les plus indifférentes d'un air tragique: il a même dans les images qu'il fait, des couleurs trop fortes & de trop grands traits. Mr.

pag. 58.

4. ¶. Le Grec dit ἰσλαψεν ἐν ταυροδόν. Aristoph. in Ran. Act. 3. Sc. 1.

5. Ren. Rap. au lieu cité 2. part. des Réfl.

Æschyle.

Mr. Borrichius estime que ses Epithètes tiennent beaucoup de l'humeur de soldat, dont il ne s'étoit pas défait en quittant l'épée (1) : & il dit que ses Métaphores auroient été mieux reçues s'il avoit su les soutenir également par tout, & qu'il n'a point observé ce juste milieu que l'on cherche entre l'excès & le défaut.

Ceux qui croient tout ce que nous venons de rapporter sur la foi des Critiques, n'ont pas lieu de s'étonner qu'Æschyle soit si difficile à entendre. L'Auteur du Journal de l'an 1665. dit que Mr. de Saumaïse qui étoit excellent Critique, & qui se plaisoit à éclaircir les difficultés qui se rencontrent dans les Auteurs les plus embarrassés, étoit rebuté de celles qu'il trouvoit dans Æschyle, & qu'il s'est avisé de dire dans quelques-uns de ses Livres que ce Poète est plus obscur que l'Écriture Sainte (2).

Entre les Editions différentes qu'on a faites des Poësies d'Æschyle, on a toujours estimé celle de Turnebe & d'Henri Etienne, [in-4°. 1557] mais quelques-uns prétendent que la meilleure est celle de Stanley qui parut à Londres in-fol. l'an 1664.

1. Olavi Borrich. Dissertat. de Poët. pag. 28.

2. J. Gallois, Journal des Savans du 2. de Mars 1665.

¶ *Quis Æschylum*, dit-il dans l'Épître dédicatoire de son *de Hellenistica* à Jean de Laët, *possit adfirmare Grace nunc scienti magis patere explicabilem, quam Evangelia, aut Epistolas Apostolicas? Unus ejus Agamemnon obscuritate superat quantum est librorum sacrorum cum suis Hebraïsmis & Syriasmis, & tota Hellenistica*
su-

1664. avec les Scholies Grecques, une Æschyle.
Version Latine & des Commentaires de
la façon (3).

Les Tragédies qui nous restent d'Æschyle sont (4), *Prométhée à l'attache*,
les sept Preux devant Thebes, *les Perses*,
Agamemnon, *les Eumenides*, *les Supplian-*
tes, *les Choëphores*.

P A N Y A S I S,

D'*Halicarnasse dans la Carie*, oncle d'Herodote l'Historien selon quelques-uns, vivant principalement depuis la 72. Olympiade jusqu'à la 77. du tems de Darius Hyftasp. & Xerxès.

III LE peu de fragmens qui nous Panyafis.
restent de cet Auteur n'est pas
suffisant pour donner aux Critiques d'aujourd'hui le moyen de faire le jugement du caractère de son esprit & de ses Poësies. Mais si l'on veut s'en tenir à ce qu'en ont dit les Anciens, ce Poëte, selon la remarque de Mr. le Fevre (5), fut un des plus excellens Auteurs de la Grèce, & sans Homere, il auroit été le premier de
tous.

Supellectile, vel farragine.

3. Le même Auteur & Borrichius aux mêmes endroits.

4. ¶. *Prométhée à l'attache*, donne l'idée d'un chien à l'attache. *Prométhée* seul suffisoit. Il suffisoit aussi de dire *les sept devant Thebes*, tant parce que c'est le vrai titre de la pièce, que parce que les *sept Preux* font souvenir des *neuf Preux*, & qu'aujourd'hui *Preux* est un mot burlesque.

5. Tan. le Fevre, *Abreg. des Vies des Poëtes Grecs*, pag. 80.

Panyassis.

tous. Denys d'Halicarnasse, qui étoit de son Pays, dit (1) qu'il avoit renfermé en lui seul toutes les bonnes qualités d'Hésiode & d'Antimaque; qu'il avoit pris du dernier cette véhémence de style & ce grand air qui est propre à l'éloquence du Barreau, & qu'il y avoit joint la douceur, la facilité & les agrémens du premier. Mais il ajoute qu'il les avoit passés tous deux soit dans le choix de sa matière soit dans la disposition & l'ordonnance de ses pièces, [dans le Recueil des Poètes d'Henri Etienne *in-folio*, 1566. & dans celui de Genève Gr. Lat. *in-fol.* 1606.]

E M P E D O C L E,

De Gergenti ou Agrigente en Sicile, vivant sous Xerxès & Artaxerxès. Depuis la 77. Olympiade jusqu'en la 84.

Empedocle.

III2 **C**E Philosophe avoit écrit des *Hymnes* sur les principes de la Physique & sur les divers effets qui viennent du mélange des Elemens.

Outre ces Hymnes il avoit encore fait un grand Poème sur le même sujet. Mr. le Fevre dit (2) qu'il étoit excellent, & il

1. Dionys. Halicarnass. pag. 9. Opuscul. Critic. edit. in 8.

Suidas in Lexic. ubi de Epico carmine præcipue de Harculis expeditionibus & Ionicis transmigrationsibus.

V. & Laur. Crass. de Poët. Græc. p. 400.

2. Tan. le Fevre, Vies des Poët. Grecs. p. 77.

Ludov. Castelvetro de Art. Poët. in Arist.

3. Aristotel, de Art. Poët, & in eam comment.

Il croit que c'est ce Poème que Lucrece Empédo-
avoit devant les yeux, lorsqu'il loua si ma- cle.
gnifiquement cet Auteur.

Cependant les Critiques n'ont jamais
considéré Empédocle comme un véritable
Poète, mais comme un simple Versifica-
teur.

Aristote semble dire (3) qu'Homere &
Empédocle n'ont rien de commun que la
mesure des Vers; & que le premier est un
Poète legitime & l'autre un Physicien plu-
tôt qu'un Poète. C'est ce qui a fait dire
aussi à Plutarque (4) qu'Empédocle avoit
fait des Vers, mais non pas un Poème,
& qu'il n'avoit emprunté des Poètes de
la mesure & des pieds que pour ne point
ramper en expliquant la Philosophie.

Cependant Vossius veut qu'il puisse mé-
riter le nom & le rang de Poète, à cause
qu'il s'est rendu l'imitateur d'Homere (5):
il prétend même que c'étoit la pensée d'A-
ristote, quoique sa versification soit toute
Philosophique, qu'il n'ait fait qu'exprimer
en vers les choses naturelles sans y mêler
aucune fable ni aucun agrément des fic-
tions & qu'il ait songé moins à plaire qu'à
instruire dans tout ce qu'il a fait (6).

* *Poësis Philosophica, Continens Empe-
do-*

Majoragius, Benius, Robortell.

Riccobonus & ex iis Laur. Crassus pag. 182. de
Poëtis Græcis.

4. Plutarch. de aud. & leg. Poët. in Opuscul. Moral.
Item Voss. de Arte Poët. pag. 7.

5. G. Joan. Vossius de art. Poët. pag. 5. 12. 19. 28.

6. Ren. Rap. Reflex. 8. sur la Poëtiq. 1. part. pag.
17. edit. in-8.

Empedo-
cle.

*doctis, Parmenidis, &c. Græcè in-8. apud Henr. Steph. 1573. — Empedoclis Sphæra, Græcè in-4. Lutetia 1587. **

S O P H O C L E ,

D'*Athenes*, Poète Tragique, plus jeune qu'*Æschyle*, plus âgé qu'*Euripide*, né en l'Olympiade 71. la seconde année, mort âgé de 95. ans six ans après *Euripide*.

D'autres mettent leur mort en même tems la troisiéme année de la 92. Olympiade, mais sans fondement.

Sophocle. III 3 **S**ophocleavoit fait six-vingts Tragedies, d'autres disent cent-vingt-trois, mais il ne nous en reste que sept, qui font encore aujourd'hui beaucoup d'honneur à leur Auteur.

Il a encheri sur les établissemens qu'avoit faits *Æschyle*, & il est allé si fort au delà de tout ce qu'il avoit mis en usage, qu'au sentiment de plusieurs il a élevé le Théâtre des Grecs au plus haut point de perfection où on l'ait jamais vû, même en présence d'*Euripide*.

Il ajouta aux deux entre-parleurs un troisiéme Acteur; il composa le Chœur de quinze personnes, au lieu qu'il n'étoit que de

1. Oeuvres du Sieur Despreaux Art. Poëtiq. Chant III. 75 & suiv.

2. Cicero lib. 2. de divination. & ex eo Criticior sentiores passim.

de douze de l'institution d'Æschyle qui l'a- Sophocle;
voit trouvé de cinquante. Il fit encore
quelques autres reglemens qui donnerent
une nouvelle face au Théâtre, c'est ce
qui a fait dire à Mr. Despreaux qu'Æschy-
le avoit jetté les fondemens nécessaires à
la vérité pour élever le Théâtre, & qu'il
avoit commencé même à le polir (1);
mais que

Sophocle enfin dormant l'effor à son génie,
Acerut encor la pompe, augmenta l'har-
monie,

Interessa le Chœur dans toute l'action.

Des vers trop raboteux polit l'expression,

Lui donna chés les Grecs cette hauteur di-
vine,

Où jamais n'atteignit la foiblesse Latine.

Cicéron avoit une si haute idée du mé-
rite de Sophocle (2), qu'il ne faisoit point
difficulté de l'appeller un Poète divin, &
il paroît que Virgile (3) en faisoit plus de
cas que de tous les autres Poètes Tragiques
par la distinction qu'il en a faite dans ses E-
glogues, à moins qu'on ne dise que Sopho-
cle a obligation de cet honneur à la com-
modité que son nom a donnée à ce Poète
pour le faire entrer dans ses vers.

Denys d'Halicarnasse dit (4) que Sopho-
cle

3. Virgil. Eclog. 8. vers. 10.

4. Dionys. Halic. in Opuscul. Critic. pag. 10. &
11. edit. in-8.

sophocle.

cle a excellé dans l'art d'exciter les passions, & de les représenter dans leurs plus grands mouvemens sans faire perdre à aucun d'entre ses Personnages le rang qu'il leur avoit une fois donné, ni la dignité du caractère qu'il leur avoit imprimé. Il ajoute qu'il a fort bien gardé les mœurs & les bienséances; qu'il n'a point de superfluités ni de cette abondance incommode qui rend un discours ennuyeux; qu'il ne dit que le nécessaire: mais qu'il aimoit à forger des mots nouveaux, qu'il faisoit paroître quelquefois trop d'ostentation & de fanfare, & que c'est ce qui l'obligeoit souvent à descendre dans des manières trop populaires & trop triviales.

Quintilien est presque entré dans les mêmes sentimens que Denys touchant l'artifice de Sophocle pour le mouvement des passions, & il ajoute qu'il avoit un talent tout particulier pour exciter la compassion (1). On peut juger même par le témoignage que Plinè lui a rendu dans ces tems-là, que Sophocle étoit toujours en réputation du premier d'entre tous les Poètes Tragiques (2). Plutarque lui trouvoit néanmoins de l'inégalité (3), & l'on voit dans Athenée & dans Philostrate quelques traits de son Histoire qui semblent avoir

con-

1. Quintilian. lib. 10. cap. 1. Institution. Orator.

2. Plin. Hist. Nat. l. 7. c. 29. & apud Borrich. de Poët. pag. 30.

3. Plutarch. de Auditione apud Laur. Craff. de Poët. Græc. in Sophocle p. 471.

4. Athenæi Dipnosoph. lib. 13. Philostrate. Vir. Apollon. Lil. Greg. Gyal. Dial. 7. de Hist. Poëtar.

contribué à faire diminuer quelque chose **Sophocle.**
 du prix de ses Ouvrages (4). Mais on ne
 peut pas lui ôter la gloire que lui donne
 Longin (5) d'exceller dans la peinture des
 choses.

Parmi les Critiques Modernes, Joseph
 Scaliger dit que (6) c'est un Auteur admir-
 able, que c'est le premier des Poètes
 Grecs pour le mérite, & que peu s'en faut
 qu'il n'ait surpassé Virgile même.

Vossius écrit que son style n'est pas seu-
 lement élevé & magnifique, mais qu'il est
 encore pur & châtié (7). Il dit ailleurs
 qu'il passe Euripide pour la grandeur de
 l'expression & la sublimité du style, mais
 qu'il a moins de netteté que lui. Il ajoute
 que Sophocle dépeint les hommes comme
 ils doivent être, au lieu qu'Euripide les
 représente comme ils sont. C'est ce qui
 avoit été remarqué plusieurs siècles aupa-
 ravant par Aristote (8), qui pour ce sujet
 avoit jugé Sophocle préférable à Euripide,
 parce que c'est le propre d'un véritable
 Poète de mettre les hommes sur le pied de
 vertu & de perfection qu'ils peuvent &
 qu'ils doivent être, comme a fait Sopho-
 cle: au lieu que ceux qui les font voir tels
 qu'ils sont ou qu'ils ont été, font plutôt
 l'office d'un Historien, comme on pour-
 roit,

5. Longin du Sublime chap. 13. pag. 62. de la
 Trad. Fr.

6. Posterior. Scaligeran. pag. 229.

7. Voss. Institution. Poëticar. lib. 2. p. 75.

8. Aristotel. Poëtic. c. 25.

Item. R. Rap. Reflex. sur la Poétique pag. 57. de
 la première part. edit. in-8.

Sophocle. roit, ce semble, le penser d'Euripide.

Voffius prétend auffi (1) que fes Chœurs font mieux difposés & mieux réglés que ceux d'Euripide, mais il ne laiffe pas de reprendre diverfes chofes dans l'œconomie & l'ordonnance de fes pièces, qu'il a prifes pour des fautes contre les règles de l'art.

Mr. le Fevre qui avoit le même goût que Voffius pour le ftyle de Sophocle, ajoute que ce ftyle represente bien l'humeur & le courage d'un homme de guerre tel qu'étoit Sophocle (qui avoit été Lieutenant général de l'armée de la République d'Athènes avec Périclès). Il dit que ce ftyle a tout-à-fait l'air du beau monde, au lieu que celui d'Euripide n'a que l'air de l'Ecole (2); qu'il eft incomparablement plus exact dans fes compositions qu'Æschyle, à caufe que les fictions de ce dernier font fort monftrueufes & incroyables, au lieu que Sophocle fe tient toujours dans une régularité très-judicieufe. Il eftime néanmoins qu'on pourroit encore ajouter quelque chofe à ce qui eft de fon invention, & qu'on pourroit étendre un peu davantage fes penfées.

Mr. d'Aubignac prétend auffi (3) que Sophocle eft beaucoup plus régulier & plus net dans fon ordre que ni Æschyle ni Euripide même, quoique ce dernier fût venu après lui:

1. Ger. Jo. Voff. Institut. Poët. ut supra lib. 1. & 2. paffim.

2. Tan. le Fevre, Abreg. des Vies des Poètes Grecs. pag. 93. 94.

3. Hedelin d'Aubignac, Pratiq. du Théâtre, livre 3. chap.

lui : & l'on remarque qu'il a pratiqué distinctement le Poème Dramatique en cinq Actes. Le même Critique écrit encore ailleurs que Sophocle est plus éloquent & plus judicieux qu'Euripide (4).

Mais au sentiment du Pere Rapin (5) ce n'est que par les discours que Sophocle a mieux réussi qu'Euripide sur le Théâtre d'Athènes, quoique, selon Mr. le Fevre (6), ce dernier se soutienne moins par la grandeur & la force de ses pensées que par le choix & l'arrangement de ses paroles.

Ce Pere reconnoît aussi que Sophocle a beaucoup de naturel & de bon sens, qu'il est judicieux dans ses fables, qu'il est passionné dans ses expressions; & que c'est par cet endroit qu'il touche les cœurs beaucoup mieux qu'Euripide, quoique les Tragédies de celui-ci ayent plus d'action, plus de morale, & des incidens plus merveilleux que celles de Sophocle.

Néanmoins quelque grand que soit l'éclat & le brillant qui paroît dans toutes ses pièces, cet Auteur n'a point laissé d'y découvrir des taches. Il prétend sur toutes choses que Sophocle est trop compassé dans ses discours, que son art n'est pas assez caché en quelques-unes de ses pièces, qu'il y paroît trop à découvert, & que son élé-
vation

3. chap. 4. pag. 280. ¶. où il n'est rien dit touchant cette préférence de Sophocle à Euripide.

4. Le même au livre 4. du même Traité chap. 2. pag. 172.

5. R. Rapin. Reflex. 21. sur la Poëtiq. seconde part.

6. T. le Fevre au lieu cité pag. 93.

Sophocle.

vation le rend obscur (1). Mais il ne lui refuse rien de ce qui se peut dire à l'avantage d'un beau style: & dans un autre Ouvrage il en relève le mérite en insinuant qu'il étoit formé sur celui d'Homere (2), dont il dit que Sophocle étoit l'admirateur perpetuel & l'imitateur le plus exact de ceux qui étoient venus après lui. Un autre Critique de nos jours n'a point cru être venu trop tard (3) pour nous vanter sa douceur, la beauté & le grand nombre de ses sentences & de ses figures, la netteté & la clarté de son discours, quoique d'autres y aient trouvé de l'obscurité avant lui.

Mais pour ajouter un mot des jugemens qu'on a faits de quelques-unes de ses Pièces en particulier, nous dirons que son *Philoctete*, ses deux *Oedipes*, & son *Ajax* sont des plus estimées.

Scaliger le fils ne fait point difficulté d'appeller le *Philoctete* une Tragédie divine (4), & il témoigne de l'étonnement de voir qu'un sujet si stérile par lui-même ait été si bien amplifié par le Poète.

Ci-

1. R. Rap. Reflex. 22. pag. 150. édition in-4. 2. part.

2. Compar. d'Homere & Virgile par le même Auteur chap. 9. pag. 35.

3. Olaus Borrichius Dissert. de Poët. pag. 29. 30. post Gr. Gyrald.

4. Joseph. Scalig. in Post. Scal. pag. 229.

5. Cicero in Catone maj. seu lib de Senectute num. 22. Item apud Lit. G. Gyr.

Mr. le Fevre y a changé quelques legeres circonstances.

6. Ou Hippocolone, lieu près d'Athènes.

7. Oedipe à Colone, Tragédie de Sophocle, & été

Cicéron nous a conservé un trait d'His- Sophocle
 toire (5) qui doit nous donner bonne opi-
 nion de son *Oedipe de Colone* (6). Il dit
 que Sophocle étant devenu fort âgé, ses
 enfans qui s'ennuyoient de le voir vivre
 si long-tems, & qui ne pouvoient souffrir
 qu'il abandonnât le soin de ses affaires do-
 mestiques pour ne vaquer qu'à sa Poësie,
 le voulurent faire passer pour un fou, ou
 pour un homme que l'âge avoit fait tom-
 ber dans cette espèce de démence que nous
 appellons l'enfance des vieillards. Sur ce
 pied ils le déférèrent au Magistrat pour le
 faire déclarer incapable de gouverner son
 bien. Sophocle qui avoit contre lui son
 grand âge pour témoin, & ses propres en-
 fans pour accusateurs, crût ne pouvoir
 mieux faire pour se défendre que de faire
 voir aux Juges la Tragédie de l'*Oedipe de
 Colone* qu'il venoit d'achever, afin de leur
 prouver par cette Pièce qu'il n'avoit pas en-
 core perdu l'esprit. Les Juges en furent
 très-convaincus après la lecture de la Tra-
 gédie, & le renvoyèrent absous avec de
 grands

été ainsi intitulée d'un lieu de l'Attique nommé
ἵππιος κολωνός, c'est-à-dire la colline Equestre où é-
 toit un Temple dédié à Neptune dit l'Equestre. Il y
 en avoit aussi un dédié aux Furies, & c'est là qu'un
 oracle avoit ordonné à Oedipe aveugle & chassé de
 Thèbes de se faire conduire pour y terminer sa dé-
 plorable vie. J'ai fait voir quel lieu c'étoit que *co-
 lone*. Baillet sur une mauvaise conjecture de Gyrat-
 dus a dit Hippo-colone. C'est une corruption d'*ἵπ-
 πιος κολωνός*, qui ne doit pas être admise. Je ne vou-
 drois pas au reste citant l'*Oedipe de Sophocle ἐπὶ κω-
 λωνῶν* dire avec un savant homme l'*Oedipe Colone*, pour
 l'*Oedipe à Colone*, je dirois plutôt encore avec Mé-
 ziriac l'*Oedipe Colonien*,

Sophocle: grands éloges pour un si bel Ouvrage , au rapport d'Apulée , qui dit que la peine pensa retomber sur la tête de ses enfans (1).

L'*Oedipe Tyrant* est aussi une très-belle Pièce au jugement de Scaliger (2) , qui loué Sophocle de n'y avoir employé qu'un petit nombre de personnages. Le Pere Rappin dit qu'Aristote parle toujours de l'*Oedipe* de Sophocle comme du modèle le plus achevé de la Tragédie (3). Ce qui n'a point empêché ce Pere d'y remarquer des défauts en divers endroits de ses Réflexions sur la Poétique. Il écrit en un de ces endroits (4) que Sophocle fait *Oedipe* trop foible dans son exil après le caractère de fermeté qu'il lui avoit donné avant sa disgrâce. En un autre il dit, après avoir reconnu que le dénouement de cette pièce est très-heureux, qu'*Oedipe* ne devoit pas tout-à-fait ignorer l'assassinat du Roi de Thebes ; & que l'ignorance où il est de ce meurtre, n'est pas assez vrai-semblable (5) , quoiqu'elle fasse toute la beauté de l'intrigue.

Pour ce qui est de l'*Ajax* de Sophocle, Mr. d'Aubignac, qui en a fait une Dissertation à part pour l'examiner selon les regles de l'Art les plus severes, prétend (6) que c'est une des plus belles pièces non seulement de toutes celles que ce Poète a faites,

1. Apuleius in Apologia sua.

Item apud Gyrard. Hist. Poët.

2. Postter. Scalig. loc. supr. cit.

3. Arist. Poëtic. cap. 15. de la citat. du P. Rappin. Refl. XIX. part. 2. p. 144. edit. in 4.

4. Ren. Rappin. Reflex. xxv. sur la Poétique pag. 67. edit.

tes, mais encore de tout le Théâtre des *Sophocle* Anciens. L'artifice dont le Poète se fert pour faire toutes choses, est si délicat, que l'on ne peut pas dire qu'il y affecte une seule parole: & ce qui s'y passe est si bien ajusté que tout y paroît nécessaire, & c'est en quoi consiste le grand Art. Tout y est proportionné & mesuré, il a pourvu à toutes choses, & il ne laisse rien à désirer.

Il ajoute que ses Actes pouvoient être plus judicieusement divisés, mais que la liaison des Scenes y est fort sensible, les Intervalles des Actes y sont, à son sens, si nécessaires & si bien remplis par les choses qui se doivent faire hors du Théâtre, que la continuité de l'Action y est très-manifeste. A prendre cet Ouvrage par la vérité de l'Action, il ne semble pas, dit ce Critique, que Sophocle ait rien fait pour les Spectateurs, tant les choses y sont vraisemblablement dépendantes les unes des autres. L'artifice des narrations est admirable.

Néanmoins le Pere Rapin soutient (7) que le denouement de l'*Ajax* ne répond pas à l'intrigue. L'Auteur, dit-il, ne devoit pas finir un spectacle si terrible, si funeste, & si pitoyable par une contestation froide & languissante sur la sepulture de ce grand hom-

edit. in-8. part. 1.

5. Le même 2. partie Refl. xxii. p. 150. 151. edit. in 4.

6. Hed. d'Aubign. Examen de l'*Ajax* de Soph. à la fin de son Traité de la Prat. du Théâtre.

7. Le Pere Rap. xxii. Réflex, sur la Poët. pag. 150. comme ci-dessus.

Sophocle.

homme qui venoit de se tuer. Il prend aussi pour une machine trop violente dans la même Pièce, celle de Minerve, qui fascine les yeux d'*Ajax*, pour sauver Ulysse qu'*Ajax* eût tué s'il l'eût reconnu.

Nous n'avons point parlé de la Morale de Sophocle, parce qu'elle est à peu près la même que celle d'*Æschyle*, & que l'on doit juger de celle de Sophocle, parce que nous avons rapporté de celle d'*Æschyle*. Le Pere Thomassin qui en a fait un long & curieux examen (1) recherchant l'esprit de ces fables, trouve que Sophocle y inspire presque par tout de l'horreur pour le vice, & de l'amour pour la vertu; qu'il y inculque par tout la soumission que nous devons avoir pour la volonté de Dieu; les sentimens où nous devons être pour la Divinité, les réflexions perpetuelles que nous devons faire sur nos misères, nos foiblesses, notre mortalité, & sur les besoins continuels que nous avons du secours d'enhaut. C'est ce qu'on peut voir dans ce qu'il dit des deux *Oedipes*, de l'*Hercule de Trachine*, de l'*Ajax Mastigophore*, de l'*Electre* & de *Philoctete*, où il a prétendu remarquer les plus importantes vérités de la Religion Chrétienne & de belles règles de Morale.

C'est au moins l'usage que nous devons faire aujourd'hui de la lecture de ces Poëtes,

1. L. Thomass. Méthod. d'étud. & d'enseign. Chrétien. les Poëtes rom. 1. livre 1. chap. 12. nomb. 1. 2. 3. 4. 5. 6. pag. 163. & suiv.

2. Lil. Greg. Gyrat. de Poëtar. histor. Dialog. VII. pag.

tes, & il nous importe peu de favoir si So-^{Sophocle. 2}phocle a songé à toutes ces moralités en voulant divertir les Athéniens. Il n'est pas même nécessaire qu'il ait eu les mœurs réglées pour contribuer à réformer les nôtres. Car d'ailleurs il n'étoit pas plus honnête homme qu'Æschyle & la plupart des autres Poètes. Il avoit été plongé toute sa vie dans les débauches les plus honteuses, & il faisoit même ses délices de tout ce qu'il y a de plus abominable dans la Pædèraſtie. Ce qui n'a point empêché les Ecrivains de sa Vie, & quelques autres Auteurs de vouloir nous persuader qu'il étoit le bien aimé des Dieux, qu'il les recevoit familièrement chés lui, qu'ils lui avoient accordé le don des miracles (2).

Mais pour rentrer dans notre sujet, il ne faut pas oublier de dire aussi que quelques Anciens ont eu mauvaise opinion de sa bonne foi, comme s'il avoit pris à d'autres les plus belles choses que nous avons sous son nom, sans leur en avoir témoigné sa reconnoissance. On dit que ces vols ont été découverts par Philostrate dans un Livre qu'il fit exprès contre Sophocle, & qui est cité par Eusebe (3).

Une des meilleures Editions que nous ayons des Tragédies de Sophocle, est celle que Paul Etienne publia avec les Scholies Grecques, les notes de Joach. Camera-

pag. 771. ex Athenæo, Hegesandro, Hieronymo Rhodio, Ione & aliis, licet resipuisse suadeant Plato, Cicero, Valer. Maxim. Marcellin. &c.

3. Apud eumd. Girald. pag. 774. ejusd. Dialogi. Euseb. 10. Præp. Evangel. 3.

Sophocle.

rarius & d'Henri Etienne son Pere, [*in-4* 1568.] Plusieurs estiment aussi celle qui parut à Cambridge l'an 1673. *in-8*. sans porter le nom de celui qui la procura avec la version Latine & toutes les Scholies Grecques à la fin. Mais le Public n'en est pas encore pleinement satisfait, & il attend que quelque habile Critique lui donne quelque chose de meilleur. Les sept Tragédies qui nous restent de Sophocle sont *Ajax qui porte le fauet, Electre, Oedipe le Tyran, Antigone, Oedipe de Colone, les Trachinies, & Philoctete.*

E U P O L I S,

D'*Athenes*, Poète Comique vivant en 1285. Olympiade; Noyé dans l'Hellepont à la guerre contre les Lacédémoniens. *Accident qui fit faire aux Athéniens une Ordonnance pour défendre à tout Poète de porter les armes.*

Eupolis.

1114. **E**Upolis avoit fait XXII. Comédies au rapport de Suidas (1), mais elles se sont perdues entièrement, hors quelques Sentences que quelques Anciens avoient détachées de leur corps. On dit

1. Suidas in Lexic.

2. Gerard. Joan. Vossius Institution. Poëtica. lib. 2. pag. 136. 137.

3. Apud Laurent. Crass. de Poët. Græc. pag. 216.

4. *Chacun*, au lieu de *chaque chose*, auroit fait une expression & plus juste, & plus honnête. Plus bas cependant, au commencement du chap. d'Aristophane, il use de la même expression, mais c'est après l'avoir préparée,

dit que ses vers avoient beaucoup de grace Eupolis,
(2), mais il étoit un peu mordant; & Lucien semble dire (3) qu'il avoit de la véhémence & de l'aigreur.

Horacé le met au rang de ceux de l'ancienne Comédie qui reprenoient le vice avec beaucoup de liberté, & qui appelloient chaque (4) chose par son nom (5).

* *Eupolis Sententia Gr. Lat. per Hertelium in-8. Basil. 1560.*

C R A T I N U S,

d'*Athenes*, Poète de la vieille Comédie, qui parut principalement depuis le tems de Pindare & d'*Æschyle* jusqu'à la guerre du Peloponnese, au commencement de laquelle il mourut agé de plus de cent ans, environ 430. ans avant l'Epoque Chrétienne (6).

1115. **D**E XXI. Comédies qu'il avoit Cratinus,
faites, il ne nous reste qu'un petit nombre de vers qui ne sont pas suffisans pour nous faire reconnoître son caractère.

Mr. le Fevre dit (7) néanmoins qu'il étoit ferme & hardi en ses compositions; mais

5. Horat. Satyr. 4. lib. 1. initio his verbis:
*Eupolis, atque Cratinus, Aristophanesque Poëtæ
Atque alii, quorum comœdia prisca virorum est,
Si quis erat dignus describi, quod malus, aut fur,
Aut machus foret, aut sicarius, aut alioqui
Famosus, multa cum libertate notabant.*

6. ¶. Il n'en a vécu que 97. selon d'autres.

7. Tan. le Fevre, Abreg. des Vies des Poètes Grecs pag. 97. 98.

Cratinus.

mais il n'étoit pas plus considérant qu'Eu-
polis, & il n'épargnoit personne non plus
que lui, comme nous l'avons vu d'Hora-
ce (1). D'ailleurs il ne favoit pas se tenir
au dedans des bornes de la modération,
quand il faisoit agir son imagination pour
trouver quelque chose (2). Néanmoins
Quintilien faisoit tant de cas de ses Comé-
dies, qu'il en recommandoit particulière-
ment la lecture à ceux qu'il vouloit former
pour l'éloquence (3)

Au reste Cratin n'étoit pas plus honnête-
homme que les autres, & on a lieu de s'é-
tonner qu'il ait tant vécu après avoir passé
préque toute sa vie dans la débauche du
vin, des femmes, & des garçons.

C'est de lui qu'Horace cite ces deux vers
qui disent que les buveurs d'eau ne peu-
vent pas réussir à faire des vers (4).

* Il se trouve dans le Livre de Valentin
Hertelius. *Quinquaginta veterum Comico-
rum Græcorum Sententiæ Gr. Lat. in-8,
Basil. 1560.*

E U-

1. Satyr. 4. lib. 1.

2. Gerard Joan. Vossius, Institution. Poëticar. lib.
2. pag. 136. 137.3. Institution. Oratoriar. lib. 10. c. 1. & ap. Tan-
le Fevre ut supr.

Laurent. Crass. de Poët. Græcis voce Cratinus.

Lil. Gregor. Gyrald. de Histor. Poëtar. Dialog.
VI. pag. 756. 757. &c.4. *Nulla placere diu nec vivere carmina possunt
Quæ scribuntur aqua potoribus.* 1. Epist. 19.

EURIPIDE,

D'Athenes, Poëte Tragique. Né à Phlye (5) bourgade de l'Attique l'année que les Perses furent défaits à Salamine, la première année de la 75. Olympiade, 480. ans avant notre Époque, mort en Macédoine âgé de 75. ans, la même année que Sophocle selon les uns & selon d'autres six ans devant lui, quoique 20. ans plus jeune. Étranglé & déchiré par des chiens.

1116. **N**ous avons déjà rapporté beaucoup de choses qui regardent le jugement qu'on doit faire des Tragédies d'Euripide en parlant de celles de Sophocle, avec lequel les Critiques Anciens & Modernes semblent avoir pris plaisir de le comparer. C'est pourquoi il faut se contenter d'y renvoyer le Lecteur, & ajouter ici ce qui a été réservé pour cet endroit.

Aristotele considéroit Euripide comme le plus tragique d'entre les Poëtes (6), c'est-à-dire, comme celui qui avoit le mieux entendu l'art de la Tragédie d'entre les Anciens, quoiqu'il reconnût qu'il n'étoit pas

5. *¶* Barnès, Jean-Albert Fabricé, &c. le font naître à Φυλιε autre Bourgade de l'Attique, j'ignore pourquoi; Harpocracion, & Suidas au mot Φυλια ayant marqué si expressément qu'Euripide en étoit natif. A le bien prendre cependant, on peut dire avec Thomas Magister que ce fut à Salamine qu'il naquit, sa mère y ayant accouché de lui lorsqu'elle s'y étoit réfugiée pendant la guerre de Xerxès.

6 Aristotel. Poëtiq. c. 13. Item ex eo recentiores non pauci,

Euripide.

toujours heureux dans la disposition & l'ordonnance de ses Fables:

Aristophane qui vivoit presque en même tems que notre Poète, a voulu représenter dans une Comédie toute entière le jugement qu'il faisoit, & qu'il vouloit que l'on fit de ses Tragédies. C'est dans celle qu'on appelle *les Grenouilles*. Euripide sembloit l'avoir emporté sur Sophocle, & Sophocle sur Æschyle pour le succès de la représentation, & souvent même de la composition. Aristophane par cette Comédie fait revoir le procès dans les Enfers, & il a fait donner à Æschyle le premier rang, le second à Sophocle, & le troisième seulement à Euripide (1), qui est aussi l'ordre que la nature leur avoit donné dans le monde.

Il est vrai que Cicéron témoigne à Tiron (2) qu'il faisoit une estime particulière d'Euripide; mais ce n'est que pour l'air sententieux qu'il a tâché de prendre dans toutes ses pièces, & lorsqu'il dit qu'il considère chaque vers de cet Auteur comme une Sentence ou une maxime de grand poids, il paroît nous l'avoir voulu représenter autant comme un Philosophe que comme un Poète, selon la pensée d'un Critique moderne (3).

ef-

1. Aristophan. Comœd. *Rana*. Item L. Thomassin livre 1. de la Méthod. d'érud. & enseigner Chrétiennement les Poètes chap. 12. nomb. 15.

2. Cicero Epistolar. ad Familiar. Epist. VIII. ad Tironem libro XVI.

3. La lettre à Tiron ici désignée n'est pas de Cicéron, mais de son frère Quintus.

Effectivement il semble qu'Euripide ait ^{Euripide.} affecté de paroître plus intelligent dans la Morale que dans l'Art Poétique même dont il faisoit profession, & nous avons remarqué que quelques-uns lui ont donné le dessus de Sophocle pour ce point (4).

C'est ce qui a donné lieu au P. Thomassin de faire de judicieuses réflexions sur les principales Tragédies d'Euripide, & de nous montrer que ce sont des leçons presque perpétuelles de vertu (5), & d'y faire voir même un grand nombre de sentimens conformes à ceux que nous apprenons dans les Ecritures Saintes.

Il a remarqué dans la Tragédie de l'*Iphigenie en Aulide* que sans faire violence au Poète, l'on trouve les traces & les apparences du sacrifice d'Isaac, & de celui de la fille de Jephté dans celui d'Iphigenie fille d'Agamemnon, qui, pour obéir aux ordres du Ciel, témoigna de vouloir bien être immolée pour le salut de la Grèce, & qui sur le point d'être sacrifiée, fut enlevée par Diane qui substitua une biche à sa place. Que l'on y voit l'obligation que les hommes ont de préférer l'intérêt public à leur bien particulier. Qu'on y découvre les préjugés dont tous les esprits étoient prévenus, qu'après avoir immolé cette vie mor-

3. Tan. le Fevre, Abreg. des Vies des Poët. Grecs pag. 94.

4. V. ci-dessus au jugement de Sophocle, du P. Rapin & des autres Critiques.

5. L. Thomass. Meth. d'étud. & d'enseign. Chrét. les Poët. tom. 1. liv. 1. chap. xi. nomb. 2. 3. 4. & suivans, depuis la pag. 148. jusqu'à la 162.

Euripide,

mortelle au salut de la Patrie, il restoit une vie immortelle où l'on étoit récompensé d'une action si héroïque. Que bien que Dieu ne veuille pas que les hommes lui soient sacrifiés, il veut que les hommes soient disposés à se sacrifier eux-mêmes, & tout ce qu'ils ont de plus cher à sa gloire. Que si l'on a pris la coutume d'immoler des animaux, c'étoit pour les substituer en la place des hommes. Que Dieu demande toujours la pureté & souvent même la virginité dans ses Prêtres & dans ses Victimes, &c.

Dans les réflexions sur celle de *Iphigénie en (1) Chersonese Taurique*, il dit que si l'on y trouve des songes fréquens & des Prophéties, si l'on y entend la voix des Dieux sans les voir, si on y lave ses crimes en se baignant, & que si Agamemnon avant le commencement de la guerre voué à Dieu ce qui pourroit naître de plus beau en la même année, ce sont autant de déguisemens de l'histoire véritable de nos saintes Ecritures.

Il seroit inutile de suivre ce Pere dans tout cet ample détail qu'il fait des moralités qu'il a rencontrées, en faisant l'examen de chaque Tragédie d'Euripide en particulier. Mais on ne doit point dissimuler qu'il est beaucoup plus aisé de les trouver dans son Ouvrage que dans les pièces d'Euripide & des autres Poètes qui ont en la

ma-

1. ¶. *En la*, auroit été mieux.

2. Ger. J. Voss. Rapin, Hed. d'Aubig. &c.

malice de les couvrir de mille obscurités, d'en cacher souvent les avenues, & d'en empoisonner même les dehors. De sorte qu'à moins que d'être aussi sage & aussi expérimenté dans les belles Lettres, la Philosophie Morale, & les saintes Écritures que le P. Thomassin, & quelques-uns des autres Critiques de nos jours qui ont entrepris d'expliquer les mystères des Fables, & de découvrir l'utilité qu'on peut retirer des anciens Poètes, il est rare & difficile même qu'on puisse toujours pénétrer si avant. Du moins peut-on assurer que la plupart de ceux qui ne lisent les Poètes que pour se donner du plaisir, se soucient peu d'aller jusqu'au fond; & que ne s'occupant que de ce qui les divertit, & qui repaît leur imagination, pour ne rien dire de plus facheux, ils donnent sujet de croire que généralement parlant la lecture des Poètes profanes est plus dangereuse qu'elle n'est utile, sur tout aux jeunes gens, à moins qu'ils n'ayent à leurs côtés un Maître de Morale pour présider à cette lecture.

Il faut donc avouer avec tous les Critiques qu'Euripide s'est rendu plus sententieux & plus moral que Sophocle (2); que c'est peut-être ce qu'a voulu dire Aristote en l'appellant le plus tragique, c'est-à-dire, le plus instructif des Poètes Tragiques (3); & que c'est sans doute ce qu'a voulu louer
en

3. ¶. Non, Aristote par le plus tragique a entendu le plus pathétique, le plus touchant, ce sont les termes de Mr. Dacier.

Euripide.

en lui l'Oracle d'Apollon lorsqu'il a fait ses éloges au rapport d'Eusebe (1). Mais il faut reconnoître aussi que par cette affectation il est devenu moins bon Poëte que quelques-uns d'entre eux.

Aristote suivi de quelques modernes (2) condamne Euripide de faire parler quelquefois ses Personnages d'un air trop Philosophe selon les principes de l'opinion d'Anaxagoras qui étoit alors nouvelle (3): & Vossius témoigne (4) que c'est sur ce dangereux modele que Senèque s'est gâté, en s'efforçant d'enchérir encore sur lui.

Denys d'Halicarnasse l'accuse (5) de n'avoir pas toujours exactement suivi la vérité, c'est-à-dire les maximes qu'exigent les règles du Théâtre, & de n'avoir pas bien observé les mœurs & les usages reçus dans la vie humaine, ce qui l'a fait sou-

vent

1. Euseb. Cæsariens. lib. 5. de preparat. Evangel. cap. 33.

2. G. Joan. Vossius Instit. Poët. l. 1. c. 5. pag. 54. ex Aristot. Poët. c. 15.

Item le P. Rapin pag. 60. de la première part. des Réflexions sur la Poëtiq. de l'édit. in-12. Réflex. 25.

3. ¶. C'est principalement la Rhétorique de Denys d'Halicarnasse qu'il falloit citer dans les deux chapitres où cet Auteur traitant des discours figurés, développe par occasion ce qu'Aristote n'a fait que désigner en trois mots touchant la Melanippe d'Euripide, Tragédie intitulée ἡ Μελανίππιος ὀψία. Sur quoi je renvoie les curieux aux Remarques de Mr. Dacier sur la Poétique d'Aristote chap. 16. qui est le 15. des éditions ordinaires. Une chose que je ne puis m'empêcher d'ajouter par manière d'avis pour ceux qui consulteront les Réflexions du P. Rapin sur la Poétique, dans l'endroit qu'indique ici le chiffre (2) c'est qu'ils y trouveront que ce Pere en copiant un

passa-

vent écarter des loix de la bien-féance, en Euripid.
 quoi il a fait connoître combien il étoit éloigné de Sophocle. Ce Critique ajoute qu'Euripide n'a pas affés bien exprimé les caractères ni les passions, ni les mouvemens de l'ame qu'il a rendus trop malhonnêtes, trop efféminés, & trop bas, au lieu que Sophocle, dit-il, a eu un soin particulier d'éviter ce défaut. Enfin il prétend qu'Euripide a voulu faire souvent l'Orateur mal à propos, & qu'il est trop rempli de figures & de ces inductions qui ne sont propres qu'à des Rhéteurs; qu'il a préféré la médiocrité à la grandeur & à l'élévation dans ses expressions, & qu'il imite presque toutes les manières des Poëtes Comiques, sans se souvenir du rang & du caractère qu'il devoit garder.

Mais Quintilien ne parle pas si mal d'Eu-

passage du l. 1. des Institutions Poëtiques de Vossius c. 5. pag. 54. s'est extraordinairement mépris. Vossius après avoir repris Euripide de ne pas faire garder à ses Héros cette modération qui convient aux Sages, & de laquelle parle Aulu-Gelle chap. dernier du l. 1. de ses Nuits Attiques, ajoute ces mots, *Etiam culpam Theo Sophista in eodem Poëta, ὅτι παρὰ κατὰ γὼν αὐτῷ Ἐκδὸν φιλοσοφεί.* Il est visible que ce qu'a dit Vossius touchant cette modération des Sages louée par Aulu-Gelle, est entièrement séparé de ce qu'ensuite il cite de Théon. Cependant le P. Rapin mêlant le tout ensemble & sans faire attention que Théon n'est cité nulle part dans Aulu-Celle, n'a pas laissé de dire: *Le Sophiste Théon ne peut souffrir, dans Aulu-Gelle, les raisonnemens que fait à contre-tems Hécube sur ses malheurs dans le même Euripide.*

4. Vossius lib. 1. Institution. Poëticar. pag. 58.

5. Dionys. Halicarnass. in Opuscul. Crit. pag. 10, 11, edit. in 8,

Euripide.

d'Euripide que fait Denys d'Halicarnasse. Il dit (1) qu'il a surpassé Æschyle, & que c'étoit encore de son tems une question indécise de savoir à qui de lui ou de Sophocle on devoit adjuger le prix du mérite. Il avouë qu'ils ont pris chacun une route assés différente pour parvenir à une même fin ; mais il prétend qu'Euripide est incomparablement plus utile à ceux qui ont besoin de paroître & de parler, en public ; que nonobstant la censure des partisans de Sophocle & des admirateurs de sa gravité, de sa véhémence, & de ses grandes expressions, Euripide est plus conforme aux maximes des Orateurs, & qu'il s'accommode mieux aux règles de leur Art ; que l'emploi fréquent qu'il fait des Sentences & des bons mots des Anciens Sages l'a rendu presque égal à eux ; qu'il n'y a personne parmi ceux qui ont le plus éclaté dans le Barreau auquel il ne soit comparable ; mais qu'il s'est rendu admirable dans le mouvement des passions, & particulièrement dans celui de la compassion & de la tendresse. Quintilien dit aussi que Menandre faisoit ses délices d'Euripide, quoique ce fût un génie fort différent du sien : & c'est peut-être ce qui a fait dire à Denys d'Halicarnasse qu'Euripide avoit quelque chose de l'air Comique.

Néanmoins il paroît que Quintilien n'a voulu juger d'Euripide que par rapport aux
In-

1. Quintilian. lib. 10. Institut. Orator. cap. 7. & ex eo Gyrard, & Borrich. &c.

Instructions qu'il donnoit de l'Art Oratoire, car les autres Critiques, & particulièrement les Modernes, qui pour bien juger d'un Poète croient qu'il suffit d'appliquer les règles de l'Art Poétique à ce que l'on veut examiner, n'ont pas cru que les louanges qu'auroit pu lui mériter une qualité étrangère comme celle-là, dussent l'emporter sur les reproches qu'ils ont jugé à propos de lui faire pour diverses irrégularités qu'ils ont prétendu trouver dans ses pièces.

Jules Scaliger témoigne (2), que les uns l'accusent de n'avoir pas bien su distinguer les parties de la Tragédie, & d'avoir souvent brouillé le Prologue avec ce qu'on appelle *Protase*. Il dit que les autres l'ont blâmé (3), même de son tems, de ce qu'il avoit eu l'indiscretion de représenter sur son Théâtre des femmes impudiques & perduës de réputation, dont le mauvais exemple mis en spectacle gâtoit le peuple, & le jettoit dans des impuretés semblables. Euripide qui n'ignoroit pas ces reproches prétendoit se justifier en disant que ces personnes infames n'étoient pas des personnages feints qu'il eut inventés dans sa tête; mais que c'étoient des gens qui avoient vécu véritablement dans ces désordres: qu'ainsi il representoit ces personnes telles qu'elles avoient été sur la terre; & que pour abolir la mémoire de toutes les

2. Jul. Caf. Scaliger Poëtices lib. 1. qui est Histor. c. xi.

3. Idem ibid, lib. 3. qui est de Idea c. 96.

Euripide.

actions odieuses qui peuvent scandaliser le monde & le porter au mal, il faudroit anéantir toutes les Histoires. Mais cette réponse d'Euripide qui seroit bonne pour un Historien, ne paroît point recevable en un Poëte, qui, comme nous l'avons remarqué en parlant de Sophocle, doit représenter les personnes non pas tant comme elles ont été, que comme elles ont dû être (1);

Vossius a remarqué un autre défaut assez considérable dans les Tragédies d'Euripide (2). C'est de n'avoir pas toujours gardé la vrai-semblance, comme lors qu'il feint des Rois réduits à la besace qui vont mendier leur pain de porte en porte. Il prétend aussi que ce Poëte n'est pas toujours heureux dans l'ordonnance & la disposition de ses Pièces, ce qui a été remarqué par d'autres Critiques long-tems avant lui. Il dit ailleurs (3) qu'Euripide ne compose pas bien une Fable, & qu'il écrit quelquefois des choses qui sont contre le bon sens, qui repugnent, & qui renferment des contradictions. Il convient néanmoins en d'autres endroits qu'il a le dessus de Sophocle en quelque chose, comme celui-ci le surpasse en d'autres; que Sophocle, par exemple, aime les hyperboles & la transposition

1. Ger. Jo. Voss. Institution. Poët. lib. 1. cap. 2. pag. 20.

Item R. Rapin-Reflex. 24. sur la Poët. 1. part.
2. Idem Vossius lib. 2. Instit. Poët. cap. 14. pag. 73. Aristotel. de Poët. cap. 13.

3. Voss. lib. 1. Instit. Poët. pag. 22. 23. ce qu'il repete encore en divers autres endroits du même Ouvrage, &c.

ftion des mots, au lieu qu'Euripide s'atta- Euripide,
che pour l'ordinaire à bien arranger les
fiens; que si Sophocle l'emporte pour la
sublimité de la diction & pour l'œcono-
mie, Euripide est au-deffus de lui pour le
mouvement des Passions, & la gravité des
Sentences (4).

Mais quoi qu'Euripide ait été mieux re-
çu & mieux goûté qu'Æschyle lors qu'il a
employé le style simple & uni dans les cho-
ses qui ont un air satirique, où Æschyle
s'étoit servi du grand style (5): la même
chose n'a pourtant point réuffi ailleurs à
Euripide, on a jugé que son style étoit
quelquefois trop bas & trop rampant (6);
& c'est encore une des considérations qui
ont fait dire aux Critiques qu'Euripide tient
un peu du Comique.

Mr. le Fevre de Saumur dit (7) que son
style est clair aussi-bien que celui de So-
phocle, mais qu'il se soutient plus par le
soin & l'arrangement des mots, que par la
force & par la noblesse des pensées.

C'est un jugement que Mr. le Fevre a
pris à Longin sans le dire (8). Il en use de
même à l'égard des autres. Cela lui est
commun avec beaucoup d'autres Critiques
qui sont pourtant bien aises de passer pour
des

4. Idem Voss. Instit. Poët. lib. 2. pag. 53.

5. Id. eod. lib. pag. 100.

6. Ibid. pag. 75. Instit. Poëtic.

7. Tan. le Fevre, Vies des Poëtes Gr. p. 93.

Item Olaus Borrich. Dissertat. de Poët. pag. 306
num. 71.

8. ¶. Chap. 39. de l'édit. de Tollius, & 32. de
celle de Despréaux.

Euripide. des *Critiques en chef*. Mais ce qui est moins commun, c'est de voir d'honnêtes gens comme étoit Mr. le Fevre, qui après avoir profité du travail d'un Auteur ne le citent que pour lui reprocher ses fautes, comme il lui est arrivé à l'égard de Lilio Gregorio Giraldi (1), & l'on peut assurer que son exemple n'a point été sans suite.

Mr. le Fevre ajoute que les plus fins d'entre les Critiques de l'Antiquité ont estimé qu'Euripide n'est pas assez serré; que ses Tragédies sentent le Dialogue & les Entretiens Socratiques, & que ses fictions ne sont pas souvent fort régulières.

Mr. d'Aubignac blâme Euripide (2) de ce que dans ses Prologues le principal Acteur & quelquefois Dieu sur la machine fait souvent la narration des choses arrivées devant l'ouverture du Théâtre aux Spectateurs, comme pour lui faire plaisir. Ce qu'il ne peut approuver, dit-il, parce que bien souvent toutes ces choses sont assez clairement expliquées dans la suite de la pièce. Ainsi ce qui doit faire un bel effet en son lieu, n'est plus qu'une redite importune. Il ajoute que Sophocle n'en a jamais usé de la sorte, & qu'il doit servir d'exemple pour ce point; mais il ne laisse pas de reconnoître dans la suite qu'Eur-

1. ¶. Tannequi le Fevre a repris Gyraldus avec raison, & n'a tiré de lui du secours que comme on en tire d'un Dictionnaire, dont on ne laisse pas de reconnoître & de corriger les fautes.

2. Hedelin d'Aubignac de la Pratiq. du Théâtre liv. 1. ch. 7. page 61.

3. Au même Livre chap. 8. pag. 68.

qu'Euripide étoit un peu mieux réglé Euripide.
qu'Æschyle (3).

Ce même Critique dit ailleurs (4) qu'Euripide s'est toujours embarrassé de Prologues, de sorte que ses pièces semblent avoir toujours six Actes, & quelquefois sept. Et il nous fait remarquer en un autre endroit (5), qu'on est encore aujourd'hui dans le même goût que les Anciens, lors qu'on veut faire le Parallele des Tragédies d'Euripide avec celles de Sophocle, que celles-là ont pour ceux qui les lisent moins d'agrémens que celles-ci, & qu'il n'en faut pas chercher d'autre raison que parce que les discours d'Euripide sont moins éloquens & moins judicieux que ceux de Sophocle.

Le Pere Rabin qui a reconnu le même avantage de Sophocle sur Euripide pour la même raison (6) prétend néanmoins que les Tragédies d'Euripide ont plus d'Action, plus de morale, & des incidens plus merveilleux que celles de Sophocle. Mais ces bonnes qualités ne l'ont point empêché de découvrir divers défauts assez importants dans les pièces de ce Poète. Il dit (7) qu'il n'est pas exact dans l'ordonnance de ses Fables; que ses caractères ne sont pas diversifiés; qu'il retombe dans les
mê-

4. Au troisième livre du même Traité chap. 5. pag. 280. 281.

5. Le même d'Aubign. au 4. livre de la Prat. chap. 2. pag. 372.

6. Ren. Rabin. Reflex. xxv. sur la Poët. part. seconde.

7. Au même Traité Reflex. xxii. pag. 151. in-4.

Euripide.

mêmes sentimens par les mêmes aventures ; que ses discours ne sont pas assés ardens ni assés passionnés , ce qui le rend moins touchant qu'il ne devoit être , qu'il y a des précipitations dans la préparation de ses incidens ; & que ses dénouemens ne sont point naturels , parce que ce sont des machines perpétuelles , c'est-à-dire , des Dieux qui les font. Cependant le même Auteur ne laisse pas de dire ensuite de lui comme d'Æschyle & de Sophocle , qu'il est grand dans ses desseins , judicieux dans ses fables , passionné dans ses expressions : qu'il regne dans les Ouvrages de ces trois Poètes , du génie , du naturel , du bon sens : & que bien qu'ils ayent fait des fautes , on peut dire néanmoins que tout ce qui est d'eux est original.

Voilà peut-être ce qu'on pourroit remarquer de plus considérable dans les jugemens que les Critiques ont portés sur les Tragédies d'Euripide. Car nous n'avons pas crû devoir nous arrêter à l'imagination de quelques personnes , qui croient trouver dans ses écrits des marques de cette haine qu'on dit qu'il avoit pour les femmes , & qui ont publié qu'il avoit été mis en pièces par les mains de celles qui ont voulu venger le sexe , plutôt que par les dents des chiens que ses envieux avoient lâchés contre lui (1).

De

1. Suidas in Lexico. Item L. Gr. Gyrald. ut supr. Laurent. Crass. de Poët. Græc. Ital. in-folio.

Tan. le Fevre ut supr.

2. Bibliograph. curios, Histor. Philolog. Anonym. pag.

De quatre-vingt & douze Tragédies Euripide.
 qu'Euripide avoit composées, il ne nous en
 est resté que dix-neuf dont les mieux faites au
 jugement d'un Critique Allemand (2) sont
 l'*Hecube* & l'*Hippolyte*, à qui il donne le
 prix sur toutes les autres. Les Anciens
 faisoient une estime très-particulière de cel-
 le de l'*Andromede* qui est du nombre de
 celles que nous avons perduës. On peut
 juger de la force de l'impression qu'elle
 faisoit sur les esprits de ses Auditeurs par
 un trait d'Histoire que Lucien en a rap-
 porté. Comme le fait est curieux & sin-
 gulier, il mérite ici son rang, d'autant plus
 qu'il peut contribuer à nous donner quel-
 que idée propre à nous faire juger de ce que
 nous avons perdu (3).

On dit que du tems de Lyfimachus Roi
 de Macedoine, les habitans d'Abdere fu-
 rent tourmentés d'une fièvre chaude très-
 violente qui finissoit le septième jour par
 une perte de sang ou une sueur. Mais ce
 qu'il y avoit de plus étrange, c'est que tous
 ceux qui en étoient atteints, recitoient des
 Tragédies & particulièrement l'*Andromede*
 d'Euripide, d'un air grave & d'un ton lu-
 gubre, & toute la Ville étoit pleine de ces
 Comédiens faits à la hâte, qui tout défigu-
 rés & tout décharnés, crioient en vers
 d'Euripide, & jouoient le rôle des person-
 nages d'un air fort mélancholique; ce qui
 dura

pag. 51. 52.

3. Lucien de la manière d'écrire l'Histoire au
 commencement du Traité de la Trad. d'Ablancourt
 au premier Tome.

Le P. Rapin Réflex. 19. de la 2. part.

Euripide.

dura jusqu'à la venuë de l'Hyver dont le grand froid emporta toute cette phrénésie. Ce mal venoit de ce que le Comédien Archelaüs qui étoit en grande vogue dans ce tems-là, avoit joué cette Tragédie avec applaudissement durant les chaleurs les plus ardentés de l'Eté. De sorte que plusieurs au retour du Théâtre se mirent au lit, & le contrefaisoient le lendemain, ayant l'esprit encore tout plein de ses termes tragiques & ampoulés.

Voilà le fait, mais, à dire le vrai, il semble que tout cela étoit plutôt un effet de la représentation que de la composition de la Pièce, & que la gloire en est due au Comédien qui en a été l'Acteur, plutôt qu'au Poëte qui en a été l'Auteur. Ce n'est point tant par le spectacle qui n'est plus, que par la lecture qui peut toujours durer que nous devons, pour notre usage présent, juger des pièces des Anciens, & de toutes celles qui ne sont pas propres au Théâtre d'aujourd'hui.

La meilleure édition des Tragédies d'Euripide est celle de Paul Estienne avec les Scholies Grecques, [*in-4. 1611.*] mais elle n'est pas encore au point de perfection que l'on exige de celui ou de celle de qui on en attend une nouvelle. [Celle d'*Æmilius Portus* & de *Canterus* imprimée en 2. vol. à Heid. *in-8. 1597.* n'est pas à négliger.]

Les Tragédies qui nous restent d'Euripide, ou l'Hécube & l'Hippolyte dont nous avons parlé, sont *Oreste, les Phœnissés* ou Phé-

1. ¶. *Alceste* est le mot d'usage.

Phéniciennes, *Médée*, *Alceste* (1), *Andromaque*, *les Suppliantes*, *Iphigénie en Aulide*, *Iphigénie dans la Taurique*, *Oreste*, *les Troades*, *les Bacchantes*, *le Cyclope*, *les Héraclides*, *Hélène*, *Ion*, *Hercule en fureur*, *Electre*. [Comme on peut voir dans la dernière édition que *Jos. Barnes* nous a donné *in-fol.* à Cambridge en 1694.]

ARISTOPHANE,

Athénien, né au Bourg Cydathénien, Poète de la vieille Comédie, vivant du tems de Socrate vers la fin de la guerre du Peloponèse, mort à Athènes environ 400 ans avant Jésus-Christ.

1117. **D**É plus de cinquante Comédies (2) qu'Aristophane avoit composées, il ne nous en est resté qu'onze; mais qui sont entières, & qui se sont assez bien défendues contre les mauvais traitemens des Copistes & des méchans Critiques, malgré la révolution de plus de vingt siècles.

Ces Comédies font encore considérer aujourd'hui Aristophane comme le Chef de tous les anciens Comiques. Il passoit même de son tems pour le principal des Poètes de la vieille Comédie, quoiqu'il n'en fût pas le premier pour l'âge.

Il faut se souvenir ici des trois faces différentes de la Comédie des Grecs, que l'on

2. Ou 54. selon Suidas.

Aristophane.
RC.

l'on distingue en vieille, moyenne, & nouvelle.

Les Poètes de la vieille Comédie sont ceux qui reprenoient les vices & qui attaquoient les personnes sans finesse, sans artifice, & sans aucun déguisement, qui nommoient les gens sans façon, & qui par la même naïveté appelloient chaque chose par son nom. C'est ce qu'Horace nous fait connoître en parlant d'Eupolis, de Cratinus, & de notre Aristophane, lors qu'il dit que ces trois Auteurs & tous les Poètes de la vieille Comédie *reprenoient avec beaucoup de liberté tous ceux qui méritoient d'être notés pour leurs malices, pour leurs rapines, pour leurs débauches & pour leurs autres crimes. Ils n'épargnoient ni le voleur, ni l'adultere, ni l'homicide (1).*

Cette liberté rendit ces sortes de Poètes formidables à tout le monde, & plus encore aux Grands qu'aux Petits. C'est ce qu'on a remarqué particulièrement d'Aristophane qui ne fit point difficulté d'attaquer les Principaux de la Ville, les Chefs de la République, & ceux qui gouvernoient l'Etat. Mais quoique cette manière de dire les vérités fût reçue du Peuple avec de grands applaudissemens, & qu'elle fût même assés agréable à la plus grande partie des personnes de qualité, on ne
laissa

1. Horat. 1. Sat. 4. initio.

2. Lil. Greg. Gyrardus Dialog. 6. in fine, G. J. Voss. Instit. Poët. l. 2. c. 27. p. 138. 139. &c.

3. Sam. Petit. ad leges Atticas 79. 80. 81.

3. Anne le Fevre, Préface sur le Plutus, & les Noces

laissa point de s'en lasser, & Alcibiade pu-^{Aristopha-}
 blia un Edit pour défendre à tout Poète^{ne.}
 Comique de plus nommer personne par son
 nom dans la Comédie (2).

Cet Edit produisit une nouvelle espèce
 de représentation qu'on appella la *moyenne*
Comédie, & ce fut Aristophane qui la trouva
 le premier, & les Critiques remarquent que
 les dernières pièces de ce Poète peuvent
 servir d'exemple de cette nouvelle espèce
 (3). Il fut suivi dans cette méthode par
 Philemon, par Platon le Comique, & par
 plusieurs autres qui prirent à son imitation
 un honnête milieu entre la dureté de la
 vieille Comédie & la mollesse de la nou-
 velle.

Mais comme on s'avisâ encore de se
 choquer des sujets réels de la Comédie,
 quoiqu'on n'y nommât plus personne, on
 inventa enfin une troisième espèce qu'on
 appella la *Nouvelle Comédie*, dans laquel-
 le on tâcha de s'accommoder à la délica-
 tesse scrupuleuse de ces tems-là; & à la
 place des sujets véritables & réels on en
 substitua qui étoient feints aussi-bien que
 les noms, & l'on a considéré Ménandre
 comme l'Auteur de cette nouvelle espèce,
 ou du moins comme celui qui y avoit
 le mieux réussi. C'est ce qu'on trouve
 plus agréablement expliqué dans l'Art
 Poë-

Nuées d'Aristophane, pag. 22. Cette Demoiselle
 s'appelle aujourd'hui Madame Dacier depuis son ma-
 riage. Mais j'ai cru qu'il étoit plus à propos de lui
 conserver le nom que portent ses livres; c'est à-dire
 celui sous lequel elle est connue des Gens de Lettres.

Aristophane.
ne.

Poétique de Mr. Despréaux, & que nous rapporterons ici pour la satisfaction de ceux qui aiment qu'on les instruisse en vers (1).

Des succès fortunés du spectacle tragique,
Dans Athènes naquit la Comédie Antique.
Là, le Grec né mocqueur, par mille jeux
plaisans

Distilla le venin de ses traits médifans.
Aux accès insolens d'une bouffonne joie
La Sageffe, l'esprit, l'honneur furent en
proie.

On vit par le Public un Poëte avoué (2)
S'enrichir aux dépens du mérite joué,
Et Socrate par lui dans un Chœur de
NUE'S (3)

D'un vil amas de Peuple attirer les huées.
Enfin de la licence on arrêta le cours:
Le Magistrat, des Loix emprunta le secours,
Et rendant par Edit les Poëtes plus sages,
Défendit de marquer les noms ni les visages.
Le Théâtre perdit son antique fureur,
La Comédie apprit à rire sans aigreur.
Sans fiel & sans venin fut instruire & re-
prendre

Et plût innocemment dans les vers de M. B.
NANDRE.

Chacun peint avec art dans ce nouveau mi-
roir,

S'y

1. Oeuvres du Sieur Despréaux Art. Poétique
Chant. 3. vers 345. & suiv.

S'y vit avec plaisir, ou crût ne s'y point voir. Aristophane.

L'Avare des premiers rit du tableau fidèle

D'un Avare souvent tracé sur son modèle :

Et mille fois un fat finement exprimé

Méconnut le Portrait sur lui-même formé.

Il y avoit cette différence entre les Poëtes de ces trois espèces de la Comédie Grecque que ceux de la Vieille ne feignoient rien, c'est-à-dire que tout y étoit véritable & réel, tant les sujets que les personnes qui y étoient représentées par les noms & les qualités qui servoient à les faire connoître dans le monde. Ceux de la Moyenne prenoient des sujets réels, c'est-à-dire, quelques faits véritablement arrivés & connus souvent du Public, mais les personnes étoient feintes, c'est-à-dire que les Auteurs véritables de ces faits étoient joués sous des personnages inventés. Et ceux de la Nouvelle feignoient toutes choses, c'est-à-dire, qu'ils reprenoient le vice & les désordres en général sans spécifier ni les faits ni les personnes.

Mais cette distinction qui est assés juste pour la vieille & la nouvelle Comédie, ne paroît pas avoir été toujours fort régulièrement pratiquée dans la Moyenne, c'est ce qui a donné occasion à quelques Critiques de la confondre tantôt avec la Vieille & tantôt avec la Nouvelle: & il semble qu'il n'y ait eu qu'Aristophane qui ait donné lieu à cette distinction, parce que quoi-

qu'il

2. Aristophane.

3. Comédie d'Aristophane contre Socrate,

Aristophane, qu'il ait changé de méthode dans ses dernières pièces, il auroit été trop violent de ne lui faire faire qu'un saut de la vieille Comédie à la Nouvelle.

Un ancien Grammairien (1), allegué par Vossius, semble n'en avoir pas voulu reconnoître de Moyenne; & rapportant la différence qu'il trouvoit entre la Vieille & la Nouvelle, il dit que la Vieille admettoit toutes sortes de Vers, mais que la Nouvelle n'employoit que des Iambiques & des Trochaïques: que la Vieille avoit le style plus élevé, plus aigre & plus fort, parce qu'elle approchoit assés de l'air Tragique, mais que la Nouvelle avoit plus de netteté, d'uniformité, d'agrémens, & de beautés Attiques.

Mais il n'y a personne parmi les anciens Poètes Comiques qui ait fait valoir le Privilége de la Vieille Comédie tant qu'Aristophane, qui sous prétexte de ne vouloir épargner personne, s'est mis à mordre & à déchirer avec une effronterie incroyable les personnes du premier mérite, & ceux qui faisoient profession particulière d'aimer la sagesse & de pratiquer la vertu. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'il n'a point cru devoir ménager la pudeur de ceux qui
l'é-

1. Vetus Grammaticus Græcus apud Vossium Instit. Poët. l. 2. pag. 141.

¶ Son nom est *Platonius*. Les remarques extraites de ce Grammairien se lisent parmi les Prolegomènes Grecs au devant des Comédies d'Aristophane.

2. Plurarch. in Epitome comparat. Aristophan. cum Menandro, & ex eo Gyraldus de Poëtis Dialog. 7. Item Laur. Crassus de Poët, Græcis voce Menand.

Item

l'écoutoient non plus que celle de ceux qui pourroient lire ses Comédies dans la suite des tems ; c'est ce qui a attiré sur lui le zèle & le chagrin de divers Critiques, & particulièrement de Plutarque (2), qui dans la comparaison qu'il a faite d'Aristophane avec Menandre, prétend qu'Aristophane n'a point pû venir à bout de plaire au Peuple, & qu'il s'est rendu insupportable à toutes les personnes raisonnables. En quoi Plutarque ne s'est point trouvé d'accord même avec tous ceux qui d'ailleurs conviennent avec lui que la Muse d'Aristophane auprès de celle de Menandre, semble avoir l'air d'une femme débauchée, qui après s'être abandonnée à toutes sortes de désordres, & y avoir perdu tout son embonpoint, n'a point honte de vouloir contrefaire la Dame de conséquence (3). Au lieu que celle de Menandre ressemble à une fille vertueuse, que les graces & la beauté, jointes à la pudeur & à l'honnêteté rendent aimable à tout le monde. Plutarque ajoute que toute l'Urbanité que l'on donne à Aristophane, n'a rien que d'amer & de très-désagréable : que son sel n'a rien que de piquant, d'acre, de mordant, & qu'il ne sert qu'à aigrir les plaies qu'il a faites

Aristophane.

Item Ren. Rapin. Reflex. 26. sur la Poët. 2. part.

3. ¶. Voilà bien des mots pour en exprimer deux Grecs, dont encore il n'attrape pas le sens. Plutarque dit *ἐταίρα ἀρνημακίας* Amyot *une putain passée*. Baillet supprimant une partie de son verbiage pouvoit dire que *la Muse d'Aristophane auprès de celle de Ménandre, ressemble à une courtisane sur le retour qui veut faire l'honnête femme.*

Tom. III. Part. I.

R

Aristophane,
IIc.

tes lui-même. Il dit aussi qu'il a la malice d'envenimer toutes choses, & de donner toujours le mauvais tour à ce qu'il devrait naturellement tourner du bon côté : que s'il veut dépeindre un homme adroit & prudent, il en fait un fourbe : que s'il représente un Payfan qui sera simple, mais homme de bon sens, il en fait un niais & une bête : que s'il veut prendre le parti de la raillerie, il tombe aussi-tôt dans la bouffonnerie : que s'il entreprend de parler de quelque Amour, il va toujours chercher ce qu'il y a de plus honteux & de plus criminel dans cette passion : enfin qu'il paroît n'avoir point eu intention de se faire lire d'aucun homme sage & modéré, mais qu'il n'a voulu se rendre agréable qu'à ceux qui font un métier infame de la médifance & de toutes sortes de debauches, pour lesquelles seules il semble avoir écrit.

Voilà le jugement de Plutarque, c'est-à-dire, d'un des plus judicieux Ecrivains de l'Antiquité sur les Comédies d'Aristophane ; & s'il est irrévocable, il faut avouer que ceux qui depuis lui ont tant travaillé à relever le mérite de ces Comédies, ont pris cette peine inutilement & mal-à-propos. Mais Vossius prétend que Plutarque a passé en ce point les bornes de sa modération ordinaire, & que l'amour intéressé de la Philosophie lui a fait commettre cet excès en faveur de Socrate qu'Aristophane avoit

1. Vossius Inst. Poët. 2. pag. 141.

2. Nicod. Frischlinus, de quo Jo. And. Quenstedt
de

avoit rendu ridicule dans la Comédie des *Nuées* (1); & il s'est trouvé un Grammairien Allemand nommé Frischlin, qui a entrepris en particulier la défense de ce Poète contre la censure de Plutarque (2). Aristophane,

En effet toute médisante & toute malhonnête qu'est la Poësie d'Aristophane, on ne l'a point jugée entièrement inutile, à ceux même pour le divertissement desquels elle paroissoit faite. Si nous en croyons Mademoiselle le Fevre (3), on y trouve des leçons pour la pratique des vertus Politiques & Militaires, pour retenir les plus puissans de la République dans le devoir, & pour faire prendre des mesures honnêtes & des révolutions généreuses contre les ennemis de l'Etat. Il semble même que ses Comédies soient comme une représentation de toutes les affaires des Athéniens de son tems. C'est ce qui a fait dire à Platon, écrivant à Denys le Tyran, qu'il n'avoit qu'à lire soigneusement les Ouvrages d'Aristophane, pour connoître parfaitement l'état de la République des Athéniens.

Il assembloit, dit Mademoiselle le Fevre, les Spectateurs, non pas pour les flatter par des louanges fades & trompeuses, ou pour les divertir par des boufonneries & par des grossièretés: mais pour leur donner des instructions solides qu'il faisoit rendre agréables, en les assaisonnant de
mille

de Patriis viror. illust. p. 424.

3. Préface sur les deux Comédies d'Aristophane, pag. 45, &c.

Aristopha-
ne.

mille inventions plaisantes que d'autres que lui ne pouvoient trouver. Il ne se contentoit pas de les avertir de leur devoir, il leur reprochoit leurs fautes, il leur disoit sans façon (1) qu'ils raisonnoient comme des enfans; & que quand leurs résolutions étoient suivies de quelque heureux succès, il paroissoit alors que les Dieux prenoient plaisir à faire des miracles; mais que ces mêmes Dieux se lasseroient enfin de garder des foux.

Cette liberté qui choqueroit sans doute la délicatesse de notre siècle, fut si bien reçue des Athéniens, c'est-à-dire de ceux même qu'il censuroit, & qu'il condamnoit dans ses Vers, qu'ils le comblèrent de louanges & de presens, & qu'ils lui rendirent tous les honneurs imaginables.

Aristophane ne s'est point borné à instruire des Soldats & des personnes d'Etat, mais il semble qu'il se soit étudié à former un homme dans les vertus morales. Et comme, selon l'Auteur (2) que nous avons déjà cité, ce Poète avoit l'esprit d'une grande étendue, il ne s'attachoit pas à donner le caractère d'un ou de deux Citoyens il attaquoit la République en corps, & lui montrait toute la déformité de ses vices. Ces idées générales ne l'empêchoient pas de descendre quelquefois dans le particulier, d'aller cher

1. Tanneui le Fèvre pere d'Anne, Vie d'Aristophane, pag. 125.

2. Il entend Mademoiselle le Fèvre dans sa Préface



cher dans toutes les Tribus de la Ville Aristophane,
 pour y trouver quelque Athénien dont il ne,
 pût découvrir les désordres.

Le Pere Thomassin a jugé aussi qu'il n'étoit pas impossible de tirer des Comédies d'Aristophane, quelques instructions utiles pour regler même nos mœurs dans le siècle où nous vivons. Mais il dit (3) que, si on en excepte la Comédie du *Plutus*, & une bonne partie de celles des *Nuées*, & des *Grenouilles*, les autres sont pleines de saletés & de mille écueils pour la pudeur & l'honnêteté de la jeunesse. Il ajoute qu'on ne sauroit assés regretter que tant de politesse & tant d'élégance ait été employé en des Comédies si peu proportionnées à la fin que l'Auteur devoit se proposer.

Pour ce qui est du caractère de l'esprit d'Aristophane, on ne peut pas dire qu'il soit difficile à remarquer, parce qu'il se fait sentir par tout. Il avoit, selon Mademoiselle le Fevre, le naturel bilieux & ardent; le génie presque toujours tourné à la raillerie; l'esprit toujours libre, élevé, & plein de courage (4). Jamais homme, dit-elle ailleurs, n'a eu plus de finesse que lui pour trouver le ridicule, ni un tour plus ingénieux pour le faire paroître. Sa Critique est naturelle & aisée, & ce qui est assés rare, il conserve beaucoup de déli-

face sur le *Plutus* & les *Nuées* de sa traduction.

3. Thomass. Method. d'étudier les Poètes Chrétiennement l. 1. c. 12. n. 11. 12. 13. &c.

4. Préface sur Aristoph. pag. 3. & 10.

Aristophane.

délicatesse dans une grande fécondité. Elle ajoute que l'esprit Attique que les Anciens ont tant vanté, paroît plus dans Aristophane que dans aucun autre Auteur qu'elle connoisse de l'Antiquité. Mais ce que l'on doit le plus admirer en lui, c'est qu'il est toujours si bien le Maître des matières qu'il traite, que sans se gêner, il trouve le moyen de faire venir naturellement des choses qui auroient paru d'abord les plus éloignées de son sujet, & que ses caprices même les plus vifs & les moins attendus paroissent comme les suites nécessaires des incidens qu'il a préparés.

Un ancien Auteur, nommé Platonius, rapporté par Vossius (1), prétendoit qu'Aristophane n'a point la véhémence & la force de Cratinus, ni la grace & les beautés d'Eupolis: mais néanmoins qu'il approchoit assés du premier lorsqu'il s'emportoit contre le vice, & qu'il n'étoit pas éloigné du second dans les endroits unis & coulans (2).

Ceux qui ont examiné la constitution de ses Pièces, ne les ont pas toujours trouvées également conduites. Mr. d'Aubignac dit (3) que ses Comédies ont toutes le Prologue à la façon de la Tragédie Grecque, mais qu'elles ne sont pas toutes pareilles. Il y en a, dit-il, qui sont bien régulières, & d'autres si pleines de confusion qu'il

1. Instit. Poët. pag. 137.

2. ¶. Ces mots dans les endroits unis & coulans ne signifient rien. Le τὸ τῶν ἐπιτραχέων χίριος marque ces graces légères d'Eupolis, qu'Aristophane avoit assés

qu'il est très-difficile d'en coter les Actes Aristophane-
distinctement. Il prétend que la plupart ^{ne.}
des Interprètes n'ont osé marquer les Ac-
tes dans les éditions qu'on a données de
cet Auteur, parce qu'ils paroissent trop
brouillés. Et que dans celles mêmes où
on les voit distingués, il se trouve des
manquemens assés considérables pour em-
barasser ceux qui les voudroient remettre
en ordre.

Il croit néanmoins que la grande diffi-
culté qui s'y rencontre, est arrivée ou par
la licence de la vieille & moyenne Comé-
die (4), ou par la corruption des exem-
plaires que le tems avoit dissipés en par-
tie, & que l'ignorance des Compileurs
& des Imprimeurs a mal rétablis. C'est
un sentiment qu'il a fait connoître encore
en d'autres endroits de son Traité (5) où
il attribue les irrégularités qui se trouvent
dans ces Pièces aux désordres qu'on tole-
roit dans les deux premiers états de la Co-
médie Grecque, & aux diverses imperfec-
tions où se trouvent aujourd'hui les Ou-
vrages d'Aristophane, qu'il prétend être
fort défectueux en l'état que nous les a-
vons. En quoi il n'est point d'accord a-
vec ceux qui, comme nous l'avons rap-
porté dès le commencement, estiment que
ces Comédies sont fort entières.

Le Pere Rapin juge qu'Aristophane n'est
point

assés quand il quittoit les manières aigres de Crati-
nus, pour en prendre d'enjouées.

3. Pratique du Théâtre liv. 3. c. 5.

4. Le même l. 1. c. 8. & l. 2. c. 9.

5. Le même aux mêmes lieux.

Aristophane.

point exact dans l'ordonnance de ses fables (1); que ses fictions ne sont pas assez vrai-semblables; qu'il joue les gens grossièrement & trop à découvert. Il prétend qu'il ne faisoit souvent le plaisant que par des goinfries & qu'il y a de certains ragouts dans quelques-unes de ses pièces qui ne seroient pas fort au goût de notre siècle.

D'autres Critiques ont remarqué (2) qu'il est souvent sorti de son caractère, qu'il ne garde point les bienséances, & qu'il est presque toujours excessif dans ses Comédies, surtout dans celles qu'il a faites les premières.

Mademoiselle le Fevre qui, par rapport au jugement qu'on doit faire des Comédies d'Aristophane, a divisé tous les Critiques en trois classes, ne fait pas beaucoup d'honneur à ceux qui n'en jugent pas assez favorablement. D'autres que nous pourrions examiner la justice avec laquelle elle a cru devoir leur refuser le premier rang, qu'elle n'a réservé que pour ceux qu'elle appelle Critiques de bon goût. Il n'y a, dit elle, que ceux de cette première espèce qui sont charmés de la beauté & de la finesse des idées d'Aristophane, de la grandeur & de la hardiesse de ses desseins, de la vivacité de son imagination, & de la souplesse de son esprit, qui lui rendoit si aisé l'Art de tourner en ridicule les choses mêmes les plus parfaites (3). Ceux d'en-
tre

1. Réflex. 26. sur la Poétique part. 2.

2. Claud. Verderius censuris in Auctores pag. 48.

3. Anc

tre les autres Critiques qui n'ont pas tout-à-fait le même goût, pourront se pourvoir contre Mademoiselle le Fevre de la manière qu'ils le jugeront à propos, & je ne me crois nullement obligé de m'interesser dans cette querelle. Aristophane
nc.

Ils n'auront rien à démêler avec elle pour le style & les expressions d'Aristophane, parce qu'ils conviennent avec elle, au moins pour la plûpart, que c'est le côté le plus beau par lequel on puisse envisager ce Poëte. Il faut voir premièrement ce qu'en a jugé cette savante Critique (4).

Le style d'Aristophane, dit-elle, est aussi agréable que son esprit. Outre la pureté, la netteté, la force, & la douceur, il a une certaine harmonie qui flate si agréablement l'oreille, qu'il n'y a rien de comparable au plaisir qu'on prend à le lire. Quand il s'attache au style médiocre & commun, il le fait sans bassesse: quand il prend le style sublime, il s'éleve sans obscurité, & jamais personne n'a su faire un mélange si agréable de tous les différens genres d'écrire. Que l'on ait étudié tout ce qui nous reste de l'ancienne Grèce, si on n'a point lu Aristophane, on ne connoît pas encore tous les charmes & toutes les beautés du Grec.

Mr. le Fevre étoit dans les mêmes sentimens que Mademoiselle sa fille, touchant le style de notre Auteur, aussi bien que dans

3. Anne le Fevre pag. 14. &c. de sa Préface ci-dessus alleguée.

4. Là même.

Aristophane.

dans quelques autres points de Critique qui le regardent, & que la sympathie leur a fait exprimer de la même manière, & en des termes qui se ressemblent encore mieux que les enfans ne ressemblent à leurs Pères (1), & qui fait voir que les filles peuvent hériter des pensées comme des autres biens. Mr. le Fevre dit donc que ceux qui ont quelque sentiment de l'esprit Attique, & qui savent ce que c'est que le beau Grec, reconnoissent tous qu'Aristophane est le seul de qui il faille apprendre ces deux choses: que pour ce point il est considéré comme le grand Docteur de la plus délicate & de la plus ingénieuse des Nations du monde, & que quand on fait assés de Grec pour pouvoir lire cet Auteur sans peine, on ne le feroit quitter, tant il a de charmes pour captiver son Lecteur.

Après le témoignage que ces deux personnes ont rendu au style d'Aristophane, il paroît assés inutile d'employer ceux des autres Modernes, parce qu'ils ne peuvent presque nous rien apprendre de nouveau sur ce point que nous n'ayons déjà rapporté (2). Ils conviennent qu'il n'y a jamais eu personne parmi les Grecs & les Romains qui l'ait surpassé dans la délicatesse & dans toutes les beautés de la Langue Grecque, dont il a été considéré comme le modèle le plus accompli (3); du moins est-

1. Vie d'Aristop. pag. 129.

2. Jo. And. Quæstedt de Patriis viroz. illustr. pag. 424.

3. Olavius Borrich. Dissert. de Poët. p. 35.

est-ce le sentiment de Borrichius, Quenstedt, &c. Aristophane.

Dom Lancelot dit qu'il est plein de rencontres agréables & de cette *Urbanité Attique*, c'est-à-dire, de ces subtilités ingénieuses qui sont tout autres parmi les Grecs que parmi les Auteurs Latins (4), selon l'aveu même de Quintilien.

Scaliger prétend que c'est le premier des bons Auteurs de la Langue Attique qu'il faille lire (5), & que personne ne doit se vanter de savoir les beautés & les finesse de cette Langue, s'il ne fait parfaitement son Aristophane. Mais il semble que ce hardi Critique ait voulu proposer un Paradoxe, lorsqu'il a dit qu'il n'y a point d'Auteurs qui puissent servir davantage à entendre l'Écriture Sainte, qu'Aristophane, Catulle, Tibulle, Properce; & comme il paroît, ceux qui sont les plus éloignés de la pureté & de la sainteté qui regne partout la Bible.

Vossius n'est point différent des autres dans le sentiment qu'il témoigne avoir pour la beauté du style de ce Poëte, mais il dit (6) que sa diction paroît être plus sublime dans les Chœurs que dans les autres parties de ses Comédies; & que ce qui lui a fait quelque tort, c'est que les Chœurs dans la Comédie ont cessé d'être en usage dès le tems de Menandre.

Le

4. Préface sur la Méthode nouvelle de la Langue Grecque.

5. In Primis Scaligeranis; voce *Aristophanes*, & voce *Auctores*.

6. Inst. Poët. 2. pag. 127.

Aristopha-
ue,

Le Gyraldi témoigne qu'Aristophane passoit pour le plus éloquent des Athéniens, & pour le plus bel esprit de la République (1), qu'il est plein de belles Sentences, qu'il y a dans son invention une variété surprenante, mais agréable; & que l'artifice avec lequel il tourne toutes choses, a fait dire qu'il avoit passé de fort loin tous les autres Poètes Comiques. Quelques-uns ont publié qu'il avoit voulu imiter le style d'Euripide, & qu'il avoit tâché de prendre son tour & ses manières. Mais comme ils n'étoient pas fort bons amis, il y a sujet de douter qu'Aristophane eût assés bonne opinion d'Euripide pour le proposer comme un modèle à suivre. En effet il est plus simple & moins élevé qu'Euripide. D'ailleurs comme il aimoit beaucoup les diminutifs, au jugement même d'Aristote dans sa Rhétorique, il ne faut pas douter que cela n'ait rendu son discours plus bas & plus mou, en le rendant plus tendre & plus passionné. Mais qu'après tout, ce n'est rien faire de trop de l'apprendre tout entier, parce qu'il renferme en lui seul tous les ornemens & toute l'élégance Attique.

Il semble que les Critiques Modernes n'ayent fait autre chose que suivre les Anciens, dans les éloges qu'ils ont donné au style & à la diction d'Aristophane. Et
quois

1. De Poëtis Dialog. 7.

2. Alian. l. 2. hist. c. 13. & ex eo Thomass. & alii.

3. Quint. 10. Inst. Orat. 1.

quoiqu'au sentiment de quelques-uns le silence de Longin ne soit pas moins désavantageux à ce Poète que la Censure de Plutarque & d'Elie (2), ils ont cru pouvoir leur opposer le goût presque universel de l'ancienne Grece, & celui de quelques Romains même. Car on peut dire que personne n'a mieux expliqué l'excellence de ce style que Quintilien (3), qui paroît l'avoir reconnu comme la source de la pureté Attique; & comme il rapportoit toutes choses à l'Art Oratoire, il prétend qu'Aristophane est très-propre pour faire des Orateurs; & en lui attribuant une *liberté très-éloquente*, il a fait croire à quelques-uns qu'il étoit dans le sentiment de ceux qui veulent qu'il ne puisse se trouver de véritable éloquence hors d'une République, ou d'un Etat où l'on a la liberté de tout dire.

Mais personne n'en a parlé avec plus d'éloges & de magnificence que Platon, qui seignant que les Graces après avoir parcouru tout le monde pour trouver un lieu propre à se bâtir un Temple qui durât éternellement, dit qu'elles choisirent l'esprit ou le cœur d'Aristophane, d'où elles ne bougèrent point depuis ce tems-là (4). C'est le sens d'une Epigramme qu'on attribue à ce Philosophe, mais quand il n'en seroit pas l'Auteur, comme il n'est pas fort vrai-

4. Anne le Fevre pag. rz. de sa Préface. Gyraldus ubi supra.

Item Ol. Borrich.

Aristophane.

vrai-semblable qu'il le soit (1), on ne peut pas dire que Platon n'en ait eu qu'une estime médiocre, s'il est vrai qu'il se soit étudié à former son style sur celui de ce Poëte qu'il lisoit avec beaucoup de soin, & qu'il lui ait donné la meilleure place dans son Banquet, qui est un de ses plus beaux Dialogues (2).

Après tant de témoignages rendus à la netteté, à l'élégance & aux autres excellentes qualités du style d'Aristophane, il semble que ce seroit venir trop tard, & s'exposer à être mal reçu que de prétendre y découvrir des fautes. Mais ces considérations n'ont pas empêché le Pere Rapin de nous dire (3), que son langage est souvent obscur, embarrassé, trivial; que ses allusions fréquentes de mots, ses contradictions de termes opposés les uns aux autres, ses mélanges du style Tragique avec le Comique, du sérieux avec le bouffon, du grave avec le familier sont fades; & que ses plaisanteries, à les examiner de près, sont souvent fausses.

De toutes les Comédies d'Aristophane qui nous sont restées, il n'y en a presque que trois qui méritent d'être lues par ceux qui ont quelque reste de pudeur à conserver. Ce sont celles qu'on appelle *le Plutus*, *les Nuées* & *les Grenouilles*. Plusieurs ne croient pas même que la dernière me-
rite

1. ¶. Ménage chap. 113. de l'Anti-Baillet prouve le contraire par le témoignage d'Olympiodore, & de Thomas Magister.

2. Anne le Févre là même.

3. Réflex. 26, sur la Poétique, part. 2.

site cet honneur, non pas tant à cause Aristophane, qu'Euripide y est mal traité, que parce ne. que l'Auteur y paroît excessivement licencieux. Je ne doute presque pas que Mademoiselle le Fevre n'ait été dans la même pensée, lorsqu'elle a choisi les deux premières au préjudice de toutes les autres pour les traduire en notre Langue.

Le Pere Thomassin a porté l'exactitude encore plus loin, & ayant condamné généralement toutes ces Comédies pour les ordures dont il dit qu'elles sont toutes remplies, il n'a excepté de ce nombre que le seul *Plutus* dont le sujet est bon de lui-même, & fournit des règles de Morale qui sont très-pures & très-chrétiennes (4). La modération qui paroît dans cette Pièce, plus que dans celles qu'il avoit faites auparavant, a fait dire aux Savans que c'étoit une Pièce de la moyenne Comédie, quoique les noms n'y soient pas supposés, selon la règle qui lui étoit prescrite. Car Aristophane y nomme hardiment ceux qu'il attaque, mais le sujet en est feint, ce qui l'a distingué de celles de la vieille Comédie. La Satire est un peu plus déguisée dans cette Pièce, que dans les autres que nous avons de ce Poète. Mais, comme dit Mademoiselle le Fevre, pour être plus fine, elle n'en est pas moins piquante. Tout son dessein est de reprocher aux Athé-

4. Thomassin, Préface de sa Méthode d'étudier Chrétieusement les Poètes n. 22. Le même tom. 1. de cet Ouvrage l. 1. c. 12. pag. 171. 172.

Cette Pièce parut en la quatrième année de la 97. Olympiade sous l'Archonte Antipater.

Aristophane.
sc.

théniens leur avarice. Et pour cet effet il feint que par le secours d'Esculape on fait recouvrer la vûe à Plutus, & qu'on détrône Jupiter pour mettre à sa place ce Dieu des richesses. Il est difficile de rien trouver de plus ingénieusement concerté. Aristophane en tire mille railleries contre toutes sortes de personnes & contre sa Religion même. L'unité de lieu y est assés régulièrement gardée, mais il n'est pas aisé d'y bien développer celle du tems. C'est ce qui a fait dire à l'Auteur que nous venons de citer (1), que cette Comédie fut jouée à deux reprises, que les deux premiers Actes furent joués le soir un peu avant le coucher du Soleil, & que les trois derniers furent joués le matin; ce qui pouvoit passer pour une nouveauté, dont on n'avoit peut-être pas encore vu d'exemple jusqu'alors.

Le sujet de la Comédie des *Nuées* n'est pas si louable, & l'histoire qu'Elie nous en a conservée dans ses Recueils (2), ne fait pas beaucoup d'honneur à Aristophane (3), qui suivant ce recit ne passera jamais que pour un lâche Ministre de la malice des calomniateurs tels qu'Anytus & Melitus. Le Pere Thomassin prétend (4), que ce Poète a violé les loix de la Comédie en tournant Socrate en ridicule. Car la rail-
lerie

1. Anne le Févre pag. 22. 23. 25. de sa Préf. sur le Plutus, & sur les Nuées.

2. Ælianus 2. var. histor. 13. Laurent. Crass. de Poëtis Græcis, Italicè pag. 69.

3. Cette Pièce fut jouée la première fois en la
pre-

lerie sur le Théâtre peut être un assaisonnement propre pour les corrections qui seroient quelquefois dures en même tems qu'elles deviendroient sérieuses, ou qu'elles passeroient pour des corrections. Mais Aristophane porta la raillerie à des excès qui d'un côté mirent la vertu de ce Philosophe dans son plus beau jour, mais qui de l'autre disposerent enfin les Athéniens à consentir à sa mort dans la suite du tems : ce qui est un abus visible de l'institution de la Comédie. La Pièce est d'ailleurs une des plus régulières; l'unité du tems & du lieu y est exactement pratiquée. Le dessein du Poëte est de persuader aux Athéniens que Socrate corrompoit la jeunesse, & qu'il reconnoissoit d'autres Dieux que ceux des Athéniens. Le succès en fut si grand que les Athéniens surpris & charmés de sa beauté, sans attendre que sa représentation fût achevée, ordonnerent que le nom d'Aristophane seroit écrit au-dessus de ceux de tous ses rivaux (5). En effet Mademoiselle le Fevre dit qu'il n'y a rien de plus ingénieux que tout le tissu du sujet de cette Pièce, & que ce qu'elle y admire le plus, c'est qu'Aristophane a si bien attrapé l'air & les manières de Socrate dans le ridicule qu'il lui donne, qu'on croit véritablement l'entendre parler (6). Elle dit encore ailleurs

première année de la 89. Olympiade sous l'Archonte Isarque.

4. Thomassin, Méthode, &c. l. 1. c. 14. n. 1. pag. 187.

5. Anne le Fevre pag. 37. de sa Préface.

6. Là même pag. 42.

Aristophane.

leurs qu'elle est si charmée de cette Pièce, qu'après l'avoir traduite & l'avoir lûe deux cens fois, elle ne s'en lasse point encore: ce qu'elle avoue ne lui être jamais arrivé d'aucun autre Ouvrage. Elle ajoute que le plaisir que lui donne cette Comédie est si grand, qu'il lui fait oublier l'aversion & l'horreur qu'on ne peut s'empêcher d'avoir pour Aristophane, de ce qu'il a si honteusement abusé de son esprit pour détruire ou effacer la Vérité avec les couleurs les plus noires du Mensonge, & pour perdre un homme qui étoit la sagesse même, & le plus grand ornement de la République des Athéniens (1). Mais ce qui me paroît assés extraordinaire, c'est de voir que Platon tout passionné qu'il étoit pour la doctrine & la réputation de Socrate, ait témoigné publiquement l'estime qu'il faisoit de cette Pièce. Car on dit que Denys le Tyran lui ayant demandé un plan & un état

1. Là même pag. 56.

2. ¶. On peut répondre à cela que le fait n'est pas certain, ne se trouvant que dans une Vie d'Aristophane écrite par un Grec anonyme, du nombre de ces Scholiastes postérieurs à Platon de plusieurs siècles. Aussi la Lettre qu'on cite de lui à Denys n'existe pas, & la chose n'est rapportée que sur un *on dit*, *φασί*. Outre que quand elle seroit vraie, bien loin d'en conclure que Platon envoyant la Comédie des *Nuées*, en approuvât le sujet, il faudroit juger au contraire qu'il ne l'avoit envoyée qu'afin que Denys reconnût par la lecture de cette Pièce combien étoit condamnable la police des Athéniens de laquelle il souhaitoit être informé.

3. Gyraldus Dialog. 7. p. 814. 815.

¶. Ce n'est pas Gyraldus qu'il falloit citer, mais
le

de la République d'Athènes, il ne lui envoya point d'autre que la Comédie

Aristophane.
ne.

Nuées d'Aristophane (2). C'est ce on peut voir dans le Gyraldi (3).

Pour ce qui regarde les éditions des Comédies d'Aristophane, plusieurs témoignent faire cas de celle de Leyde (4), qui fut chés Jean Maire avec les Commentaires de Scaliger & des autres. Mais Mr. Colomiez prétend (5) qu'on n'a point encore donné d'édition de ce Poète qui soit parfaitement bonne. Il estime que la moins mauvaise est celle qui parut Grecque & Latine *in-folio* à Geneve l'an 1608. avec les Scholies Grecques de Marc Musure (6), & les notes de Florent Chrestien & des autres. Cependant nous avons vû ailleurs cette édition fort décriée par Claude Chrestien, fils de Florent, à cause de l'infidélité que ceux de Geneve y ont commise (7).

Les

le Grec anonyme que Gyraldus ne cite pas, & que j'ai marqué dans la note précédente.

4. ¶. Elle parut en 1624. in-12. avec de légères petites notes de Scaliger qui écrites de suite ne rempliroient pas une demie-feuille & qui, comme dit Ménage, ne consistent qu'en diverses leçons. Du reste nulles Scholies, nul Commentaire.

5. Paul Colomiez Biblioth. Choisie p. 201.

6. ¶. Musure n'est point l'Auteur de ces Scholies, il n'en a été que le Collecteur sur la fin du 15. siècle. C'est le même que Philippe Clavier l. 2. c. 16. de sa description de la Sicile, & André Schot dans sa Préface sur la collection des Proverbes Grecs ont qualifié Auteur du grand Etymologique, dont il n'a que corrigé la première édition.

7. Voyés la seconde partie des Critiques Gramm.
où

Aristophane.

Les Comédies qui nous restent d'Aristophane, outre les trois que nous avons nommées, sont, *les Cavaliers, les Acharnaniens, les Guèpes, les Oiseaux, la Paix, les Haranguenses, les Prêtresses de Ceres, Lysistrate.*

Aristophane passe pour l'Auteur des Vers Tetrametres & Octometres.

PLATON LE COMIQUE,

D'*Athènes*, Poète de la moyenne Comédie, contemporain d'Euripide & d'Aristophane.

Platon le Comique.

1118. **C**E Platon qui étoit plus ancien que le célèbre Philosophe d'une génération entière, c'est-à-dire, d'environ trente ans, passe parmi plusieurs Critiques pour le Chef de la moyenne Comédie (1). Néanmoins Diogène Laërce dit net-

où il est parlé de Flor. Chrestien.

¶. Colomiés chap. 209. de sa Bibliothèque Choisie in-4. Hambourg 1709. a fait voir que Claude Chrétien s'étoit un peu trop prévenu contre cette édition. Baillet a reçu ici d'amples supplémens de la part de Ménage, qui n'auroit pas manqué s'il avoit pu vivre jusqu'à 1710. de parler avec éloge de l'Aristophane que donna cette année-là le savant & le laborieux Kuster.

1. Gef. Joan. Voff. Institut. Poëticar. l. 2. pag. 140. Item de Poët. Græc. pag. 30. & 40. Item Bœrich.

¶. C'est l'opinion de G. Voffius qui n'a pas fait réflexion qu'il y avoit eu deux Platons tous deux Poètes Comiques, l'un de la vieille Comédie plus âgé qu'Aristophane, l'autre de la moyenne, postérieur

nettement que c'étoit un Poète de la vieille Comédie (2). Lil. Gregorio Gyraldi écrit la même chose (3), & il le joint à Cratinus dont nous avons parlé en son lieu, autant pour le tems auquel il a vécu que pour la conformité de leurs écrits (4).

Platon le Comique,

Il ne seroit pas difficile de juger de la vérité de ce point, si nous avions quelqu'une de ces vingt-huit Comédies que Platon avoit faites; mais il ne nous en est resté que quelques petits fragmens, qui font encore assez connoître en cet état que c'étoit un des bons Auteurs de la Langue Grecque. Athénée témoigne (5) que son style étoit noble & éclatant. On dit qu'il avoit aussi beaucoup de pureté & de netteté, & qu'il avoit surmonté cette dureté qui se faisoit encore sentir dans les Ouvrages de ceux qui avoient écrit avant lui, comme l'a rapporté Mr. le Fevre (6). Mais il avoit la maladie ordinaire des Poètes lascifs.

BAC.

au premier d'un siècle. Athénée chap. 5. du 7. livre cite deux Comédies de ce dernier Platon où Epicure, qu'on fait être mort en la 127. Olympiade, est raillé.

2. Diogene Laërt. in Vit. Platonis Philosoph. ad calcem.

3. Lil. Gregor. Gyrald. de histor. Poëtar. Dialog. 6. pag. 756.

4. Vers l'Olympiade 81. selon Eusebe.

5. Suidas in Lexico enumerat omnes Platonis Comœdias, & ex eo Lil. Gregor. Gyrald. pag. 754. Dial. 6. pag. 755, 756. Vid. & Ol. Borrich. Dissertat. de Poët. num. 82. pag. 35. Athænei Dipnosophist. & ex eo Gyal. Dial. de Poët. & Laur. Craff. de Poët. Græc. &c.

6. Tan. le Fevre, Abregé des Vies des Poètes Grecs pag. 99.

B A C C H Y L I D E ,

Neveu de Simonide, né comme son oncle à Iulis, Ville de Cée dans l'Archipel, non pas en Béotie (1). Il parut depuis la 81. Olympiade jusqu'en la 94.

Bacchylide,

III9. C'Étoit le dernier des neuf Poëtes Lyriques si célèbres dans l'ancienne Grèce, mais il n'étoit pas le dernier pour la sagesse & la retenue avec laquelle il traitoit ses matières. C'est un de ceux qu'Horace se proposa comme des modèles qu'il pouvoit suivre.

Il avoit composé des *Odes*, des *Hymnes* & des *Epigrammes*, dans lesquelles on ne laissoit point de trouver de la galanterie, quoi qu'on ait pu dire de sa modestie. Ammien Marcellin témoigne (2) que l'Empereur Julien avoit une estime toute particulière des écrits de ce Poëte, & que comme il affectoit de faire paroître un extérieur composé & une conduite réglée dans ses

1. ¶. Personne, que je sache, n'a dit qu'il y eût une Iulis Ville de Béotie. A la vérité Gyraldus dans l'endroit de son Dialogue 9. des Poëtes cité par Baillet rapporte avec beaucoup de défiance ces paroles du vieux Commentateur de Stace sur le 300. vers du 7. livre de la Thébàide : *Alcmena civitas est Bœotia, in qua regnavit Herculis filius. Hinc Bacchylides Græcus Poëta fuit.* Fulvius Ursinus sur les fragmens de Bacchylide lit autrement ce passage, en ces termes : *Alalcomenium civitas est Bœotia in qua regnavit Herculis filius, & in qua Alcmena nata est Herculis mater, & in qua etiam colitur Minerva. Hinc Bacchylides Græcus Poëta fuit.* On voit que l'exemplaire de Gyraldus étoit

1107

ses actions, il en avoit tiré beaucoup d'ex- Bacchylide.
cellens préceptes, entre lesquels il étoit
particulièrement touché de celui où ce
Poète disoit que *la Chasteté est le plus
grand ornement d'une belle vie.* Les Com-
mentateurs de Pindare rapportent aussi
qu'Hieron Roi de Sicile préféroit les Poë-
sies de Bacchylide à celles même de Pin-
dare, quoique celui-ci passât pour le Chef
des Lyriques (3).

Mais il est inutile de nous étendre davan-
tage sur des Ouvrages dont nous n'avons
plus que quelques fragmens.

* Voyés Article 1099.

M E-

tronqué & corrompu. Celui de Fulvius Urfinus,
quoiqu'en apparence plus sain, l'étoit cependant
moins que celui qui a été suivi dans l'édition du Stace
de Leyde in-8. 1671. où on lit *Ithone, in qua Ithonus
regnavit Herculis filius. Hæc civitas Bœotia est. Hinc
Bacchylides Minervam Ithoniam dixit.* Il n'est parlé
dans aucune de ces trois leçons dont la dernière est
l'unique bonne, d'une Iulis Ville de Bœotie.

2. Amm. Marcellin. Histor. l. 25. & ex eo Lil.
Gregor. Gyrald. Dialog. 9. Laur. Crass. de Poët.
Græc.

Tann. le Fevre, Vies des Poët. Gr. p. 100. 101.

3. Gregor. Gyrald. ibid. ut supra.

MENANDRE,

Athénien, Poëte Comique, Chef de la nouvelle Comédie, vivant en la 114. Olympiade, sous Alexandre le Grand & ses successeurs, mort âgé de 50. ou de 55. ans, noyé près du Port de Pyrée. D'autres mettent sa naissance en la troisième année de la 109. Olympiade, & sa mort la quatrième année de la 121. en la 32. année de Ptolomé fils de Lagus, selon Eusebe; ou la première année de la 122. Olympiade, selon une vieille inscription, 292. ans avant notre Epoque vulgaire.

Menandre. 1120. **N**ous avons déjà vû une partie des Jugemens que les anciens Critiques faisoient des Poësies de Menandre, lors que nous en avons fait le parallèle avec celles d'Aristophâne.

Il avoit composé cent-huit ou cent-neuf Comédies, quoique quelques-uns n'en aient compté que cent-cinq dont la perte a été très-sensible à la République des Lettres. Les fragmens qui nous en sont restés nous font encore assés connoître qu'il n'étoit pas indigne de tant de glorieux témoignages que toute l'Antiquité a rendus à son mérite. [On les trouve dans le Recueil

1. Quintilian. Institution. Oratoriar. c. 1. libri 10.
& ex eo Lilius Greg. Gyrard, Histor. de Poët. Item
Bor-



cueil des cinquante Poètes de Jacques Hertelius *in-8.* à Basle 1561.] Menandre

Quintilien semble dire que ce que ce Poëte avoit composé pouvoit tenir lieu de presque tous les Ouvrages que les autres Poëtes avoient fait en ce genre (1), que la lecture seule de ses Comédies suffisoit pour former un esprit; qu'on y voyoit une peinture fidèle de tout ce qui peut arriver à l'homme durant sa vie; qu'il avoit l'imagination très-féconde; une facilité admirable de s'exprimer avec grace, avec force, & avec beaucoup d'éloquence; & qu'il savoit parfaitement l'art de s'accommoder à toutes sortes de personnes, & d'imiter les mouvemens de toutes sortes de passions. Il ajoute que si Menandre étoit utile à tout le monde, il étoit particulièrement nécessaire à ceux qui vouloient s'exercer dans la déclamation & dans les harangues, à cause de l'adresse & du succès merveilleux avec lequel il savoit représenter toutes sortes de personnages & dans toutes sortes de postures; & qu'il savoit parfaitement observer la bien-séance par tout; & qu'ainsi on ne devoit point s'étonner qu'il eût effacé tous les autres Poëtes qui avoient couru la même carrière.

Le Jugement que Plutarque faisoit des Comédies de Menandre n'étoit pas moins avantageux pour sa réputation que celui de Quintilien. C'est ce qui paroît dans l'abrégé

Borrichius Dissertat. de Poët. num. 84. pag. 36. Dissert. ultim. de Poët. Græc.

Tom. III. Part. I.

S

Menandre. bregé de la comparaison qu'il a faite de ce Poète avec Aristophane (1). Il dit que ceux qui voudront prendre la peine de confronter les premières Comédies de Menandre avec celles qu'il a faites dans la suite & ses dernières pourront aisément juger de ce qu'il auroit fait de plus, s'il eût vécu plus long-tems. Entre les Poètes Comiques, les uns tâchent de se rendre agréables à la multitude, les autres ne veulent plaire qu'à un petit nombre de personnes de bon goût ; mais il n'est pas aisé d'en trouver qui aient eu ces deux avantages tout à la fois. C'est du moins ce qu'on ne peut pas dire d'Aristophane qui n'a pu plaire ni à la multitude, ni au petit nombre d'esprits choisis. Mais, dit-il, Menandre s'est rendu très-agréable à tout le monde & dans toutes sortes de rencontres. Il a écrit avec tant de charmes & d'agrémens, qu'entre toutes les belles productions de la Grèce, il n'y en a peut-être pas qui méritent mieux d'être lues, apprises & mises en pratique que ses Ouvrages. Il a fait voir jusqu'à quel point de perfection l'homme est capable de pousser les choses par son industrie & par son esprit. Et il n'y a personne qui puisse se défendre de lui & qui puisse résister au plaisir qu'il y a de le lire ou d'entendre réciter ses Pièces pourvu qu'il sache le Grec.

Plutarque ajoute que Menandre faisoit en-

1. Plutarch. in compend. Compar. Arist. & Menandr. & ex cō Laur. Crass. de Poët. Grec. pag. 337, 338.

encore de son tems les délices de tout le monde après tant d'années, sur les Théâtres, dans les bonnes compagnies, & dans les festins: qu'on s'en faisoit toujours un plaisir nouveau: que les Philosophes les plus abstraits & les Magistrats les plus graves ne trouvoient rien de plus propre pour se délasser de leurs sérieuses méditations ou des exercices pénibles de leurs Charges, que les Comédies de Menandre, dans lesquelles ils trouvoient souvent l'utile joint à l'agréable; étant rempli de ce sel Attique qui ne s'étoit jamais trouvé plus heureusement employé que dans ces Comédies.

Les Critiques Modernes qui n'ont point eu le plaisir de voir ces Comédies n'ont pas laissé d'en juger aussi favorablement que les Anciens qui témoignent avoir eu cette satisfaction. C'est du moins ce qui a paru dans la conduite du Pere Rapin (2) qui dit que Menandre est plaifant d'une manière plus honnête qu'Aristophane; que son style est pur, net, élevé, naturel; qu'il persuade en Orateur, & qu'il instruit en Philosophe. Et si l'on peut, dit-il, former un jugement juste sur les fragmens qui nous restent de cet Auteur, on trouvera qu'il fait des Portraits fort agréables de la vie civile; qu'il fait parler les gens dans leur caractère; qu'on le reconnoît dans les peintures qu'il fait des mœurs; parce qu'il s'attache à la nature; & qu'il entre dans

2. Ren. Rapin. Reflex. particul. sur la Poëtiq. seconde part. Refl. xxvi. pag. 157, edit. in-4.

Menandre. les sentimens des personnes qu'il fait parler.

Mais quelques éloges que Menandre ait mérités, il n'a point laissé de s'attirer des Censeurs qui ne l'ont pas cru excusable d'avoir fait un mauvais usage des talens qu'il avoit reçus de la nature & des belles connoissances qu'il avoit acquises.

Les uns ont trouvé à redire à sa Morale ou plutôt à ses mœurs, & ils ont jugé qu'il s'étoit fait beaucoup de tort aussi-bien qu'à ses Auditeurs & à ses Lecteurs d'avoir si souvent donné dans ses Pièces des marques du déreglement de sa vie & de la corruption de son cœur (1).

Les autres semblent avoir voulu attaquer sa bonne foi. Eusébe & Porphyre rapportés par le Gyraldi (2) l'ont accusé d'avoir pillé les anciens Poètes qui avoient paru avant lui. On dit qu'un de ses amis nommé Aristophane qui étoit un célèbre Gram-

1. Plinius, & Plutarch. apud Greg. Gyrald. Dialog. 7. pag. 857.

¶ Baillet sur la foi de Gyraldus qui a mal entendu Pline l. 36. de l'Histoire naturelle c. 6. accuse Menandre d'obscénité. Voici le passage: *Versicolores quidem maculas, & in totum marmorum apparatus Menander, etiam diligentissimus luxuria interpret, primus, & raro attigit.* Cela ne signifie autre chose sinon que Menandre, si diligent d'ailleurs à peindre le luxe, est néanmoins le premier qui ait parlé, quoique rarement, de l'usage du marbre jaspé, & en général de toutes sortes de Marbres. Le bon Gyraldus a pris le luxe pour la luxure, persuadé que Pline, par *diligentissimus luxuria interpret*, donnoit de Menandre l'idée qu'il lui a paru que Plutarque en a donnée dans cet endroit de son Traité *comment on doit lire les Poètes*, où il rapporte ces deux vers du même Menandre,

"Απαρ"

Grammairien de ce tems-là, l'avertissoit Menandre,
souvent du tort qu'il faisoit à sa propre réputation par des voies si peu honnêtes. Mais Cratinus (3) passa encore plus avant, & il écrivit un gros Traité composé de six livres pour découvrir les vols de Menandre. Clement Alexandrin qui s'est étudié particulièrement à faire voir que les Grecs n'ont été souvent que les Plagiaires des Hébreux & des Ecrivains des autres Nations Orientales & Méridionales qu'ils traitoient de Barbares, dit (4) que Menandre avoit pris beaucoup de choses des Prophètes & des autres Auteurs sacrés. Il met dans ce nombre cette belle pensée de Menandre qui nous apprend que ce n'est point *le sacrifice des Taureaux, ni l'effusion du sang des Animaux* que Dieu demande dans le culte qu'on doit lui rendre, mais la pureté du cœur, avec l'innocence & la justice dans nos actions (5).

PHI-

Ἄπανθ' ἔσα ζῆ καὶ τὸν ἥλιον βλέπει
Τὸν κοινὸν ἡμῖν, δὲλα ταυτ' εἶθ' ἠδονῆς.

Livrons nous au plaisir: sur tout ce qui respire

Le plaisir en ce monde exerce son empire.

Gyraldus fait le procès à Menandre sur ces paroles, ne voyant pas que Plutarque en les rapportant, insinué qu'il ne faut pas les prendre à la lettre, mais les rectifier en leur opposant d'autres paroles du même Poëte, qui contiennent son véritable sentiment.

2. Euseb. Cæsar. & Porphyrius apud eundem loc. cit.

3. ¶. C'est *Latinus* qu'il falloit dire avec Porphyre dans Eusebe l. 10. de la Préparation Evangelique, c. 3. pag. 465. & non pas *Cratinus* avec Gyraldus.

4. Clem. Alexandr. lib. 5. Stromat. Item Euseb. & ex iis Gyrald.

5. Voyés le reste au nombre 1117. où nous avons parlé d'Aristophane.

PHILEMON,

Poète Comique de *Synacuse*, selon Suidas de *Soloë* ou (1) *Pompeiopolis en Cilicie*, selon Strabon, mort âgé de 97. ou 99. ans. Crevé de rire d'avoir vu son Ane manger des figues avec appetit. Sous le Regne d'Antigone.

Philemon. 1121. **I**L avoit composé quatre-vingt-dix Comédies (2), dont il nous reste fort peu de Vers. C'étoit un Poète de la nouvelle Comédie, quoique quelques-uns l'ayent mis parmi ceux de la moyenne. Il avoit souvent remporté le prix sur Menandre, mais c'étoit par un jugement qui paroissoit plutôt l'effet du mauvais goût de ses Juges, & de la jalousie des envieux de Menandre, à qui notre Philemon n'étoit nullement comparable (3).
Néanmoins Quintilien ne laisse pas de dire, qu'il n'étoit pas indigne d'être là, & qu'il méritoit le second rang d'après Menandre au jugement de plusieurs. [Voyés dans le Recueil de Hertelius in-8o.]

D 1.

2. ¶. Cette Ville qu'il appelle ici *Soloë* & qu'il auroit mieux fait d'écrire, avec Pomponius Mela, & Plin, *Solæ* du Grec *Σόλοι*, est la même qu'à l'Article 1126. il appelle *Soli*, comme s'il y avoit deux Villes de Cilicie, l'une nommée *Solæ*, l'autre *Soli*. Le meilleur auroit donc été, ou de ne point varier, ou d'avertir que *Solæ* & *Soli* étoient synonymes. Une autre faute au même Article 1126. c'est d'avoir écrit *Soli* & *Solæ* tous deux en Italique, quoique *Solæ* étant la traduction Française du Latin *Solæ*, cût

DIPHILE de *Sinope au Pont.*

APOLLODORE de *Gela en Sicile.*

POSIDIPPE de *Cassandre*, & divers autres Comiques dont nous avons quelques restes dans des Recueils différens qu'on en a faits.

1122 **I**L est inutile de nous arrêter davantage à voir les Jugemens qu'on a faits des Ouvrages de tant d'Auteurs dont il ne s'est presque conservé que la mémoire & le nom jusqu'à nous.

1 DIPHILE qui étoit un des plus estimés, avoit fait cent Comédies. Il a été loué par la plupart des anciens Grammairiens, & par Clément Alexandrin. On dit que Plaute se l'étoit proposé comme le modèle qu'il vouloit suivre, & c'est de son Grec qu'il a traduit la Comédie des *Mourans ensemble*, comme Terence nous l'apprend (4). Diphile avoit le caractère très-Comique & il étoit fort sententieux au rapport de Clément Alexandrin & d'Eusebe de Cesarée (5). Diphile

du Grec écrit en Romain.

2. ¶. 96. selon Suidas, mais 97. selon un Grec anonyme dans les Prolegomènes d'Aristophane.

3. De eo Vid. Apulejus, Suidas, Plutarch. de ira cohibenda. Lucian. Gregor. Gyrald. Dial. 7. Laur. Crass. de Poët. Græc. Voss. lib. 1. de Poët. Græc. pag. 58. & alii.

4. Terent. in Prolog. Adelphor.

5. Apud Lil. Græg. Gyrald. Dialog. 7. pag. 360. & Ol. Borrich. Dissert. de Poët. Græc. num. 95. pag. 37.

Apollo-
dore.

2 APOLLODORE avoit composé un grand nombre de Comédies. Il étoit des plus considérés parmi les Poètes de la nouvelle Comédie après Menandre : & quand on se souvient que Terence a pris de lui ses Comédies du Phormion & de l'Hecyre, on ne peut pas, sans quelque mauvais goût, mettre Apollodore au nombre des médiocres Poètes (1). Il y avoit un autre Apollodore *d'Athènes* qui étoit aussi Poète Comique, & qui avoit composé quarante-sept Comédies au rapport de Suidas. Je ne parle pas des autres Poètes de ce nom, parce que je ne suis pas Historien, mais on peut voir le Gyraldi, Vossius, & particulièrement Scipion Tetti dans son petit Traité des Apollodores.

Posidippe.

3 POSIDIPPE avoit fait au moins trente Comédies, & il semble qu'Aulugelle lui ait voulu donner le second rang d'après Menandre parmi les Poètes de la nouvelle Comédie (2).

Les anciens Critiques nous ont appris peu de choses du caractère des Ouvrages des autres Comiques dont nous avons encore quelques restes, comme d'*Alexis*, d'*Epicharme*, de *Crates*, de *Phrynichus*, de *Phercrate*, d'*Amphis*, d'*Hermippe*, d'*Antiphane*, d'*Anaxandride*, d'*Eubutus*, de *Mnesimachus*, de *Sotades*, d'*Epicrate*, d'*Euphron*, de *Timocle*, de *Damoxene*, de
Ma-

1. Donat. nom. Vit. Terent. & recentiores Criticos passim.

2. Aul. Gellius lib. 2. Noct. Atticar. & ex eo Lil. Gr. Gyrald. aliique. Vid. & Laur. Grass. de Poët. Græc.

Machon & de plusieurs autres dont Jacques Hertelius a recueilli les Sentences sous le titre de Bibliothèque de cinquante vieux Poètes Comiques, imprimées à Verone in-8°. en 1616.

THEOCRITE,

De Syracuse, Poète Bucolique, vivant du tems de Ptolomée Philadelphe qui succeda à son Pere, vers la fin de la quatrième année de la 123. Olympiade 285. ans devant notre Epoque. Il vivoit à la Cour d'Egypte.

1123 **N**ous avons encore les Eglogues de ce Poète, avec quelques autres Vers. Il n'est point l'inventeur de ce genre de Poësie, mais il n'a point laissé d'être considéré comme le Chef ou le Principal de ceux qui s'y sont exercés : de sorte que son nom ou celui de son Pays se donnoit quelquefois à cette espèce de Vers, comme il paroît par l'exemple de Virgile (3).

Theocrite;

Quintilien dit (4) que Theocrite est admirable en son genre, mais que sa Muse fera toujours une Muse Rustique, c'est-à-dire, propre pour des Bergers : qu'ainsi elle est trop timide pour vouloir mettre le pied dans les villes, loin d'oser paroître dans

Græc. &c.

3. Virg. Eclog. *Sicelides Musa*, item, *Prima Syracosia dignata* &c.

4. Quintilian. *Institution. Orator*, lib. 10. cap. 1. & L. Crass. de Poët, Gr.

Théocrite. dans le Barreau. Il veut dire franchement que Théocrite n'est point propre pour ceux qui veulent se former dans l'Art Oratoire, ni peut-être pour ceux qui ne goûtent pas les beautés simples & naturelles.

Aussi ne sauroit-on s'imaginer que Théocrite ait voulu écrire pour des Orateurs, & qu'il ait eu dessein de former des gens de robe & de sac (1), ou des gens qui vivent dans la politesse du grand monde & de la Cour.

Longin prétend (2) qu'il n'y a rien dans toutes les Eglogues de ce Poète qui ne soit heureusement imaginé, hors quelques endroits où il sort un peu du caractère de ce genre de Poësie.

Suidas a remarqué (3) que ses Eglogues sont écrites en langage Dorien. Et on prétend que c'est le Dialecte le plus conforme à ce genre d'écrire, & que c'est en Dorien que les Bergers chantèrent les louanges de Diane en vers pour la première fois dans la Sicile.

Mr. le Fevre de Saumur écrit (4) que ce Dorien dont Theocrite s'est servi est bien plus doux que le langage des premiers Doriens. Il dit que quand l'on veut examiner le caractère de ce Poète, on y trouve une grande facilité : & que dans le rustique ou Bucolique, cet Auteur a autant
d'a-

1. ¶. Il pouvoit supprimer *de sac*.

2. Longin, Tr. du Sublime chap. 27. pag. 100. de la Trad. François.

3. Suidas in Lexic. Item Lascaris apud Laur. Cras, de Poët. Grec, pag. 100.

d'avantage sur Virgile, que la Langue Grecque en a sur la Latine. Théocrite

Le Pere Possevin juge que cette grande simplicité qui paroît dans les manières de Théocrite donne à son Lecteur un plaisir assés naturel, mais qui finit bien-tôt, parce qu'il n'est soutenu de rien. Il ajoute que c'est la Dialecte Dorique qui lui a donné cet avantage au-dessus de ceux qui auroient voulu faire la même chose en Latin; parce qu'il semble qu'elle soit faite tout exprès pour des Bergers & les autres personnes de la campagne: & que ce plaisir qu'il appelle grotesque ou d'une naïveté rustique ne se trouve point dans la lecture des Egloues de Virgile, parce que la Langue ne lui donnoit point la même commodité (5). Ce raisonnement de Possevin n'est bon que pour des Grecs, à qui la différence des Dialectes étoit plus sensible.

Enfin le P. Rapin témoigne (6) que Théocrite est plus doux, plus naïf, & plus délicat que Virgile par le caractère de la Langue Grecque; qu'il a plus de toutes ces graces qui font la beauté ordinaire de la Poësie; en un mot qu'il est original au lieu que Virgile n'est que copiste.

* *Theocritus, Moschus, Bion, Siminias*
Gr. Lat. cum notis Scaligeri, Isaac. Casan-
boni, & Danielis Heinsii in-4^o. apud Com-
melinum. 1603. 1604. C A L

4. Tan. le Fevre, Abregé des Vies des Poëtes Grecs, pag. 145.

5. Ant. Possevin. lib. 17. Biblioth. select cap. 164 pag. 421.

6. Ren. Rapin. Reflex. Particul. sur la Poësie Rec. 27, edit. in-4 pag. 160.

CALLIMACHUS,

De Cyrenne ou Cayroan en Afrique, du tems de Ptolomée Philadelphé & de Ptolomée Evergete.

Callimachus,

1124 **C**E Poëte fut un des plus savans hommes de son siècle, au sentiment de Mr. le Fevre & des autres Critiques : & peut-être qu'il seroit difficile de trouver un Auteur qui ait fait un plus grand nombre de Poëmes. Mais il ne faisoit ordinairement que de petites Pièces, & l'aversion qu'il avoit pour les longs Ouvrages lui faisoit dire souvent qu'*un grand Livre est un grand mal*. Ce qui ne satisfaisoit pourtant pas la plupart des Critiques de son tems, qui prétendoient avec assés peu de raison que les faiseurs de Vers ne devoient non plus sécher que la Mer, & que l'abondance étoit la plus belle qualité d'un Ecrivain (1).

Il ne nous est resté d'un si grand nombre des Poësies de Callimachus que quelques Epigrammes & quelques Hymnes que Mademoiselle le Fevre a publiées avec de savantes remarques depuis quelques années. Elle dit (2) que dans tout ce que la Grece ancienne nous a produit, il ne s'est rien trouvé de plus élégant, ni rien de plus po-
li

1. Tanneg. le Fevre, Abreg. des Vies des Poëtes Grecs pag. 155. 156.

Gerard. Joan. Vossius lib. de Poët. Græcis pag. 62.

2. Anne le Fevre ou Madame Dacier, Préfat, in Callimach, Græc, & Lat,

li. C'avoit été auffi la penſée de Mr. ſon ^{Callimachus,} Pere qui jugeoit (3) que la manière de ^{chus,} compoſer que Callimachus avoit embraffée eſt nette & forte; que Catulle & Properce l'ont imité fort ſouvent, & l'ont même quelquefois traduit.

Il s'eſt trouvé néanmoins des Critiques, & particulièrement dans ces derniers ſiècles, qui ont prétendu que Callimachus n'avoit pas grand génie (4) pour la Poëſie. Il y a beaucoup d'apparence qu'ils ont pris pour le fondement de ce jugement un diſtique d'Ovide qui dit,

*Battiades toto ſemper cantabitur orbe,
Quamvis ingenio non valet, arte valet.*

C'eſt notre
Callima-
que,

De ſorte que ſur la foi d'Ovide ils ont jugé que ce Poète avoit plus d'art & d'étude que d'eſprit. Daniel Heinfius voulant expliquer la penſée d'Ovide, dit que lors-que cet Auteur ſemble accuſer Callimachus de peu de génie, ce n'eſt pas qu'il ait prétendu que celui-ci manquât d'invention, de ſubtilité, d'adreſſe ou d'eſprit; mais que c'eſt parce qu'il n'eſt point aſſés naturel, qu'il eſt trop étudié, & qu'il a trop d'affectation, comme s'il avoit recherché la gloire d'un bon Grammairien plutôt que celle d'un vrai Poète (5).

C'eſt ſans doute ce qui a fait dire à Can-
didus

3. Tann. le Fevre ut ſupra.

4. Voſſius libr. ſingul. de Arte Poëtica pag. 27.
Item ibid. pag. 67.

5. Daniel Heinfius Praefat. in Heſiod, edition, an-
1662,

Callima-
chus.

didus Hefychius, Auteur moderne de nos jours, que Callimachus voyant qu'il n'avoit pas le vent favorable, n'a jamais osé s'exposer en pleine mer, mais qu'il a eu la prudence de ne jamais s'éloigner des bords pour mieux s'assurer du port, c'est-à-dire, que n'ayant pas ce génie Poétique & cet enthousiasme qui emporte les Poètes, il n'a point voulu entreprendre de Pièces de longue haleine (1)

Au reste Callimachus passoit pour le Prince des Poètes Elégiaques parmi les Grecs au jugement de Quintilien, & de quelques Modernes (2). Mais outre cela il étoit encore excellent Critique, & l'on ne sauroit assés regretter les Ouvrages qu'il avoit composés en cette qualité (3). Il étoit aussi fort bon Grammairien, & je ne sai si Scaliger a eu beaucoup de raison de dire (4) qu'il a choisi les mots les plus obscurs, les plus anciens, & les plus ineptes, pour faire ses Vers.

C'est ce Callimachus, qui fut Bibliothécaire du Roi Ptolomée dans Alexandrie (5), & qui avoit composé pour sa part huit cens Livres, comme nous l'avons remarqué ailleurs (6).

* *Callimachi Hymni & Epigrammata*
Gr.

1. Candid. Hefych. Pseudonym. in libell. cui titulu
Godellus utrum Poëta cap. 2. p. 75.

2. Quintilian. Institution. Orator. lib. 10. cap. 1.
Item Philipp. Beroald. in Propertium, & ex eo
Laur. Craff. de Poët. Gr.

Item Ger. Jo. Voff. de Institution. Poët. lib. 3.
pag. 51.

3. Joan. Jousius Hollar, de Histor. Philosoph. &c.
1662

Gr. Lat. ex recens. Gravii, cum notis variorum: Execl. Spanhemii fragmenta Callimachi, &c. in 8°. 2 vol. Ultrajecti 1697.

LYCOPHRON,

De Chalcide Ville d'Eubée ou Negrepont, Poète Tragique, vivant sous Ptolomée Philadelphie, mort percé d'un coup de flèche, & sur le Théâtre même selon quelques-uns.

1125 **I**L étoit incontestablement un de la célèbre Pléiade de Poètes qui parurent avec éclat sous (7) Ptolomée Philadelphie, & qui furent honorés de ce nom celeste, à cause de leur nombre de sept. Lycophron

Les six autres étoient Théocrite, & Callimachus dont nous avons déjà parlé, Nicandre, Apollonius de Rhode, Aratus, & Homere le jeune. C'est le compte de Fretzes dans son Commentaire sur la Cassandre de notre Lycophon. Mais le Scholiaste de Théocrite y met *Aeantide* & *Philicus* à la place de Nicandre & de Callimachus. Le Scholiaste d'Hephæstion en a fait une autre liste, disant que cette Pléiade étoit composée d'Homere le jeune, *Sofithée*, *Lycophon*,

Item Joann. Lomejer. de Bibl. libr. singul.

4. Joseph. Scalig. in Posteriorib. Scaliger. pag. 187.

5. ¶ J'ai remarqué sur le chap. 10. de la 2. part. du tom. 1. que cela n'étoit point vrai.

6. Au 1. tom. des Jugemens des Savans, chap. 10. de la 2. part. pag. 420. Préjugé de la multitude des Livres. Du Lexic. de Suidas, &c.

7. Cela n'est pas vrai si Nicandre en est.

Lycophron.

copbron, Alexandre, Philicus, Dionysia-
de, Æantide. D'autres mettent *Sosiphane*
au lieu de *Dionysiade* (1).

Cette diversité fait assés voir le peu de fonds qu'il y a à faire sur un nombre que quelques-uns ont voulu rendre mystérieux. Mais dans toute cette diversité, on ne voit pas que personne ait douté que Lycophron y ait tenu son rang. Et Mr. le Fevre est assez agréable de dire (2), que comme entre les étoiles de la Pléiade céleste, il y en a une qui paroît plus obscure que les autres, Lycophron tient le rang de cette étoile dans la Pléiade Poétique.

Nous avons de ce Poète un assés grand Poème qui est une espèce de Tragédie, & qui porte le nom d'*Alexandre* ou *Cassandre*.

Quant à l'ordonnance de cette Pièce, le P. Rapin dit nettement (3) qu'il n'y a point réussi.

Pour ce qui est du style & de l'expression, il n'y a point de Critiques qui n'y reconnoissent une obscurité dont on n'a pas encore bien pu percer les ténèbres (4). Ce sont des difficultés continuelles, & ce qui est moins tolérable, c'est qu'elles

pa-

1. Lil. Greg. Gyrard. de Hist. Poëtar. tom. 1. Ger. Jo. Voss. de Poëtis Græcis. Tan. le Fevre, Laur. Craff. Ol. Borric. & alii passim.

2. Tann. le Fevre, Abregé des Vies des Poètes Grecs pag. 135. 143. &c. Item pag. 138. 139. &c.

3. Cette pensée de la Comparaison de l'étoile obscure de la Pléiade avec Lycophron est originairement d'Arnoldus Arlenius Peraxylus dans la Préface sur l'édition qu'il donna de Lycophron *in-fol*, tou-

te

paroissent affectées. Quelques-uns se sont imaginés qu'il avoit voulu représenter par tout le génie & le caractère de Cassandre; & qu'en se rendant obscur, il n'a rien fait que ce que l'Art a voulu qu'il fit, puisque les Devins & les Prophètes ne parlent jamais sans quelque sorte d'obscurité. C'est le sentiment de Mr. le Fevre, qui ajoute que c'est dans cette vuë qu'on peut excuser cette rhapsodie de tant de fables & de tant d'histoires qu'il a enfilées les unes après les autres, & dont il a rendu son Poëme tout herissé. Il semble aussi que ç'ait été pour mieux conserver cette obscurité & pour la rendre plus impénétrable que Lycophron a mêlé parmi son Grec un grand nombre de mots barbares, selon la remarque de Claude du Verdier (5).

On ne peut pourtant pas disconvenir qu'Isaac Tzetzes n'ait un peu contribué à nous le faire entendre par un Commentaire assés savant qu'il compila des remarques des anciens Scholiastes de Lycophron, & entre autres de Dection, d'Orus, & de Théon. Mais Vossius ajoute (6), qu'il y a mêlé ses propres visions & ses badineries. C'est ce que je ne rapporte en cet endroit, que parce

te Grecque avec les Commentaires de Tzetzes à Bâle 1546.

3. Ren. Rapin. Reflex. particul. sur la Poët. seconde part. Refl. xxii.

4. Critici omnes passim, Gerbel. Scalig. Voss. Verder. Tan. Fab. &c.

5. Censura. omn. Auct. per Claud. Verderium &c. pag. 45.

6. Ger. Joan. Voss. lib. singul. de Poët. Græc. pag. 64.

Lycophron.

parce que je ne l'ai pas remarqué au Recueil des Critiques Grammaticiens, au rang desquels j'ai mis ce Tzetzes & son frere (1).

Mais il faut avouer aussi en même tems que si Tzetzes, ou plutôt ces autres Commentateurs ont un peu éclairci le texte de Lycophron, ç'a été contre l'intention de ce Poète, à qui on avoit ouï dire de son vivant, qu'il se pendroit, s'il croyoit qu'il dût jamais se trouver quelqu'un qui eût assez d'esprit & de lecture pour entendre son Poème (2).

Il semble que Joseph Scaliger soit mieux entré que les autres dans les desseins de Lycophron, lorsqu'il en a fait une version Latine en vers Iambes, & soit qu'il ait entendu son Auteur, soit qu'il ne l'ait pas entendu, il semble qu'il ne se soit étudié qu'à faire voir qu'on peut être aussi obscur en Latin que Lycophron l'a été en Grec (3). C'est ce qui a été remarqué ailleurs (4).

Outre le Poème de la Cassandre, Lycophron avoit encore composé douze ou treize

1. Voyés Article 294.

2. ¶. C'est une plaisanterie de la façon de Tannegui le Févre.

V. le Rec. des Critiq. Grammatic. Le Févre pag. 152. Voss. ut supr.

3. V. le Rec. des Trad. Lat. Item Borrich. num. 75. pag. 32. &c.

4. Voyés Article 299.

5. ¶. Bayle dans son Dictionnaire au mot *Lycophron* reprend avec raison Tannegui le Févre d'avoir dit que Suidas nous a conservé les noms des douze ou treize Tragédies de Lycophron. Suidas a rapporté les titres de vingt Tragédies de ce Poète, qui

treize Tragédies, dont on peut voir les noms dans le Lexicon de Suidas (5). Lycophron.

* L'édition que Jean Potier a publiée & corrigée en 1697. imprimée à Oxford, est celle qui passe pour la plus estimée, de même que la seconde édition *in folio* à Oxford 1702.

A R A T U S,

De Soli ou Soles en Cilicie, vivant du tems de Ptolomée Philadelphie Roi d'Egypte, & d'Antigone Gonatas Roi de Macedoine, au Mariage duquel il se trouva, & près de qui il demeura le reste de ses jours.

1126. **C**E qui nous reste de cet ancien Aratus Auteur, peut nous le faire considérer comme un Astronome & comme un Poëte. Ce sont des Phœnomènes qu'il a mis en vers Grecs (6), & que Cicéron a traduits en vers Latins, étant encore jeune. Ce Traducteur dit dans ses Livres de l'Orateur (7), que les vers d'Aratus sont fort beaux

même, s'il étoit sûr de s'en fier à Isaac Tzetzes, en avoit composé 64. ou 66. car il y a bien plus d'apparence de lire avec Jean Albert Fabricé fondé sur un manuscrit, *ἔδ, ἢ ἔε*, qu'avec les éditions ordinaires *ἔδ, ἢ με*. Baillet a copié la faute de Tannegui le Févre sans en avoir été repris par Bayle qui avoit coutume de l'épargner.

6. *¶* Phœnomènes de *Φαινόμενα* quoi qu'en Françaisant le mot il eût mieux valu écrire *Phénomènes*, comme du Grec *Φαῖδρα* nous écrivons *Phédre*.

7. Cicero lib. 1. de Oratore. Les défauts que les Critiques trouvent dans la version que Cicéron a faite d'Aratus, s'excutent sur le peu d'âge qu'il avoit quand il y travailla,

Aratus.

beaux & fort bons, mais que cet Auteur ne savoit pas l'Astrologie. Cependant Quintilien écrit (1), que la diction d'Aratus n'a ni fleurs ni ornemens, ni épisodes, ni variété Poétique, ni aucune de ces qualités qui touchent le cœur de ceux qui lisent des vers: mais il ajoute qu'il étoit fort capable d'exécuter le dessein qu'il avoit entrepris. En quoi Quintilien ne paroît pas beaucoup conforme à Cicéron ni pour la matière ou le fonds du sujet, ni pour la forme ou la structure des vers (2).

La matière d'elle-même ne pouvoit devenir entre ses mains le sujet d'une véritable Poësie, & je crois que c'est ce qui a porté Castelvetro à le faire passer pour un Versificateur, plutôt que pour un véritable Poëte (3).

Aratus a eu encore d'autres Traducteurs Latins que Cicéron, & il y en a une version qui court par le Monde sous le nom de

1. Quintilian. Institution. Orator. lib. 10. cap. 1.

2. ¶. Voici les termes de Quintilien: *Arati materia motu caret, ut in qua nulla varietas, nullus affectus, nulla persona cui usquam sit oratio. Sufficit operi cui se parem credidit.* Les mots par où finit Quintilien donnent à entendre qu'Aratus n'ayant pas voulu faire le Poëte dans la matière qu'il traitoit, s'étoit restreint à la versification; ce qui, bien loin d'attaquer la structure des vers d'Aratus, confirme au contraire ce qu'en a dit Cicéron qui les appelle *ornatissimos atque optimos.*

3. Ludov. Castelvtr. Commentar. in Poëtic. Aristotel.

4. Olavi Borrichius Dissertat. de Poët. Græc. pag. 14.

5. ¶. Le Catalogue s'en trouve à la fin du Traité

de Germanicus Cefar, & une autre de Aratus, Feflus Avienus.

La meilleure édition eft celle que Grotius a donnée avec fon Commentaire (4). Et l'on ne peut pas s'imaginer que l'Ouvrage d'Aratus ait été en petite confidération dans l'Antiquité, lorsqu'on voit un fi grand nombre de Scholiaftes & de Commentateurs (5) qui ont travaillé fur lui, tels que font entre les autres, Ariftarque de Samos, les deux Ariftylles tous deux Géomètres, les deux Evænetes, les deux Cratès (6), Numenius Grammaïrien, Pyrrhus de Magnéfie, un nommé Thalès, un nommé Zenon, &c. dont les Ouvrages fe font perdus (7).

* *Arateorum Syntagma, Gr. & Lat. per Hugonem Grotium, cujus accedunt notæ in-4. apud Raphelengium 1600.*

A-

Ifagogique imprimé fous le faux nom d'Eratofthène ou d'Hipparque fur les Phénomènes d'Aratus. Mais il ne faut pas croire que les Auteurs rapportés au nombre de 37. dans ce Catalogue aient tous été des Commentateurs de ce Poète, plufieurs d'entre eux n'ayant fait que de légères remarques par occafion fur quelques endroits de fon Poème, & Callimaque nommé parmi ceux qui ont illuftré Aratus n'ayant parlé de lui que comme d'un imitateur des Aftronomiques d'Héfioïde.

6. ¶. Le Catalogue ne cite qu'un feul Cratès.

7. Ger. Joa. Voff. lib. de Poët. Græc. pag. 63.

V. auffi Tann. le Fevre, Abregé des Vies des Poëtes Grecs pag. 163.

Et Lorenzo Craffo dans fon Recueil des Poëtes Grecs.

APOLLONIUS,

De Rhode, né dans Alexandrie, Bibliothécaire des Rois d'Egypte après Eratosthene, disciple de Callimachus, dont nous avons parlé, entre la 130. & la 133. Olympiade, & assés avant même dans le Regne de Ptolomé Evergete, appellé Rhodien pour avoir enseigné la Rhétorique à Rhodes.

Apollonius,

1127. **N**ous avons de cet Auteur un Poëme sur l'expédition des Argonautes en Colchide, ou Mingrelie comme on l'appelle presentement.

Quintilien dit (1), que cet Ouvrage est composé dans un genre qui tient le milieu entre les extremités de l'élevation & de la bassesse, & qu'il a gardé cette médiocrité dans un temperament juste & uniforme.

Il semble que ç'ait été la pensée de Longin, qui reconnoît qu'Apollonius ne tombe jamais dans son Poëme, & qu'à la verité il se soutient assés également; mais qu'avec cette bonne qualité, il est encore infiniment au-dessous d'Homere, même accompagné de toutes ses fautes, parce que le sublime, quoique sujet à des inegalités, l'emporte toujours sur les autres genres (2). Les

1. Quintilian, Institut. Orator. lib. 10. cap. 1. Item 2or. L. Crass.

2. Longin, Tr. du Sublime chap. 27. pag. 102. de sa Trad. Fr.

Les Modernes ont été plus loin dans les Jugemens qu'ils ont faits de cet Ouvrage d'Apollonius, & ils ne sont pas toujours d'accord entre eux dans la manière de le faire. Le Giraldi témoigne (3), que c'est un Ouvrage fort diversifié, qui a coûté beaucoup de veilles à son Auteur; il dit néanmoins qu'il est dur dans le style & dans les manières, & qu'il est même assez peu agréable à lire, si ce n'est dans cette partie où il décrit la passion de Medée, qui est un endroit qu'il prétend avoir plû si fort à Virgile, qu'il n'a point fait difficulté de le prendre presque tout entier, pour en composer la meilleure partie du quatrième Livre de l'Enéide.

Mr. le Fevre a cru la même chose que le Giraldi au sujet de Virgile, mais il ne veut pas souscrire au jugement de Longin, en ce qu'il a prétendu que chacun reconnoissoit qu'on n'avoit jamais rien trouvé à reprendre dans l'œconomie de cet Ouvrage (4). Il se moque aussi de ces Critiques, qui ont jugé que la composition en est égale, douce & aisée, disant qu'il se feroit violence pour souscrire à ce qu'ils ont dit; que néanmoins il entendoit un peu le Grec, & qu'il croyoit avoir quelque sentiment de la différence des caractères.

Le jeune du Verdier dit (5) que dans la pensée de plusieurs, le style d'Apollonius

a-

3. Lil. Gregor. Giraldus de Hist. Poët. Dialog. 3.
pag. 338. 340. 341.

4. Tanaq. le Fevre, Abreg. des Poët. Grecs pag. 159.

5. Claud. Verd. Censur. omn. auct. pag. 46.

Apollonius.

avoit toujours passé pour grossier, rude & mal poli, & que tous ceux de son tems l'avoient tourné en ridicule pour ce sujet. Il est vrai, dit le Sieur Borrichius (1), qu'il fut d'abord moqué & sifflé pour la rudesse de ses vers, parce qu'il les avoit faits dans sa première jeunesse; mais il les refit depuis, continuë cet Auteur, il les lima, & il les polit si bien, qu'il en reçut un applaudissement général (2). Ce même Critique est du nombre de ceux qui jugent que la diction d'Apollonius est pure, châtiée, unie, douce & agréable; il prétend aussi qu'il a bien gardé ses proportions, & qu'il a répandu par tout son Ouvrage des maximes de Politique qui sont salutaires. Mais le P. Rapin qui reconnoit que son style n'a point d'élévation, prétend aussi (3) que la Fable de ce Poëme est mal conçue, que la liste des Argonautes n'a aucun trait de cette variété dont le sujet étoit si capable, & qu'elle languit dès le premier Livre. D'ailleurs Apollonius ne fait cette expédition que de quatre mois, en quoi il se trompe.

On a d'anciennes Scholies sur ce Poëme qui sont fort courtes, mais savantes & utiles qu'on croit être de Tarrhæus, de Théon, & de quelques autres.

L'édition nouvelle que Jeremie Holtzlin

1. Olaüs Borrichius Dissert. de Poët. Græc. n. 46.

2. Ren. Rap. Reflex. particul. sur la Poët. 2. part. Reflex. xv.

3. ¶ Il écrivoit son nom Hœzlin. Sa diction est dure, mais il étoit savant. A la suite de son Commentaire sur Apollonius il y a trois feuillets de petites

lin (3) en a donnée est fort estimée de quel- Apollo-
ques-uns, mais d'autres n'en font guères nius.
plus de cas que de plusieurs de celles qu'on
appelle de *Variorum*.

* *Apollonii Rhodii Argonautica Gr. Lat.*
per Jeremiam Hoelzlinum in-8. Lug-Bat.
1641. — *Cum Scholiis & Annotation. H.*
Stephan. Græcè in-4. Typ. H. Steph. 1574.

M O S C H U S,

De Syracuse en Sicile, Poète Bucolique,
que quelques-uns font Disciple du célé-
bre Aristarque avec assés peu de vrai-
semblance, vivant du tems de Ptolomée
Philometor, depuis la 149. Olympiade
jusqu'à la 159. selon l'opinion vulgaire.
Mais Mr. de Longepierre le fait con-
temporain à Theocrite sous Philadelphie.

2. BION *de Smyrne*, aussi Poète Bucolique né à *Phlosse* village du territoire de *Smyrne*, que quelques-uns confondent avec un autre Bion de Syracuse. Il mourut avant Moschus & Theocrite selon Mr. de Longepierre (4).

1128. I L nous est resté quelques-u- Moschus
nes des Poésies de ces deux & Bion,
Au-

rites notes de Luc Holstein, desquelles Menage reproche l'omission à Baillet, comme si celui-ci s'étoit chargé de donner un Catalogue de tous les Ouvrages faits pour illustrer les Auteurs dont il parle.

4. ¶. Ces mots, selon Mr. de Longepierre, sont là par rapport à Théocrite que contre l'opinion de bien des

Moschus
& Bion.

Auteurs, qui ont été imprimées ensemble, à cause du rapport de leur matière & de leur caractère.

Mais il semble qu'il y ait peu de choses à dire sur le jugement qu'on peut faire de ces vers, parce que l'utilité qu'on en peut tirer ne paroît pas fort grande. Car on n'y trouve presque que de la galanterie champêtre, & des amourettes à la Grecque mises en vers épiques.

Si néanmoins on a égard à leur style & à leurs manières, on peut reconnoître avec le Sieur Borrichius (1) que ce sont deux Poètes fort agréables; & le P. Rapin témoigne que l'un & l'autre ont aussi de grandes beautés, & même de grandes délicatesses dans leurs Idyles (2).

En effet les Critiques qui savent estimer ce

des gens de Lettres Mr. de Longepierre croit avoir survécu à Bion. S'il étoit sûr que les six vers qui dans l'Idyle de Moschus sur la mort de Bion précèdent le vers qui commence *Εν δὲ Συρακοσίοισι Θεόκριτος*, fussent véritablement de Moschus, il n'y auroit pas lieu de douter que Bion ne fût mort avant Théocrite, mais comme Mr. de Longepierre qui auroit intérêt que ces six vers fussent légitimes, incline à croire, malgré Joseph Scaliger, qu'ils ont été ajoutés par Musure, il faut prouver que suivant l'ordre des tems rien n'empêche que Théocrite, Bion & Moschus n'aient été contemporains. Moschus étoit constamment le plus jeune, puisque selon Suidas il fut ami particulier d'Aristarque le Grammairien, ce qui n'est pas si peu vraisemblable qu'on se l'est imaginé. Théocrite en effet âgé de 30. ans sous le règne de Ptolomée Philadelphe, a pu parvenir jusqu'aux dix premières années du règne de Ptolomée Philopator sans avoir plus de 66. ans. Philopator en régna 17. Ptolomée Epiphane son successeur 23.
&

ce que valoit ce genre de Poësie parmi les Grecs, témoignent que ces Idyles sont délicates, ingénieuses & en même tems naturelles. Ils jugent même qu'elles doivent être plus du goût de notre siècle que toutes celles de Théocrite, dont la simplicité est beaucoup plus champêtre & plus farouche, & par conséquent moins élégante que celle de Bion & de Moschus. Bion au sentiment de ces Messieurs a plus de douceur plus de finesse & plus de grace, que ni Théocrite ni Moschus même, & Moschus tient le milieu entre les deux autres.

Moschus
& Bion.

Mais pour peu de patience que le Public veuille se donner encore quelques jours, il se trouvera suffisamment instruit & satisfait sur ce sujet dans le nouveau Livre qu'il doit bientôt recevoir de la part de Mr. de Lon-

Lon-

& Ptolomée Philométor successeur d'Epiphane 35. Ces trois régnes font une durée de 75. ans. Supposé là-dessus que Bion soit mort environ la huitième année du règne de Philopator, un ou deux ans avant Théocrite, & que Moschus en eût alors 30. il n'en restera plus que 67. jusqu'à la fin du règne de Philometor. De ces 67. Moschus qui en avoit déjà 30. peut fort-bien en avoir encore vécu 37. & par conséquent avoir été en état de connoître Aristarque, qui étant mort à l'âge de 72. ans, pouvoit en avoir 40. quand Moschus en avoit 55. Ce qui ne fait pas une disproportion capable d'empêcher deux personnes de contracter amitié: car *Μόσχος Ἀριστάρχου γυναιμιος*, signifie dans Suidas, Moschus ami d'Aristarque, & non pas Moschus disciple d'Aristarque, comme Baillet, ou quelque autre pour lui, l'a interprété.

1. Oläus Borrich. Dissert. de Poët. Græc. num. 35. pag. 15.

2. René Rap. Reflex. 27. particul. sur la Poët. part. 2.

Moschus
& Bion.

Longepierre à la conversation duquel je suis redevable de ce que je viens de rapporter touchant le tems de ce deux Poëtes & leur parallele avec Théocrite. [Voyés l'Article 1023.]

N I C A N D R E ,

De Colophon, ou plutôt *de Claros* (1), d'autres ont dit *d'Étolie* : vivant en la 160. Olympiade du tems d'Attalus Roi de Pergame, qui laissa ses États par testament au Peuple Romain la 4. année de la 161. Olympiade.

Nicandre,

1129. **S**I Nicandre étoit un des sept Poëtes de la Pléiade Poëtique dont nous avons parlé au sujet de Lycophron, on ne peut pas dire que cette Pléiade n'ait paru que du tems de Ptoloméé Philadelphé, puisque Nicandre lui étoit postérieur de plus de six vingts ans.

De divers Ouvrages sur la Médecine qu'il avoit composé en vers, il ne nous en reste que deux, dont le premier est celui des *Thériaques*, ou des bêtes venimeuses; & le second est celui des *Alexipharmques*,
ou

1. ¶. On concilie les différentes opinions touchant la patrie de Nicandre en disant qu'il nâquit à Claros petite Ville d'Ionie dans le Domaine des Colophonniens & dans le voisinage de Colophon, ce qui a donné lieu de l'appeller Colophonien. Ayant passé en Étolie où il demeura long-tems, l'histoire qu'il en écrivit, la description qu'il fit de la situation du pays & ses autres recherches touchant l'Étolie

ou des remèdes contre les venins. Mr. Nicandre,² Borrichius témoigne (2) que ces deux Ouvrages font assés connoître combien Nicandre avoit de cette érudition qu'on pouvoit acquérir dans l'Antiquité. Mais quelque savant que fût Nicandre, on ne peut pas dire que ses Ouvrages doivent nous faire croire qu'il fût Poète.

Plutarque ne l'a considéré que comme un simple versificateur (3). Car prétendant avec raison qu'il n'y a point de véritable Poësie sans imitation, sans fiction, & sans fable, il ajoute que les Ouvrages d'Empedocle & de Parménide sur la Physique, les Thériacques de *Nicandre*, & les Sentences morales de *Théognis* ne sont pas véritablement de la Poësie, mais que ce sont des compositions mesurées & liées par des pieds de vers, pour éviter seulement la bassesse de la prose.

Mais au reste Nicandre est un Auteur exact, soit pour le choix de ses mots, soit pour la mesure de ses vers, au jugement de Jules Scaliger (4) qui dit qu'il seroit difficile de trouver un Poète plus poli parmi les Grecs. Il remarque qu'il a eu grand soin de ne rien dire qui fût mal-à-propos, au-
tant

etolie furent cause qu'on le crut Etolien.

2. Olaus Borrichius Dissertat. Græc. num. 36. pag. 15.

3. Plutarch. de rat. legend. & audiend. Poëtar. Item ex eo Ger. Joan. Voss. lib. sing. de Arte Poëtic. pag. 6.

Item Laur. Craff. de Poët. Græc. p. 507. ex eod. &c.

4. Jul. Cæs. Scalig. Poëtices lib. 5. c. 15. pag. 717.

Nicandre. tant pour les choses que pour les manières, qu'il a beaucoup de netteté & d'élégance dans la description qu'il fait des serpens, & qu'il a acquis autant de gloire, que Virgile en a eu pour ses Géorgiques.

Cicéron même lui trouvoit de la délicatesse (1) & un air Poétique, quoique ce qu'il dit de lui regarde ce qu'il avoit composé sur la vie & les exercices de la campagne, plutôt que les Ouvrages qui se sont conservés jusqu'à nous.

Cependant le P. Rapin n'a point laissé de dire que Nicandre est rude (2) & Joseph Scaliger l'accuse (3) d'avoir choisi les mots les plus obscurs, les plus vieux & les plus ineptes; en quoi il n'est point d'accord avec son pere, qui avoit dit de Nicandre en Latin: *Magna ei cura est ne quid ineptum aut ineptè dicat.* Aussi disoit-il que son pere n'entendoit pas beaucoup les Poètes Grecs, & qu'il en jugeoit mal, comme nous l'avons remarqué ailleurs (4).

Mr. le Fevre de Saumur (5) accuse Suidas de n'avoir pas lû Nicandre, pour avoir dit qu'il étoit de Colophone; parce, dit-il, que ce Poète témoigne lui-même dans les deux derniers vers des *Tbériques* qu'il étoit de *Claros*. Ce Critique pouvoit aussi par la même raison accuser Cicéron de n'avoir pas lû Nicandre, parce que cet

Au-

1. Cicero lib. 1. de Oratore, & ex eo Laur. Crass. loc. cit.

2. Ren. Rapin Reflex. 15. particul. sur la Poët. 2. part.

3. Posterior. Scaligeran. pag. 137.

Auteur dit qu'il étoit de Colophone. Cependant nous aurions quelque peine de croire qu'un Auteur aussi grave que Ciceron eût voulu faire les éloges d'un Ecrivain qu'il estimoit, sur la foi d'autrui (6).

* *Nicandri Theriaca*, Gr. & Lat. Interpretate Joan. Gorraeo in-4. Paris. 1557 — *Ejusdem Alexipharmaca* Gr. & Lat. ab eodem ibidem 1557.

Fin des Poètes Grecs qui ont paru avec réputation jusqu'à l'établissement entier de l'Empire Romain sur toute la Grece.

4. Article 168.

5. ¶. Tannegui le Févre, Vie de Nicandre parmi celles des Poètes Grecs, pag. 148.

6. ¶. Il falloit dire pour éviter l'équivoque: eût voulu sur la foi d'autrui faire l'éloge d'un Ecrivain qu'il estimoit.



AVIS SUR LES LISTES SUIVANTES.

Nous avons crû faire plaisir au Public en plaçant ici ces Listes de Poètes tant Grecs que Latins, pareeque Baillet dans ce Volume fait mention de plusieurs Poètes Grecs qui ne se trouvent que dans le *Corpus Poëtarum Græcorum*; & que dans le Volume suivant il parle de plusieurs Poètes Latins qui ne sont imprimés que dans les deux *Corpus Poëtarum Latinorum* de Genève ou de Londres.

Poëta Græci veteres Carminis Heroïci Scriptores qui extant omnes, appositâ è regione interpretatione Latinâ. Curâ & recensione Jac. Leclii, V. CL. in-folio Geneva 1606. Scilicet:

Homerus.
Hesiodus.
Orpheus.
Callimachus.

A.

Aratus.
 Nicander.
 Theocritus.
 Moschus.
 Bion.
 Dionysius.
 Coluthus.
 Thryphiodorus.
 Musæus.
 Theognis.
 Phocylides.
 Pythagoræ Aurea Carmina, cum Frag-
 mentis aliorum.
 Apollonius Rhodius.
 Oppianus.
 Cointus Smyrnæus.
 Nonni Dionysiaca.

*On trouve ces mêmes Auteurs à l'excep-
 tion des quatre derniers dans l'édition Grec-
 que d'Henri Estienne in-fol. Paris. 1561.*

*Poëta Græci Veteres Tragici, Comici, Ly-
 rici, Epigrammaticarii Græcè & Latinè
 in unum redacti Corpus in-folio Genevæ
 1614. Scilicet.*

Tomo I.

Sophocles.
 Euripides.
 Æschylus.
 Aristophanes.
 Ezekielis Eductio Hebræorum.

T 5

To

Tomo I I.

- Pindari Olymphia.
 — Pythia.
 — Nemea.
 — Isthmia.
 Alcæus.
 Sappho.
 Stefichorus.
 Ibycus.
 Anacreon.
 Bacchylides.
 Simonides.
 Alcman.
 Archilochus.
 Melanippides.
 Telestes.
 Pratinus.
 Timocreontis Scholium aduersus Plu-
 tum.
 Hybriæ Cretensis Scholium.
 Aristotelis Scholium.
 Erinnæ Lesbicæ Odæ.
 Alpheus Mitylenæus.
 Julianus Ægyptius.
 Theocriti Idyllium de mortuo Adonide.
 Lycophon.
 Synesii Hymni.
 Gregorii Nazianzeni Odæ.
 Jo. Damasceni Hymnus in Theogo-
 niam.
 Eiusdem Hymni varii.
 Maximi Margunii Hymni.
 Phile de Animalium proprietate.
 Georgius Pisidas de Mundi opificio.

Jo.

POETÆ LATINI. 443

Jo. Tzetæ variarum Historiarum Liber versibus politicis constans.

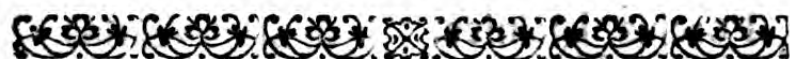
Florilegium Epigrammatum.

Jo. Geometræ Hymni.

Clementis Alexandrini in Christum Salvatorem Hymnus.

Incerti in Pædagogum.

Simeonis Metaphrastæ Iambici trimetri.



POETÆ LATINI.

Corpus omnium veterum Poëtarum Latinorum secundum seriem Temporum & V. Libris distinctum. à P. B. P. G. secunda editio in-4°. Genevæ 1611.

Lib. I.

Livius Andronicus.

Q. Ennius.

M. Accius Plautus.

Cn. Nævius.

M. Pacuvius.

St. Cæcilius.

L. Accius.

P. Terentius.

Caius Lucilius.

Sex. Turpilius.

Cn. Matius.

Lu. Afranius.

Q. Trabeas.

Cn. Licinius Imbrex.

Q. Novius.

T 6.

Lib.

444 P O E T Æ L A T I N I.

Lib. I I.

T. Lucretius.
L. Pomponius.
Decius Laberius.
Q. Catulus.
Q. Atta.
Pub. Syrus.
Porcius Licinius.
Valer. Ædituus.
C. Valerius Catullus.
Car. Licinius Calvus.
C. Helvius Cinna.
M. Furius Bibaculus.
Pub. Terentius Varro Atacinus.
C. Ticida.
Futius Antias.
Laurea Tullius.

Lib. I I I.

Virgilius Maro.
Q. Horatius Flaccus.
Tit. Valgius.
Alb. Tibullus.
Cn. Cornelius Gallus.
Sex. Propertius.
Q. Varius.
P. Ovidius Naso.
Domitius Marfus.
C. Germanicus Augustus.
An. Cassius Bassus.
Æmilius Macer.
L. Annæus Seneca.
Caius Asinius Gallus.

POETÆ LATINI. 445

Aulus Persius.
Cornelius Severus.
Annæus Lucanus.
Cn. Getulicus.
C. Peto.

Lib. IV.

Publius Statius Papinius.
Silvius Italicus.
Caius Valerius Flaccus.
Junius Juvenalis.
M. Valerius Martialis.
Aulus Serenus.
Rufus Festus Avienus.
Septimius Afer.
Titus Calphurnius.
Aurelius Olympius Nemesianus.
Cl. Claudianus.
Decius Ausonius.

Lib. V.

Damafus Hispanus.
Juvencus Hispanus.
Aurelius Prudentius Clemens.
Pontius Paulinus.
Venantius Honorius Fortunatus.
C. Sollius Sidonius Apollinaris.
Maurus Terentianus.

Præfixa est unius-cujusque Poëtæ Vita.

446 P O E T Æ L A T I N I .

*Opera & Fragmenta veterum Poëtarum
Latinorum Profanorum & Ecclesiastico-
rum duobus voluminibus comprehensa in-
folio, Londini 1713.*

Volum. I.

M. Accius Plautus.
Pub. Terentius.
Tit. Lucretius.
Q. Val. Catullus.
Pub. Virgilius Maro.
Q. Horatius Flaccus.
Alb. Tibullus.
Sext. Aul. Propertius.
P. Ovidius Naso.
Gratius Faliscus.
M. Manilius.
Phædrus.
Jun. Moder. Columella.

Volum. II.

L. Ann. Seneca Trag.
Aul. Persius Flaccus.
M. Ann. Lucanus.
Silius Italicus.
P. Papinius Statius.
C. Valerius Flaccus.
D. Jun. Juvenalis.
Sulpitia.
M. Val. Martialis.
Maurus Terentianus.
Palladius Rutil. Taurus.
M. Aur. Olymp. Nemesianus.

Tit.

POETÆ LATINI. 447

Tit. Calphurnius.
Dec. Aufonius.
Ruf. Fest. Avienus.
Cl. Claudianus.
Rutilius Claud. Numatianus.
C. Soll. Sidonius. Apollinaris.
Mart. Min. Fel. Capella.
A. Manl. Torq. Sev. Boëtius.

*Auctores, quorum Fragmenta & varia
quædam Opuscula ex Rob. Stephani,
Petr. Scriverii, Jos. Scaligeri, & P.
Pithœi Collectaneis potissimum decerp-
ta sunt.*

Liv. Andronicus.
Quint. Ennius.
M. Acc. Plautus.
Cn. Nævius.
M. Pacuvius.
St. Cæcilius.
Lu. Accius.
Cai. Lucilius.
Sex. Turpilius.
Cn. Matius.
Lu. Afranius.
Quint. Trabeas.
C. Licinius Imbrex.
Quint. Novius.
Lu. Pomponius.
Dec. Laberius.
Quint. Catulus.
Quint. Atta.
Pub. Syrus.
Por. Licinius.

Val

448 P O E T Æ L A T I N Æ

Val. Ædituus.
 C. Licinius Calvus.
 C. Helvius Cinna.
 M. Furius Bibaculus.
 P. Ter. Varro Atacinus.
 C. Ticida.
 Furius Antias.
 Laur. Tullius.
 T. Valgius.
 Lu. Varius.
 Dom. Marfus.
 Cæs. Bassus.
 Æm. Macer.
 C. Rabirius.
 C. Asin. Gallus.
 Corn. Severus.
 Pomponius Secundus.
 Cn. Getulicus.
 Sex. Hæna.
 C. Pedito Albinovanus.
 Volc. Sedigitus.
 Sentius Augur.
 Aul. Serenus.
 Septimius Afer.
 M. Ter. Varro.
 Titinnius.
 Suevius.
 Albinus.
 Alphius Avitus.
 Ilius.
 C. Granius.
 Memor, *al.* Memmius.
 [C.] Julius [Cæsar Strabo.]
 Sempronius Gracchus.
 Varius.

Cit.

POETÆ LATINI. 449

Cil. Mæcnas.

P. Pomponius Secundus.

Rutilius Geminus.

Incerti Tragici.

M. Tull. Cicero.

Germanicus Cæsar.

Seneca Philosophus.

Petronius Arbiter.

— Venusianus.

— Antigenides.

— Hilarus.

— Levita.

Alcimus.

Eugenius.

Evantius.

Q. Cicero.

Pentadius.

P. Virgilii Juvenilia, &c.

P. Ovidius.

Incerti Auctoris, Moretum.

Val. Cato.

Incerti Auctoris Copa.

M. Ann. Lucanus.

Q. Serenus Samonicus.

Incerti Auctoris Phœnix.

Marcellus.

Ruffinus.

Priscianus.

Cœl. Symposius.

Poëtæ Ecclesiastici.

Q. Sept. Flor. Tertullianus.

Cæc. Cyprianus.

Juvenus.

Hi-

450 P O E T Æ L A T I N I .

Hilarius.
Marius Victorinus.
Ambrosius.
Cl. Marius Victor.
Damasus.
Aur. Prudentius Clemens.
Pontius Paulinus.
Proba Falconia.
Sedulius.
Liberius.
Belisarius.
Honorius.
Alcimus Avitus.
Venantius Honorius Fortunatus.

Poëta omiffi.

Cornel. Gallus.
Maximianus.
L. Apuleius.

*Eorumdem Poëtarum Latinorum In-
dex Alphabeticus.*

A

L. Accius.
V. Ædituus.
L. Afranius.
Albinus.
Alcimus.
Ambrosius.
L. Andronicus.
Apuleius.

Q.

POETÆ LATINI. 451

Q. Atta.
R. F. Avienus.
Alp. Avitus.
Alc. Avitus.
D. Ausonius.

B

C. Bassus.
Belisarius.
A. M. Boëtius.

C

S. Cæcilius.
T. Calphurnius.
M. F. Capella.
V. Cato.
C. V. Catullus.
Q. Catulus.
M. T. Cicero.
Q. Cicero.
C. H. Cinna.
C. Claudianus.
J. M. Columella.
C. Cyprianus.

omiss.

D

Damasus.

E

Q. Ennius.
Evantius.
Eugenius.

F.

452 P O E T Æ L A T I N E.

F

P. Falconia.
V. H. Fortunatus.
M. Furius Bibaculus.
Furius Antias.

G

C. Corn. Gallus. *omiss.*
C. Asin. Gallus.
C. Getulicus.
Germanicus Cæsar.
S. Gracchus.
C. Granius.
Gratius Faliscus.

H

S. Hæna.
Hilarius.
Honorius.
Q. Horatius.

I.

Ilius,
D. J. Jvvenalis.
Juvencus.

L.

D. Laberius.
Liberius.

P.

POETÆ LATINI. 453

P. Licinius.
C. Licinius Calvus.
C. Licinius Imbrex.
M. A. Lucanus.
C. Lucilius.
T. Lucretius.

M.

Æ. Macer.
C. Mæcenas.
M. Manilius.
Marcellus.
D. Marfus.
M. V. Martialis.
C. Matius.
Maximianus.
Memor, *al.* Memmius.

omiss.

N.

C. Nævius.
A. O. Nemesianus.
Q. Novius.

O.

P. Ovidius.

P.

M. Pacuvius.
Palladius Rutilius Taurus.
P. Paulinus.
C. Pedo Albinovanus.

Pe-

54 P O E T Æ L A T I N I.

Petronius Arbiter.
Petronius Venufianus.
Petronius Antigenides.
Petronius Hilarus.
Petronius Levita.
Pentadius.
A. Persius.
Phædrus.
M. A. Plautus.
L. Pomponius.
Pomponius Secundus.
Priscianus.
S. A. Propertius.
A. Prudentius Clemens.

R.

C. Rabirius.
Ruffinus.
Rutilius Claudius Numatianus.
Rutilius Geminus.

S.

L. A. Seneca Philos.
L. A. Seneca Tragœd.
V. Sedigitus.
C. Sedulius.
Sentius Augur.
Septimius Afer.
A. Serenus.
Q. Serenus Samonicus.
C. Severus.
C. Sidonius Apollinaris.
Silius Italicus.

P.

POETÆ LATINI. 455

P. Staius.
C. Jul. Cæf. Strabo.
Suevius.
Sulpitia.
C. Symposius.
P. Syrus.

T.

P. Terentius.
M. Terentianus.
Q. S. F. Tertullianus.
A. Tibullus.
C. Tida.
Titinnius.
Q. Trabeas.
L. Tullius.
S. Turpilius.

V.

C. Valerius Flaccus.
T. Valgius.
Q. Varius.
L. Varius.
M. T. Varro.
P. T. Varro Atacinus.
C. M. Victor.
M. Victorinus.
P. Virgilius.
Incerti Auctoris Copa.
Incerti Auctoris Moretum.
Incerti Auctoris Pœnix.
Incerti Tragici Fragmenta.

FIN DE LA I. PARTIE DU
TOME III.

